



ELIZABETH
VAUGHAN

L'ÉPOPÉE DE XYLARA - 2

vengeance



Elizabeth Vaughan

Vengeance

L'épopée de Xylara - 2



J'ai lu

1

— De la mousse de sang ! m'écriai-je en me penchant pour mieux voir la petite plante que foulaien les sabots de notre monture. Arrête-toi, Marcus. Laisse-moi descendre...

J'étais presque certaine qu'il s'agissait bien de ce simple si rare et recherché. Déséquilibré par mes déhanchements, le cheval piétina nerveusement.

— Arrêtez de gigoter ! protesta Marcus en tirant sur les rênes. Vous allez finir par tomber.

— Si tu me laissais chevaucher seule, répliquai-je en m'agrippant fermement à sa taille, cela n'arriverait pas.

Un rire caustique le secoua.

— Vous en seriez incapable, vu l'état dans lequel sont vos pieds. À présent, tenez-vous tranquille. De quoi la Captive aurait-elle l'air, étalée dans la poussière ?

— Marcus... soupirai-je avec impatience. Tu oublies que je suis maîtresse guérisseuse. Mes pieds vont très bien, je te remercie.

— Ne me faites pas rire ! marmonna-t-il. C'est à moi de décider si la Captive est apte ou non à marcher.

Bouillant intérieurement, je me redressai. J'avais beau être Xylara, maîtresse guérisseuse, fille de la Maison de Xy, reine de Xy, Captive de Keir du Tigre, Seigneur de Guerre de la Grande Prairie, aux yeux de mon irascible chaperon, je n'étais rien de plus qu'une gamine écervelée.

— Que tu me croies ou pas, grommelai-je à mi-voix, je suis parfaitement apte à monter à cheval.

Un ricanement s'éleva devant moi.

— Aussi apte à monter à cheval qu'à prendre soin de vos pieds ! À cela, hélas, je n'avais pas grand-chose à rétorquer.

Lorsque j'avais décidé de suivre l'armée du Seigneur de Guerre, je l'avais fait dans la tenue que j'avais arborée lors de la cérémonie de soumission. Et puisque la tradition stipulait que la Captive ne

devait rien accepter sauf des mains de son maître, j'avais marché pieds nus jusqu'à ce que Keir découvre ma présence et vienne me récupérer.

Je ne regrettais rien. Ma décision de le suivre contre sa volonté avait été la meilleure chose à faire, tant pour nous deux que pour nos peuples. Même si le choix de le faire pieds nus – il me fallait bien le reconnaître – n'avait pas été des plus avisés.

Joden, qui aspirait à devenir barde des Tribus, affirmait qu'en me soumettant strictement à la tradition, j'avais accompli un acte héroïque qu'il se promettait de célébrer par ses chants. Quand il avait eu l'imprudence d'en faire part à Marcus, celui-ci, arquant son unique sourcil, lui avait demandé si l'infection qui en avait résulté serait célébrée au premier ou au deuxième couplet...

Prenant garde de ne plus perturber notre cheval, je me redressai pour lancer un coup d'œil panoramique. Nous chevauchions au centre de l'armée firelandaise, qui faisait route vers ses Plaines d'origine. Bien sûr, les hommes de Keir ne se donnaient pas le nom de Firelandais. C'était au royaume de Xy qu'on les appelait ainsi. Ils se considéraient eux-mêmes comme « ceux de la Grande Prairie », appellation que je trouvais trop terne.

Aussi demeuraient-ils dans mon esprit de farouches Firelandais – même s'il ne m'arrivait plus de les maudire ou de croire qu'ils crachaient du feu. Je gardais pourtant quelque espoir de voir un Firelandais à la peau bleue. Il y en avait à la peau brune, à la peau noire, et quelques-uns avaient même un teint jaunâtre qui ne devait rien à la maladie. Quelles autres merveilles m'attendaient-elles dans leur mystérieuse contrée ?

Le royaume de Xy, quant à lui, occupait la vaste vallée montagneuse qui s'étendait à perte de vue autour de nous. Jamais, jusqu'alors, je n'avais quitté Fort-Cascade, la capitale, pour voyager jusqu'aux marches de mon royaume. Le feuillage des arbres, que l'automne faisait flamboyer, rajoutait à ses beautés.

Un flot d'hommes à cheval s'écoulait autour de nous, débordant largement des limites de la piste qui serpentait interminablement au fond de la vallée. C'était Keir qui avait ordonné que je voyage au cœur de cette masse de guerriers en mouvement. Même ainsi protégée, je savais que mes gardes du corps ne relâchaient pas leur vigilance et ne se trouvaient jamais très loin de moi. De fait, je reconnus les silhouettes caractéristiques de Rafe et Prest juste devant nous.

— Rafe ! m'exclamai-je pour attirer son attention.

Secouant la tête sous sa capuche, Marcus grommela quelque chose que je ne compris pas. Il faisait beau et le soleil tapait fort en ce début d'automne, mais rien n'aurait pu le convaincre de voyager tête nue. De terribles brûlures, dans le passé, l'avaient laissé complètement défiguré. Du côté gauche de son visage, il ne restait rien de l'œil ni de l'oreille. Et s'il se couvrait ainsi par tous les temps, ce n'était pas pour se cacher aux yeux des autres mais pour ne pas « offenser le Ciel ». Encore un aspect de la mentalité de ces hommes qui m'échappait...

Tourné vers moi, Rafe m'adressa un signe de la main. Prest et lui ralentirent leurs montures, de manière à se laisser rattraper par celle de Marcus. Bien que ne cessant de maugréer, celui-ci fit manœuvrer son cheval pour s'encadrer entre eux.

Avec un sourire avenant, j'expliquai à Rafe en désignant le sol :

— Tu vois cette plante ? La plus claire, de la couleur du beurre, et qui ressemble à de la mousse. J'aimerais que tu en cueilles un peu. Ou plutôt : le plus que tu pourras...

Habitué à mes lubies, mon garde du corps soupira.

— Captive... ne serait-il pas plus simple que vous vous en chargeiez vous-même ?

— Je ne demanderais pas mieux, répliquai-je en roulant des yeux effarés. Mais Marcus ne veut rien entendre.

Rafe partit d'un grand rire sonore. Prest, lui, attrapa par le licou notre monture et nous entraîna sur le côté, sans se soucier des récriminations de Marcus.

Rafe, toujours prompt à me sourire, n'était pas très grand. Il avait une peau claire, d'épais cheveux noirs et des yeux marron. Le contraste avec mon autre garde du corps était saisissant. Plus grand, plus costaud et surtout plus réservé, Prest avait la peau brune et une longue chevelure d'un noir de jais séparée en une vingtaine de tresses qui lui tombaient au milieu du dos. Homme d'action plus que de parole, il guida nos chevaux à l'écart du reste de la troupe, où ils purent s'arrêter.

Impatiente de commencer ma cueillette, je m'apprêtais à mettre pied à terre, mais Marcus m'en empêcha.

— Il n'en est pas question ! prévint-il sèchement.

Rafe, pour m'éviter une nouvelle confrontation, sauta à terre.

— Ne bougez pas, Captive. Je vais le faire pour vous.

Epor et Isdra vinrent nous rejoindre.

— Un problème ? s'enquit Isdra.

Elle avait passé sa longue tresse argentée par-dessus son épaule. Le soleil dorait sa peau et une lueur malicieuse faisait luire ses yeux gris légèrement bridés.

Epor, lui, souriait ouvertement de la situation. Sa barbe et ses cheveux d'or brillaient comme des astres. Il m'avait toujours fait penser à cette représentation du dieu du Soleil qui ornait le temple de Fort-Cascade.

— Sa Majesté veut cueillir des fleurs ! railla Marcus.

— Pas des fleurs ! me récriai-je. De la mousse de sang. C'est là, Rafe. Juste à tes pieds.

Epor s'esclaffa en le voyant se pencher pour cueillir la plante. Du coin de l'œil, je vis Isdra lui caresser la cuisse pour l'inciter à plus de retenue. Surpris, il lui prit la main et la porta tendrement à ses lèvres. Embarrassée par une telle démonstration d'affection en public, je détournai les yeux.

Rafe s'approcha de moi, brandissant une grosse poignée de végétaux aux racines terreuses.

— C'est ça que vous voulez, Captive ?

Je tendis la main pour m'emparer de sa cueillette alors qu'un cheval s'approchait au galop derrière nous. Marcus gémit en soupirant :

— Il ne manquait plus que le jeune nigaud !

C'était bien Gils qui se dirigeait vers nous. Ses cheveux roux et bouclés flottaient au vent. Il menait sa monture à un train d'enfer et un sourire lui fendait le visage. Dès qu'il se fut rangé à côté de moi, un torrent de paroles se mit à couler de ses lèvres.

— Cadr est venu me voir, Captive ! Il voudrait que je lui soigne un méchant furoncle. Je lui ai dit que je devais vous consulter d'abord, pour avoir l'accord de ma maîtresse...

Touchée par sa confiance et amusée par sa fougue, je rendis son sourire au jeune Firelandais qui s'était proclamé mon apprenti. Bien qu'il lui eût ordonné de ne pas délaisser pour autant ses devoirs de guerrier, Keir lui avait donné son aval pour me seconder, au moins jusqu'à notre arrivée dans la Grande Prairie. Ainsi, aussitôt que j'en avais l'occasion, je lui transmettais mon savoir.

— J'en suis heureuse pour toi, lui dis-je. Je te montrerai comment ouvrir et soigner un furoncle. Mais d'abord, Gils, te rappelles-tu ce que je t'ai dit de la mousse de sang ?

Il acquiesça en hochant gravement la tête. Devinant qu'il

s'apprétait à me réciter sa leçon, je me hâtai de lui mettre sous le nez l'un des plants cueillis par Rafe.

— C'est cette plante aux feuilles jaunâtres et duveteuses que tu vois là. Ce terrain en est couvert ! Tu veux bien en cueillir pour moi ?

Avec empressement, il descendit de cheval et s'exécuta. L'armée firelandaise, pendant ce temps, s'écoulait autour de nous tel un fleuve puissant. Sans avoir à se concerter, les autres, toujours en alerte sans même en avoir conscience, avaient positionné leurs montures en cercle afin de nous isoler. Le ruban des troupes du Tigre s'étirait sur une telle longueur que nous ne courions aucun risque de nous laisser distancer.

— Au fait, Prest... lança Epor au bout d'un instant. Est-ce que tu aurais un morceau de cuir *d'ehat* à me passer ?

— Pour quoi faire ? demanda l'intéressé.

— Ma masse d'armes a besoin d'une nouvelle poignée.

— Pour la poignée, expliqua Isdra, il ne jure que par le cuir *d'ehat*.

— Quand on voit l'engin, ricana Marcus, on comprend pourquoi il faut tout un *ehat* pour le recouvrir !

Epor portait la masse en question harnachée dans son dos. C'était une longue et épaisse pièce de bois, au sommet renflé garni de pointes de métal, et à la base effilée enrobée de lanières de cuir.

— Pourquoi dénigrer cette arme ? m'étonnai-je. Elle a l'air redoutable.

Les mains pleines de mousse de sang, Rafe se redressa près de ma jambe gauche.

— Marcus n'en approuve pas l'usage, dit-il.

— Trop lourde, marmonna Marcus. Et peu maniable.

— Pour toi ! rétorqua Epor, visiblement ravi de ranimer une vieille querelle. Moi, au moins, lorsque j'étends d'un coup de masse l'ennemi sur le carreau, il y reste !

À mon intention, il assortit sa remarque d'un sourire et d'un clin d'œil complice. Rafe, s'amusant de ma confusion, se fit un devoir d'expliquer :

— Ce qu'il faut comprendre, Captive, c'est qu'on doit avoir de la force dans les bras et le torse pour manier une masse à deux mains. C'est l'arme de prédilection de grands gabarits, comme Prest ou Epor.

— Et toi, tu ne l'utilises pas non plus ?

Rafe secoua négativement la tête.

— Ma force, c'est la vitesse. Je suis plus agile à l'épée. Isdra, Gils ou moi-même, nous frappons deux fois l'ennemi quand Epor ne l'a frappé qu'une fois.

Tournant la tête vers Marcus, il ajouta avec respect :

— Mais Marcus, lui, l'a lardé de deux ou trois coups de dague quand nous ne l'avons frappé qu'une fois à l'épée.

Renversant la tête en arrière, Epor se mit à rire.

— N'empêche qu'en cas de besoin, vous ne cracheriez pas sur une bonne masse d'armes, Isdra et toi.

— Peut-être, admit Rafe. Mais il faudrait vraiment que je sois désespéré.

— Et à l'article de la mort ! renchérit Isdra.

Prest, qui avait suivi cet échange sans se départir de son impassibilité coutumière, mit pied à terre et commença à fouiller ses fontes. Il en tira une feuille de cuir noir, qu'il alla remettre à Epor.

— Je te la rendrai, assura celui-ci après l'avoir remercié d'une inclination du buste. À la prochaine chasse à *Yehat*.

Ma curiosité piquée, je demandai :

— Au fait, quelqu'un pourrait-il enfin me dire ce que c'est qu'un...

Gils, surgissant à ma droite pour me tendre de pleines poignées de mousse, m'empêcha de conclure.

— Combien en voulez-vous, Captive ?

— Autant que tu pourras en cueillir, lui répondis-je. Te rappelles-tu ce qu'on peut en faire ?

— On peut s'en servir de compresses, récita-t-il en se remettant à l'ouvrage. La mousse de sang pousse sur les champs de bataille. Elle n'adhère pas à la plaie, facilite la cicatrisation et sert de désinfectant. Elle peut absorber de grandes quantités de sang, et il est recommandé de la jeter à terre après usage, car elle se servira de ce sang pour prendre racine et prospérer.

Guettant mon approbation, Gils se redressa. Marcus s'exclama d'un ton dégoûté :

— Une plante buveuse de sang ! Très peu pour moi...

J'étais satisfaite de mon élève, même s'il n'avait jamais éprouvé de difficulté à retenir ses leçons. Les Firelandais, ne disposant d'aucun système d'écriture, étaient dotés pour la plupart d'une excellente mémoire. C'était la mise en application de ces

connaissances qui posait problème. Pour preuve, le triste état dans lequel se trouvaient mes pieds.

C'était une chose d'étudier la manière de traiter et de soigner une plaie. C'en était une autre d'avoir à travailler sur une patiente indocile, qui sursaute et se débat au moindre contact. Pour que Gils puisse me soigner, il avait fallu que Marcus me fasse allonger sur le ventre et qu'il se charge, en compagnie de Keir, de me tenir les jambes. Le pauvre garçon avait fait de son mieux, mais sans doute ma guérison aurait-elle été plus rapide s'il n'avait dû travailler sous l'œil du Seigneur de Guerre furieux, en train d'épier ses moindres gestes.

Penchée en avant, j'agitai un pied de mousse devant le visage de Marcus.

— Je t'assure que cette plante est miraculeuse ! Passe-moi ton poignard et je te le prouverai.

— Pour que je me fasse tuer par le Maître ? Très peu pour moi ! Si vous avez l'intention de vous blesser, faites-le avec une autre arme que la mienne.

En riant, Isdra amena son cheval à côté du nôtre.

— Je suis volontaire ! Montrez-moi, Captive...

Dégainant son couteau, elle s'entailla le gras du pouce. Entre mes doigts, je froissai quelques brins de la plante.

— Mets ça sur la plaie, dis-je en les lui tendant.

Isdra s'exécuta, après avoir essuyé son arme sur ses chausses pour la rengainer. Au contact du sang, les feuilles jaunâtres virèrent progressivement au vert pâle. Puis, à mon signal, elle retira la compresse végétale et la jeta à terre. La peau était propre et nette. De la blessure, il ne subsistait qu'une fine ligne rouge.

Isdra leva la main pour prendre les autres à témoin. Rafe et Prest ne cachaient pas leur étonnement. Gils s'accroupit pour observer les feuilles souillées.

— Euh... Gils ? dis-je. Je ne pense pas qu'elle va prendre racine tout de suite, tu sais...

Manifestement désappointé, il se remit à sa cueillette.

— Et à quoi devons-nous prendre garde en utilisant cette plante ? lui demandai-je gentiment.

Il fronça les sourcils, puis son visage s'éclaira.

— À ne pas l'utiliser sur une plaie infectée ! récita-t-il triomphalement. Pour ne pas sceller le mal dans la plaie.

Il se mordit la lèvre inférieure et ajouta :

— Par exemple, je n'aurais pu m'en servir sur vos pieds.

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

— Pour la même raison, précisai-je, il vaut mieux ne pas s'en servir sur une plaie abdominale.

Marcus émit un grognement :

— Faut-il qu'elle soit fraîche ?

— J'ai entendu dire que la plante séchée conserve ses principes actifs, mais qu'ils n'agissent pas aussi vite.

— Nous les femmes, nous pourrions lui trouver un autre usage, intervint Isdra avec un sourire entendu. À la nouvelle lune, si vous voyez ce que je veux dire...

Je me sentis rougir et tentai de masquer mon embarras d'un haussement d'épaules. Ce n'était pas le genre de sujet dont les femmes discutaient ouvertement, au royaume de Xy. Du moins, en présence des hommes.

Epor, qui avait mis pied à terre, observait curieusement un pied de mousse qu'il avait déraciné.

— Est-ce que ça marche aussi avec les chevaux ? s'enquit-il.

Je ne pus retenir un claquement de langue agacé.

— Pourquoi faut-il qu'on en revienne toujours aux chevaux, avec vous ?

Un silence gêné s'ensuivit. La stupeur que je lus sur leurs visages doucha mon accès de colère. Baissant les yeux sur le dos de Marcus, je répondis avec retard :

— Je n'en sais rien.

Gils vint à ma rescousse.

— J'ai de quoi en remplir un plein sac ! se réjouit-il, les bras emplis de mousse de sang. Mais je peux en remplir un autre, si vous le voulez.

En observant les alentours, je constatai que la petite plante prospérait à perte de vue.

— J'ai une meilleure idée. Si chaque homme en cueillait deux poignées, cela constituerait une réserve appréciable, en fin de journée.

Gils s'empressa d'aller fourrer sa récolte dans ses fontes et se remit en selle.

— Je vais faire passer le mot, Captive !

— Vous êtes sûre de vous ? s'inquiéta Marcus. Je ne crois pas que Keir appréciera de voir ses guerriers s'arrêter au bord du chemin pour cueillir des fleurs.

— Qui leur demande de s'arrêter spécialement pour ça ? répliquai-je. Ils n'auront qu'à le faire à la prochaine halte.

Nous reprîmes notre position dans le flot ininterrompu de guerriers. Marcus prit garde de se placer au centre exact de la troupe en mouvement. Rafe et Prest se postèrent devant nous. Epor et Isdra se laissèrent distancer pour couvrir nos arrières. Étant donné que nous étions cernés par les hommes du Tigre, je ne voyais pas quant à moi l'utilité d'un tel luxe de précautions.

À la recherche d'une position plus confortable, je me redressai derrière Marcus, étouffant un soupir de lassitude. Sans doute dut-il l'entendre tout de même, car il précisa après s'être éclairci la voix :

— Ne voyez aucune offense dans la remarque d'Epor, Captive. Comme nous tous, il aime les chevaux.

— Je sais Marcus. Je sais.

Passé l'épisode de la découverte de la mousse de sang, qui m'avait offert une récréation bienvenue, je bâillai à m'en décrocher la mâchoire. Depuis que j'avais décidé de redevenir la Captive de Keir du Tigre et de le suivre contre son gré, les jours s'écoulaient, semblables et monotones.

Distrairement, je froissai entre mes doigts les brins de mousse de sang que je n'avais pas lâchés. Eln serait ravi d'apprendre que cette plante prospérait ici. Je pourrais lui en envoyer un échantillon, enveloppé dans un linge humide, par le prochain messager qui se rendrait à Fort-Cascade. Son visage invariablement austère se fendrait d'un sourire en examinant ma trouvaille. Il me semblait déjà le voir... même si en réalité cela ne risquait pas de se produire.

Soudain, c'en fut trop et je réalisai qu'un mal couvait en moi. Un dérèglement du cœur pour lequel je ne disposais d'aucun remède. Une poignante nostalgie m'étreignait dès que je pensais à tout ce que j'avais laissé derrière moi. Le ragoût d'Anna mijotant dans la marmite. Les taquineries de Heath. Ma vieille chambre et ses quatre murs de pierre. Toute mon existence s'était écoulée au château royal de Fort-Cascade. L'idée de ne plus jamais y mettre les pieds, de ne plus revoir ceux que j'aimais, me rendait malade.

Incapable de ne pas m'apitoyer sur mon sort, je laissai cette fois échapper un gros soupir. Marcus tourna la tête vers moi. Par-dessus son épaule, je ne distinguais de son visage masqué par la capuche que les lèvres et le nez.

— Quelque chose vous chagrine, Captive ? s'enquit-il avec une gentillesse qui ne lui ressemblait guère. On dirait que vous n'êtes

plus vous-même. Vous ne mangez rien, et j'aurais tendance à croire que vous ne dormez pas non plus.

Les yeux baissés, je marmonnai tout bas :

— Tout va bien, Marcus. Ne t'inquiète pas.

Un grognement dubitatif me répondit.

— Seriez-vous enceinte ? insista-t-il.

Le menton posé sur son épaule, je protestai :

— Marcus...

— Ma question n'est pas si bête ! Nos femmes prennent leurs précautions, mais vous autres Xyians avez parfois de drôles d'habitudes...

— Je ne suis pas enceinte, grognai-je d'un ton las.

Mais, même si je préférais ne pas y penser, sa remarque avait fait mouche. Je n'avais, effectivement, pris aucune « précaution » depuis que je partageais le lit de Keir. Mes règles, qui devaient survenir d'un jour à l'autre, allaient me rassurer sur ce point. Du moins l'espérais-je, car je n'avais aucune envie de me retrouver enceinte alors qu'il restait tant de choses à régler entre Keir et moi.

Marcus ne semblait pas décidé à se le tenir pour dit.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas, Lara ?

Le fait qu'il se décide à m'appeler par mon prénom – un événement ! – donnait toute la mesure de son inquiétude. J'ouvris la bouche, mais la vérité refusa d'en sortir.

— Tout va bien, Marcus. Vraiment.

— Puisque vous le dites.

À le voir se raidir sur la selle, je compris que je l'avais froissé. En peu de temps, ce petit homme défiguré était devenu cher à mon cœur. Sa loyauté envers le Seigneur de Guerre était totale, et elle l'était tout autant vis-à-vis de moi. J'ignorais cependant si c'était en vertu de mes mérites personnels ou parce que j'étais la Captive. Mais comment aurais-je pu me confier à lui alors qu'il avait déjà une si piètre opinion des Xyians en général ? Mes pleurnicheries n'auraient fait qu'aggraver ses préjugés.

— Marcus ? m'enquis-je pour changer de sujet. Quand penses-tu que nous ferons halte ?

— Pas avant la tombée de la nuit. Tant qu'il fera jour, le Maître voudra avancer.

— Pourquoi est-il si pressé ?

— Il a ses raisons. Vous devez être confirmée en tant que Captive dès notre arrivée dans la Grande Prairie. Le plus tôt sera le mieux.

Au ton de sa voix, il paraissait évident que le sujet était clos. À la recherche d'un nouveau motif de distraction, je vis par-dessus mon épaulé Epor faire les yeux doux à Isdra.

— Epor semble fort épris d'Isdra, dis-je sans réfléchir.

— Épris ? répéta Marcus. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Dans sa langue, qui ne m'était pas encore familière, je traduisis maladroitement :

— Qu'il a pour elle... de tendres sentiments.

Marcus marqua une pause avant de bredouiller avec une gêne manifeste :

— Normal, puisqu'ils se sont promis l'un à l'autre. Vous n'avez pas vu leur fil d'alliance ?

Plissant les yeux pour mieux voir le fil d'argent ourlant le bord supérieur de leur oreille gauche, je demandai :

— Promis ? Cela veut-il dire qu'ils sont mariés ?

Mais la patience de Marcus avait atteint ses limites.

— Vous n'aurez qu'à les interroger.

Sur ce, il siffla pour attirer l'attention de Prest. Celui-ci leva la main et fit faire demi-tour à sa monture pour nous rejoindre. Afin de ne pas trop fatiguer les chevaux — ce que les Éléments proscrivaient formellement — je changeais toutes les heures de croupe. Ce qui me donnait l'impression d'être un paquet passant de main en main.

Pendant que Prest se mettait en position pour procéder à l'échange, Marcus ajouta à mi-voix :

— On ne place jamais sa confiance en vain dans un barde. Les mots qui lui sont adressés vont se loger dans son cœur et n'en ressortent plus. Allez parler à Joden, Lara. S'il vous plaît.

Prest était plus grand d'une tête que Marcus, et presque deux fois plus large d'épaules. N'ayant rien d'autre à voir que son dos puissant, j'avais toutes les chances de finir mon trajet sur son cheval avec l'estomac retourné. Et puisque Prest n'était nullement causant, j'avais de plus toute latitude pour m'appesantir sur mes malheurs.

Si Atira n'avait pas dû rester à Fort-Cascade, afin que sa jambe fracturée finisse de se consolider grâce aux bons soins d'Eln, j'aurais pu compter sur elle. Je me sentais terriblement seule, même entourée de milliers de soldats. Cela faisait deux jours que je n'avais pas vu Keir. Et au fond de moi, je ne pouvais m'empêcher de craindre qu'il n'ait fini par décider que sa Captive... ne le captivait plus.

La suggestion de Marcus ne manquait pas de bon sens. Je ne risquais rien à parler à Joden. Il m'avait été d'une aide précieuse lorsque j'avais été emmenée manu militari dans le camp des Finlandais. C'était lui qui avait compris que mon demi-frère Xymund m'avait menti en me faisant croire que j'y serais l'esclave du Seigneur de Guerre. Mais le sentiment de me conduire en enfant gâtée lassée de son jouet me retenait encore de me confier à lui.

Un bras passé autour de la taille de Prest, je me mis à la recherche d'une position plus confortable. Au moins était-il devenu moins pénible pour moi de chevaucher à longueur de journée. Les cinq premiers jours, j'avais cru mourir...

— *Gurt* ? proposa Prest en me tendant une petite bourse de cuir souple.

D'un sourire, je masquai ma réaction de dégoût.

— Non, merci...

Avec un grognement de plaisir, Prest se servit et se mit à mâchonner avec application.

Je n'avais pu m'habituer au *gurt*, fromage sec fabriqué avec le lait de quelque animal caprin. Il se présentait sous forme de petits cailloux blancs à croquer, à dissoudre dans l'eau ou à émietter sur la viande. Pratique, nourrissant, imputrescible, il était de tous les repas. Les Firelandais, qui en conservaient en permanence une réserve sur eux, en avaient aussi fait une friandise. Si j'étais devenue une adepte de leur *kavage*, je détestais la texture plâtreuse et le goût amer du *gurt*, semblable à celui d'une pomme verte au début du printemps.

Une armée en campagne a par nécessité un régime alimentaire limité. Viande grillée, *gurt* et pain frit faisaient notre ordinaire. Pour confectionner celui-ci, de petites galettes de pâte étaient mises à cuire sur de larges pierres brûlantes enduites de graisse. Ce n'était pas trop mauvais. Du moins, les premiers jours...

Jamais les talents culinaires d'Anna ne m'avaient autant manqué, ou les petits plats préparés par Marcus lorsque l'armée du Tigre campait encore au pied de Fort-Cascade. Il disposait alors du confort de la tente de commandement, ce qui n'était plus le cas depuis que nous nous étions mis en route. Chaque nuit, nous devions nous faufiler dans un abri de fortune pour y dormir – ou pour ne pas y parvenir, dans mon cas. Blottie dans mes couvertures, je restais seule à contempler mon toit de toile. Un bruit ou une bosse dans le sol suffisaient à me garder éveillée une partie de la

nuit.

Cela allait mieux quand Keir me retrouvait sous la tente. Curieusement, près de lui – ou plus exactement dans ses bras –, je n'avais aucun mal à dormir. Mais ses devoirs de Seigneur de Guerre lui imposant de chevaucher d'un bout à l'autre de l'interminable colonne formée par son armée, il ne pouvait me rejoindre chaque nuit. Deux jours venaient de s'écouler sans que je puisse le voir.

Les Firelandais, eux, étaient capables de tout faire à cheval – et même de dormir. M'y risquer, quant à moi, n'aurait servi qu'à me rendre malade. Bien sûr, le cheval n'était pas inconnu au royaume de Xy. On m'avait appris à monter alors que j'étais toute petite. Mais en ville, je me déplaçais le plus souvent à pied. Le temps qu'un lad me selle une monture, j'étais déjà arrivée à destination. De plus, je n'avais pas la patience de donner aux chevaux les soins qu'ils méritaient. À mes yeux, ils n'étaient qu'un moyen de transport, rien de plus.

J'avais vite appris qu'il en allait tout autrement pour les cavaliers émérites qu'étaient les Firelandais. Ils apportaient à leurs montures l'attention que seuls méritaient chez nous les jeunes enfants. Ils les chérissaient. Ils les admiraient. Dans leur langue, être traité de *bragnet* – tueur de poulain – était la pire insulte possible. À présent que je savais ce que signifiait l'injure, je me gardais de l'utiliser.

Et tout comme des parents fiers de leur progéniture, ils discutaient entre eux de leurs chevaux. Constamment. De manière obsessionnelle. Je les entendais vanter leurs prouesses, les détails de leurs robes, la forme de leurs oreilles, jusqu'à en avoir envie de hurler. Il y avait dans leur langue dix-sept mots différents pour désigner un étalon, et une discussion à propos d'une selle pouvait durer des heures. Ils adoraient personnaliser leur équipement en lui apportant de menues modifications. Mais ils préféraient encore convaincre leur entourage des vertus de leurs innovations. Au début de mon séjour chez eux, quand leur culture était encore neuve pour moi, j'étais fascinée de les écouter parler. Mais au bout de trois jours, j'en étais arrivée à rêver d'un monde où le cheval n'aurait pas existé.

Le manque d'intimité était un autre trait caractéristique de leur mode de vie. La pudeur était une notion inconnue chez eux. Un cavalier pouvait me rejoindre pour me parler de l'état de ses hémorroïdes sans se soucier des camarades alentour qui l'entendaient. Dans cette masse de guerriers en mouvement, il était

vain de prétendre avoir une conversation privée avec qui que ce soit. Et ce n'était pas non plus pour m'inciter à me confier à Joden.

Un bruit de dispute, au-devant de nous, me tira de mes pensées. Je me penchai sur le côté pour voir deux guerriers en venir aux mains et chuter à terre. Leurs montures, sans s'affoler, s'éloignèrent pour brouter l'herbe en attendant que leurs cavaliers aient résolu leur différend. Ainsi se réglaient les conflits au sein de ce peuple fier, où l'on n'hésitait pas à se jeter à la gorge l'un de l'autre au moindre manque de respect, réel ou supposé. Un peuple au sein duquel il n'était possible d'énoncer de pénibles vérités qu'en réclamant préalablement l'emblème de celui ou celle à qui elles étaient destinées, afin de se protéger de sa colère.

Ainsi me retrouvais-je dans une situation inconfortable, Captive du Seigneur de Guerre de la Grande Prairie, pour le plus grand profit de son peuple comme du mien, louée pour le choix que j'avais fait de constituer en le suivant dans son étrange pays un pont entre nos deux cultures si différentes. Qu'auraient-ils pensé, les uns et les autres, de me savoir malade d'inquiétude, épuisée, affamée, sale et seule, craignant au fond de moi d'avoir déjà lassé celui à qui je m'étais offerte ?

Fatiguée de mes lamentations intérieures, je me redressai et inspirai à fond. En fait, je n'avais à m'en prendre qu'à moi-même, faible citadine d'un royaume sur le déclin. Ce qu'il me fallait, c'était m'endurcir. Et pour y parvenir, je devais endurer sans broncher ce qui n'était au fond que quelques désagréments mineurs.

Tournant la tête sur le côté, je fixai attentivement la lisière de la forêt qui couvrait les pentes des pics escarpés barrant l'horizon. Dans l'espoir de remettre mon estomac à l'endroit. Et de sécher les larmes qui faisaient le siège de mes paupières.

Joden était encore plus large que Prest, mais il était moins grand. Une fois que je fus en selle derrière lui, je pus poser mon menton sur son épaule et regarder droit devant. Ainsi espérais-je calmer les protestations de mon estomac.

— Vous ne paraissiez pas bien... s'inquiéta Joden. Vous ne seriez pas enceinte ?

Par la Déesse ! C'était une obsession, chez eux ?

— Non ! répliquai-je, plus sèchement que je ne l'aurais souhaité. Je vais bien, Joden. Merci.

Après s'être cantonné quelques instants dans un silence prudent, il secoua la tête et insista :

— Quelque chose vous tracasse. Captive... N'essayez pas de le nier.

Sa voix grave et profonde, en se communiquant à moi à travers son dos, semblait résonner jusqu'au fond de mes os. Vaincue, je capitulai dans un soupir.

— Joden ? m'enquis-je. Est-il vrai que les confidences faites à un barde demeurent secrètes ?

Surpris, Joden tourna un instant la tête et me dévisagea.

— Oui, répondit-il. Si elles sont faites à un véritable barde et sous l'immensité du Ciel. Vous avez besoin de vous confier, Lara ? En privé ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

— Juste entre nous. Tu n'en parleras à personne ?

Sans répondre, Joden se pencha pour fouiller dans ses fontes, d'où il tira un ruban coloré garni de grelots, qu'il accrocha à la crinière de son cheval.

— Je ne suis pas encore barde des Tribus, dit-il enfin. Mais une conversation amicale peut elle aussi rester privée.

Les grelots tintait joyeusement à chaque pas de notre monture. Automatiquement, sans même nous jeter un regard, les cavaliers s'écartèrent de nous, nous laissant seuls au centre d'un vaste espace vide. Devançant ma question, Joden expliqua :

— Ce sont des grelots d'intimité. Nous les utilisons pour signaler aux autres que nous avons besoin de nous isoler. Vous n'en avez pas, au royaume de Xy ?

— Non. Quand nous souhaitons nous isoler, nous nous enfermons dans une pièce, tout simplement.

— Ce ne serait pas si simple, chez nous ! s'exclama-t-il en riant. Les tentes sous lesquelles nous vivons ne garantissent pas le silence. Et même dans nos abris d'hiver, il n'est pas si facile de s'isoler. Les grelots sont là pour nous garantir l'intimité dont nous avons besoin de temps à autre.

Après y avoir réfléchi un instant, je m'étonnai :

— Pourquoi Keir ne les utilise-t-il pas ?

— Une tente de commandement garantit à elle seule un certain isolement, vous ne croyez pas ?

À la recherche d'une position plus confortable, Joden s'agita un moment sur sa selle avant de conclure :

— À présent, Lara, si vous me disiez tout ? Entre amis.

2

Avec plus de facilité que je ne l'aurais imaginé, je révélai tout à Joden. Combien il m'était difficile de dormir sous la toile au milieu des allées et venues de la troupe. À quel point mon corps était soumis à rude épreuve de devoir chevaucher sans relâche jour après jour. Ce qu'il m'en coûtait de n'entendre discuter que de chevaux et de devoir me contenter d'une nourriture frugale, si éloignée des spécialités d'Anna, ma bien-aimée nourrice et cuisinière du château royal de Fort-Cascade.

Et même si ma voix me paraissait insupportablement geignarde, je ne m'arrêtai pas avant d'avoir déversé toutes mes doléances dans l'oreille de Joden. Jusqu'à la pire d'entre elles : ma crainte de voir Keir se détourner de moi. En cherchant mes mots, j'expliquai que les Firelandais étaient plus libres que les Xyians dans ce domaine, et qu'il ne manquait pas dans leur armée de séduisantes guerrières aux formes plus... généreuses que les miennes.

Ma confession achevée, je posai la joue contre son dos.

— Désolée de t'infliger mes jérémades ! m'excusai-je. Je n'ai pas le droit de parler ainsi. Après tout, j'ai suivi Keir de mon propre chef. C'est juste que...

— Vous ne vous attendiez pas à ça.

J'entendais sa voix gronder comme un torrent dans sa cage thoracique.

— Quand mon père me racontait ses campagnes et ses voyages, repris-je, il ne me cachait pas à quel point c'était dur. Simplement... je n'avais pas réalisé à quel point c'est dur *tout le temps* !

Joden se mit à rire. D'abord, j'en fus un peu vexée. Puis je me joignis à lui.

— Ainsi, railla-t-il, vous pensiez devenir Firelandaise en l'espace de quelques jours... Vous qui n'avez jamais quitté votre tente de pierre.

— Non, bien sûr... maugréai-je. Mais je m'attendais... à ce que ce

soit facile.

— Et ça ne l'est pas.

Joden se redressa, faisant craquer le cuir de sa selle.

— En avez-vous parlé à Keir ? demanda-t-il.

— Non. Je suis trop gênée.

Cette réponse spontanée me fit prendre conscience que je ne me voyais pas avouer à Keir, qui me paraissait si fier, si confiant, si parfait, que sa Captive ne l'était pas. Joden ajouta d'une voix songeuse :

— Vous savez, ce pays si familier à vos yeux est fort étrange aux nôtres, de bien des manières. Nombreux sont ceux qui sont venus me confier leur malaise.

Je levai les yeux pour contempler la vallée qui s'étendait jusqu'aux contreforts des montagnes couverts de forêt. Le ciel était d'un bleu vibrant. L'air vif charriaît des odeurs d'herbes grasses. Rien que de très normal, en somme.

— Ah oui ? m'étonnai-je. Qu'est-ce qui les gêne ?

— Dans la Grande Prairie, rien n'arrête le regard. Ici, du fait des montagnes qui nous entourent, l'horizon est beaucoup plus limité.

— La Grande Prairie est donc si vaste que ça ?

— Aussi vaste que les cieux eux-mêmes, Lara...

La voix de Joden vibrait de fierté. Je n'avais pas besoin de l'observer pour savoir qu'il souriait.

— C'est une terre sauvage, poursuivit-il, mais d'une grande beauté. La vie n'y est pas toujours facile, mais nous en acceptons le prix. Car c'est le prix de notre liberté, que nous chérissons plus que tout.

Sa voix se fit plus dure, plus cassante quand il ajouta :

— En changeant nos habitudes, Keir ne cherche qu'à améliorer nos conditions de vie. Mais le changement est parfois difficile à accepter. Nous rentrons chez nous, et nous devrions normalement le faire chargé du butin de nos raids. Cette fois, notre armée, bien que victorieuse, ne ramène au pays qu'une captive. Ne vous y trompez pas... vous avez plus de valeur à nos yeux qu'un tas d'or. Mais un soldat aime avoir les mains pleines quand il rentre chez lui.

Joden reprit son souffle avant de conclure :

— En ce moment, Keir passe le plus de temps possible en compagnie de ses guerriers. Pour veiller à leurs besoins, mais aussi pour leur rappeler qu'ils bénéficieront des fruits de cette campagne lorsque les neiges auront fondu et que le royaume de Xy devra payer

tribut. D'autres se chargent de saper ses efforts en pointant les fontes vides.

— Iften ? fis-je d'un ton amer.

Je ne portais pas dans mon cœur le grand blond à la barbe clairsemée qui avait défié l'autorité de Keir et m'avait menacée de mort.

— Iften, confirma Joden. Certains lui prêtent une oreille attentive. Pas suffisamment pour leur faire oublier leur serment de fidélité au Seigneur de Guerre, mais assez pour les faire douter de ses innovations. Cela promet bien des ennuis à notre arrivée...

— Des ennuis ?

Joden acquiesça gravement de la tête.

— Mais soyez sûre que Keir sera fidèle à l'engagement qu'il a pris en vous revendiquant comme sa Captive.

— J'en serais plus assurée, répliquai-je, si je savais ce que cela signifie.

— Chez nous, expliqua-t-il patiemment, il existe des couples promis l'un à l'autre. Isdra et Epor, par exemple.

Du regard, je les cherchai aux alentours.

— « Promis l'un à l'autre », répétais-je. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ils ont uni leurs destins, et ce depuis des années.

— Je l'ignorais.

— Vous l'ignoriez...

Froissée de l'entendre répéter mes paroles, j'émis un claquement de langue agacé. Eln, lui aussi, procédait de cette façon quand il voulait souligner que quelque chose m'avait échappé.

— C'est Isdra, et non moi, qui devrait vous répondre, précisa Joden. Lorsque quelque chose vous échappe, vous ne devez pas hésiter à poser des questions.

Je ne répliquai pas, et Joden laissa le silence retomber entre nous. Il le brisa quelques minutes plus tard, tournant la tête pour m'expliquer à mi-voix :

— Keir a ses raisons pour hâter notre retour dans la Grande Prairie. Il espère ainsi prendre de vitesse une partie de l'opposition qu'il rencontrera à notre arrivée.

— Une opposition à ma présence ?

— Oui. Des messagers ont été envoyés dans toutes les Tribus, mais le pays est vaste. Il espère vous avoir ramenée au cœur des Plaines et avoir obtenu votre confirmation en tant que captive avant

que le plus gros de ses ennemis ait pu se rassembler. Vous devez lui parler, Lara, lui confier vos craintes. Il est le seul à pouvoir vous rassurer.

Dans un soupir, je posai la joue sur son dos et hochai la tête, pensive.

— Quant au reste, conclut-il, je vous assure que vous vous débrouillez très bien, pour une citadine. Soyez sans crainte. Tout ira bien.

— Pourquoi cette triste mine, Captive ?

Isdra venait de nous accoster. Elle tendit les bras vers Joden, et en un instant je me retrouvai en selle derrière elle, sans avoir eu à mettre pied à terre.

— Isdra... dis-je, les dents serrées. Si quelqu'un me tape encore sur l'épaule en me conseillant de ne pas m'en faire, je hurle !

Isdra éclata de rire.

— Soyez indulgente ! protesta-t-elle. Pour nous, qui ne porte pas d'arme est aussi faible qu'un enfant et doit être tout autant protégé.

Saisie par le doute, je marquai une pause. Isdra semblait si solide, si sûre d'elle. Accepterait-elle mes confidences ?

— Isdra... commençai-je d'une voix incertaine. Marcus m'a dit que vous étiez promis l'un à l'autre, toi et Epor.

— Marcus vous a dit ça ?

Quelques secondes plus tard, une grappe de grelots d'intimité tintinnabulaient dans la crinière de notre monture, faisant immédiatement le vide autour de nous.

— Captive, reprit Isdra d'une voix tendue, je dois vous demander votre emblème.

Surprise, je fouillai ma sacoche, y cherchant la pierre que j'avais pris l'habitude de porter sur moi à cet effet.

— T'ai-je offensée ? m'étonnai-je. Si c'est le cas...

— Absolument pas, me coupa-t-elle en se saisissant de la pierre. Simplement, vous m'amenez à parler de choses sues par tout le monde mais jamais discutées de vive voix. Vous comprenez ?

— Oui. Je crois...

Isdra prit une ample inspiration avant de se lancer.

— Ce que Marcus ne vous a pas dit, Captive, c'est qu'il s'était promis à une femme, lui aussi.

— Marcus ?

Machinalement, je le cherchai du regard. Un peu derrière nous, je le repérai, le menton posé sur la poitrine, comme s'il somnolait en

selle.

— Mais... son oreille... commençai-je.

L'oreille gauche, où aurait dû s'enrouler le fil d'alliance, avait été emportée dans l'accident qui l'avait défiguré.

Isdra acquiesça.

— Vous avez compris. Le fil d'alliance a fondu avec la chair. Je ne connais pas les détails de l'histoire. Mais ne vous avisez surtout pas de les lui demander, même avec son emblème en main, des grappes de grelots autour du cou et Keir du Tigre à vos côtés ! Il sort de ses gonds dès qu'on aborde le sujet. Près de lui, nous essayons de rester discrets, Epor et moi. Mais nous savons que notre seule présence lui est une torture. Voilà pourquoi nous avons été surpris que le Seigneur de Guerre nous ait choisis pour vous servir de gardes du corps.

— La Déesse ait pitié de lui... murmurai-je. Sa promise a-t-elle été tuée ?

Isdra secoua la tête.

— Je n'en dirai pas davantage, Lara. Parce que je ne sais rien de plus autant que par discréction. Mais si vous voulez savoir en quoi consiste la Promesse, vous me trouverez aussi bavarde qu'une pie !

En reprenant l'emblème qu'elle me tendait, je surpris son sourire complice et décidai de me prêter au jeu.

— S'il te plaît... dis-moi en quoi consiste la Promesse.

— Je peux vous en parler comme je le ferais à une jeune fille. Non pour vous offenser, mais pour vous informer sans vous choquer.

Isdra avait prononcé ces mots en rythme et d'une voix chantante, comme elle l'aurait fait d'une comptine. Elle prit mon silence pour un assentiment et enchaîna :

— Telle est la coutume de la Grande Prairie. Quand le devoir de porter les armes a été rempli sur le champ de bataille, que les enfants requis ont été mis au monde, hommes et femmes gagnent le droit et l'honneur de se promettre l'un à l'autre. La Promesse lie deux âmes et deux êtres. Qu'il en résulte souffrance ou bonheur, elle est un engagement dont nul ne peut se défaire. C'est un défi plus difficile à relever que la plus féroce bataille, car celle-ci ne dure que quelques heures, alors que la Promesse est éternelle. Elle se fortifie ou s'étoile, selon les cas. Mais toujours, elle est rare et honorée. Et lorsqu'elle fructifie, elle est source de joies précieuses et sans pareilles, pour ceux qu'elle unit comme pour ceux qui en sont

témoins.

— Vous ne pouvez vous promettre l'un à l'autre avant d'avoir eu des enfants ?

— Et d'avoir servi les Tribus sur le champ de bataille.

— Ainsi, dis-je en m'humectant les lèvres, les couples promis n'ont de... rapports qu'entre eux.

Isdra réfléchit un instant, puis demanda :

— J'ai entendu dire que les Xyians avaient d'autres coutumes que les nôtres dans ce domaine. Qu'entendez-vous exactement par « rapports » ?

Mon visage s'empourpra.

— J'entends par là qu'un homme et une femme... couchent ensemble... et se donnent du plaisir.

— Ah ! Je vois... En ce sens-là, oui, les couples promis n'ont de « rapports » qu'entre eux.

— Qu'est-ce que...

Incapable de déterminer ce que je voulais réellement savoir, je ne pus conclure sans chercher mes mots.

— Qu'est-ce qu'on ressent ?

Isdra parut me comprendre, car elle me répondit d'une voix énamourée :

— Ah, Lara... Epor est le feu qui réchauffe mon cœur.

Je suivis la direction empruntée par son regard. Epor chevauchait non loin de nous. Sa tresse de cheveux blonds brillait comme de l'or sous le soleil, qui accrochait des reflets au fil d'argent ourlant le sommet de son oreille gauche. En réponse à une remarque d'un de ses voisins, il rejeta la tête en arrière et se mit à rire aux éclats. Le soupir d'Isdra me fit sourire.

— C'est un très bel homme, la complimentai-je.

— Oh, oui !

— Y a-t-il une cérémonie pour unir les couples promis ?

— Il peut y en avoir une. Cela dépend des couples.

Isdra partit d'un grand rire et raconta :

— J'ai fait ma demande à Epor alors que nous tissions un motif de danse, tous les deux. Vous auriez vu sa tête...

— Les couples promis peuvent-ils avoir des enfants ?

Isdra rit de plus belle.

— En ce qui nous concerne, ce serait difficile. Mon cycle s'est interrompu il y a longtemps déjà.

Elle chercha mon regard :

— Les promis ne sont plus de première jeunesse, Lara. Ils ont servi leur peuple de la manière requise et sont libres de suivre les voies qui leur conviennent. Cette campagne est la dernière, pour Epor et pour moi.

— Vraiment ? Et que ferez-vous ensuite ?

— Epor voudrait garder les troupeaux. J'aimerais quant à moi me faire *thea*, pour m'occuper des plus petits.

Avec un clin d'œil complice, elle ajouta :

— Peut-être aurai-je à soigner vos enfants...

Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles.

— Je ne suis pas enceinte, Isdra.

— Vous êtes jeune, répliqua-t-elle. Keir est viril. Il y aura donc des enfants.

En proie à un subit accès de colère, je me mordis la lèvre. Avait-elle couché avec Keir, pour être aussi sûre de sa virilité ? Je m'efforçai en vain de chasser ce doute de mon esprit. Les Firelandais étaient très libres, sur le plan sexuel. Et je n'étais pas naïve au point d'imaginer que Keir m'ait réservé la primeur de ses étreintes.

— À ce propos, reprit Isdra d'un ton détaché, pour être sûre qu'il n'y a pas de quiproquos entre nous et que nous nous comprenons bien, j'aimerais détailler avec vous les différents sens que peut prendre dans notre langue le mot « coucher ». Commençons par...

Je la vis tourner brusquement la tête vers la droite. En l'imitant, j'eus un coup au cœur en voyant Keir se diriger vers nous. Vêtu de sa cuirasse, les poignées de ses deux épées croisées dans son dos dépassant de ses épaules, il avait tout d'un seigneur de guerre. Je me sentais déjà mieux de revoir enfin ce visage fier encadré d'une chevelure d'un noir de jais, et ces yeux d'un bleu intense qui avaient su capturer mon cœur au premier regard. Même couvert de poussière et le front brillant d'une pellicule de sueur, il me semblait plus magnifique et désirable que jamais.

Keir fit stopper sa monture à quelques pas de la nôtre et dit avec un sourire d'excuse :

— Malgré les grelots, puis-je te réclamer ma Captive, Isdra ?

Avec un hochement de tête, celle-ci se pencha pour retirer les grelots de la crinière de sa monture. Mon sauveur approcha et me cueillit à bout de bras, sans le moindre effort et à mon grand soulagement.

Keir m'assit devant lui, en amazone sur sa selle. À peine fus-je

installée qu'il me gratifia d'un baiser plein de fougue, qui me prouva mieux que par des mots à quel point notre séparation lui avait pesé à lui aussi. Tous les doutes que j'avais entretenus se consumèrent sous la chaleur qui m'envahit. Je comprenais fort bien ce que voulait dire Isdra quand elle affirmait qu'Epor était le feu qui réchauffait son cœur...

Comme à regret, Keir mit fin au baiser et m'adressa un sourire énigmatique.

— Accroche-toi bien, Captive. Nous partons en balade.

Dès que j'eus passé les bras autour de son cou, sans me laisser le temps de m'étonner, il lança sa monture au petit trot de manière à sortir du gros de la troupe. Et lorsque mes gardes du corps habituels firent mine de nous suivre, il les renvoya d'un geste de la main.

Enfin seule avec lui, je pus tout à loisir étudier le visage de l'homme qui avait fait main basse sur mon cœur. Il ne m'avait pas fallu longtemps pour découvrir que le redouté Seigneur de Guerre de la Grande Prairie était adepte d'un humour pince-sans-rire bien à lui. Souvent, sous une mine sévère à l'excès, il riait intérieurement d'une situation cocasse que lui seul avait repérée. Ce qui était le cas à cette minute même.

— Qu'est-ce qui t'amuse autant ? dis-je en lui souriant.

— Jette un coup d'œil derrière nous.

Intriguée, je me redressai pour regarder par-dessus son épaule et étouffai un cri. Chaque guerrier, homme ou femme, avait accroché une ou deux touffes de mousse de sang à ses cheveux, sur son cheval, ou dans ses vêtements. Songeant que Gils n'avait pas perdu son temps, je me mis à rire gaiement à l'idée de la récolte qui nous attendait.

— Quelque chose me dit que tu n'es pas pour rien dans cette petite fantaisie vestimentaire...

Keir feignait la sévérité, mais une lueur d'amusement dansait au fond de ses yeux.

— C'est de la mousse de sang, expliquai-je. Une herbe.

— Merci... maugréa-t-il, en xyian cette fois. J'avais cru remarquer. Comment veux-tu que mes hordes suscitent la terreur chez l'ennemi, parées de la sorte ?

Une fois de plus, je pus vérifier que Keir maîtrisait bien mieux ma langue que je ne maîtrisais la sienne.

— Elle est très utile, repris-je en m'efforçant de garder mon sérieux.

— De quelle façon ?

En quelques mots, je le lui expliquai, offrant de lui en apporter la preuve en m'infligeant une coupure. Offre qu'il refusa en éclatant d'un grand rire.

— Espérons seulement, conclut-il, que tu n'auras pas besoin d'une telle quantité de pansements prochainement.

Pendant que nous discutions, je n'avais pas remarqué à quel point nous nous étions éloignés du reste de l'armée. Je ne m'en rendis compte que lorsque Keir fit stopper son cheval près d'un grand bouquet d'aulnes dont les feuilles commençaient à peine à virer au jaune. Un guerrier nous y attendait. Keir lui tendit les rênes après avoir mis pied à terre et leva vers moi un visage illuminé par deux yeux bleus brillant d'une lueur de malice.

— Keir du Tigre ? dis-je d'un ton suspicieux. Quel tour pendable es-tu donc en train de me préparer ?

Le sourire qui fendit son visage valait tous les aveux.

— Aucun, Captive ! s'exclama-t-il. Aucun... Veux-tu que je te porte ? Ce n'est pas loin.

— Non merci.

Je m'apprêtais à descendre seule de mon perchoir mais il ne m'en laissa pas le temps. Agrippant fermement mes hanches, il me souleva et me reposa en douceur sur le sol. Mes pieds étaient encore un peu sensibles, mais grâce à la paire de pantoufles souples que Marcus s'était arrangé pour me procurer, il m'était possible de marcher.

Keir m'entraîna à sa suite dans un maquis de buissons touffus, repoussant de son bras puissant les branches basses devant moi. Des oiseaux dérangés s'envolaient en piaillant. Bientôt, nous arrivâmes au bord d'un plan d'eau entouré d'un rideau d'aulnes aux feuilages épais. J'eus le temps d'apercevoir une couverture étalée dans l'herbe et un panier, avant que Keir ne me soulève dans ses bras.

— Je me suis dit que la Captive n'aurait rien contre un petit pique-nique suivi d'un bain avec son Seigneur de Guerre... susurra-t-il en me fixant au fond des yeux.

— En tête à tête ? fis-je mine de m'étonner. Sans gardes autour de nous ?

— N'en demande pas trop. Des gardes, il y en a.

Keir me posa en douceur sur la couverture. Tout en se débarrassant de ses armes, il poursuivit :

— Derrière les arbres. Hors de vue, mais à portée de voix. Je peux les alerter d'un cri, en cas de besoin. Iften est mon second. Yers arrive en troisième position dans l'ordre hiérarchique. Ils sont parfaitement aptes à diriger l'armée à ma place. Une tâche autrement plus importante m'attend.

Allongée sur la couverture rembourrée par une épaisse couche d'herbe, je le regardai se défaire de sa cuirasse et de sa tunique, ne gardant que son pantalon pour s'allonger avec la grâce d'un fauve près de moi. De le sentir si proche et si tentateur, mon souffle s'accéléra.

— Ah oui ? fis-je d'une voix troublée. Et de quelle tâche s'agit-il ?

Un sourire entendu au bord des lèvres, il se pencha vers moi et me prit dans ses bras. Je me laissai faire avec un cri de ravissement, savourant la force de son étreinte. Keir déposa un baiser contre mon oreille et murmura :

— Une tâche qui requiert toute mon attention.

Une de ses mains s'insinua sous ma tunique et caressa ma taille. Je retins mon souffle, aussi frémissante que les aulnes au-dessus de nous, dont le feuillage tamisait la lumière du soleil. Comme d'habitude, plus aucune de mes misères n'avait d'importance entre ses bras. Tout me parut d'un coup plus beau, plus grand, plus clair. Parfait.

La main de Keir remonta le long de mon échine. Ses lèvres capturèrent les miennes pour un baiser qui me parut ne jamais devoir prendre fin. Il s'assit sur le sol, m'entraînant avec lui. Ce ne fut qu'en sentant le contact de l'air sur ma peau que je réalisai qu'il m'avait débarrassée de ma tunique. Je frissonnai, et Keir m'enveloppa de nouveau de ses bras. Nous roulâmes sur le sol et je l'accueillis dans les miens, laissant mes mains partir à l'exploration de son corps.

Sa peau était chaude. Sous mes lèvres, elle avait un goût d'épice. La main de Keir, après avoir dessiné le contour de mon épaule, s'attarda sur mon biceps. Sachant ce qui l'intriguait, je m'écartai et le vis palper délicatement les deux fines cicatrices de part et d'autre de mon bras.

Les sourcils froncés, il demanda d'une voix grondante :

— Cette blessure est bien refermée, maîtresse guérisseuse ?

— Parfaitement.

Ces cicatrices témoignaient d'une attaque au couteau commanditée par mon demi-frère. Elles disparaîtraient avec le

temps, mais le souvenir s'en effacerait plus difficilement de nos mémoires. La mienne, marquée à jamais par la peur intense que j'avais connue, et celle de Keir, qui se sentait coupable de n'avoir pu me protéger.

- Et tes pieds ? reprit-il.
- En bonne voie de guérison.

Voyant ses doigts descendre pour se crocheter dans la ceinture de mon pantalon, je fis mine de m'étonner :

- Ne devions-nous pas nous baigner ?

Keir suspendit son geste. La tête penchée sur le côté, il répondit avec un sourire :

- Eh bien... autant le faire quand nous serons sales.
- Sales ? répétaï-je en riant. Comment ça, « sales » ?

Ses mains remontèrent jusqu'à mes seins, dressant leurs pointes immédiatement sous ses caresses.

Il me vit avec satisfaction me cambrer et son sourire s'élargit encore.

— Je me suis mal exprimé, répondit-il à mi-voix. « Poisseux » serait plus juste.

Je lui rendis son sourire, puis, saisissant sa tête à deux mains, je l'embrassai à en perdre haleine. Keir se prêta au baiser avec la même passion, et en quelques instants les aulnes, le soleil, le monde entier sembla disparaître autour de nous. Tous mes sens étaient concentrés sur les sensations délicieuses que faisaient naître nos peaux nues au contact l'une de l'autre.

Fébriles, les doigts de Keir s'insinuèrent sous la ceinture de mon pantalon. Tout aussi affamés de contact, les miens remontèrent le long de ses bras pour se refermer autour de ses épaules. Les yeux mi-clos, il sema un chapelet de baisers le long de ma gorge, puis entre mes seins. Du bout de la langue, il souligna le galbe de chacun d'eux.

- Keir... murmurai-je, le souffle court.

L'instant d'après, comme par miracle, nos pantalons gisaient dans l'herbe. Impatiente, j'entremêlai nos jambes avec délices et pressai mon bas-ventre contre le sien. Mais Keir semblait avoir d'autres plans. Avec un grognement rauque, il referma sa large main sur mon pubis et ses doigts se firent inquisiteurs. Pour mon plus grand plaisir.

Tout naturellement, Keir régla le rythme de ses caresses aux déhanchements et aux gémissements qu'il m'arrachait. J'avais bien

vite découvert que cet homme pratiquait les jeux de l'amour avec art et générosité. J'avais entendu parler, naturellement, de ces amants qui prennent leur plaisir sans rien donner en retour. Mais pour le Seigneur de Guerre, mon plaisir était aussi important que le sien. Et par la Déesse, je ne pouvais nier qu'il s'y entendait pour me l'offrir ! Ce que je préférais ignorer, c'était comment il avait acquis une telle dextérité...

Chaque fois que nous faisions l'amour, il s'efforçait de prouver que la main qui maniait si habilement l'épée pouvait aussi danser sur mon corps jusqu'à me faire crier de plaisir. Il en alla de même cette fois. Accrochée désespérément à lui, je glissai dans l'orgasme en laissant échapper une longue plainte de bonheur.

Je n'avais pas encore totalement récupéré mes esprits qu'il roula sur le dos, m'entraînant avec lui de manière que je le chevauche. À présent, c'était à mon tour de le faire gémir en utilisant les techniques qu'il m'avait apprises. Il se laissa faire de bonne grâce, encourageant discrètement mes tentatives maladroites. Je connaissais le corps masculin en tant que guérisseuse, mais c'était une tout autre affaire de le voir réagir à mes caresses.

Je fis néanmoins de mon mieux pour rendre à Keir la monnaie de sa pièce, laissant ses réactions me mener progressivement à des initiatives plus hardies. Mon terrible Seigneur de Guerre tremblait et gémissait sous moi, et la confiance que témoignait ce total abandon m'emplissait de joie et me réchauffait le cœur.

Sous le feuillage des aulnes qui tapissait nos corps nus d'un jeu d'ombre et de lumière, nous fîmes l'amour. Et lorsque Keir pénétra enfin en moi, il n'y eut pas que nos corps à s'unir. L'espace d'un instant, nous ne fîmes plus qu'un avec les éléments. Nos cœurs, nos âmes se fondirent dans le creuset d'une passion partagée.

Longtemps après, nous restâmes collés l'un à l'autre. Pantelants, en sueur, et pour tout dire... poisseux.

Le soleil avait bien descendu dans le ciel quand nous allâmes enfin nous baigner. Keir me tendit la main pour m'aider à entrer pieds nus dans l'étang. Glaciale tout d'abord, la température de l'eau devint plus supportable lorsque nous fûmes immersés jusqu'à la taille.

Keir plongea, et j'attendis en vain de le voir refaire surface. Alors que je commençais à m'inquiéter, je sentis quelque chose m'effleurer la cheville. Sans me laisser le temps de crier de surprise, Keir émergea devant moi. Essoufflé et hilare, il m'aspergea

copieusement.

— Arrête ! m'écriai-je en me protégeant le visage.

Mais je ne pus m'empêcher de rire aussi.

À grandes enjambées, Keir regagna la berge et revint avec un savon parfumé à la vanille, qu'il me tendit. Je le pris en le remerciant et commençai à me savonner les mains. Le torse ruisselant, il s'approcha de moi.

— Laisse-moi t'aider, dit-il.

Soutenant timidement son regard, je répondis :

— Puisque c'est de ta faute si je dois me laver, ce ne serait que justice. Mais si je te laisse m'aider, nous ne sommes pas près de sortir de l'eau...

Les lèvres pincées, il me toisa un instant.

— Je ne vois pas où est le problème, Captive.

Sa réaction dépitée me fit rire. M'attrapant à bras-le-corps, il me punit d'un baiser et m'attira contre lui. De mes mains savonneuses, je lui frottai la poitrine. Keir en profita pour me subtiliser le savon. Bientôt, nous en fûmes réduits l'un et l'autre à demander grâce après nous être taquinés d'abondance, en surface comme sous l'eau.

Ce fut Keir qui mit fin à notre joute en m'immobilisant entre ses bras pour un baiser plus étourdissant encore que les précédents.

— Lara ? fit-il ensuite. Sais-tu ce qui est encore plus délectable qu'une baignade coquine ?

Je lui embrassai le bout du nez.

— Non, je ne vois pas.

— Un bon repas.

Il me lâcha et s'empressa de regagner la rive, jetant dans ma direction un sourire malicieux par-dessus son épaule. Je me gardai bien quant à moi de le suivre et me laissai couler dans l'eau, décidée à n'en ressortir que récurée de la tête aux pieds. Faire sa toilette à la sauvette dans un baquet sous une tente exiguë n'était pas une sinécure. Les hommes et les femmes de l'armée firelandaise, eux, n'avaient qu'à se précipiter totalement nus dans le premier cours d'eau venu. Ce que ma stricte éducation xyiane m'interdisait.

Tout en me lavant les cheveux, je ne pus m'empêcher d'admirer Keir à la dérobée. La nudité ne posait aucun problème aux Firelandais. Il m'arrivait de m'en désoler, mais en d'autres occasions – comme celle-ci – je n'avais qu'à m'en féliciter. Keir ne s'était pas donné la peine de s'essuyer. La lumière tamisée par le feuillage des arbres jouait sur son dos puissant. Je le vis, accroupi

sur la couverture, y disposer soigneusement le contenu du panier que j'avais remarqué à notre arrivée.

Puis je m'absorbai dans le rinçage de mes cheveux. Je ne prêtai de nouveau attention à lui que lorsqu'un fumet délicat vint titiller mes narines.

— Keir ? fis-je en essorant ma chevelure. N'est-ce pas l'odeur du pain que je sens là ?

— Viens le vérifier par toi-même...

Debout au bord de l'eau, il m'attendait, une couverture et une serviette sèche sur l'épaule. En hâte, je fendis l'eau pour le rejoindre, frissonnant sous la morsure de l'air qui s'était rafraîchi. Keir m'enveloppa dans la couverture, me vola un baiser, puis me porta dans ses bras jusqu'au « nid » qu'il avait préparé.

Tout en m'essuyant les cheveux avec la serviette, je passai en revue les trésors qu'il venait de déballer.

— Du pain ! m'exclamai-je joyeusement. C'est bien du pain ! Mais où...

— Sal l'a rapporté d'une tournée de ravitaillement, coupa-t-il en arrachant un quignon à la miche. La femme du fermier qui l'a approvisionnée lui a demandé si tu étais avec nous. Apparemment, la brave femme avait peur que tu ne sois pas convenablement nourrie.

Avec un sourire d'invite, il me tendit le quignon d'une main, et de l'autre un pot de beurre planté d'un couteau. L'eau me vint instantanément à la bouche. Fébrilement, je pris le couteau et beurrai généreusement le morceau de pain. Je mordis dedans en fermant les yeux de bonheur. La saveur familière, évocatrice de mon foyer perdu, me donna envie de pleurer.

— Tu n'as pas tout vu, ajouta Keir d'un ton mutin.

Ouvrant grand les paupières, je vis ce qu'il avait jusqu'alors dissimulé sous une serviette : un poulet rôti à souhait, de grosses pommes rouges et rondes, une cruche rebondie. Après lui avoir adressé un sourire radieux, j'arrachai sans plus attendre une cuisse du poulet. Me rendant mon sourire, il fit de même avec l'autre cuisse.

Plusieurs minutes s'écoulèrent durant lesquelles nous ne fîmes que manger dans un silence religieux, arrosant notre repas du contenu de la cruche. Keir se servait de sa dague pour m'offrir des quartiers de pomme croquant et juteux, qui fondaient dans ma bouche avec un goût de paradis. La bière était légère, glacée et un

peu amère. En un rien de temps, nous eûmes réduit le poulet à l'état de carcasse et dévoré la moindre miette de nourriture.

En me rendant au bord de l'eau pour me laver les mains, je laissai échapper un soupir de bien-être.

De retour sur la couverture, je fouillai mon sac à la recherche d'un peigne et d'un petit flacon d'huile parfumée à la vanille, afin de démêler mes cheveux. Keir, après avoir fait disparaître sous un buisson les reliefs de notre pique-nique, alla se laver les mains à son tour. Quand il me rejoignit, il tira d'un sac un pantalon propre.

Allongé près de moi, appuyé sur un coude, il me regarda passer le peigne dans mes cheveux. La quiétude de cet instant privilégié m'emplissait d'une paix profonde. Les noires pensées qui m'assaillaient quelques heures plus tôt n'auraient pu sembler plus lointaines. Avec un sourire vague, je songeai aux effets étonnantes que pouvaient avoir sur une femme déprimée un bain et un bon repas en galante compagnie...

D'un ton soucieux, Keir mit un terme à mon bonheur.

— Marcus m'a dit que tu avais discuté avec Joden sous le couvert des grelots d'intimité. Inutile de prétendre le contraire. Quelque chose ne va pas, Lara.

— Je vais bien, répondis-je en évitant son regard. J'avais juste quelques questions à...

— Regarde-moi !

La sécheresse de cet ordre me fit sursauter. J'obéis de mauvaise grâce, lui en voulant de m'y forcer.

— Lara... reprit-il en me fixant au fond des yeux. Je sais combien ce voyage doit être dur pour toi. Marcus dit que tu le supportes bravement, mais il ne s'est pas privé de me reprocher l'épreuve que je te fais subir.

Je souris, connaissant la langue acérée dont l'aide de camp du Seigneur de Guerre ne se privait pas de faire usage, y compris avec son maître.

Keir s'allongea sur la couverture. Les mains croisées sur la poitrine, il poursuivit :

— Je ferais ralentir l'allure, si je le pouvais. Mais nous devons parvenir au cœur de la Grande Prairie aussi vite que possible.

— Joden a essayé de m'expliquer pourquoi. Mais je ne suis pas sûre d'avoir compris.

Keir tourna la tête vers moi.

— Dès que j'ai fait de toi ma Captive, j'ai envoyé des messagers

prévenir les Anciens. Eux-mêmes ont dû faire circuler la nouvelle. La cérémonie de confirmation aura lieu dès notre retour, sous l'immensité du Ciel et sous l'œil des Tribus. Si nous nous dépêchons, il est encore possible qu'elle ait lieu avant que tous aient eu le temps de faire le voyage. L'absence de certains anciens et prêtres guerriers ne serait pas pour me gêner...

— Pourraient-ils empêcher que la confirmation ait lieu ?

En me penchant pour lui parler, j'avais fait glisser la couverture de mes épaules. Je vis le regard de Keir dévier de mon visage pour se fixer sur ma gorge.

— Je n'ai pas envie de parler de l'avenir, dit-il d'une voix soudain plus rauque. En fait, je n'ai pas envie de parler du tout.

Roulant sur le côté, il tira sur la couverture.

— Je préfère regarder le soleil jouer sur ta peau, reprit-il. Sentir tes cheveux qui embaument la vanille.

Rougissant de plaisir, je posai le peigne et laissai la couverture glisser au sol. Les yeux mi-clos, Keir m'attira contre lui et m'enferma de manière possessive entre ses bras. Ses lèvres chaudes déposèrent un baiser dans mon cou. Sa main descendit le long de mon dos jusqu'à mes fesses.

— Cela fait si longtemps, Lara... Je me languissais de ton odeur, de ta chaleur, de ton...

Je ne pus réprimer un bâillement intempestif, qui mit fin à ses confidences. Keir se recula pour me dévisager d'un air suspicieux. Je m'efforçai de soutenir son regard, mais mes paupières soudain lourdes et ma vision qui se brouillait m'en empêchèrent. Secouant la tête, il relâcha son étreinte et me laissa reposer contre lui, la tête sur son épaule.

— Dors, me conseilla-t-il. Repose-toi, Lara.

— Keir ! protestai-je. Je pourrai dormir plus tard. Ne gaspillons pas ces...

De nouveau, je bâillai à m'en décrocher la mâchoire.

— Sauf que tu ne dormiras pas plus tard, corrigea-t-il. Comme tu ne l'as pas fait beaucoup dernièrement.

Tendrement, il me caressa les cheveux et conclut :

— Laisse tes yeux se fermer. Je veillerai sur toi.

Un autre bâillement m'empêcha de répondre.

Mon estomac plein et la chaleur de son corps contre le mien achevèrent de me trahir. En me sentant me blottir contre lui, Keir se mit à rire doucement et tira la couverture sur nous.

Dans la minute qui suivit, je m'endormis.

Je m'éveillai avec la sensation curieuse que quelqu'un me tirait les cheveux. Ce ne pouvait être Keir, qui s'était lové dans mon dos, et dont le bras reposait sur ma hanche. Je réalisai bientôt que ce qui s'en prenait à ma chevelure, c'était une pie noire et blanche, tirant dans son bec une mèche blonde étalée sur la couverture. Mon père m'avait parlé de ces volatiles qui volent tout ce qui brille pour en garnir leur nid.

La tête penchée sur le côté, l'oiseau me considéra un instant avant d'effectuer une nouvelle tentative. La main de Keir, jaillissant de la couverture, vint le chasser dans un concert de battements d'ailes et de piailllements indignés.

Tout de suite après, je sentis sur ma nuque les lèvres chaudes de Keir.

— Tu sens merveilleusement bon, murmura-t-il.

Je me tournai légèrement pour lui sourire. Sa main remonta en coupe sur mon sein, m'arrachant un soupir de plaisir.

— Et toi, renchéris-je, il te suffit de poser la main sur moi pour que je me sente merveilleusement bien.

— Attends. Tu n'as pas tout vu...

Pressée d'en « voir » davantage, je l'embrassai, mais une salve de cris et de cavalcades, derrière le rideau d'aulnes, nous interrompit. Une voix d'homme cria le nom de Keir, qui bondit sur ses pieds, l'épée déjà au clair et prête à frapper. En hâte, je rassemblai la couverture autour de mes épaules pour masquer ma nudité.

— Seigneur de Guerre ! reprit la voix avec urgence. Je dois vous faire mon rapport.

Rengainant son arme, Keir entreprit de se vêtir.

— Quelles sont les nouvelles ? lança-t-il.

— Une rébellion, Seigneur !

3

Selon la tradition de la Grande Prairie, une captive ne pouvait rien accepter sinon des mains de son Seigneur de Guerre. Ce n'était pas, comme je l'avais d'abord cru, pour maintenir celle-ci dans la plus totale sujexion, mais pour permettre au Seigneur de Guerre de prouver qu'il était capable de prendre soin de sa captive.

Lorsque j'avais pris la décision de rejoindre Keir contre son gré, il en avait résulté des discussions sans fin avec Marcus, gardien autoproclamé de la tradition. J'avais obtenu gain de cause en ce qui concernait mon équipement médical, puisque Marcus avait dû reconnaître que c'était Keir qui me l'avait offert. De son côté, il avait gagné pour ce qui était de ma garde-robe, ayant largement prouvé qu'il était capable de faire des miracles pour me procurer ce dont j'avais besoin – y compris une mémorable robe rouge. Je devais reconnaître que les pantalons et les tuniques qu'il me faisait porter, bien que rudimentaires, se révélaient pratiques et confortables.

En revanche, c'était moi qui avais réussi à imposer les sous-vêtements, inconnus des Firelandais.

Sans me départir de ma couverture, je luttai pour passer mon bustier tout en écoutant le brouhaha de voix et de piétinements de chevaux derrière le rideau d'arbres. D'un coup, le feuillage des aulnes ne me paraissait plus aussi impénétrable...

— Keir... dis-je en le regardant avec anxiété. Des Xyians ne feraient jamais ça.

Tout en enfantant sa cuirasse, Keir émit un grognement vague et lança :

— Yers !

— Seigneur ?

— Convoque un *senel* au plus vite et préviens Marcus. Trouve aussi Joden et demande aux gardes du corps de la Captive de la rejoindre.

De l'autre côté du hallier, la voix de Yers répercuta ses ordres.

Avec des gestes vifs et précis, Keir achevait de mettre en place sa cuirasse, le visage fermé.

— Nous le saurons bien assez vite, Lara... me répondit-il enfin.

Les bras enfouis dans ma tunique, je me figeai, saisie par l'appréhension.

— Et s'il s'agit de Xyians ? m'enquis-je sourdement.

— Ils auront ce qu'ils méritent.

En réponse au regard impatient de Keir, j'achevai de passer ma tunique et luttai pour libérer mes cheveux.

L'une de mes plus grandes craintes était-elle sur le point de se réaliser ? Même si à Fort-Cascade le Conseil et la population s'étaient résignés à reconnaître la suzeraineté de Keir, il n'en allait pas forcément de même dans les régions les plus reculées de Xy. Des messagers avaient été dépêchés pour répandre la nouvelle, mais les événements s'étaient succédé à un rythme aussi soutenu que le retour de l'armée du Tigre chez elle.

On ne pouvait écarter la possibilité qu'un village isolé ait décidé de défier l'envahisseur. Pourtant, cela me paraissait peu probable. La longue bataille qui avait précédé la capitulation de Xymund avait drainé les hommes valides des campagnes. Alors qu'il restait à peine suffisamment de monde pour moissonner, toute tentative de résistance était vouée à l'échec. Et à une répression féroce. Car pour les parjures, les Firelandais se montreraient sans pitié. Un village qui oserait défier l'autorité du Tigre se verrait rasé jusqu'aux fondations. Sans parler du sort réservé à la population.

Voyant que Keir s'impatientait de me voir perdre du temps à extraire ma chevelure de la tunique, je m'excusai :

— Désolée. Je ferais mieux de couper tout ça.

Keir s'avança et glissa les mains sous mes cheveux, les libérant sans effort.

— Surtout pas ! protesta-t-il. Ou tu auras affaire à moi...

Ses mains chaudes se posèrent sur ma nuque, me faisant frissonner. Quand je levai le visage vers lui, il se pencha pour m'embrasser. Je sentis en lui tant de frustration, voire même de crainte, que je le serrai contre moi. Keir fit de même et approfondit le baiser jusqu'à me couper le souffle. Et lorsque nos lèvres enfin se séparèrent, nous restâmes dans les bras l'un de l'autre un moment, jusqu'à ce que les bruits qui s'élevaient derrière le rideau d'arbres nous rappellent à la réalité.

Keir se libéra de notre étreinte, manifestement à regret.

J'achevai rapidement de m'habiller et il m'arrêta d'un geste quand je fis mine de ramasser les couvertures.

— Laisse ça. Quelqu'un va s'en occuper.

Tournant les talons, il s'engagea dans le hallier, prenant le temps une fois encore de frayer un passage devant moi. Yers nous attendait de l'autre côté, tenant les rênes de son cheval et de celui de Keir. Derrière lui, Prest, Rafe, Epor et Isdra étaient sur le point de nous rejoindre.

Tendant à Keir les rênes de sa monture, Yers expliqua :

— Il y a un grand saule pleureur au sommet d'une côte, un peu plus loin sur la route. C'est là qu'aura lieu le *senel*.

Tout en m'efforçant de tresser mes cheveux, le souffle court, je lui demandai :

— Sait-on ce qui s'est passé ?

Yers haussa les épaules.

— Tout ce que je sais, c'est que nos éclaireurs se sont fait attaquer par des Xyians.

— Des blessés ? intervint Keir.

— Nous n'en savons rien.

— Fais dire à Ortis que les éclaireurs devront faire leur rapport devant le *senel*.

Souplement, Keir se mit en selle et pivota vers mes gardes du corps :

— Rejoignez-nous au *senel* avec la Captive et faites bonne garde. S'ils me défient, ils peuvent aussi bien s'en prendre à elle.

Epor acquiesça d'un hochement de tête. Je m'avancai d'un pas pour plaider ma cause, mais Keir ne m'en laissa pas l'occasion.

— Inutile de discuter, Lara ! lança-t-il sèchement. Du moins, tant que nous n'en saurons pas davantage.

Sur ce, il fit faire demi-tour à son cheval et partit, Yers dans son sillage. Les mains sur les hanches, je les regardai s'éloigner en criant aussi fort que je le pus :

— J'aimerais au moins pouvoir chevaucher seule !

Les branches du saule vénérable traînaient jusqu'au sol, agitées par le vent. Un petit groupe avait déjà pris place à l'ombre de son feuillage. Une odeur de *kavage* flottait dans l'air. Alors que nous approchions du lieu choisi pour le *senel*, nous vîmes Yers et Iften en grande conversation et entendîmes la voix de celui-ci qui s'élevait comme une complainte.

— Gils perd son temps, néglige ses devoirs. Tout ce qui

l'intéresse, c'est de discuter plantes et maladies ! Pouah !

— Le jour où il pourra te soigner, répliqua Yers d'un ton égal, tu n'y verras plus une perte de temps.

Alertés par les sabots de nos chevaux, ils se retournèrent pour nous regarder arriver. Une expression d'hostilité sans fard apparut sur le visage d'Iften, comme chaque fois que ses yeux se posaient sur moi. J'étais assise derrière Rafe. Je vis celui-ci tourner la tête pour consulter Prest du regard. Puis tous deux fixèrent Epor, qui acquiesça gravement. Isdra, qui chevauchait près de nous, semblait ne rien avoir raté de cet échange muet. Elle fut la première à mettre pied à terre, suivie d'Epor et de Prest. Ce dernier saisit les rênes de leurs montures et Epor vint se camper près de moi.

— Puis-je vous aider, Captive ?

Je m'apprêtais à refuser son aide, mais quelque chose dans son regard me fit changer d'avis. Et tandis qu'il me saisissait par la taille pour me poser en douceur sur le sol, je remarquai qu'il s'arrangeait pour s'interposer entre Iften et moi. Rafe s'éloigna. Isdra vint se placer dans mon dos.

— Qu'est-ce que ça signifie ? gronda Iften. Tu n'as pas ta place au *senel*, Epor...

Epor acquiesça, acceptant tranquillement le reproche.

— Exact, chef de guerre. Mais le Seigneur de Guerre nous a donné sa confiance pour assurer la sécurité de la Captive, et il a ordonné que deux d'entre nous la suivent en toute circonstance.

Le visage impassible, il se tut. Suivant son exemple, je m'efforçai de dominer mes émotions et de ne rien dire. Un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule m'apprit qu'Isdra nous imitait, sans chercher à cacher un ennui profond.

— C'est une insulte ! s'emporta Iften.

Sous sa barbe clairsemée, il avait les joues rouges et ses yeux lançaient des éclairs. Epor, sans que je sache vraiment comment, s'était arrangé pour le faire sortir de ses gonds.

— C'est une précaution, corrigea tranquillement Yers. Une sage précaution.

— C'est un ordre du Seigneur de Guerre, conclut Epor.

Et comme si cela suffisait à clore le débat, il inclina le buste devant ses supérieurs et pénétra sous le couvert de l'arbre, immédiatement suivi par moi et Isdra.

Un guerrier nous attendait, porteur d'un pichet d'eau et d'une serviette. Comme le voulait la coutume, je me lavai les mains en

murmurant une prière à la Déesse. Il me semblait comprendre ce qui venait de se passer. Rafe et Prest avaient deviné que la présence d'Iften allait leur poser un problème. Aussi avaient-ils demandé à Epor, plus âgé et d'une notoriété plus grande, de s'en charger. Ce genre de préséance faisait partie intégrante de la vie d'un Firelandais, et je n'y étais toujours pas accoutumée.

En guise de tabourets, Marcus avait déposé au pied du tronc deux couvertures pliées. D'autres étaient disposées ici ou là – apparemment au hasard, mais avec l'aide de camp de Keir, il ne fallait jurer de rien. Débarrassé de sa cape, son unique sourcil froncé et les bras croisés, il m'attendait.

— Asseyez-vous, Captive ! lança-t-il en désignant l'un des deux sièges improvisés. *Kavage ? Gurt ?* Comment se portent vos pieds ?

Repliant mes jambes sous moi, je pris place.

— Juste un *kavage*, Marcus. Mes pieds vont bien, merci.

Marcus hocha la tête, me servit et s'éclipsa. À Epor et Isdra, qui avaient pris position derrière moi, il n'avait rien offert. Ce qui n'était pas étonnant, étant donné qu'ils ne mangeaient ni ne buvaient durant leur tour de garde. Ce qui l'était davantage, et que je n'avais jamais remarqué, c'était que Marcus ne regardait pas les deux promis. À ses yeux, ils auraient tout aussi bien pu être transparents.

Un soupir m'échappa tandis que je m'absorbaï dans la dégustation de mon *kavage*. Occupée comme je l'avais été à me lamenter sur mon sort, qu'avais-je manqué d'autre ? Bien résolue à me rattraper, je redoublai d'attention.

Keir prenait manifestement la situation au sérieux. Le lieu du *senel* était cerné par des hommes en armes. Bien que cantonnés à l'extérieur du périmètre, Rafe et Prest s'étaient positionnés de manière à ne pas me quitter des yeux. En dépit du confort et de l'ambiance feutrée, je me sentais moi-même un peu tendue. Si réellement des sujets xyians s'étaient révoltés après avoir prêté serment d'allégeance à Keir, je n'osais imaginer les conséquences.

Les membres du *senel* arrivaient l'un après l'autre. Debout, leur timbale de *kavage* en main, ils discutaient à mi-voix tandis que Marcus s'affairait entre eux. Ce qui me permettait de les étudier à loisir.

Sans avoir encore une idée précise de la chaîne de commandement, j'avais appris que le Seigneur de Guerre avait sous ses ordres dix chefs de guerre. Chacun d'eux commandait une fraction de l'armée et avait en charge une responsabilité précise.

Simus avait commandé l'armée en second et Iften en troisième. Un rang protocolaire qui ne devait rien aux choix du Seigneur de Guerre, mais qui était déterminé par leurs mérites au combat.

Simus me manquait. Ses rires tonitruants, son sourire espiègle, ses yeux brillants de malice dans sa face noire me manquaient. En tant qu'ami et second de Keir, il avait été assis à sa gauche lors des précédents *senels* auxquels j'avais assisté. Mais Simus était resté à Fort-Cascade avec la moitié des forces du Tigre, afin de protéger la cité et d'être la voix de Keir dans le Conseil. Depuis mon départ, j'avais reçu une lettre d'Othur, que j'avais nommé gouverneur pour diriger le pays en mon absence. Il m'y rapportait que tout se passait sans heurts, ce qui n'était pas pour me surprendre. Derrière le sourire et la fantaisie de Simus se cachait un homme sage et droit.

Des autres chefs de guerre qui continuaient à arriver, je ne connaissais que quelques-uns.

J'avais rencontré Sal, responsable de l'intendance, quand elle était venue me demander quelques tuyaux afin de pouvoir marchander plus efficacement avec ses fournisseurs xyians. C'était une petite femme trapue à la peau tannée, aux cheveux gris blanchis par le soleil, qui pratiquait le marchandage comme un art autant que comme une passion.

Yers, un homme de taille moyenne, aux cheveux châtais et au nez aquilin, était le supérieur hiérarchique de Gils. En tant que tel, il avait eu son mot à dire lorsque celui-ci avait surpris tout le monde en annonçant son intention de devenir mon apprenti.

Iften, lui, avait un talent certain pour se rendre odieux et déplaisant en toute circonstance. Il ne cachait pas qu'il me détestait, et de manière générale tout ce qui avait un rapport avec le peuple xyian. Il n'hésitait pas non plus à s'opposer à Keir à la moindre occasion.

J'adressai un sourire à Joden, qui venait de faire son apparition. Il me sourit en retour. Bien que n'étant pas chef de guerre, Joden devait à son statut de barde en devenir de pouvoir assister à ces réunions d'état-major.

Quant aux autres, ils me demeuraient inconnus.

— Isdra ? dis-je en me tournant.

S'avançant d'un pas, elle s'accroupit à côté de moi.

— Oui, Captive ?

— Puis-je te demander – sans grelots d'intimité – de me dire qui sont ces chefs de guerre ?

Isdra étouffa un rire sous sa main.

— Naturellement ! À part Iften et Yers, qui connaissez-vous ?

— J'ai déjà eu affaire à Sal, en charge de l'intendance. Mais c'est tout.

Isdra acquiesça d'un hochement de tête et désigna du regard une grande femme mince, aux cheveux châtais courts et bouclés.

— Aret, debout près d'Iften, a un rôle primordial. Elle est responsable des chevaux et de leur bien-être. Yers, lui, est chargé de l'entraînement et de la discipline des jeunes guerriers. Mais comme Iften est second depuis que Simus est resté à Fort-Cascade, Yers a aussi les plus anciens sous sa responsabilité.

Isdra poursuivit ses présentations par un petit homme massif, doté d'une chevelure et d'une barbe noires très fournies.

— Wesren est le chef de guerre chargé d'organiser les bivouacs et campements. Ce géant, dans son dos, c'est Ortis. Il dirige le corps des éclaireurs.

Ortis était si grand que Wesren à côté avait l'air d'un enfant. Il était également aussi glabre et chauve que l'autre était doté d'une pilosité généreuse.

— Uzaina et Tsor, poursuivit Isdra, encadrent l'armée lorsqu'elle est en mouvement. La première prend la tête, le second ferme la marche.

Tsor avait la peau de la couleur du *kavage* mêlé de lait, et de courts cheveux noirs grisonnants aux tempes. Uzaina, quant à elle, portait les siens nattés en dizaines de tresses fines, à l'extrémité ornée d'une perle. Chaque fois qu'elle remuait la tête, elles balayaient ses épaules en cliquetant gaiement. Cette particularité, associée à sa peau d'une couleur d'ambre foncé, attirait l'attention sur elle.

— Ainsi, conclus-je, chacun se voit confier une tâche précise en plus de ses devoirs militaires.

— À l'exception du second, précisa Isdra. Les tâches sont immuables, mais les grades peuvent changer. Si Keir devait tomber au combat – ce qu'aux Éléments ne plaise ! – Iften doit être prêt à le remplacer aussitôt.

Une telle éventualité me donna la chair de poule.

— En devenant Seigneur de Guerre ? demandai-je.

— Non. Il faudrait l'accord du conseil des Anciens pour cela.

Du petit rire caustique qui lui échappa, je conclus que cela lui paraissait hautement improbable.

Marcus mit fin à notre tête-à-tête. Sa mine renfrognée inspira une grimace à Isdra, qui se recula néanmoins pour reprendre son poste. En s'accroupissant pour remplir mon gobelet, Marcus annonça :

— Le Maître sera là d'un instant à l'autre.

Fixant le seul œil qui lui restait, je laissai libre cours à ma pire crainte.

— Et s'il s'agit réellement d'une rébellion ?

Haussant les épaules, Marcus se redressa.

— Elle sera matée, comme il se doit.

Sur ce, il s'éloigna, coupant court à toute conversation.

Pensive, je dégustai mon *kavage* à petites gorgées. Pour quelle raison un village de fermiers s'aviserait-il de défier le Seigneur de Guerre ? Pensaient-ils pouvoir repousser son armée à coups de fourche ? Cela n'avait aucun sens, mais l'exemple de mon frère était là pour me prouver qu'en temps de guerre, le bon sens perdait tous ses droits.

En nous rejoignant sous le couvert du saule, Keir me fit un discret signe de la main pour m'inciter à rester assise. Acceptant le *kavage* que Marcus lui offrait, il prit le temps d'aller saluer certains chefs de guerre avant de venir s'asseoir près de moi. À la question qu'il lut dans mon regard, il répondit en secouant négativement la tête.

— Je n'en sais pas davantage. Les éclaireurs sont arrivés. Nous entendrons leur rapport ensemble.

Penchée vers lui, je lui glissai en *xyian* :

— Iften est remonté contre Gils. Je l'ai surpris alors qu'il le dénigrat auprès de Yers. J'ai peur qu'il l'utilise comme un pion pour t'atteindre.

Les sourcils froncés, Keir s'étonna dans ma langue :

— Un « pion » ? Qu'est-ce que c'est ?

Je réalisai alors qu'il ignorait tout du jeu d'échecs.

— Une pièce d'un jeu de société, expliquai-je. Et par extension, un pion est un moyen détourné pour quelqu'un de mal intentionné d'atteindre un ennemi.

Keir hocha longuement la tête, puis se dressa. Debout devant son siège improvisé, il attendit d'avoir capté l'attention de l'assemblée et se rassit. Tous les autres l'imitèrent et Keir attendit le silence total pour se mettre à parler. L'ambiance était moins solennelle que lors du précédent *senel* auquel j'avais assisté. Je remarquai néanmoins

que Marcus, portant l'emblème du Seigneur de Guerre, s'était posté sur le côté.

— J'ai convoqué les deux éclaireurs qui ont été confrontés à cet incident, conclut Keir au terme de son discours introductif. Afin qu'ils nous disent leur vérité.

Keir fit un signe à Marcus, qui écarta du bras les branches du saule. Deux hommes s'avancèrent et vinrent mettre, tête basse, le genou en terre devant nous. Ortis se leva et s'approcha tout en expliquant :

— Seigneur de Guerre, comme je le fais régulièrement, j'ai dépeché des éclaireurs pour reconnaître la route que nous empruntons. Ces deux hommes, Tant et Rton, ont été chargés d'aller inspecter un village établi dans un repli de la vallée.

— Un village soumis à notre autorité ? s'enquit Keir.

— Aye. Leur chef, le...

Il hésita.

— Le maire ? suggéra-t-il, utilisant le mot xyian.

Ortis acquiesça et poursuivit :

— Il vous a juré fidélité il y a quelques semaines de cela, Seigneur de Guerre. Il s'agit de ce village entouré de hauts murs, avec les chèvres qui paissaient autour du puits.

Keir éclata de rire.

— Je me le rappelle. Le maire s'est presque enfoui dans la poussière durant la cérémonie.

Je ne me mêlai pas aux rires qui saluèrent cette réplique. Ce village entouré de murailles portait la marque de Xyson. Il restait bien peu de ces bourgades fortifiées voulues par mon ancêtre le long de la route principale.

— Tant, Rton ! lança Ortis. Nous vous écoutons.

Les deux éclaireurs redressèrent la tête. Je connaissais Tant. C'était lui qui m'avait trouvée lorsque j'avais suivi à pied l'armée firelandaise. Ses yeux s'écarquillèrent quand il me vit et il baissa la tête, manifestement mal à l'aise. Ce fut son camarade, Rton, qui prit la parole.

— À notre arrivée au village, Seigneur de Guerre, nous avons trouvé les portes closes. Nous avons crié pour attirer l'attention, mais personne ne nous a répondu.

Après avoir observé Tant à la dérobée, Rton poursuivit :

— J'ai mis pied à terre devant les portes closes, et c'est alors qu'un homme s'est mis à hurler du haut des remparts en nous

lançant des pierres. Nous avons fait demi-tour quand une volée de flèches est venue se planter à nos pieds.

— Que disait cet homme ? demanda Keir.

— Je n'en sais rien, Seigneur de Guerre... reconnut Tant en se tortillant nerveusement. Je ne parle pas le xyian. Mais il avait l'air très menaçant. Même si personne ne s'est lancé à notre poursuite.

— Nos ordres sont clairs et formels, expliqua Tant, sur la défensive. Si nous rencontrons de la résistance, nous devons éviter l'affrontement et venir en rendre compte.

— Combien d'hommes y avait-il sur les remparts ?

Tant et Rton échangèrent un regard perplexe.

— Aucun, maugréa Tant en haussant les épaules.

Rton hocha la tête avec conviction et ajouta :

— Sûrement parce qu'ils n'ont pas voulu se montrer.

— Ce mur, intervint Iften. En quoi consiste-t-il ?

— Il est en pierre, expliqua Rton avec empressement. Sur le devant et autour des portes. Le reste, sur les côtés et à l'arrière, est une palissade en bois.

— Facile à prendre d'assaut ?

Tant acquiesça.

— Je le pense, chef de guerre.

— Ne devrions-nous pas d'abord parlementer ? objectai-je. Avant de faire des plans pour les exterminer...

— Il s'agit clairement d'un défi au Seigneur de Guerre, répliqua Aret. Et qui ne peut rester impuni.

— Au moins, conclut Iften d'une voix méprisante, nous savons à présent ce que valent leurs serments de loyauté.

Le visage reflétant le débat qui l'agitait, Yers approuva.

— S'ils ont défié le Seigneur de Guerre et brisé leur serment, ils doivent en répondre.

— Y a-t-il autre chose à rapporter ? demanda Keir.

Ortis secoua négativement la tête et Keir renvoya les deux éclaireurs. Puis il se tourna vers Joden :

— Qu'as-tu à dire de tout ceci ?

Joden soupira.

— Seigneur de Guerre, votre voie est toute tracée. Si c'est un défi à votre autorité et un parjure, il doit être puni. Mais nous savons par expérience que la barrière de la langue peut causer des problèmes de compréhension.

Il marqua une pause pour me dévisager un instant et je lui

souris, sachant à quel point il avait contribué à corriger mes propres erreurs d'interprétation.

— Je dirais, continua-t-il, qu'il faut nous placer sur le pied de guerre, mais qu'il faut également dépêcher à ce village un émissaire qui parle sa langue. Afin de s'assurer qu'il y a véritablement offense avant de châtier.

— Je suis d'accord avec ce point de vue.

Keir chercha mon regard avant d'ajouter :

— Nous devons leur donner une chance d'expliquer leur comportement. Mais s'il s'avère qu'ils ont brisé leur vœu de fidélité, nous serons sans pitié.

Se tournant vers son second, Keir ordonna :

— Rassemble une force d'intervention, Iften. Je te laisse juge du nombre de guerriers nécessaires. Si nous essuyons une nouvelle fin de non-recevoir, nous passerons à l'attaque et raserons ce village. D'autres vérités à énoncer avant la fin de ce *senel* ?

— Oui ! répondit Iften d'un ton hargneux. Un problème de discipline, Seigneur de Guerre. Le guerrier Gils...

— Pas maintenant, le coupa sèchement Keir. Le moment est mal choisi pour un simple problème de discipline.

— D'autant plus, renchérit Yers, que l'homme dont tu parles dépend de mon autorité et non de la tienne.

Keir se leva, et tous l'imitèrent.

— Ce *senel* est clos ! proclama-t-il.

Pendant que les chefs de guerre quittaient rapidement le couvert de l'arbre, je me rapprochai de Keir.

— Inutile ! lança-t-il sans même me regarder. C'est non.

— Keir, plaidai-je néanmoins. Si quelqu'un doit parler xyian pour s'adresser à eux, il faut que ce soit moi. Je suis fille et reine de Xy.

— Reine de Xy ou pas, s'impatienta-t-il, les quatre vents ont dispersé ton esprit si tu t'imagines que je vais te laisser aller risquer ta vie au pied de ces murailles.

Keir dardait sur moi un regard implacable. Marcus, Epor et Isdra me fixaient comme si j'étais devenue folle. Même Rafe et Prest, qui nous rejoignaient, semblaient partager la réprobation générale.

— Je crois que nous avons un problème, conclut Keir. Un problème qui pourrait bien se résoudre avec quelques chaînes et un arbre solide...

— Keir ! protestai-je sans me laisser impressionner. Tu as besoin de quelqu'un qui parle parfaitement le xyian. Nul autre que moi

n'est plus indiqué.

— Certainement pas ! s'insurgea-t-il. J'ai besoin d'un guerrier qui parle xyian et qui sache se défendre. On n'envoie pas un gamin faire le travail d'un homme.

Me voyant rougir d'indignation, il s'empressa d'ajouter en dressant la main devant lui :

— Ne prends pas la mouche, c'est un dicton de chez nous. Je vais leur envoyer quelqu'un qui parle ta langue. Ils auront une chance de s'expliquer ou de se rendre. Quant à toi, tu resteras à l'arrière jusqu'à ce que nous en sachions plus.

Cette fois, il lui suffit d'un regard noir pour me réduire au silence.

— J'ai dit, Captive ! Et je serai obéi.

Loin de m'avouer vaincue, je pris une ample inspiration et m'apprettai à me lancer dans un nouveau plaidoyer, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Marcus, qui venait de se détendre comme un serpent, s'était jeté à ma gorge. En un instant, je me retrouvai à terre, sur le dos, le souffle coupé. Le corps fin et délié de Marcus me clouait de toute sa force sur le sol. Pire, il avait dégainé son poignard, dont il pressait la lame acérée contre ma gorge.

J'ouvris la bouche, davantage pour tenter de reprendre mon souffle que pour crier, le cœur battant à tout rompre dans ma poitrine. Le plus étrange et le plus effrayant, c'était que nul ne faisait mine de me secourir.

— Cela n'a rien d'un jeu d'enfant, susurra Marcus d'une voix glaciale que je ne lui connaissais pas. Vous n'avez pas la moindre chance de vous défendre. Pas la moindre ! Et la mort arrive en un instant.

Les yeux écarquillés, je contemplai son œil unique dans sa face ravagée par le feu.

— Vous comprenez ? insista-t-il.

Je hochai prudemment la tête et déglutis, consciente de la lame mortelle pressée contre ma carotide.

Aussi rapidement qu'il s'était jeté sur moi, Marcus se redressa et me tendit la main pour m'aider à me relever. Dès que je fus sur pied, je me précipitai dans les bras de Keir et m'accrochai à lui, tremblante.

— La démonstration était implacable, me plaignis-je d'une toute petite voix.

Keir déposa un baiser sur mon front.

— Les Éléments eux-mêmes ne le sont-ils pas ?

— N'y voyez pas d'offense, Captive... s'excusa Marcus en me brossant le dos du plat de la main. Mieux vaut que vous appreniez la leçon avec moi plutôt qu'avec un autre.

En essayant désespérément de retenir mes larmes, je me dégageai pour me soustraire à sa sollicitude.

— J'obéirai... dis-je à Keir, les yeux baissés.

Cela le fit rire.

— Je n'en doute pas. Du moins, jusqu'à ce que le choc soit passé. Je ne me fais pas d'illusion et je sais que je ne peux t'empêcher de te porter au secours d'autrui. Tout ce que je te demande, c'est d'y réfléchir à deux fois et de nous laisser te protéger. D'accord ?

— D'accord.

Le sourire de Keir s'élargit. Il se pencha pour susurrer à mon oreille :

— Ah, Lara... Me pardonneras-tu de t'avoir tirée de la sécurité de ton panier doré, mon chaton ?

Piquée au vif, je me redressai.

— Tu oublies que c'est moi qui l'ai quitté pour te suivre.

En gage de paix, il m'embrassa et conclut :

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Celui qui ira parlementer parlera parfaitement ta langue. Quant à toi, tu resteras loin du front, bien à l'abri au centre de mon armée.

Rafe s'éclaircit la gorge.

— Je parle cette langue, Seigneur de Guerre. Je me porte volontaire.

D'une voix bourrue, Marcus suggéra :

— Je peux le remplacer pendant ce temps pour monter la garde auprès de Lara.

Au regard surpris que Keir lui lança, Marcus répondit par un haussement d'épaules.

— Vous n'avez pas besoin de moi dans l'immédiat, précisa-t-il. Et nous ne serons pas trop de quatre pour contenir la fougue de la Captive...

Marcus assortit sa remarque d'un sourire affectueux à mon intention, mais je fis comme si je n'avais rien vu.

Keir pencha la tête vers moi et murmura tout bas :

— Lara... comprends-moi bien. Rafe sera auprès de ces villageois mon ambassadeur de bonne volonté. Mais qu'il reçoive une seule pierre, qu'une seule flèche le vise, et je ferai raser ce village

jusqu'aux fondations.

— Je ne pus m'empêcher de l'implorer :

— Keir ! Il y a des innocents, derrière ces murailles. Des femmes, des enfants, qui n'ont sans doute rien à voir avec tout ça. Si nous pouvions leur parler, les convaincre...

Il m'interrompit en posant l'index sur mes lèvres.

— Dis-moi, Lara... chez vous, quelle serait la sanction si un village rompait ses vœux de fidélité aux rois de Xy ?

— Je n'en sais rien, admis-je en détournant le regard. Cela ne s'est jamais produit, que je sache.

— Cela ne s'est jamais produit parce que la sanction serait implacable, conclut Keir. Je ferai ce qui doit être fait.

Sur ce, il tourna les talons et s'éloigna.

J'attendis sous le saule pleureur que Marcus, aidé des trois autres, ait achevé de lever le camp. Mes pieds étant toujours sensibles, je me dandinai d'une jambe sur l'autre en les attendant. Sans me faire véritablement souffrir, ils me rappelaient à la moindre occasion qu'ils n'étaient pas totalement guéris.

Quand nous émergeâmes enfin du couvert de l'arbre, un homme de Yers s'approcha de moi, tenant par la bride un grand cheval bai.

— Pour vous, Captive... dit-il en me tendant les rênes. De la part du Seigneur de Guerre.

Je cherchai Keir des yeux et le vis, non loin de là, en grande discussion avec Rafe et quelques autres. Nos regards se croisèrent. Il m'adressa un sourire que je lui rendis et m'emparai des rênes.

La robe du cheval était brillante, et sa crinière couleur fauve particulièrement fournie. Une tache plus claire courait le long de son poitrail pour disparaître entre ses membres antérieurs. Un coup d'œil plus attentif me révéla qu'il s'agissait d'une cicatrice ancienne. Me voyant approcher, l'animal colla sa tête dans mon cou et souffla bruyamment. En riant, je fis un pas de côté mais il me poursuivit de ses assiduités.

La scène arracha à Marcus, qui s'était armé avant de se mettre en selle d'un bouclier et d'une épée, un de ses rares sourires. Après avoir examiné ma monture d'un œil de connaisseur, il hocha la tête :

— On dirait qu'il vous aime déjà ! C'est une bête solide et fiable, Captive. Vous ne devriez pas avoir de problème.

Ce qui dans sa bouche signifiait sans doute que même une déplorable cavalière comme moi ne pourrait tomber d'un cheval aussi placide. Mais au moins, je n'aurais plus à être trimballée

comme un paquet encombrant d'une croupe à une autre.

Je me mis en selle, notant au passage d'autres cicatrices sur les jambes et le flanc, prouvant que mon nouvel ami avait déjà une longue carrière guerrière derrière lui.

— Quel est son nom ? demandai-je.

— Son nom ? répéta Marcus sans comprendre. C'est un cheval, tout simplement.

Les autres s'étaient rangés en cercle autour de nous. Je remarquai que Marcus s'était positionné de manière à être couvert par Isdra du côté aveugle de son visage.

— Je ne suis pas tout à fait idiote, dis-je en le gratifiant d'une grimace. Je demandais son nom à *lui*.

Marcus fit rouler son œil unique d'un air effaré.

— Je suppose que vous allez me dire à présent que les citadins donnent des noms à leurs chevaux ?

Tous les autres s'esclaffèrent. Je me gardai de répliquer.

— Nous en avons des dizaines de milliers ! reprit-il avec véhémence. Comment voulez-vous que nous donnions un nom à chacun d'eux ?

— Tu oublies de préciser, intervint Rafe en riant, que nous donnons des noms aux étalons et aux reproductrices.

— Seulement aux plus exceptionnels d'entre eux !

À chaque intervention, les oreilles de mon cheval bougeaient, comme s'il suivait la conversation.

— Mais alors... repris-je avec perplexité, comment faites-vous pour les reconnaître et pour les appeler ?

Marcus haussa les épaules.

— Un jeu d'enfant ! Celui de Rafe est noir, celui de Prest brun avec une oreille fendue, celui d'Isdra rouan. Et ils ne s'attendent pas à ce que nous les appelions pour nous obéir...

Prenant les devants pour m'empêcher de poser une autre question, Epor dit fermement :

— Nous avons ordre de vous conduire à l'abri au centre de l'armée, Captive.

En silence, j'acquiesçai. Nous nous mêmes en route pour rejoindre le gros de la troupe.

— À quelle distance se trouve ce village ? demandai-je quand nous eûmes rejoint notre position.

— Pas très loin, répondit Isdra.

— Ne vous inquiétez pas, ajouta Marcus. Le Seigneur de Guerre

vous tiendra informée dès qu'il en saura plus.

Résignée, je hochai la tête et me concentrerai sur la conduite de ma monture.

Nous chevauchions depuis peu lorsque nous passâmes devant un pilier de pierre de la hauteur d'un homme, au sommet couronné d'un chapiteau creusé. Je connaissais ces bornes marquant habituellement la limite d'un village. Un reflet dans le creux du chapiteau attira aussitôt mon regard. Ce n'était peut-être qu'un reliquat de la dernière averse, mais...

Tirant les rênes, je fis dévier ma monture pour sortir de la colonne en mouvement. Mon cheval m'obéit sans rechigner, se faufilant habilement entre les cavaliers. Derrière moi, j'entendis Epor jurer en firelandais mais cela ne me retint nullement. Marcus, lui aussi, était en train de s'époumoner.

Après être sortie du flot de l'armée firelandaise, je fis faire demi-tour à ma monture pour rejoindre le pilier, suivie par Marcus et Prest que j'entendais encourager leur cheval derrière moi. Sans prendre la peine de mettre pied à terre, je me penchai pour plonger les doigts dans le liquide emplissant la vasque de pierre. Il n'avait pas plu depuis plusieurs jours et je ne m'attendais pas à y trouver de l'eau. Je ne fus donc pas surprise, en portant mes doigts à mes narines, d'être assaillie par une puissante odeur de vinaigre.

Le vinaigre, connu pour ses qualités purificatrices, était un avertissement redoutable lorsqu'il était ainsi disposé au sommet d'une borne territoriale...

— *Qu'il reçoive une seule pierre, qu'une seule flèche le vise, et je ferai raser ce village...*

Les mots de Keir me revinrent en mémoire et me firent frissonner. Par la Déesse ! Je devais le prévenir tant qu'il en était encore temps.

Marcus et Prest, le visage menaçant, m'avaient rejoints et me serreraient de près.

— Captive... gronda Marcus.

— Il faut que je parle à Keir. Et à cet éclaireur, Tant... C'est urgent, Marcus. Très urgent !

Il me considéra avec agacement. Prest tourna la tête et scruta les rangs de l'armée qui défilaient en une file interminable dans la vallée. Epor et Isdra nous rejoignirent. Ils avaient la mine sombre, eux aussi, et ne se privèrent pas de me sermonner.

— Ce n'était pas correct de nous fausser compagnie, Captive...

me reprocha Epor.

— C'était même stupide de votre part, renchérit Isdra.

— J'ai besoin de parler à Keir, leur expliquai-je avec un sourire d'excuse. C'est très urgent.

— Est-ce que tu le vois ? demanda Marcus à Prest.

— Non, répliqua celui-ci.

La tête rejetée en arrière, Marcus laissa fuser de sa gorge un long cri perçant. Un cri identique mais assourdi, venu des rangs de l'armée en manœuvre, lui répondit. Il y fit écho par un autre cri légèrement différent, avant de se tourner vers moi.

— Suivez-moi.

Je ne me le fis pas dire deux fois.

Du haut de sa selle, Keir surveillait les préparatifs de la force d'intervention que Yers et Iften achevaient de mettre en place. Heureusement, le village n'était pas en vue, ce dont je remerciai la Déesse.

— Keir ! criai-je avant même de l'avoir rejoint.

Le front barré de plis de mécontentement, il nous regarda le rejoindre, Marcus et moi.

— Lara... protesta-t-il quand nous fîmes halte, il n'est pas prudent de...

Iften ne le laissa pas finir sa phrase.

— Si c'était une guerrière, lança-t-il avec dédain, elle serait fouettée !

Keir émit un grondement de fauve. Avec la soudaineté de l'éclair, son poing se détendit et vint frapper son second en pleine face. Celui-ci tomba lourdement sur le sol. Sonné, il lui fallut quelques instants pour se remettre sur pied, les poings serrés, prêt à frapper. Solidement assis sur son cheval, la main sur la poignée de son épée, Keir le toisait avec mépris.

— Tu lèves la main sur la Captive et tu es mort ! jeta-t-il d'une voix chargée de menace.

Un silence de mort s'était fait subitement autour des deux hommes. Chacun retenait son souffle. Puis, en guise de capitulation, Iften baissa la tête et tout le monde reprit ses activités. Comme si de rien n'était, le second de Keir se remit en selle pendant que celui-ci tournait la tête vers moi pour aboyer :

— Et toi, tu vas tout de suite...

Cette fois, ce fut Marcus qui l'interrompit.

— Maître... la Captive prétend qu'elle a quelque chose

d'important à vous dire.

Keir hésita un instant de trop. J'en profitai pour plaider ma cause.

— Keir... je dois interroger cet éclaireur qui s'est approché du village... Tant. Ce qui se passe n'a peut-être rien à voir avec ce que nous croyons.

Contenant difficilement sa colère, Keir secoua la tête.

— Lara... dit-il avec lassitude, je sais que tu voudrais que ce soit autre chose qu'une rébellion, mais il faut voir la réalité en face.

— Juste une minute ! suppliai-je. Laisse-moi l'interroger juste une minute et je te promets de partir bien sagelement.

Keir proféra dans sa langue un juron que je ne compris pas. Puis il ordonna à Yers :

— Trouve Tant et amène-le ici.

Tant ne fut pas long à nous rejoindre. Je commençai à l'interroger avant même qu'il ait fait stopper son cheval.

— Tant ! Racontez-nous encore une fois ce qui s'est passé au village. Le plus précisément possible.

Interloqué, Tant jeta un coup d'œil à Keir, qui hocha la tête pour lui donner son assentiment.

— Nous nous sommes approchés à cheval, Captive. Pour signaler notre présence et celle de l'armée. Nous avons trouvé portes closes. Je suis resté en selle, mais Rton est descendu de cheval pour aller cogner du poing contre les portes. Et c'est là qu'ils ont commencé à nous jeter des pierres.

— Juste des pierres ? insistai-je.

— Et des flèches ! ajouta-t-il vivement, froissé par mes questions et mon insistance. Elles se sont plantées dans le sol à nos pieds.

— Mais elles ne vous ont pas atteints ?

— Lara... intervint Keir, où veux-tu en venir ?

— Ils nous ont visés ! s'entêta Tant. Ils ont tiré sur nous, mais ils nous ont manqués.

Plissant les yeux, il me dévisagea sans aménité.

— Captive ? Vous mettez ma parole en doute ?

Je ne me laissai pas impressionner.

— Je pense, dis-je fermement, qu'ils avaient une autre raison pour essayer de vous faire partir.

Puis, me tournant vers Keir, je le fixai au fond des yeux :

— Une raison qui n'a rien à voir avec une rébellion.

— Ils ont défié le Seigneur de Guerre ! explosa Tant. Ils l'ont

défié ! Ils avaient même badigeonné leurs portes de sang pour signifier leur défi. Ce n'est pas de la rébellion, peut-être ?

À ces mots, je me sentis blêmir.

— Du sang ? répétaï-je faiblement. Sur les portes ?

— *Aye !* Et tout frais, avec ça...

Fier d'avoir pu apporter ce qu'il imaginait être une preuve définitive, Tant bomba le torse.

Keir ne lui prêtait aucune attention. C'était moi qu'il dévisageait avec inquiétude. Je m'efforçai de soutenir son regard sans faillir, n'osant encore formuler ce que je redoutais.

— Dites-moi... repris-je en expulsant les mots de ma bouche. Y avait-il un motif sur cette porte ? Une forme ?

— Un motif ? s'étonna-t-il. Vous voulez dire... comme une marque ?

Songeur, Tant réfléchit un instant avant d'acquiescer.

— *Aye !* dit-il sans l'ombre d'une hésitation. Ils avaient tracé un genre de dessin sur cette porte, avec ce sang.

— À quoi ressemblait-il ? Montrez-moi !

Tant haussa les épaules, descendit de cheval et se mit à genoux à nos pieds. Avec une lenteur et une application excessives, il se mit à tracer du bout du doigt dans la poussière ce qui ressemblait indéniablement à un P.

J'étouffai un cri sous ma main en voyant ma pire crainte se matérialiser.

— Lara... intervint Keir d'une voix tranchante, vas-tu enfin nous dire ce qui se passe ?

— La peste... murmurai-je, accablée. Ces pauvres gens ont attrapé la peste.

4

— La peste ? répéta Keir. Qu'est-ce que c'est ?

Sans lui répondre, je pivotai vers Marcus :

— Marcus ! Je vais avoir besoin de Gils. Et surtout de mon équipement. Où est mon équipement ?

Déjà, j'échafaudais des plans sous mon crâne. J'allais avoir besoin d'énormes quantités de tue-la-fièvre et je n'en avais pas assez. Gils pourrait se charger d'en préparer, comme je lui avais appris à le faire.

— Xylara !

Sèche comme un coup de fouet, la voix de Keir me fit tourner la tête. Les yeux écarquillés par la surprise, je le dévisageai. Il était rare qu'il utilise mon nom entier, et jamais il ne m'avait parlé sur ce ton. Raide sur sa selle, il semblait avoir atteint les limites de sa patience. Après avoir dégluti péniblement, je parvins à répéter :

— Je vais avoir besoin de Gils et de mon équipement.

— Tu vas surtout avoir besoin de t'expliquer, Lara. J'ai un détachement qui attend, l'arme au pied, pendant que tu te préoccupes de ton équipement. Si tu commençais par me dire ce qu'est cette « peste » ?

— Une maladie, répliquai-je en m'efforçant au calme. Mortelle. Très contagieuse. Pour laquelle il n'existe que peu de remèdes.

Plus perplexe que jamais, Keir passa une main dans ses cheveux.

— Une maladie... mortelle ?

Les Firelandais ne connaissaient-ils donc pas ce fléau ? Je préférerais croire que je me heurtais encore à la barrière de la langue.

— Qu'es-tu en train de me dire ? s'impatienta-t-il. Qu'il existe une bonne raison pour expliquer la conduite de ces villageois ?

Je compris, effondrée, qu'il ne saisissait pas la portée de ce que je venais de lui révéler.

— En les empêchant d'entrer, ces villageois ont en fait protégé tes hommes. Loin de se rebeller, ils n'ont cherché qu'à éviter une

épidémie.

Les sourcils froncés, Keir affichait une mine dubitative. Mais au moins, il me laissa poursuivre :

— Selon notre loi, un village atteint par la maladie ferme ses portes et s'isole jusqu'à ce que l'épidémie soit passée. Pour prévenir les voyageurs, on emplit de vinaigre le sommet des bornes de la commune. Ce n'est pas toi que ces pauvres gens combattent, Keir. C'est la peste !

Le visage de marbre, il parut méditer un instant mes paroles, avant de faire signe à Iften d'approcher.

— Que les hommes se tiennent à bonne distance des remparts, ordonna-t-il. Qu'on attende mon signal pour attaquer, mais que chacun reste sur ses gardes. Je ne veux pas perdre un seul guerrier par excès de confiance.

Tandis qu'Iften s'éloignait, Keir tira sur ses rênes, prêt à partir.

— Marcus ! lança-t-il, semblant se ravisier. Ramène la Captive à l'arrière. Trouve-lui une cuirasse à sa taille et tiens-toi prêt à me l'amener quand je le demanderai.

Puis, reportant son attention sur moi, il précisa :

— Et seulement quand je le demanderai !

J'ouvris la bouche, mais il me réduisit d'un geste au silence avant d'ajouter à la cantonade :

— Trouvez également Gils et tout ce dont la Captive dit avoir besoin. Je vous ferai appeler lorsque je serai prêt. C'est compris ?

Mes gardes du corps acquiescèrent de concert, mais je ne pouvais quant à moi m'en tenir là.

— Keir... que comptes-tu faire ?

— Ce que j'avais prévu de faire. Nous prendrons position autour du village et nous enverrons un émissaire.

— Rafe doit prendre des précautions. Je vais...

Sans me quitter des yeux, Keir me coupa :

— Rafe, suis la Captive et fais ce qu'elle te demande. Epor ?

L'intéressé fit avancer son cheval d'un pas.

— Oui, Seigneur de Guerre ?

— Tu as carte blanche, dit-il en me fixant. Quand j'en donnerai l'ordre, je te charge d'escorter la Captive jusqu'au village, mais à bonne distance des remparts. Et s'il faut l'enchaîner à un arbre pour l'empêcher de n'en faire qu'à sa tête, je t'en laisse juge.

À ces mots, je me sentis rougir et me mordis la lèvre pour ne pas m'insurger.

— Compris, Seigneur de Guerre ! répondit Epor.

Avec un peu trop d'empressement à mon goût...

— Vous ne savez pas ce qu'est la peste ? m'étonnai-je.

Je tournai la tête pour dévisager Marcus et mon nouveau casque me tomba sur le nez.

— Il est trop grand, commenta doctement Gils. Dois-je aller en chercher un autre ?

En remontant mon casque, je vis Marcus faire un geste pour me venir en aide et tressaillis. Surpris par ma réaction, il se figea sur place, puis recula d'un pas.

Isdra suggéra, tout en luttant pour m'enfiler un lourd pourpoint de cuir manifestement trop grand pour moi :

— Vous n'avez qu'à le retirer et remonter vos cheveux pour le caler.

Gils me prit le casque des mains :

— On pourrait peut-être l'attacher avec un bandage ?

— C'est quoi, la peste ? s'enquit Rafe tout à trac.

Il était en selle, tout comme Epor et Prest, avec qui il avait formé un cercle pour monter bonne garde autour de nous. Suivant à la lettre les ordres de Keir, Epor m'avait ramenée à l'arrière, où nous avions retrouvé Gils et le cheval de bât chargé d'une partie de mon équipement. Le flot des guerriers s'écoulait autour de nous. Debout dans l'herbe haute, je patientais en laissant mes gardes du corps m'équiper de différentes pièces d'armure.

J'avais quitté Fort-Cascade les pieds nus et sans bagage. Mais lorsqu'un messager était allé porter à la capitale la nouvelle que Keir avait accepté mon retour, mes amis m'avaient fait parvenir plusieurs chevaux chargés de mon équipement médical, soigneusement emballé en prévision du voyage. Keir et Sal m'avaient expliqué qu'en raison de l'étendue du cortège, le meilleur moyen d'avoir toujours sous la main mon équipement était de répartir les chevaux de bât tout le long de celui-ci.

En choisissant mes mots, je répondis à Rafe :

— La peste est une maladie très grave, qui peut tuer en peu de temps énormément de gens. Elle se répand...

Je laissai ma phrase en suspens en avisant l'expression ébahie de Rafe. Marcus, tout en tirant des protège-bras en cuir d'un sac, commenta d'un ton léger :

— En somme, rien de plus que nos maux d'hiver qui se répandent sous les tentes la saison venue.

Gênée par la rigidité de mon pourpoint, je levai les bras pour natter mes cheveux.

— Que sont ces « maux d'hiver » ?

— De petites misères à supporter sans en faire tout un plat, maugréa Marcus. Vite apparues, vite disparues.

Gils s'éclaircit la voix, brûlant manifestement d'ajouter son grain de sel. Je l'encourageai d'un signe de tête et il expliqua fièrement :

— Ce sont des maux saisonniers qui affectent le corps, Captive. Avec pour symptômes une forte toux, de la fièvre, des suées et une fatigue générale.

Clignant des yeux sous le soleil, je regardai la masse impressionnante de guerriers en armes s'écouler autour de nous. Fallait-il comprendre qu'un simple rhume était la pire menace qui pesait sur la santé de ces gens ?

M'adressant à Marcus, j'expliquai patiemment :

— La peste n'a rien à voir avec vos maux d'hiver. C'est une maladie grave qui tue les jeunes aussi bien que les vieux, les forts aussi bien que les faibles. Ce qui la rend redoutable, c'est qu'elle se propage rapidement.

Marcus haussa les épaules.

— Une grave blessure peut tuer. La vieillesse ou un accident peuvent tuer. Mais pas une maladie. Du moins, chez nous. On raconte que...

Avec une grimace, Marcus se tut. Hochant la tête d'un air entendu, Prest intervint :

— Tu ne peux dire une demi-vérité à la Captive.

— Qu'y a-t-il d'autre à dire ? m'étonnai-je.

— Des bruits circulent chez nous, répliqua Marcus de mauvaise grâce. Des histoires au sujet des citadins.

— Quel genre d'histoires ?

Ayant achevé de lacer mon pourpoint, Isdra se redressa et examina d'un œil perplexe le résultat de ses efforts. Bien trop grand, le lourd et rigide vêtement tombait comme un sac autour de moi.

— On pourrait mettre une ceinture, suggéra-t-elle.

— Inutile, rétorqua Epor du haut de son cheval. Il ne lui faudra pas se battre avec : juste rester en selle.

— Quels sont ces bruits qui courrent chez vous sur les citadins ? insistai-je en les dévisageant l'un après l'autre. Que me cachez-vous ?

— C'est que... bredouilla Rafe, nous ne voudrions pas nous

montrer désobligeants.

— Par tous les Éléments ! s'impatienta Isdra. Cessez de tourner autour du pot !

Cherchant mon regard, elle expliqua :

— Il y a un dicton chez nous : « Prenez leurs richesses et laissez-les dans leur crasse. » Des bardes ont mentionné dans leurs chants ces cités xyianes aux portes closes dont les habitants mouraient en masse dans les rues, victimes de leur manque d'hygiène. Nos prêtres guerriers y voient une punition des Éléments que les citadins offensent par leurs habitudes malsaines et leur mode de vie contre nature.

Passant derrière moi, elle m'aida àachever mon chignon improvisé et à enfiler mon casque avant de conclure :

— J'ai moi-même arpentré vos rues, Captive. Je ne peux pas dire que tout était irréprochable, mais je sais que l'on n'y marche pas dans la fange...

Engoncée comme je l'étais, je me faisais l'effet d'un épouvantail. Mais plus que ma dignité bafouée, c'était la peur qui m'animait.

— Rafe ! lançai-je. Quand tu seras aux portes du village, ne touche rien ni personne !

— Entendu, Captive.

— Gils ! Déchire un bandage pour en faire quelques mèches et imprègne-les avec l'huile de ce flacon vert.

Gils se mit au travail sans attendre. Pendant ce temps, Isdra entreprit de me passer les protège-bras. Je m'efforçai de rester tranquille, mais il était frustrant de ne pouvoir bouger alors qu'il y avait tant à faire.

— Gils... repris-je en surveillant le travail de mon apprenti. Ajoute à présent quatre gouttes de cette petite bouteille bleue dans le mélange et fais-moi sentir.

Fronçant le nez de dégoût, Gils éleva jusqu'à mes narines le bol dans lequel trempaient les mèches qu'il avait confectionnées. Satisfaite de l'odeur astringente qui s'en échappait, j'enchaînai :

— Rafe... si quelqu'un sort du village pour te parler, garde tes distances et évite tout contact.

— Oui, Captive.

— Gils va te remettre une flasque de vinaigre. Quand tu feras demi-tour pour nous rejoindre, tu te laveras les mains et le visage avec.

— Bien, Captive.

— À présent, tu vas placer deux de ces mèches imbibées d'huile dans ta bouche, entre la gencive et la joue.

Isdra, après avoir fixé les protège-bras, s'accroupit pour poser le même genre de protection sur ma cuisse gauche, tandis que Marcus faisait de même sur l'autre jambe.

En reniflant la forte odeur de gingembre qui émanait du bol que lui tendait Gils, Rafe fit la grimace.

— Captive... gémit-il, c'est vraiment nécessaire ?

Du doigt, je montrai mon casque :

— Et ça ? C'est vraiment nécessaire ?

— Oui ! répondit-il sans hésiter. La mort arrive en un instant. Il suffit d'une flèche.

— Alors considère que ces mèches te protègent des flèches de la maladie. Le gingembre est un puissant désinfectant. Les guérisseurs en glissent des tranches dans leur bouche quand il leur faut soigner des malades de la peste. C'est la protection la plus efficace que je puisse t'offrir.

Rafe déglutit péniblement et acquiesça. Rapidement, il fourra l'une après l'autre les deux mèches dans sa bouche.

— Parfait ! dis-je avec satisfaction. Reste à présent à en glisser deux autres dans tes narines.

Tous se figèrent pour me dévisager avec consternation. Un sourire malicieux au coin des lèvres, je tapotai mon casque du bout de l'index.

La tête rejetée en arrière, Rafe s'esclaffa bruyamment, effrayant les chevaux. Le premier instant de surprise passé, les autres se joignirent à son hilarité.

— Vous avez gagné, Captive... dit Rafe en acceptant les deux mèches que lui tendait Gils. Je me protégerai contre votre ennemi invisible. Mais si vous voulez bien, j'attendrai d'être en vue du village.

Leur tâche achevée, Isdra et Marcus se redressèrent. Une fois encore, je me laissai surprendre et ne pus retenir un mouvement de recul. Cette fois-ci, je m'en excusai.

— Désolée, Marcus. Je ne comprends pas pourquoi...

— Moi je comprends, coupa-t-il en me fixant de son œil unique. Vous oublierez la peur, avec le temps, mais pas la leçon.

— En effet, dis-je. Je ne risque pas de l'oublier.

Reculant d'un pas, Isdra me contempla de pied en cap.

— Je crois que ça fera l'affaire, décréta-t-elle.

Un rire nerveux m'échappa.

— Pour faire mourir de rire un éventuel ennemi, sans aucun doute.

— Du moment qu'il en meurt... marmonna Marcus. En selle, maintenant ! Tenons-nous prêts à rejoindre le maître dès qu'il nous fera appeler.

À peine nous étions-nous remis en selle que Prest me tendit un petit bouclier de bois.

— Que suis-je censée faire de ça ? demandai-je.

Il me sourit, ses dents blanches formant un contraste éclatant sur sa peau sombre.

— C'est simple, dit-il. Vous cacher derrière.

Ifthen avait positionné ses hommes à bonne distance des remparts mais en position d'attaque. Les guerriers étaient fin prêts, la lance dressée et n'attendant qu'un ordre pour fondre sur le village. Leurs montures piaffaient d'impatience. Seule la mienne, tête basse, semblait n'aspirer qu'à faire un petit somme.

De là où je me trouvais, j'apercevais les portes en bois barrées d'un grand P. Le sang, en séchant, avait pris une couleur brunâtre. Malgré les murailles qui la cernaient, ainsi assiégée par les hommes du Tigre, la bourgade n'aurait pu paraître plus vulnérable.

À cheval à côté de moi, Keir lança :

— À présent que nous y sommes, Lara, peux-tu enfin me dire ce qu'est cette fameuse « peste » ?

Je m'efforçai de soutenir son regard sans ciller. Il était loin, l'homme tendre et amoureux que j'avais tenu dans mes bras sous les aulnes. Ses yeux d'un bleu implacable scintillaient.

Après avoir affronté le scepticisme de mes gardes du corps, j'étais préparée à affronter celui de Keir. De mon mieux, je lui décrivis les ravages de la peste et lui expliquai les précautions que le village avait dû prendre.

— Pour un Xyian, conclus-je, ce « P » tracé avec du sang sur les portes est le pire avertissement qui soit.

Keir m'avait écoutée avec attention, mais son visage ne trahissait rien de ses pensées. Ifthen se tenait près de lui, silencieux, même si son expression traduisait mieux que par des mots le dégoût que je lui inspirais. Jamais autant qu'en cet instant le gouffre qui séparait nos deux cultures ne m'avait paru aussi grand. Pourrions-nous un jour amener nos peuples à se comprendre, alors que de telles différences les séparaient ? Mais le fait que les Firelandais n'aient

aucune conscience du danger qui les menaçait me souciait davantage encore.

D'un signe de tête prudent pour ne pas faire tomber mon casque, je désignai le village.

— Keir... dis-je avec toute la conviction dont j'étais capable. La peste est plus dangereuse qu'aucune armée ne le sera jamais. Et aucune arme ne peut lutter contre elle.

Peut-être avais-je su me montrer convaincante. Keir, en tout cas, parut me croire. Hochant la tête, il se tourna vers Rafe :

— La Captive t'a-t-elle dit quelles précautions prendre ?

— Au moins dix fois, Seigneur de Guerre !

Sa voix était étrange. Sans doute à cause des mèches qu'il avait glissées dans sa bouche et son nez.

Les yeux embués par les vapeurs du gingembre, il nous adressa un sourire éclatant :

— Je me suis armé contre l'ennemi invisible décrit par la Captive. Et je suis prêt à l'affronter.

— Que les Éléments t'accompagnent, répondit Keir.

Sur ce, Rafe se dirigea vers le village. Ensemble, nous avions révisé les différents mots de la langue xyiane pour désigner la peste et plus généralement la maladie. Sa mission consistait à approcher le plus possible du village, apprendre ce qu'il pourrait, et revenir en rendre compte.

Sans le quitter des yeux, je cherchai une position plus confortable sur ma selle, faisant craquer le cuir. Tiré de sa torpeur, mon cheval tressaillit et dressa les oreilles. D'une caresse sur l'encolure, je le rassurai, songeant qu'il me faudrait lui trouver un nom.

Lorsque je relevai les yeux, Rafe était encore loin des murailles. Je m'agitai de nouveau sur ma selle, ce qui attira l'attention d'Epor. Il s'était posté devant moi, à ma droite, et il dut tourner la tête afin de m'observer du coin de l'œil.

— Captive... me dit-il, à la moindre volée de flèches, je vous embarque manu militari pour vous mettre à l'abri. Est-ce bien clair ?

Je commis l'imprudence d'acquiescer d'un hochement de tête, ce qui rabattit aussitôt le casque sur mes yeux. Avec un claquement de langue agacé, je le remis en place.

Isdra, derrière moi, commenta d'un ton pince-sans-rire :

— Quelle déception, pour lui, de rater l'occasion d'enchaîner une

Captive à un arbre !

Le rire des autres me fit sourire, mais je savais qu'Epor n'hésiterait pas une seconde à mettre à exécution la menace de Keir.

En voyant Rafe poursuivre sa route jusqu'au village, un doute affreux me serra soudain le cœur. Et si je m'étais trompée ? Et si, usant d'un stratagème odieux, les gens de ce village s'étaient réellement mis en tête de défier les Firelandais ? Dans ce cas, leur rébellion me viserait aussi. C'était moi, en tant que reine de Xy, qui avait décidé de lier le destin de nos deux nations – ou, du moins, de m'unir à Keir à cette fin.

Si tel était le cas, l'armée du Tigre se chargerait de leur faire prendre conscience de leur erreur de la pire manière possible. Leurs murailles ou leurs armes dérisoires ne pèseraient pas grand-chose dans la bataille. Keir tuerait tout le monde et ne laisserait pas un mur debout. En guise de punition autant que pour servir d'exemple. Lorsque la nouvelle parviendrait à Fort-Cascade, quel effet aurait-elle sur la population et sur le Conseil ?

Pourtant, je priais presque la Déesse que ce ne fût rien d'autre qu'une rébellion. La peste restait le mal ultime, la pire des mauvaises nouvelles possibles. Comment faire prendre conscience des dangers qu'elle représentait à un peuple qui n'avait rien de plus grave à craindre qu'un rhume ? La peste ne s'arrêtait pas aux frontières. Elle touchait sans discrimination les riches comme les pauvres, les braves comme les pleutres. Une fois qu'elle était là, quarante jours d'isolement étaient nécessaires pour être sûr que tout risque de contagion ait disparu. Si cela s'avérait nécessaire, comment allais-je convaincre Keir de patienter aussi longtemps ?

La jambe ankylosée, je remontai mon bouclier sur ma cuisse. Comment les guerriers firelandais faisaient-ils pour supporter le poids de leur armement tout au long du jour ?

Un autre aspect du problème m'inquiétait. La dernière épidémie de peste à avoir frappé Fort-Cascade, vingt ans plus tôt, était une forme marginale appelée la suante. Alors jeune enfant, j'en avais moi-même été atteinte, d'après ce que l'on m'avait raconté, avant d'en guérir rapidement. Si la peste avait réellement fait son entrée dans ce village, étais-je de taille à soigner toute sa population, sans même prendre en compte la quantité phénoménale de remèdes que nécessiterait une telle épidémie ?

Peut-être sensible à la tension qui m'habitait, mon cheval piétina nerveusement le sol. Je le calmai d'une nouvelle caresse en songeant

au nom que je pourrais lui donner. Peut-être trouverais-je l'inspiration dans *L'Épopée de Xyson*? Quel nom mon ancêtre avait-il donné à son fier destrier? Noir cœur? Fier cœur? Quelque chose de ce genre, en tout cas. J'avais emporté un exemplaire de la saga. Je me promis de vérifier. Je souris en constatant que ma monture piquait de nouveau du nez. J'aimais bien l'idée de lui donner le nom d'un fringant cheval de bataille.

En songeant que j'avais bénéficié des leçons d'Eln, maître entre tous dans les arts guérisseurs, je me relaxai quelque peu. Il m'avait appris tous les symptômes des quatre principales formes de peste. J'avais étudié avec lui l'histoire des épidémies en remontant jusqu'à Xypar, cinq générations plus tôt. Je ne devais pas oublier non plus que grâce à la discipline et au sang-froid des villageois, nous avions évité tout contact avec eux. Et si jamais les choses devaient empirer, un messager serait envoyé à Fort-Cascade et l'aide ne tarderait pas à arriver.

Mais comme Gils confronté à ses premiers patients, je ne pouvais m'empêcher de douter de moi.

— *La première règle à respecter*, entendis-je Eln expliquer sous mon crâne, *c'est de ne jamais leur montrer que tu doutes. Tu fais de ton mieux pour les soigner. C'est tout ce que tu peux faire. C'est tout ce que chacun de nous peut faire.*

Le souvenir de mon vénérable maître amena un sourire sur mes lèvres. Sourire qui se fana bientôt. Rafe venait d'atteindre les portes du village. Il paraissait si petit sur sa monture, au pied de la muraille! Je le vis renverser la tête en arrière et mettre sa main en cornet pour lancer un appel. L'écho de sa voix, affaibli, parvint jusqu'à nous. Je retins mon souffle, mais nulle tête ne se montra au sommet des remparts. Nulle pierre, nulle flèche ne fut jetée. Après avoir appelé une nouvelle fois, Rafe fit faire des allers et retours à sa monture devant les fortifications. Plus le silence s'éternisait, plus augmentait mon angoisse. Combien d'hommes, de femmes, d'enfants derrière ces murs étaient déjà morts ou mourants?

Keir fit un signe à Ortis, qui lança un cri perçant. Rafe leva le bras pour signaler qu'il avait compris et s'en revint vers nous. À mi-chemin, il fit halte et déboucha sa flasque de vinaigre. Penché sur le côté, il se lava soigneusement les mains et le visage, comme je le lui avais prescrit. Quatre fois de suite, il renouvela l'opération. Je ne pouvais voir ses lèvres bouger, de là où je me tenais, mais j'étais sûre qu'il rendait grâce, ce faisant, à chacun des Éléments.

Ensuite, il nous rejoignit au galop, le visage rougi par ses ablutions.

— Seigneur de Guerre ! Je n'ai obtenu aucune réponse et n'ai entendu aucun bruit. Je n'ai observé aucun signe de vie non plus.

Keir hocha la tête.

— Je te remercie, Rafe. Tu peux retourner à tes devoirs.

En grimaçant, Rafe cracha les mèches glissées dans sa bouche et éjecta celles qui obstruaient ses narines.

— Seigneur... reprit-il, puis-je solliciter la faveur d'aller me plonger dans le ruisseau le plus proche ? Les précautions recommandées par la Captive sont plus que ce qu'un guerrier normalement constitué peut supporter.

En posant sur moi ses yeux larmoyants, il s'excusa :

— Ne le prenez pas mal, Captive, mais c'est une vérité. Même si je n'ai pas réclamé votre emblème pour l'énoncer.

Keir acquiesça d'un bref hochement de tête. Rafe ne se le fit pas dire deux fois et détala ventre à terre.

— Iften ! jeta Keir en reportant son attention sur le village. Ordonne le repli. Et dis à Wesren de faire dresser le camp pour la nuit suffisamment loin de ces murailles. Peut-être derrière ce rideau de platanes. À lui de voir.

Raide sur sa selle, Iften s'empourpra mais ne pipa mot. Tirant sur ses rênes, il fit demi-tour.

Pendant que ses hommes se repliaient, Keir ne quitta pas le village des yeux. Au bout d'un moment, je l'entendis murmurer en frissonnant :

— Il faut du cran pour s'enfermer là-dedans afin d'y attendre la mort. Je ne sais pas si j'en serais capable.

— Attendre la mort ? me récriai-je spontanément. Pas si je peux m'y opposer.

— Ah oui ? fit Keir innocemment. Et comment comptes-tu t'y opposer ?

Je n'étais pas dupe de son ton anodin, car son regard, lui, ne l'était nullement. Je répondis néanmoins en prenant soin de ne pas détourner les yeux :

— En allant soigner ces gens, bien entendu.

Nous nous affrontâmes du regard. Keir ne trahit rien de sa réaction. Il se contenta de tendre la main et de s'emparer de mes rênes.

— Pas question ! dit-il enfin.

Sans rien ajouter, il fit faire demi-tour à nos montures pour suivre le mouvement de retraite générale. Marcus et les autres manœuvrèrent pour se positionner en cercle autour de nous.

— Keir... commençai-je.

— Non, Lara.

Les yeux rivés droit devant lui, il ne me regardait même pas. Mon sang ne fit qu'un tour. Je fis passer mes deux jambes du même côté de mon cheval, m'agrippai des deux mains à la selle et, sans hésiter, je sautai à terre.

Notre allure était telle que je faillis m'étaler sur le sol. Alors que je luttai pour garder mon équilibre, le cheval d'Epor dut faire un crochet pour m'éviter. Isdra, elle, parvint à stopper le sien. Le regard ébahi qu'elle m'adressait faillit me faire éclater de rire. Mais celui de Keir, du haut de sa selle, suffit à m'en empêcher.

Son visage était un ciel d'orage, sombre et tourmenté, dans lequel ses yeux lançaient des éclairs. D'un bond, il sauta à bas de son cheval et se dirigea vers moi à grandes enjambées. Prest, après avoir fouillé dans ses fontes, se pencha pour me tendre un cordon de grelots d'intimité. Je m'en saisis, sans pour autant quitter Keir des yeux.

J'entendis Marcus marmonner :

— Les grelots de toutes les Tribus ne suffiraient pas.

Néanmoins, de même que Prest, Epor et Isdra, il s'écarta pour nous laisser seuls. Mais ils ne relâchèrent pas leur vigilance. Je ne voyais pas pourquoi, puisque le seul danger qui me guettait se tenait devant moi, me dominant de toute sa masse.

— Que veut dire ceci ? s'enquit Keir, un muscle pulsant sur sa mâchoire.

— Keir... plaidai-je d'un ton raisonnable, nous devons venir en aide à ces gens.

— Ne viens-tu pas de m'expliquer en détail le danger mortel que représente cette peste ? Tu disais qu'aucune armée, aucune arme n'était de taille à lutter contre elle.

Après s'être passé nerveusement la main sur le visage, il conclut :

— Pourquoi, dans ces conditions, vouloir aller là-bas ?

— Pour aider les malades et prendre soin des mourants. Pour apprendre de quelle variété de peste il s'agit, et si possible d'où elle provient. Keir... cette maladie menace le royaume tout entier. Il nous faut avertir Simus, Othur et Eln. Plus nous aurons d'informations, plus nous serons préparés à...

— Non ! coupa-t-il rageusement.

Il se mit à faire les cent pas devant moi, se déplaçant avec son habituelle grâce de fauve. Son cheval, à bonne distance, nous observait avec attention. Le mien, nullement dérangé, avait déjà replongé dans la somnolence.

— L'urgence, reprit Keir en venant se camper devant moi, est de rejoindre le cœur de la Grande Prairie au plus vite. La cérémonie de confirmation doit avoir lieu dès que possible. En perdant du temps, nous perdons l'avantage.

Saisissant mon casque à deux mains, je m'en débarrassai et laissai tomber à terre le bandage qui le retenait. Et tout en dénattant mes cheveux, je poursuivis ma plaidoirie en faisant appel à toute l'éloquence dont j'étais capable.

— Les habitants de ce village t'ont prêté serment de loyauté, ainsi que tu l'as exigé d'eux. Mais conquérir Xy ne peut signifier uniquement s'emparer de ses richesses... Ta victoire t'impose des devoirs envers ce peuple qui s'est soumis à ta loi. La loyauté n'est pas à sens unique !

— Que cela te plaise ou non, s'entêta-t-il en croisant les bras, nous contournerons ce village comme l'eau du fleuve contourne un rocher. Tout en ayant une pensée émue pour le sacrifice qu'ils consentent, nous nous tiendrons à l'écart de tout danger.

Il était tête, mais je l'étais aussi...

— Nous ne pouvons faire cela ! Nous avons besoin d'informations. Ton armée a peut-être déjà été exposée à ce mal à l'occasion des contacts noués avec la population en chemin. Je suis maîtresse guérisseuse. J'ai fait voeu de venir en aide à tous ceux qui en ont besoin. Je n'ai pas le choix. Je *dois* aller soigner ces pauvres gens.

Je tentai de l'amadouer d'un sourire et ajoutai :

— Nous autres guérisseurs devons aller là où notre art est nécessaire. Que ce soit aux côtés d'un seigneur de guerre ou au chevet de pauvres villageois.

— C'est complètement fou ! s'insurgea Keir. Tu es le lien privilégié entre nos deux peuples. Tu es la seule reine de Xy et la Captive. Je refuse de te mettre en danger.

— J'ai fait un serment sacré en devenant maîtresse guérisseuse. Tout comme toi en acceptant la charge de seigneur de guerre. Il m'est impossible d'échapper à mes responsabilités, tout comme toi d'échapper aux tiennes.

— Pour ton peuple, tu es plus importante en tant que Captive qu'en tant que maîtresse guérisseuse.

— Keir... du temps de mon arrière-grand-père, Xy était une nation de financiers et de marchands. Puis la peste est venue et a décimé le pays. Elle a tué tant de monde qu'il a été décidé de fermer les routes commerçantes à travers les montagnes. Le royaume que tu as conquis n'est plus que l'ombre de ce qu'il était il y a trois générations.

Avec un claquement de langue agacé, Keir se détourna de moi et contempla au loin les portes closes du village. Une fureur noire, mêlée à une certaine frustration, émanait de toute sa personne. Je le rejoignis, lui pris la main et dis :

— Si la peste est de retour, nous devons aider ces gens à y faire face et rassembler le plus possible d'informations pour les faire parvenir à Fort-Cascade.

— Pour quoi faire ? objecta-t-il d'un air sceptique. Si la peste est entre ces murs, elle y restera.

Du plat de la main, je massai ma nuque en sueur.

— Non, répliquai-je doucement. S'ils sont malades au point de ne pouvoir répondre, cela signifie qu'ils ne pourront s'occuper des morts.

Keir fit la grimace.

— Nous demanderons que de l'aide leur soit apportée depuis Fort-Cascade. Cela ne devrait pas prendre plus de cinq ou six jours.

— Nous ne pouvons attendre si longtemps. Dans cinq ou six jours, il n'y aura plus que des cadavres qui ne pourront raconter ce qui est arrivé. Je dois y aller, Keir. Maintenant. Ces gens, *tes* gens ont besoin de moi.

— Ces gens ne valent pas une seule goutte de ton sang, corrigeait-il en me fixant droit dans les yeux.

Je soutins tranquillement son regard jusqu'à ce qu'il détourne le sien et commentai :

— Tu parles en homme amoureux, Seigneur de Guerre.

Les yeux étincelants de colère, Keir redressa fièrement le menton.

— Parce que je suis un homme amoureux, Captive !

Je me sentis rougir, mais ne cérai pas un pouce de terrain.

— Et si la peste arrivait jusque dans la Grande Prairie ? Comment vos prêtres guerriers la soigneraient-ils ?

Les mâchoires serrées, les épaules raidies, il crispa les poings et

se figea sur place, comme si cette perspective le remplissait d'horreur. Un chapelet de jurons en firelandais coula de ses lèvres. Je n'en compris pas le sens, mais l'intonation était suffisamment éloquente. Comme un fauve en cage, il reprit sa déambulation sans but devant moi, la tête basse, plongé dans ses pensées. Il s'interrompit un instant et lâcha, les dents serrées :

— Il doit y avoir un autre moyen. Il le faut !

Sans me laisser le temps de répliquer, il reprit ses allées et venues en grommelant des paroles inintelligibles. Je ne m'étais pas attendue à ce qu'il soit facile de le convaincre, et cela ne l'était pas. Je devais me montrer patiente et diplomate. Le laissant à ses cogitations, j'entrepris de délacer le pourpoint de cuir dans lequel j'étouffais et que je ne supportais plus.

Après quelques minutes, Keir fit halte brusquement, l'index pointé vers moi.

— Je sais ! s'écria-t-il victorieusement. Nous pouvons envoyer Gils là-bas. Il...

— Tu enverrais un gamin faire le travail d'un homme ?

Ma réponse avait fusé sans que j'aie eu besoin d'y réfléchir, mais je n'en étais pas peu fière. Je vis dans les yeux de Keir la colère flamber.

— Tu es le dernier membre vivant de la maison de Xy ! s'entêta-t-il. Je ne prendrai pas le risque de te perdre ! Je n'accepterai pas d'anéantir ce que nous tentons de faire pour nos deux peuples !

Il fit un pas vers moi. Je luttai contre le réflexe de battre en retraite.

— Je ne risquerai pas tout ça pour un misérable village ! conclut-il. Qui le verra ? Qui le saura ?

Sa décision prise, il se retourna vers nos chevaux.

— Les Éléments le verront, rétorquai-je, le cœur battant. La Déesse le saura.

Keir se figea, plus immobile qu'une statue. Un lourd silence retomba entre nous, seulement troublé par le bruit du vent dans les herbes hautes. La tension qui habitait Keir reflua d'abord de ses mains, dont les doigts se détendirent l'un après l'autre. Puis ses épaules s'affaissèrent, tandis qu'un long soupir lui échappait. Je fis tourner entre mes doigts le ruban des grelots d'intimité, qui teintèrent joyeusement.

Lentement, Keir se retourna et revint vers moi.

— J'aurais dû m'en douter, dit-il en me coiffant d'un regard fier.

Dès cet instant où tu m'as défié à Fort-Cascade, sur la place du marché, j'aurais dû le deviner. Il y a plus d'honneur et de détermination dans une faible femme xyiane que dans toute mon armée...

— Faible ? répétaï-je, un sourcil arqué.

Cela le fit sourire. Levant la main, il la posa en coupe contre ma joue.

— Keir... repris-je avec conviction, abandonner ces gens à leur triste sort constituerait une grave erreur. Une erreur aussi grave que...

— Que d'avoir transpercé lord Durst de mon épée, termina-t-il à ma place.

Je hochai la tête et il caressa mes lèvres du bout du pouce, ajoutant dans un murmure :

— Je ne voudrais pas te perdre, flamme de mon cœur.

— Nous n'avons pas le choix. Toute autre solution pourrait s'avérer plus coûteuse.

J'avancai d'un pas et refermai mes bras autour de lui. Il me serra dans les siens et nous demeurâmes ainsi un long moment, blottis l'un contre l'autre, comme pour conjurer le danger.

Je mis fin à ce fragile moment de paix en annonçant :

— Je vais avoir besoin de parler à Gils.

— Tu pourras le faire au *senel* que je vais convoquer.

Les yeux de Keir se reportèrent sur la masse ondoyante de l'armée au loin :

— Après tout, nous ne prendrons que deux ou trois jours de retard.

J'entrouvris les lèvres pour le détromper sur ce point, mais je n'en eus pas le courage et les refermai.

— Allons-y ! conclut-il.

Sans piper mot, je lui pris la main et le suivis.

Le *senel* avait été convoqué sous le même saule que précédemment. Les chefs de guerre s'y étaient rassemblés, et Marcus leur servait une collation composée de pain frit et de *gurt* chaud. L'air embaumait l'odeur du *kavage* qui passait sur un petit brasero.

Pour ma part, j'avais du mal à avaler quoi que ce soit tant j'avais l'estomac noué. À présent que Keir s'était laissé convaincre, j'avais hâte de me mettre au travail et de découvrir à quel ennemi nous étions confrontés. En partant au plus tôt, j'aurais encore quelques

heures de jour pour me rendre compte de la situation et interroger les survivants. Je priais la Déesse pour qu'il y en eût encore. Les Xyians rapportaient des histoires terribles de villes entières jonchées de morts et d'agonisants. J'implorais la Dame de la Lune et des Étoiles, notre déesse de la Grâce et de la Guérison, pour qu'il n'en aille pas de même cette fois.

Mais avant mon départ, j'avais des choses à dire à ces Firelandais qui n'avaient jamais connu la peste. Je ne pouvais laisser une armée entière à la merci de ce fléau. Il me fallait convaincre ces guerriers intrépides de la réalité du danger et leur enseigner les précautions à prendre. Gils, assis à mes côtés, ouvrait de grands yeux et était tout ouïe.

Keir annonça d'emblée que nous allions nous porter au secours des villageois. Ses paroles furent accueillies par certains avec stupéfaction, par d'autres avec dédain.

— Pourquoi ne pas les laisser pourrir dans leur fange ? s'interrogea Iften.

Keir ne releva pas. Sans doute parce que bon nombre, dans l'assemblée, avaient opiné du chef.

Mais l'annonce que je me rendrais moi-même dans le village suffit à radoucir le second de Keir, et à amener un sourire satisfait sur ses lèvres. Les autres, en revanche, se déchaînèrent, lançant cris et protestations en se passant de main en main l'emblème du Seigneur de Guerre.

À tour de rôle, ils objectèrent les mêmes arguments que ceux que Keir m'avait opposés. Patiemment, il leur répondit de la même manière que je l'avais fait, reprenant tout depuis le début et réfutant une objection après l'autre.

Lorsque Keir eut terminé et qu'un silence tendu plana sur le *senel*, Iften reprit la parole.

— Quelle attitude noble et courageuse, de la part de la Captive, de se porter au secours des damnés !

Sa remarque fielleuse était ouvertement insultante. Ce fut sur le même ton que Keir lui répondit.

— Te montreras-tu aussi brave en te proposant pour l'accompagner ?

Il régnait une telle tension entre les deux hommes que je n'aurais pas été surprise de les voir dégainer leur épée. Joden fit diversion.

— Ainsi, dit-il d'une voix songeuse, les chants décrivant des villes entières décimées par la maladie disaient vrai...

— C'est tout de même assez rare... lui assurai-je d'une voix que j'espérais confiante.

— Les chevaux peuvent-ils l'attraper ? questionna Aret, le front soucieux.

Avec un sourire, je lui répondis :

— Pas que je sache.

— Mais les gens des villes ne vivent pas comme nous avec leurs chevaux, objecta Uzaina.

— Peut-être cette maladie xyiane sera-t-elle sans effet sur nous ? suggéra Wesren avec espoir.

Keir laissa échapper un soupir :

— Puisque les remèdes de la Captive sont efficaces sur nous, il est à craindre qu'il en aille de même pour les maladies. De toute façon, je ne peux prendre le risque de ramener ce fléau dans la Grande Prairie.

Iften émit un grognement de dégoût et engloba d'un grand geste le groupe des chefs de guerre.

— Nous sommes tous vaillants et sains ! Il n'y a pas trace de cette « peste » xyiane parmi nous.

— Nous ne sommes pas restés à l'écart des populations depuis notre départ de Fort-Cascade, rétorqua Keir. Selon la Captive, il peut s'écouler quelques jours avant que le mal ne se déclare. Aussi faut-il attendre un certain temps avant d'être sûr d'y avoir échappé.

Il y eut un brouhaha à l'arrière, et Tsor se leva.

— Captive ! s'exclama-t-il. Je dois réclamer votre emblème.

Surprise de le voir prendre une telle précaution, je le dévisageai avec inquiétude. Gils, tirant sur ma manche, me glissa entre les doigts un petit flacon de tue-la-fièvre. Je le tendis à Tsor, qui s'avança pour s'en saisir.

— Je prends votre emblème, Captive, dit-il selon la formule consacrée, car j'ai une vérité à énoncer.

— Je t'écoute, assurai-je. Et je répondrai à ta vérité.

— J'ai constaté les guérisons que vous avez permises, commença Tsor en me fixant d'un air grave. Et j'ai bien entendu les paroles du Seigneur de Guerre. Je ne veux pas vous offenser, mais je suis troublé. Nous autres, dans la Grande Prairie, avons pour coutume de transmettre notre savoir par les paroles de nos *theas* et de nos bardes. Mais vous, gens des villes, avez pour habitude de confier votre mémoire à des... *mots* conservés dans des... *livres*.

Tout en faisant rouler entre ses doigts massifs le petit flacon, il

avait utilisé les termes xyians avec hésitation.

— Vous faites toute confiance à ces objets, poursuivit-il, or vous n'avez ici aucun *livre* pour vous rappeler le passé.

Manifestement mal à l'aise, il s'éclaircit la voix et se dandina d'une jambe sur l'autre avant de conclure :

— Peut-être votre mémoire vous trahit-elle ?

Sa question souleva un tollé général. Même Keir retint son souffle. Marcus fusillait Tsor du regard comme s'il m'avait insultée. Et peut-être, selon leur code d'honneur, était-ce le cas. Gils, à côté de moi, s'était redressé, vibrant de colère. Je posai la main sur son épaule pour le dissuader de toute initiative intempestive.

— Tsor... répondis-je avec bienveillance, il est vrai que mon peuple a pour habitude de consigner dans des livres ses connaissances et son histoire. Mais les leçons apprises dans ces livres sont bel et bien vivantes dans nos mémoires, surtout lorsqu'il s'agit de la peste.

Laissant mon regard planer sur l'assemblée, je poursuivis :

— Mon maître Eln m'a obligée à apprendre par cœur tous les signes annonciateurs des différentes pestes et leurs remèdes. Je n'ai sans doute pas une aussi bonne mémoire que la plupart d'entre vous, mais j'ai travaillé dur pendant des années pour assimiler les connaissances nécessaires à mon art. Et je ne le pratiquerais pas si je n'étais pas sûre de moi. Ai-je répondu à ta vérité, Tsor ?

— Vous avez répondu à ma vérité, Captive.

Après m'avoir rendu mon emblème, il regagna sa place.

— L'affaire est entendue, conclut Keir. Wesren ? C'est à un campement de plusieurs jours que tu dois t'attendre.

Wesren acquiesça mais Yers, le visage soucieux, se leva.

— Captive ? s'enquit-il. Puis-je vous demander à quel temps nous devons nous attendre en cette saison ?

Après y avoir réfléchi un instant, je répliquai :

— Les premières dentelles de la Déesse ne tomberont pas avant plusieurs semaines.

Puis, voyant qu'il ne comprenait pas, je précisai :

— Les premières gelées... Quand elles arrivent, nous disons que la Déesse tisse la dentelle pour son mariage. Les premières neiges surviennent quelques semaines après.

Manifestement, ma réponse n'était pas pour lui plaire.

— Ainsi, il va faire de plus en plus froid et les jours ne vont cesser de raccourcir ?

Me voyant acquiescer, il se rassit avec un grognement de réprobation. Sal prit la relève.

— Si nous devons rester ici quelques jours, je vais devoir constituer des stocks. Dans combien de temps pourrons-nous repartir ?

Keir se tourna vers moi. Je ne pus soutenir son regard et baissai les yeux pour lâcher à mi-voix :

— Quarante jours.

Un silence troublé seulement par le battement de mon pouls à mes tympans accueillit ces mots. À la dérobée, je jetai un coup d'œil à Keir dont le visage s'était décomposé. Une boule d'angoisse bloquait ma gorge. La nausée m'assaillait.

— Seigneur de Guerre ? s'enquit Iften avec un sourire suffisant. Pourrez-vous patienter quarante jours ?

Un pli soucieux apparut sur le front de Marcus, dont le regard glissa de mon visage à celui de Keir. Je me figeai, terrifiée à l'idée d'être allée trop loin. Par omission, j'avais attiré sciemment Keir dans ce piège, mais il ne m'avait pas laissé le choix. Ces villageois avaient besoin de mon aide. Je savais que, sous le coup de la colère, Keir pouvait se montrer intraitable et même violent. Allait-il décider de me soutenir malgré tout ou de...

— Qu'il en soit ainsi ! déclara-t-il enfin d'une voix aussi tranchante qu'une lame. Pour le bien de nos deux peuples.

Lorsqu'il se tourna vers Sal, je vis un muscle puiser sur sa mâchoire.

— Prends tes dispositions pour que nous restions ici quarante jours, lui dit-il. Mais pas un de plus !

Je m'arrangeai après le *senel* pour éviter Keir et garder Gils à mon côté. Marcus avait réussi à rassembler les chevaux de bât, et mon apprenti et moi étions occupés à nous partager mon matériel médical.

Tout en travaillant, je lui détaillai les différentes formes de peste et leur traitement. J'avais déjà écrit deux missives à l'intention d'Othur et Eln. Le messager qui les apporterait à Fort-Cascade avait pour instruction de les lancer aux gardes des portes de la cité en évitant tout contact. Dans un délai de quelques jours, une semaine tout au plus, j'étais à peu près certaine que Gils recevrait de la capitale toute l'aide nécessaire.

Avec son sérieux coutumier, il était occupé pour l'heure à boire mes paroles, le regard rivé à mon visage. De temps à autre, il

hochait la tête et répétait mes instructions, me jurant à l'envi qu'il serait prudent et se rappellerait tout ce que je lui disais.

Même si je m'étais tenue à l'écart de Keir, je sentais son regard peser sur moi dans mon dos. Il avait rassemblé Marcus, Joden, Epor, Isdra, Rafe et Prest autour de lui et discutait avec eux. Je ne savais pas de quoi il était question entre eux, mais aux regards occasionnels que les uns et les autres coulaient dans ma direction, je me doutais que mon sort n'était pas étranger à leur conversation. Je continuai mon travail comme si de rien n'était, néanmoins consciente de la tension qui raidissait mes épaules.

Dès que nous eûmes terminé, Gils et moi, Keir s'approcha. Tous les autres le suivirent, le visage fermé.

— Je suis prête ! lui lançai-je pour dissiper mon malaise.

J'avais gardé l'un des chevaux de bât, laissant les autres à Gils. Le regard de Keir me crucifiait sur place, mais je m'efforçai de le soutenir sans ciller. J'étais allée trop loin pour craquer maintenant.

— Tu n'iras pas seule, dit-il.

Keir fit un geste de la main. Epor et Isdra s'avancèrent.

— Keir, protestai-je en secouant la tête, c'est trop dangereux. Ils...

— Non ! coupa-t-il d'une voix sans appel. Nous n'avons vu aucun mort, aucun agonisant. Il y a toujours une possibilité que ce soit un piège. Tu iras là-bas avec ces deux guerriers pour te protéger, ou tu n'iras pas.

— Nous nous sommes portés volontaires, Captive... expliqua Isdra.

— Pour affronter un ennemi invisible ! renchérit Epor en souriant. J'ai hâte d'entendre le chant que cela va donner... D'ailleurs, je suis sûr que Joden y travaille déjà.

L'intéressé haussa les épaules, et tous sauf Keir rirent sous cape de la plaisanterie. Son visage était plus que jamais un masque de pierre, n'était ce muscle qui puisait toujours de manière incontrôlable sur sa mâchoire.

— Keir, dis-je d'un ton incertain. Il y a encore...

Ne sachant comment formuler ma requête, je me tus.

— Quoi que ce puisse être, rétorqua-t-il sèchement, je suis sûr que tu arriveras à tes fins. Même s'il te faut mentir pour cela.

Les uns et les autres esquissèrent un mouvement de retrait, comme s'ils s'attendaient à voir sortir les grelots d'intimité, mais Keir les retint :

— Ne bougez pas !

Tous se figèrent sur place. Gils, le visage écarlate, fixait obstinément ses pieds. Mes joues s'étaient empourprées, elles aussi, mais je m'obligeai à ne pas détourner les yeux.

— Parle ! ordonna Keir. Nous t'écoutons.

— Nous devons mettre au point des signaux. Pour communiquer à distance. Parce que dès que nous saurons de quel type de peste il s'agit, il faudra transmettre l'information à Fort-Cascade. Ces cris que vous utilisez parfois pourraient-ils faire l'affaire ?

Un sourire amusé joua sur les lèvres de Joden.

— Nous les utilisons à la chasse ou sur le champ de bataille, dit-il. Mais pas pour communiquer. Voyons quand même ce que nous pourrions en faire...

Grâce à leur excellente mémoire, il ne fut pas difficile d'assigner de nouvelles significations à toute une batterie de cris. Après avoir répertorié autant de circonstances qu'il m'était possible d'en imaginer, je m'éclaircis la gorge :

— Il faut convenir d'un dernier cri. Au cas où tous les villageois seraient morts et où nous tomberions malades tous les trois. Il nous faudrait alors incendier le village et nous supprimer, pour éteindre la contagion dans l'œuf.

Le visage de Keir était livide. Les autres s'étaient rembrunis. Joden prit la parole d'une voix douce.

— Vous n'êtes plus contre le coup de grâce, Lara ?

— Je le suis toujours, rétorquai-je. Mais je ne laisserai pas ce mal s'étendre. Ni dans votre peuple, ni dans le mien.

Puis, me tournant vers Epor et Isdra, j'ajoutai :

— Êtes-vous conscients du risque que vous prenez ?

— Parfaitement ! répondirent-ils dans un bel ensemble.

— Et jurez-vous de...

Keir ne me laissa pas poursuivre.

— Prends garde à ne pas surestimer ton autorité... Tu n'es pas encore confirmée, Captive !

Calmement, je soutins son regard.

— Certes, mais je suis maîtresse guérisseuse. Si Epor et Isdra m'accompagnent, ils doivent faire le serment de...

— Ils feront leur devoir !

Le ton cassant de Keir, autant que sa mine ombrageuse, m'incita à lâcher du lest.

— Allons-y, dis-je en glissant mon pied dans l'étrier. La nuit sera

bientôt là.

Nous chevauchâmes en silence jusqu'à l'éminence où il nous était possible de voir à distance les portes du village. Rien n'avait changé. Pas le moindre signe que notre présence ait été remarquée.

Tous mirent pied à terre, à l'exception de Keir. Isdra prit les rênes du cheval chargé de mon équipement médical. Je me tournai vers mon apprenti et lui souris.

— Gils...

Au bord des larmes, il se jeta sur moi et me serra fort contre lui. Je l'entendis me murmurer à l'oreille :

— Je vous ferai honneur, Lara ! Je le jure !

Puis, reculant d'un pas :

— Les Éléments vous gardent, Captive !

Marcus s'avança à son tour, visiblement mécontent et inquiet.

— C'est maintenant que vous vous mettez ces trucs dans le nez, n'est-ce pas ?

Trop émue pour parler, je le serrai dans mes bras et lui dis tout bas :

— Surtout, prends bien soin de Keir.

— Je ne vous ai pas attendue pour ça, ma petite... répliqua-t-il sur le même ton. Mais vous ? Qui prendra soin de vous ?

Sans lui répondre, je me libérai de son étreinte pour faire face à Keir. Du haut de son cheval, il donnait l'impression d'être aussi glacial et inaccessible que les montagnes qui nous entouraient.

— Les Cieux veillent sur toi.

Il avait prononcé ces mots sans me regarder. J'inspirai profondément, pour ne pas pleurer, et j'attendis un instant, mais il ne se départit pas de sa froideur.

Résignée, je rejoignis Gils. Comme Isdra et Epor, je pris les mèches imbibées qu'il nous présentait dans un bol et les mis en place dans ma bouche et mon nez.

— J'espère que Joden taira cet épisode dans son chant... marmonna Epor.

Pour ma part, je n'étais pas mécontente d'être assaillie par les vapeurs du gingembre. J'avais cette fois une bonne excuse pour pleurer.

Tandis que nous nous engagions sur la route du village, un bruit de sabots dans notre dos nous fit nous retourner. Gils s'était lancé à la poursuite de mon cheval, qui s'était mis en tête de nous suivre. L'animal renâcla quelque peu avant de se laisser entraîner. Keir, lui,

ne bougea pas d'un pouce ni ne trahit la moindre émotion. Je me remis en route vers le village, suivie par Isdra et Epor.

Nous étions presque arrivés devant les portes quand je ne pus me retenir. Je m'immobilisai et jetai un dernier coup d'œil en arrière. Isdra et Epor échangèrent un regard entendu, mais poursuivirent leur route comme si de rien n'était.

Keir était descendu de cheval. Marcus, à côté, avait posé la main sur son épaule. Gils, à pas lents, les rejoignait en tirant ma monture derrière lui. Soudain, alors que j'allais me détourner, déçue, Keir leva haut la main pour me faire signe.

Le cœur battant, je levai d'abord une main, puis l'autre pour entrelacer mes doigts. Keir se souviendrait-il de ce geste tendre que nous avions accompli, il y avait si longtemps déjà, sous sa tente de commandement ? Je l'espérais.

Il parut en tout cas saisir l'intention, car il leva la main un peu plus haut et l'agita. Néanmoins, même s'il était difficile d'en avoir la certitude à cette distance, il me paraissait particulièrement abattu. Comme si je lui avais arraché tout espoir en partant. Ce que, d'une certaine manière, j'avais fait.

5

Bien longtemps avant mon époque, le grand roi Xy avait ordonné qu'une route soit tracée reliant Fort-Cascade aux marches du royaume. C'était l'un de ses arrière-petits-fils – Xytell, ou Xyreh peut-être – qui avait décidé l'édification de villages fortifiés le long de cet axe.

Chaque fort avait été doté de hauts remparts de pierre bâtis sur le modèle de ceux qui protégeaient la capitale. On y trouvait systématiquement un puits profond toujours en eau et des entrepôts de nourriture, de manière qu'une garnison puisse y soutenir un siège. Mais les uns après les autres, ces chefs-d'œuvre d'architecture militaire étaient tombés sous les coups d'un ennemi contre lequel ils ne pouvaient rien : le temps.

Au fil des siècles, les murailles non entretenues s'étaient écroulées. Les gens du cru avaient emporté les pierres pour construire leurs maisons ou les enclos de leur bétail. Dans tout le royaume, il ne restait dorénavant que quelques-uns de ces forts encore intacts – à proximité de la frontière.

Je constatai que celui dans lequel il nous fallait entrer était l'un d'eux. Laissant Isdra cogner du poing contre le lourd portail en bois, Epor surveillait nos arrières. Il n'y eut aucune réponse. Derrière nous, nous ne distinguions que les bruits assourdis de l'armée firelandaise. Plus que jamais, il me fallait résister à l'envie de me retourner pour voir si Keir nous observait encore.

Isdra cogna de plus belle. Les poings sur les hanches, elle leva la tête, l'oreille aux aguets.

– Rien, conclut-elle finalement. Je vais entrer.

Epor lui fit la courte échelle pour lui permettre de se hisser au-dessus du portail. Puis il m'incita à reculer et sortit sa masse d'armes afin de parer à toute éventualité. Mais de l'autre côté, nous n'entendîmes que le bruit des barres de bois qu'Isdra faisait glisser, et le grincement de l'un des vantaux qui s'ouvrait lentement.

Une fois à l'intérieur, nous laissâmes courir notre regard sur la grande place carrée qui s'offrait à nos yeux. Aucune présence, aucun signe d'activité. Au centre s'élevait la margelle de pierre d'un puits, surmontée d'un treuil et entourée de seaux. Les bâtiments qui cernaient la place étaient en bois, serrés les uns contre les autres et comme blottis au pied de la muraille pour s'y protéger. Bien sûr, il ne restait de celle-ci que quelques tronçons intacts. Les manques avaient été comblés par des palissades. Un calme irréel et lugubre régnait. Ce qui aurait dû être un village tranquille se préparant au repas du soir ressemblait à une bourgade fantôme. Seules se faisaient entendre des hirondelles menant grand tapage sous un avant-toit.

Epor et Isdra ne relâchaient pas pour autant leur vigilance. Le premier brandissait sa masse, la seconde avait l'épée au clair, prêts à me faire un bouclier de leurs corps à la moindre alerte. Mais le silence persista, et nul ne se montra.

— Si je me souviens bien, dit tranquillement Epor, Tant a parlé d'un homme posté en haut des remparts qui criait en lui jetant des pierres.

Isdra acquiesça. Je levai la tête. Au-dessus de la porte principale, les remparts s'élargissaient en une plate-forme entourée de murets percés de meurtrières. Une échelle en bois y conduisait. Me voyant faire un pas dans cette direction, Isdra me bloqua le passage avec son bras.

— Epor va s'en charger, dit-elle fermement. Vous, vous restez là.

Après avoir abandonné sa masse contre la muraille, Epor dégaina un poignard et entreprit l'escalade. Il ne lui fallut que quelques instants pour atteindre la plate-forme et reparaître à nos yeux.

— Il y a un homme, ici ! annonça-t-il en prenant appui des deux mains sur le muret. Il est armé d'un arc, mais il est inconscient et je n'arrive pas à le ranimer.

J'eus le réflexe de m'élancer vers l'échelle, mais de nouveau Isdra m'en empêcha.

— Un peu de patience, Captive... Epor va le descendre.

Anxieuse de ce que j'allais découvrir et frustrée de ne pouvoir agir à ma guise, je me mordis la lèvre. Déjà, Epor avait assujetti l'homme inanimé sur son épaule et amorçait la descente. Je fus à genoux près de l'inconnu dès qu'il l'eut doucement posé à terre.

Les cheveux grisonnants, la peau tannée par le soleil, l'homme

n'était plus de prime jeunesse. Je posai la main sur son front et le découvris moite et frais.

— Il est encore vivant, dis-je. Mais malade.

Epor et Isdra, dos à dos, faisaient bonne garde.

— C'est donc la peste ? s'enquit Isdra sans cesser de scruter les alentours.

— Un homme malade ne suffit pas à faire une épidémie, grogna Epor. Poursuivons nos recherches.

— Cette maison aux volets fermés... dis-je en désignant un bâtiment plus imposant que les autres. Ce pourrait être la maison du maire. Allons voir.

Epor acquiesça. Les voyant tous deux se diriger dans cette direction, je m'insurgeai :

— Mais... que faisons-nous de cet homme ?

La réponse d'Epor, nette et sans appel, tomba comme un couperet.

— Laissez-le là.

Voyant que je ne pourrais m'y résoudre, Isdra précisa en souriant :

— Pour le moment, Captive... Pour le moment.

Encadrée par mes deux gardes du corps, je traversai la place et m'apprêtai à cogner du doigt contre la porte. Isdra me prit de vitesse et frappa lourdement le vantail de bois avec la poignée de son épée. Puis, en l'absence de réponse, elle l'ouvrit d'un grand coup de pied.

— Isdra... la sermonnai-je, sourcils froncés.

— Désolée, maugréa-t-elle en haussant les épaules.

Elle s'avança et je jetai un coup d'œil à la pièce principale par-dessus son épaule. Près d'un âtre éteint se trouvait une table encadrée de quelques chaises. Un escalier, sur la droite, menait à l'étage, avec en vis-à-vis une porte qui devait être celle de la cuisine. Un silence de tombe régnait à l'intérieur, et nul ne répondit à nos appels. Je m'apprêtai à suivre Isdra, mais cette fois ce fut Epor qui tendit le bras pour me bloquer le passage.

Après un rapide examen, Isdra réapparut sur le seuil, le visage sombre.

— J'ai trouvé une femme morte sur le sol. Aucune trace de blessure. Je vais voir en haut.

Elle disparut dans l'escalier. Nous l'entendîmes fouler le plancher de l'étage quelques instants, mais il ne lui fallut pas

longtemps pour redescendre.

— Il y a un jeune garçon au premier, expliqua-t-elle, la gorge serrée. Mort dans son lit.

Epor grogna sourdement. Il s'escrimait à faire tenir en place dans ses narines les mèches imbibées de gingembre.

— La maladie, marmonna-t-il. Vous aviez raison, Captive.

— Hélas... répondis-je, le cœur lourd. J'aurais préféré me tromper.

Epor sortit du bâtiment. Les mains en porte-voix, il modula un long cri strident — celui dont nous étions convenus qu'il confirmerait la présence de la peste. À peine le cri avait-il cessé qu'un autre lui répondit, venu de l'autre côté de l'enceinte du village.

— Ils ont compris, confirma Epor en se tournant vers moi. Joden demande de quel type de peste il s'agit.

Désémparée, je secouai la tête.

— Il est trop tôt. Je n'en sais rien encore.

Pendant qu'Epor livrait sa réponse, Isdra me rejoignit sur le seuil :

— Voulez-vous jeter un coup d'œil aux morts ?

— Demain. Pour l'instant, occupons-nous des vivants.

Nous revîmes sur nos pas. Tandis qu'Isdra et moi ramassions les sacs dont nous nous étions munis, Epor redressa l'homme inconscient en position assise sur le sol.

— Il faut l'allonger quelque part pour que je puisse le soigner, dis-je. Vous deux, profitez de ce qui reste de clarté pour fouiller les autres maisons.

Epor me dévisagea d'un air perplexe.

— Où voulez-vous l'allonger, Captive ?

D'un coup de menton, je désignai une étroite et haute façade aveugle.

— Dans ce temple de la Déesse. C'est l'endroit idéal pour installer une infirmerie.

Epor se renfrogna.

— Je n'aime pas l'idée de vous laisser seule là-bas. Je vais aller fouiller les maisons et...

Isdra l'interrompit en lâchant un grand rire sonore.

— Inutile de gaspiller ta salive. Tu vas mettre plus de temps à tenter de la convaincre qu'à faire ce qu'elle te demande.

Epor soupira bruyamment et chargea le corps de l'homme

malade sur son épaule.

— À vos ordres, Captive !

Un grand calme régnait à l'intérieur du temple. C'était un espace vide, meublé de bancs amovibles, qui devait servir autant de salle de réunion que de lieu de culte. Une porte au fond donnait sur une petite pièce dotée d'un lit et d'une cheminée. Apparemment, aucun prêtre attitré n'occupait les lieux.

Pendant qu'Epor installait l'homme dans le lit, je disposai mon matériel médical sur une petite table. Puis, rapidement, je débarrassai mon malade de ses vêtements. Quand ce fut fait, une forte odeur que même le gingembre ne pouvait masquer attira mon attention. Pour en avoir le cœur net, j'ôtai de mes narines les tampons qui s'y trouvaient. Une senteur âcre et nauséabonde s'élevait du corps inanimé.

Perplexe, je remis en place mes protections. Cette odeur ne constituait pas un symptôme des principales formes de peste que je connaissais. Étais-je en présence d'une nouvelle forme de la suante, ou de la tremblante ?

J'entendis vaguement Epor et Isdra fouiller le temple, mais toute mon attention était focalisée sur mon patient. Il demeurait insensible à mes sollicitations. Il avait la peau moite et fraîche. Le souffle rauque et irrégulier.

— Captive ?

Pas de ganglions au cou ni aux aisselles. Je tendis le bras pour vérifier...

— Captive...

... qu'il n'y avait pas de ganglion à l'aine non plus. Je pourrais, pour commencer, lui administrer un peu de tue-la-fièvre et voir ensuite...

— Un *ehat* pourrait charger dans cette pièce sans qu'elle s'en aperçoive !

Le sarcasme d'Epor finit par me tirer de mes pensées. Je relevai la tête et le découvris dans l'encadrement de la porte, un seau d'eau dans chaque main. Agenouillée devant l'âtre, Isdra allumait un feu et souriait de la plaisanterie de son promis. Celui-ci vint lui apporter les seaux tout en précisant :

— L'arrière du bâtiment semble sûr. Un mur de clôture entoure le temple, et il y a une petite cabane dans le fond.

— Sans doute un cabinet d'aisances, hasardai-je en reportant mon attention sur mon patient.

Isdra s'approcha sur la pointe des pieds pour observer ce que je faisais.

— Captive ? demanda-t-elle timidement. Savez-vous ce qu'il a, précisément ?

— Non.

Je me redressai pour aller mettre un peu d'eau à chauffer dans la cheminée et ajoutai :

— Pas encore.

— Logique, commenta Epor en se grattant la barbe. Un ennemi invisible doit être beaucoup plus difficile à traquer qu'un ennemi de chair et d'os. Il n'y a pas de verrou sur la porte, Captive. Isdra va donc rester avec vous, et j'irai seul fouiller le village.

— La Déesse ne ferme jamais sa porte, Epor... répliquai-je d'un air absent, sans cesser d'ausculter mon patient.

Puis, ce qu'il venait de dire finit par faire sens en moi et j'émis un claquement de langue agacé :

— Ne sois donc pas stupide ! Vous irez plus vite à deux.

En butte à leur silence persistant, je relevai les yeux et découvris leurs visages butés.

— Très bien ! Puisque vous insistez, je placerai un banc pour bloquer la porte. Et si quelqu'un arrive, je hurle ! Cela vous satisfait-il ?

Isdra adressa un regard interrogateur à Epor, qui haussa les épaules.

— Nous fouillerons le plus de maisons possible avant la tombée de la nuit, dit-elle.

En les accompagnant jusqu'à la porte, je demandai :

— Vous rappelez-vous ce que je vous ai appris ?

— N'ayez pas peur... ânonna Isdra en xyian.

— Nous allons vous conduire à une guérisseuse...

L'accent d'Epor était à couper au couteau, mais cela irait. Satisfait, je refermai la porte derrière eux.

La voix d'Isdra s'éleva à travers le vantail.

— Je ne pars pas tant que je n'ai pas entendu le banc !

Exaspérée, je tirai bruyamment un banc contre la porte. Sans doute durent-ils s'en satisfaire, car je les entendis s'éloigner en devisant.

Je retournai au chevet de mon patient pour reprendre mon auscultation. Ni enflures des tissus, ni pustules, ni lésions cutanées. Pas trace de vomissements ou de pertes de sang. Avec un linge

humide, j'entrepris de le rafraîchir et tentai de lui faire boire un peu d'eau, mais celle-ci reflua par les commissures de ses lèvres. Pas un instant il n'avait repris connaissance durant l'examen, et cette apathie me troublait. Pourtant, de mes premières constations, je devais conclure qu'il souffrait de la suante.

Tout en arrangeant sommairement mon infirmerie de fortune, je dressai des plans dans ma tête pour ne pas me laisser aller à douter de mes capacités à vaincre ce mal. Il allait nous falloir des couvertures, et de quoi manger – un bouillon, si je trouvais de quoi le préparer, ou au pire une bouillie. Je regrettai de n'en avoir pas parlé à Isdra pour qu'elle se mette en quête de provisions durant sa fouille. Mais ce qui était par-dessus tout nécessaire, c'était que je me calme... J'inspirai profondément et tentai de me raisonner. Dès que les villageois apprendraient l'arrivée d'une guérisseuse, nous n'aurions plus aucun problème de ravitaillement.

Un coup à la porte du temple me fit sursauter. J'allai ouvrir à Isdra, qui tenait dans ses bras un bébé enveloppé d'une couverture, gesticulant et hurlant à s'en déchirer la gorge.

— Je l'ai trouvée sur un lit à côté de sa *thea*, révéla-t-elle. Refermez la porte, Captive...

— Epor ne te suit-il pas avec la mère ? m'étonnai-je.

— Non, répondit-elle d'une voix sourde.

Sa mine sombre suffit à me faire comprendre. En me mordant les lèvres, je me retournai pour bloquer la porte. Lorsque je revins dans la chambre, Isdra avait installé le bébé près du feu et fouillait dans un de nos sacs. Le nourrisson hurlait de détresse, fouettant l'air de ses bras et de ses jambes.

— J'ai du *gurt* là-dedans, expliqua Isdra. Nous pourrons le dissoudre dans un peu d'eau pour la nourrir. La pauvre est dans tous ses états. Sa *thea* doit être morte depuis des heures.

M'agenouillant près d'elle, je souris à la petite fille et l'auscultai rapidement.

— Aucune trace de la maladie, déclarai-je avec soulagement. C'est la faim et la détresse qui la font s'agiter ainsi.

— Les Cieux en soient loués !

Isdra me rejoignit et fouilla dans la couverture.

— J'ai pris chez elle de quoi la changer.

Quand elle mit la main sur deux couches propres, quelques brins de lavande tombèrent à terre. Le bébé ouvrait de grands yeux bruns baignés de larmes et bordés de longs cils noirs recourbés. Il se tut

un instant pour nous observer à tour de rôle, puis son visage se contracta et un hululement emplit la pièce.

— Quelles sont ces fleurs ? s'enquit Isdra en se mettant au travail. Elles sentent bon...

— De la lavande, répondis-je en la regardant faire. Sa mère devait en déposer entre les couches propres pour les parfumer.

Je m'éclaircis la voix et poursuivis :

— Tu sais... je ne suis pas sûre que le *gurt* sera à son goût. Il vaudrait peut-être mieux chercher une nourrice parmi les survivantes.

Isdra changeait la petite fille avec des gestes précis. Ce fut avec la même assurance qu'elle répliqua :

— Je doute qu'il y aura des survivants, Lara.

Elle produisit un petit claquement de langue, et le bébé se tut pour la considérer avec de grands yeux fascinés.

— Nous avons déjà fouillé plus de la moitié des maisons de ce village, enchaîna-t-elle. Et ce petit trésor est le seul être vivant que nous ayons trouvé.

J'étais anéantie. Il me fallut déglutir pour pouvoir articuler :

— Ce n'est pas possible... Il doit y avoir des survivants. Ils se sont peut-être rassemblés quelque part.

Isdra ne releva pas la tête, concentrée sur le bébé, qui jouait en souriant avec la natte qu'elle balançait devant ses yeux.

— Ils n'en ont pas eu le temps, dit-elle. La plupart sont morts dans leurs lits. D'autres dans leur cuisine, sur le pas de leur porte ou dans leurs allées. Les décès les plus anciens semblent remonter à quelques jours. Les plus récents à quelques heures.

Accablée, je me laissai tomber sur une chaise. Isdra tourna doucement la tête vers moi, attentive à ne pas enlever au bébé son hochet improvisé.

— Je ne vais pas pouvoir la distraire très longtemps, annonça-t-elle. Il faut la nourrir.

Effectivement, la fillette recommençait à pleurer. Isdra la prit contre elle, fit reposer sa tête contre son épaule et lui tapota le dos en chantonnant.

— J'ai une tasse à bec, dis-je en me levant pour aller fouiller ma sacoche. Nous pourrions adoucir le *gurt* avec...

— Faites-moi confiance, Lara... me coupa Isdra. Cette petite ne trouvera rien à redire à notre *gurt*. Du moment qu'il est chaud et qu'elle peut se remplir le ventre...

Les doigts d'Isdra continuaient à tapoter en cadence le dos du bébé. Curieusement, cela paraissait faire effet. La petite fille cessa de pleurer, bâilla, puis laissa retomber sa tête sur l'épaule d'Isdra. De son côté, cette dernière jetait un coup d'œil circonspect à la tasse en céramique munie d'un couvercle à long bec que je lui présentais.

— Vous êtes sûre que ça va aller ? demanda-t-elle.

— Certaine !

Je me mis au travail pour dissoudre le fromage séché dans un peu d'eau chaude et m'enquis :

— Qu'utilisez-vous pour nourrir les bébés, chez vous ?

— Un pis de brebis tanné. Cela ressemble plus à une mamelle que cet ustensile glacé...

— Elle s'y fera très bien, crois-moi. Où as-tu appris ce truc pour calmer les bébés ?

Isdra lâcha un petit rire.

— C'est ainsi que l'on fait dans la Grande Prairie pour apaiser les enfants. On ralentit progressivement le rythme des doigts, et ils finissent par s'endormir. Cela marche également dans l'autre sens, d'ailleurs – pour réveiller en douceur un enfant qui dort.

Isdra ne s'était pas trompée. Le nourrisson avala sans sourciller sa bouillie de *gurt* et s'endormit peu après, le bec de la tasse encore coincé entre les lèvres. Attendrie, Isdra la regarda dormir dans ses bras.

— Je devrais y aller, dit-elle enfin à regret. Epor a peut-être besoin de moi.

Un coup frappé contre la porte du temple vint réduire à néant ce fragile instant de paix. Pendant qu'Isdra installait l'enfant endormie dans sa couverture près du feu, j'allai ouvrir à Epor. Il soutenait une vieille femme enveloppée de couvertures, qui lui avait passé le bras autour du cou. Elle était consciente, et il put la conduire jusqu'à la chambre sans avoir besoin de la porter.

— J'ai trouvé un autre survivant, expliqua-t-il ce faisant. Mais je vais avoir besoin d'Isdra pour l'attraper.

— L'attraper ? répétaï-je.

Pour la rassurer, je posai la main sur l'épaule de la nouvelle venue qui commençait à s'agiter. Elle leva vers moi deux petits yeux rougis, et je la sentis trembler comme une feuille à travers les couvertures. Même les vapeurs du gingembre qui m'emplissaient les narines ne parvenaient pas à masquer l'odeur acré de sa sueur.

— Il s'est enfui en me voyant, répondit Epor. Il me prend pour

un ennemi.

Avec une grimace comique, il ajouta :

— Ce qui peut se comprendre, puisque c'est pour lui ce que j'étais jusqu'à présent. J'ai tenté de le rassurer avec les phrases que vous nous avez apprises, mais cela n'a servi à rien. Je voudrais le mettre à l'abri avant la nuit. Pour sa sécurité autant que pour la nôtre.

— C'est ma faute, intervint Isdra en se rembrunissant. J'aurais dû être là pour t'aider.

Epor lui sourit.

— Tu avais un bébé dans les bras. Je savais que je ne ferais pas le poids dès que tu l'as entendu pleurer.

Le regard implorant, il se tourna vers moi.

— Captive... gémit-il, ces trucs dans mon nez sont-ils vraiment nécessaires ? Ils ne tiennent pas en place.

— Oui, ils le sont !

— Et si on faisait autrement ?

Il se précipita vers mon équipement et se passa sur le nez et la bouche un large bandage en expliquant :

— On pourrait le tremper dans votre mélange magique. Cela serait tout aussi efficace, n'est-ce pas ? S'il vous plaît.

Son ton pathétique me fit rire.

— Oui, reconnus-je. Cela devrait faire l'affaire.

— Epor, tu es mon héros ! s'exclama Isdra.

En hâte, ils se confectionnèrent un masque imbibé et se le nouèrent sur le nez. Les voyant s'apprêter à sortir, la vieille femme rejeta ses couvertures et noua ses mains décharnées autour de mon avant-bras. Je frissonnai au contact de ses paumes moites et froides.

— Ils vont chercher Kred ? demanda-t-elle d'une voix anxieuse. Dites-leur, s'il vous plaît, de ne pas lui faire de mal. Kred n'est pas dans son état normal. C'est la suante qui le fait délirer. Il ne sait pas ce qu'il fait.

— Ils ne lui feront pas de mal, la rassurai-je.

Me tournant vers Epor, j'annonçai dans sa langue :

— Elle dit que l'autre survivant est malade.

Epor acquiesça, fixa la vieille femme et lui dit en xyian, avec son terrible accent :

— Vous ne pas avoir peur...

Puis, s'adressant à moi en firelandais :

— Isdra vous a tenue au courant, pour tous ces morts ?

Me voyant acquiescer, il conclut :

— Nous allons continuer à chercher des survivants et tenter de mettre la main sur ce pauvre diable. Empilez trois bancs derrière la porte, Captive. Et criez très fort si quelqu'un essaie d'entrer.

Je les suivis jusqu'à la porte et ajoutai :

— Nous allons également avoir besoin de provisions.

— J'ai un paquet de *kavage* dans mon sac, indiqua Isdra. Un bon pot bien chaud à notre retour ne serait pas de refus.

— Et comment ! renchérit son promis en sortant. La nuit va être longue.

A mon retour dans la chambre, je trouvai la vieille femme debout au chevet de l'homme malade. En m'entendant arriver, elle redressa la tête et je fus frappée par la détresse qui se lisait dans son regard.

— Il se meurt, dit-elle.

En l'entraînant doucement par le bras, je la guidai vers une chaise.

— Il est malade, c'est un fait. Mais il est trop tôt pour...

Tremblante d'épuisement, elle s'assit lourdement et me coupa d'une voix tranchante :

— Vous croyez que je ne sais pas ce que je dis ? Quand ils restent inanimés, à respirer et à tousser comme ça, c'est la fin. C'est la...

Saisie par un frisson, elle serra frileusement les bras contre elle et se tut un long moment. Les yeux dans le vague, elle se balança d'avant en arrière sur son siège.

— La maladie a changé, reprit-elle enfin dans un murmure. Elle n'est plus ce qu'elle était.

Un instant posé sur mon visage, son regard dériva pour se fixer sur un horizon visible d'elle seule.

— Tous... gémit-elle, ils sont tous...

Je ne la laissai pas achever sa phrase.

— Croyez-en la parole d'une guérisseuse, il n'est pas certain que cet homme meure aussi. Avec des soins adéquats, il...

Je me tus en la voyant secouer tristement la tête et fermer les yeux. Des mèches de ses cheveux argentés collaient à son front en sueur.

— Je suis guérisseuse, déclara-t-elle. Je sais que nous allons tous mourir.

Cachant son visage entre ses mains, elle se mit à pleurer.

Il faisait nuit noire lorsque Isdra et Epor revinrent. Epor déposa une brassée de couvertures près du feu :

— Pas moyen de mettre la main sur le dernier survivant. Il fait

trop noir. Nous verrons cela demain.

D'une main, je remis de l'ordre dans mes cheveux en contemplant avec satisfaction notre infirmerie de fortune. Pendant que j'achevais de soigner mes trois patients, Epor et Isdra avaient pourvu au ravitaillement. Nous avions déjà bien travaillé, en quelques heures.

De sa dernière sortie, Isdra ramenait un seau d'eau et un broc de faïence qu'elle portait avec précaution.

— Le bébé ? s'enquit-elle.

— Elle dort.

Je lui pris le seau et allai le placer avec les autres en ajoutant :

— Je l'ai nourrie de nouveau, afin qu'elle ne se réveille pas de sitôt.

Isdra hocha machinalement la tête et alla s'accroupir près de l'enfant, emmitouflée dans un tas de couvertures. En la voyant vérifier soigneusement son sommeil, Epor et moi échangeâmes un sourire. À cet instant, il n'y avait pas que la lumière rougeoyante venue de l'âtre pour adoucir les traits anguleux du visage d'Isdra.

Satisfait, elle alla déposer le broc près des seaux d'eau.

— J'ai trouvé une chèvre au pis bien rempli, expliqua-t-elle.

Elle se redressa lentement, cambrant le dos pour s'étirer. En servant un bol de *kavage* à Epor, je surpris le regard de désir qu'il lui lançait, même s'il détourna bien vite les yeux pour me remercier d'un sourire.

Isdra accepta un bol, elle aussi, et s'installa à même le sol, non loin du bébé. Avant de s'asseoir, elle avait disposé ses armes autour d'elle, à portée de main. Les garde-manger des maisons environnantes nous avaient fourni de quoi nous dispenser des rations que nous avions apportées. Deux poulets grillaient à la broche, une marmite de bouillon mijotait sur le feu, et nous avions également du fromage et du pain. Le puits offrait une eau très pure, la réserve de bois était inépuisable, et ils avaient rapporté assez de literies pour nous installer confortablement. Epor avait même installé un vrai lit pour la guérisseuse malade. Nous étions un peu les uns sur les autres, mais pour la nuit cela irait. Et parce qu'ils n'avaient pu mettre la main sur le villageois en fuite, Epor et Isdra avaient décidé de monter la garde à tour de rôle.

Epor s'installa face à sa promise, disposant comme elle ses armes sur le sol. Il paraissait fatigué, et je devais admettre que je me sentais moi-même épuisée. Après avoir placé un baquet d'eau entre

lui et Isdra, il s'apprêtait à se laver quand je lui demandai :

— As-tu crié aux autres où nous en sommes, Epor ?

Surpris, il releva les yeux et partit d'un grand rire.

— Nous dirions plutôt « signalé » que « crié », mais oui, je leur ai indiqué qu'il n'y avait rien de nouveau.

— Qui a répondu ?

J'avais posé la question comme si je me souciais peu de la réponse, mais il ne m'échappa pas que les deux promis échangèrent un regard entendu.

— Joden.

En silence, j'allai les rejoindre près de l'âtre. Après nous être lavé les mains, nous commençâmes notre repas. Epor et Isdra avaient baissé leurs masques pour pouvoir manger. Comme eux, je m'étais débarrassée de mes protections.

Pendant qu'Isdra retirait les poulets de la broche, Epor me tendit un quignon de pain :

— Et les autres ?

Jetant un coup d'œil machinal à mes malades, je répondis :

— Ils dorment.

— Vous savez précisément ce qu'ils ont ? s'enquit Isdra.

— Non.

Sans appétit, je mordis dans la cuisse de poulet croustillante à souhait qu'elle venait de me tendre. La vieille femme s'était effondrée après avoir révélé qu'elle était guérisseuse. J'étais parvenue à grand-peine à la convaincre de s'allonger et à suffisamment la calmer pour qu'elle s'endorme. J'aurais bien des questions à lui poser le lendemain. Elle avait parlé de la suante, mais les symptômes que j'observais ne correspondaient pas tout à fait à ceux que mon maître m'avait appris.

Quant à l'homme – celui que j'avais fini par appeler « l'archer » –, il était à ce point inconscient que je n'étais pas parvenue à lui faire avaler quoi que ce soit. Je m'étais résignée à lui enduire le palais de tue-la-fièvre, en espérant que celui-ci finirait par se dissoudre dans sa gorge.

Le seul motif de satisfaction, c'était que le bébé, pour sa part, paraissait en pleine forme. Tout en mangeant, Isdra le regardait sans chercher à dissimuler un sourire attendri. Epor me passa sur une planche un peu plus de nourriture. Les sourcils froncés, il m'enjoignit de manger. Je m'efforçai de le satisfaire tout en goûtant à ce fragile moment de paix que nous partagions.

Lorsque nous eûmes tout débarrassé, Epor se réinstalla à sa place en lâchant un petit rot. Isdra nous servit un bol de *kavage* fumant. Les yeux fixés sur les flammes, je dégustai la boisson amère.

— Demain, dis-je, il faudra que j'aille visiter la maison de la guérisseuse. Elle a peut-être en stock des produits dont je pourrais avoir besoin.

Epor hocha la tête.

— Il va falloir également que nous commençons à nous occuper des morts. Autrement, cet endroit va rapidement devenir invivable.

Isdra fronça le nez de dégoût.

— Il l'est déjà. J'en ai vu assez pour savoir que je ne vivrai jamais sous une tente de pierre. De la poussière partout, des souris détalant à chaque pas...

Comme pour chasser une vision de cauchemar, elle agita la main devant son visage et enchaîna :

— Rien de plus facile que d'assurer la propreté d'une tente... Mais vous, citadins, comment pouvez-vous espérer garder vos « maisons » propres ?

Epor, d'un gloussement entendu, lui donna raison. Je m'efforçai de garder mon calme et répliquai :

— Ces gens étaient malades. On peut les excuser d'avoir eu en tête autre chose que leur ménage...

Sans se départir de son air sceptique, Isdra acquiesça.

— Vous enterrez vos morts, je crois ? questionna Epor.

— Oui, répondis-je. Nous les rendons à la terre. Et vous ? Quelle est votre tradition ?

— Nous rendons les nôtres aux Éléments. Certains sont rendus au Feu, d'autres à l'Air. Il est plus rare de les rendre à l'Eau, mais cela arrive. Chacun fait selon sa préférence.

— À l'Air ? répétais-je, dubitative.

Epor se fit un devoir de m'éclairer.

— Le corps est déposé sur une plate-forme, nu sous le ciel. Au fil du temps, la plate-forme s'affaisse et retombe au sol — habituellement sous le poids de la neige.

En réponse à ma grimace de dégoût, Isdra s'insurgea :

— C'est plus propre que d'empoisonner la terre avec des cadavres ! Mais si c'est votre coutume, nous la suivrons.

— Je vous en remercie, répliquai-je poliment. Mais vous ne pouvez, à vous deux, vous occuper de tous ces morts. D'après ce que

vous m'avez dit, il y en a trop.

— Nous pouvons au moins commencer, déclara Epor. Quel dommage que nous ne puissions demander à l'armée de creuser des fosses. Il n'y a aucun cri pour cela.

— Nous ne pouvons les exposer à la maladie, décrétai-je fermement.

Epor balaya mon objection d'un haussement d'épaules.

— Dans ce cas, il serait sans doute plus facile de les incinérer sur un grand bûcher, si nous trouvons assez de combustible et un endroit dégagé pour le dresser. Nous achèverons nos recherches au petit matin, et ensuite nous nous occuperons des morts.

Epor fit un sort à son *kavage* et conclut :

— Vous, vous comptez rester ici avec eux ?

J'avalai le reste du mien avant de répondre.

— Oui. Et cette nuit, je m'occuperai d'eux s'ils se réveillent.

— Je prendrai le premier quart, décida Epor. Isdra...

— ... a grandement besoin d'un bain ! le coupa-t-elle. Il y a dans ce village un puits, des baquets, je n'ai donc aucune raison de rester crasseuse.

Epor eut un petit rire satisfait.

— Puisque tu le dis...

Puis, se relevant, il ajouta :

— Je vais monter la garde dehors. Pour te protéger...

Isdra se mit à rire et, se redressant à son tour, lui tira la barbe affectueusement.

— Puisque tu le dis... répéta-t-elle en souriant.

Aussitôt, Epor feignit l'indignation.

— Il ne faut pas oublier ce villageois qui n'a plus toute sa tête !

Pourquoi voudrais-je monter la garde, autrement ?

Leur complicité m'arracha un sourire amusé. Isdra roula des yeux effarés, puis se leva pour aller vérifier encore une fois le sommeil du bébé avant de quitter la pièce. Comme Epor ne faisait pas mine de la suivre, je m'en étonnai.

— Tu ne la rejoins pas ?

Réprimant un soupir, il baissa la voix :

— Captive, je dois vous demander votre emblème.

Surprise et un peu inquiète, je fouillai dans ma poche pour en tirer la pierre que j'y conservais à cet usage. Il la prit gravement et me fixa pour annoncer :

— J'ai une vérité à énoncer, Lara.

— Je t'écoute. Et j'y répondrai.

— À vrai dire, précisa-t-il en secouant la tête, aucune réponse n'est nécessaire. C'est une vérité concernant nos coutumes, que je vous prie de prendre en compte.

Comme il semblait attendre une réponse, je hochai la tête. Il ne reprit la parole qu'après m'avoir longuement dévisagée.

— La Promesse n'est pas chose facile, Lara. Il faut à un couple énormément d'efforts, de discipline et de patience pour lui être fidèle et la faire fructifier.

De nouveau, je hochai la tête pour l'encourager.

— Une chose que ne peuvent se permettre deux promis, dit-il enfin, c'est de se mentir.

Le cœur battant, je me sentis rougir et ne pus me retenir de baisser les yeux. J'ouvris la bouche pour répliquer, mais Epor m'en empêcha en posant la main sur mon genou.

— Je ne sais pas quelles sont vos coutumes. Je sais seulement que chez vous, les couples promis se forment très tôt et pour la vie. Peut-être vous faut-il accepter certains... compromis. Mais Keir est un fils de la Grande Prairie. Et pour lui comme pour nous tous, c'est au promis ou à la promise qu'est due la plus grande loyauté.

Mortifiée, les yeux fixés sur mes mains, je me gardai bien de répondre. Epor se pencha pour me fourrer la pierre entre les doigts.

— Je vous demande de réfléchir à cette vérité, Lara.

Sur ce, il remit son masque en place, rassembla ses armes et quitta la pièce à son tour. J'attendis d'entendre la porte se refermer pour essuyer mes larmes.

Ce qu'il venait de me dire, même si c'était difficile à entendre, ne changeait rien à ma conviction profonde. J'avais eu raison de me taire. Si j'avais parlé à Keir de la quarantaine nécessaire, il n'aurait jamais accepté de stopper son voyage. Pourtant, je ne pouvais étouffer la petite voix qui, dans un coin de ma tête, susurrait que ce faisant, je l'avais trahi.

Une fois que j'eus veillé au confort de chacun de mes malades et installé ma paillasse sur le sol, je m'aperçus que nous aurions besoin de davantage d'eau. Un seau vide à la main, je me glissai dans la salle principale.

Tous les temples de la Déesse sont dotés de hautes et étroites fenêtres, afin de laisser pénétrer Sa lumière. La lune n'était pas pleine, mais ses rayons emplissaient l'espace d'un éclat argenté. Les deux battants de la porte principale étaient ouverts. Je descendis

l'allée et m'arrêtai sur le seuil.

La même lumière argentée baignait toute la place, couchant de douces ombres sur le sol. Assis sur la margelle du puits, Epor tenait d'une main sa masse d'armes. L'or de ses cheveux resplendissait sous l'astre nocturne. Son masque était baissé, révélant un sourire éclatant de blancheur.

Nue dans un baquet, Isdra s'aspergeait tout en discutant avec lui. Ainsi éclairée, elle ressemblait à une statue d'argent. Leurs paroles m'étaient inaudibles, mais le sourire qui s'attardait sur les lèvres d'Epor en disait long.

Figée sur place, je le vis se lever, attraper Isdra de son bras libre et la plaquer contre lui. Elle se laissa faire de bonne grâce, coulant son corps humide contre le sien et lui offrant ses lèvres. Leur baiser fut long et tendre. Il...

Soudain consciente de l'indiscrétion que j'étais en train de commettre, je fis un pas en arrière et me rentrai dans l'ombre. Le cœur battant, je me mordis la lèvre pour ne pas gémir. Une faim sensuelle me tenaillait. Que n'aurais-je donné pour retrouver les bras de Keir ?

Et pourtant, de ma propre initiative, je me retrouvais seule sans lui, dans ce village désolé. La voix de la raison me soufflait que les événements exigeaient qu'il en fût ainsi. Ces gens étaient gravement malades et avaient besoin de moi. En venant les soigner, j'avais fait le bon choix. De cela, j'étais certaine.

Lentement, je pivotai vers l'icône de la Déesse qui ornait le mur du fond. Le visage de la Dame de la Lune et des Étoiles rayonnait de sérénité et de bonté. Je lui envoyai une muette prière afin qu'elle donne aux survivants de ce village la force de vaincre la maladie. Selon nos croyances, notre déesse de la Grâce et de la Guérison était l'épouse du dieu du Soleil, notre Seigneur de la Loyale Puissance. Bien que sincère et durable, leur relation était souvent orageuse, émaillée de tempêtes et d'éclipsés.

De tout mon cœur, j'espérais qu'entre Keir et moi il en serait de même. En lui mentant par omission – autant que par nécessité –, j'étais bien consciente d'avoir trahi sa confiance et de l'avoir blessé. Quand tout ceci serait loin derrière nous, il finirait par me pardonner.

Mais n'était-ce pas, de ma part, un voeu pieux ?

En proie au doute, je me mordis la langue jusqu'au sang. Ce qui m'avait semblé jusqu'alors n'être qu'un détail sans importance

prenait des proportions qui...

Un cri, venu de la chambre où j'avais laissé les malades, me rappela brusquement à mes devoirs. Lâchant le seau que je tenais encore à la main, je me précipitai.

— Ces barbares vont nous tuer ! criait la guérisseuse. Ils vont nous égorer dans notre sommeil !

— Calmez-vous... murmurai-je en m'efforçant de la recoucher. Vous ne risquez rien ici.

Les yeux hagards, elle était brûlante et trempée de sueur. J'avais imbibé d'eau de rose le chiffon avec lequel je lui tamponnai le visage, et cela semblait atténuer l'odeur. Une peur viscérale faisait étinceler son regard. Elle s'accrochait désespérément à moi, avec le peu de force qui lui restait.

— Dites-moi... fis-je, en partie pour faire diversion. Racontez-moi ce qui est arrivé.

Confuse, elle leva les yeux sur moi.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, suspicieuse.

— Lara, maîtresse guérisseuse, formée par Eln, de Fort-Cascade.

Isdra apparut dans la pièce, les cheveux humides, mais habillée de pied en cap. Dès qu'elle la vit, la vieille femme se raidit et lâcha un cri étranglé :

— Une Firelandaise !

Pour la calmer, je m'interposai entre elles :

— C'est vrai, mais elle ne vous veut aucun mal et elle est mon amie. Si vous me disiez à présent qui vous êtes, et ce qui s'est passé ici ?

Elle me répondit d'une voix absente, tout en observant d'un œil méfiant les allées et venues d'Isdra dans la pièce.

— Rahel, guérisseuse. Formée par Thrace de Fondlac.

— Que s'est-il passé, Rahel ?

Ses yeux revinrent se fixer sur mon visage.

— Il y a trois jours, deux inconnus, malades et fiévreux, sont arrivés par la route principale.

L'inquiétude me noua la gorge. Trois jours ? Il n'en avait pas fallu plus à la maladie pour faire autant de morts ?

Agrippée à mes poignets, Rahel poursuivit :

— Nous n'avons eu aucun délai, aucun répit pour réagir. Tout ce que nous avons pu faire, c'est fermer les portes et prier la Déesse. C'est de ma faute... Tous ces morts... Tous ces gens que j'aurais dû guérir !

Sa voix s'était enflée pour finir dans un cri. Le bébé, réveillé en sursaut, se mit à pleurer. Isdra se précipita pour le prendre dans ses bras et le calmer. Les pleurs de l'enfant semblaient tirer Rahel de sa confusion.

— Un bébé... murmura-t-elle. Un bébé vivant ! À qui est-il donc ?

— Nous n'en savons rien, répondis-je. Nous l'avons trouvé près de sa mère décédée.

— Quel âge ?

Profitant de ce qu'elle s'était calmée, je rinçai ma compresse dans l'eau fraîche.

— Six mois, peut-être.

Rahel se laissa retomber dans ses oreillers. Les yeux rivés au plafond, elle lâcha un long soupir :

— Alors, c'est la fille de Meara, morte elle aussi...

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— C'est moi qui leur ai donné le jour... gémit-elle. À Meara comme à sa fille. Ils sont tous mes enfants, et je n'ai pas su les protéger. Pourtant, j'ai tout essayé.

Sa voix se brisa dans un sanglot. En lui tamponnant le visage avec la compresse, j'insistai doucement :

— Dites-moi quelles sont les phases de la maladie. Je dois savoir.

— D'abord, la suée, qui se déverse du corps à flots. Ensuite, la folie. Un délire comme je n'en ai jamais vu. L'âme se délite et le corps se déchaîne.

Fermant les yeux, elle inspira à fond comme pour se donner le courage de réciter une leçon qu'elle s'était forcée à apprendre par cœur.

— Puis vient un sommeil si profond que ni la douleur ni le bruit ne peuvent le troubler. Pour terminer, la toux les étouffe et les emporte.

— Le tue-la-fièvre... hasardai-je.

— J'ai essayé.

— Le dictame fraxinelle ?

— Aussi.

— L'essence de menthe.

Un rire amer secoua la malade.

— Que croyez-vous, Lara, maîtresse guérisseuse formée par Eln... J'ai tout essayé, tout ! Il n'y a aucun remède, aucun espoir ! Seulement la tombe...

Portant une main lasse à son front, elle conclut :

— C'est la tombe qui m'attend moi aussi, et elle sera la bienvenue... Tous mes bébés, mes enfants chéris... Morts, tous morts !

La vieille femme se remit à pleurer, exprimant son désespoir à grands cris. Isdra faisait son possible pour calmer le bébé affolé par le bruit.

Epor fit son entrée.

— Que se passe-t-il ici ? s'enquit-il, l'œil rond.

— Cette vieille femme a repris conscience en criant et a réveillé le bébé... expliquai-je, au bord de l'exaspération. Elle s'imagine que tu vas la manger crue.

Rahel suspendit ses pleurs et fixa Epor d'un œil craintif. Celui-ci lui sourit et dit dans un xyian irréprochable :

— Ne craignez rien, je ne vous mangerai pas. Vous êtes trop maigre.

Je souris de la boutade, et Rahel elle-même parut se détendre, surtout lorsqu'elle vit le Firelandais s'appuyer de l'épaule contre le chambranle pour considérer Isdra et le bébé d'un œil attendri. Sans cesser de lui fredonner une berceuse, elle arrangeait près du feu une paillasse pour s'y allonger avec la petite fille.

Dans le calme revenu, Rahel murmura quelque chose que je ne compris pas. Je me penchai :

— Que disiez-vous ?

— Attachez-moi !

— Rahel. Vous êtes malade, pas dangereuse.

— Le délire me guette... Attachez-moi, petite sotte !

— Que dit-elle ? demanda Epor.

Quand je le lui eus expliqué, il approuva d'un hochement de tête.

— Elle a raison. Même un ennemi agonisant peut être dangereux avec un couteau. Ne prenez aucun risque.

Sans comprendre ses paroles, Rahel parut saisir le sens de son intervention.

— Il sait à quoi s'en tenir... murmura-t-elle. Je n'ai déjà plus tous mes esprits... Attachez-moi !

Je finis par me rendre à ses suppliques en lui attachant les poignets au cadre du lit, mais seulement après lui avoir fait avaler un bol de bouillon. Epor sortit prendre le premier tour de garde. Isdra s'enroula dans les couvertures avec le bébé. Quant à moi, je me préparai de mon mieux pour une longue nuit.

L'aube venue, je ne parvins pas à éveiller Rahel. Inerte, plongée

dans l'inconscience, elle ne répondit à aucune de mes sollicitations.

J'étais épuisée et pleine de remords. Je m'en voulais de n'avoir pas cru la vieille guérisseuse, de ne pas lui avoir fait raconter tout ce qu'elle avait à m'apprendre tant qu'il en était encore temps. Je me reprochais de n'avoir pas su écouter ses mises en garde, mais comment croire qu'une maladie puisse tuer en si peu de temps ?

Le cœur lourd, je m'accroupis près d'Epor, endormi dans le lit de fortune qu'Isdra et lui avaient occupé à tour de rôle au cours de la nuit. Un effleurement de ma main sur son épaule suffit à lui faire ouvrir les yeux. Il se dressa sur son séant.

— Oui, Captive ?

— Je vais devoir me rendre à la maison de Rahel, Epor. J'ai besoin de savoir sur quoi elle travaillait.

Le regard d'Epor se reporta sur les autres lits.

— L'homme ? demanda-t-il.

— Mort.

Inutile d'en dire plus. Je refusai même de poser les yeux sur le cadavre – et sur mon échec – que j'avais recouvert d'un drap.

Epor se leva et rassembla ses armes. Ce fut d'une voix tendue qu'il demanda :

— Le bébé ?

— Il se porte comme un charme. Pour le moment.

Epor ouvrant la marche, nous traversâmes la nef du temple. Isdra montait la garde sur le seuil, assise sur un banc installé de manière à lui offrir une vue panoramique sur la place du village.

— Mission de reconnaissance, expliqua Epor en réponse à son coup d'œil interrogateur. Rien de neuf ?

— Non, répondit Isdra en se levant. Les autres ?

Je pris les devants pour répondre.

— Le bébé va bien. La femme vit encore, mais l'homme est mort.

Je n'avais pas envie d'en dire plus. Fort heureusement, Isdra s'en contenta.

Tout en observant la place que le jour levant tirait de l'obscurité, Epor assujettit son masque :

— Le forcené n'a pas donné signe de vie ?

— Aucun, répliqua Isdra.

— Nous reprendrons les recherches à notre retour. Ça ne t'embête pas de préparer un pot de *kavage* ?

En souriant, Isdra hochâ la tête.

— J'en profiterai pour m'occuper du bébé.

Epor sortit prudemment du temple, aux aguets, et je le suivis. Il faisait jour à présent, mais les bâtiments couchaient de grandes ombres obliques et denses sur le sol.

— Captive... dit-il en me posant la main sur l'épaule, je compte sur vous pour ne pas me quitter d'une semelle et pour faire tout ce que je vous dirai. Si je vous demande de courir, revenez vite vous réfugier au temple. D'accord ?

— D'accord.

Satisfait, Epor se mit en marche d'un pas martial autour de la place, sans jamais quitter les zones d'ombre. À tous les coins de rue, il se figeait et dressait l'oreille avant de poursuivre sa progression. Je l'imitai, mais mon cœur battait si fort que je n'aurais pas entendu une armée approcher. Toutes ces précautions m'impressionnaient.

La maison de la guérisseuse se situait à l'écart de la place principale, dans une petite allée. Deux pièces au rez-de-chaussée lui servaient d'habitation. J'en conclus que son infirmerie devait se trouver à l'étage. Epor, qui m'avait précédée dans l'escalier, confirma cette impression.

— Nous y voilà, Captive.

En pénétrant dans la grande pièce, je fus assaillie par l'odeur familière des simples séchés, que celle de la mort à l'œuvre commençait à masquer. Un grand désordre régnait, comme si un vent de panique avait soufflé avant que les lieux ne soient abandonnés. Deux lits, alignés contre un mur, étaient occupés par deux cadavres recouverts d'un drap. Des mortiers et leurs pilons, des pots au contenu renversé encombraient les tables de travail. Dans l'âtre, une marmite de tue-la-fièvre en cours d'élaboration répandait encore son odeur caractéristique.

Ôtant un instant mes protections, j'approchai les narines des mortiers et reconnus les senteurs de la menthe et du dictame. La guérisseuse n'avait donc pas menti en disant les avoir utilisés. Bien vite, je remis mes tampons en place, tant l'odeur de putréfaction me prenait à la gorge. Jamais celle du gingembre ne m'avait semblé aussi délectable.

Epor, debout près de l'escalier, me regardait faire sans chercher à masquer qu'il lui tardait de ressortir, mais je n'étais pas disposée à me laisser bousculer.

Les guérisseurs de la vieille école, je le savais, avaient pour habitude de garder précieusement leurs petits secrets. Eln, mon maître, avait toujours eu une approche différente et plus généreuse.

Selon lui, la diffusion du savoir médical contribuait à éléver le niveau général des guérisseurs. Mais si Rahel était de la vieille école, comme je l'imaginais, elle devait avoir caché quelque part ses notes de travail. Restait à espérer que je les dénicherais.

Heureusement, il ne me fallut pas fouiller très longtemps pour tomber sur un rouleau de feuilles liées par un ruban dans une boîte en fer. Je les fourrai dans ma poche sans les consulter. Avec un peu de chance, j'y trouverais quelques indications qui pourraient m'être utiles.

Epor étouffa une quinte de toux sous son poing.

— Captive ! lança-t-il d'un ton implorant.

— Encore un instant, répondis-je en allant me poster à la tête d'un des deux lits. Je veux jeter un coup d'œil aux cadavres.

D'un coup sec, je rabattis le suaire. J'examinai le corps de l'homme qui reposait sur le dos, comme plongé dans un profond sommeil, sans découvrir ni blessures ni traces suspectes. Des restes de tue-la-lièvre et de dictame séchaient dans des bols posés sur la table de chevet. Après avoir recouvert le premier cadavre, je me figeai en examinant le second. Confusément, il me semblait que son visage ne m'était pas étranger, même si les stigmates de la mort m'empêchaient de préciser cette impression.

— Captive...

Hochant la tête pour apaiser l'impatience d'Epor, je rabattis le drap. Je m'apprêtais à me retourner pour quitter la pièce quand une pile de linge abandonné sur une chaise attira mon attention. Indéniablement, il s'agissait de la tenue sacerdotale des prêtres du dieu Soleil. Que fallait-il conclure de leur présence ici ?

— Captive, par pitié !

Cette fois, las de m'attendre, Epor s'était engagé dans l'escalier. Je pivotais pour le suivre lorsqu'un bruit me statufia sur place. Un bruit venu de sous le lit que je venais de quitter...

Je fis volte-face, pour voir bondir sur moi un homme écumant de rage et d'une saleté repoussante. Déstabilisée, je tombai lourdement sur le sol. Se désintéressant de moi, le forcené se rua sur Epor qui se précipitait à mon secours.

— Epor ! lançai-je en me remettant debout. Essaie de ne pas lui faire mal !

Tout en tentant de maîtriser l'homme, Epor me jeta un regard exaspéré. Son adversaire se débattait de toutes ses forces, usant de ses poings autant que de ses pieds. Il venait enfin de l'immobiliser

au sol quand l'autre, avançant brusquement la tête, le mordit à l'avant-bras.

Le poing d'Epor partit en même temps qu'il proférait un cri indigné. Il atteignit l'homme en pleine tempe et lui fit instantanément perdre connaissance.

Avec un sourire, Epor chercha mon regard :

— Désolé, Lara. Ce gaillard a beau être malade, il est fort comme un bœuf !

Sans s'attarder davantage, il se redressa et chargea l'homme inconscient sur son épaule.

— Dépêchons ! lança-t-il en s'engageant prudemment dans l'escalier. Autant l'attacher à un lit avant son réveil.

Tandis que nous traversions la place, un cri venu d'au-delà des remparts s'éleva. Joden venait aux nouvelles. Epor se tourna vers moi, et à la question muette que je lus dans son regard, je répondis :

— Dis-lui que c'est la suante.

Tandis qu'il donnait de la voix, je priai pour ne pas trop me tromper.

La morsure n'avait provoqué qu'une éraflure sur le bras d'Epor. Lorsqu'il eut attaché mon nouveau patient au cadre du lit libéré par l'homme décédé durant la nuit, j'insistai tout de même pour lui faire un bandage.

— Quand la Captive te demande un coup de main, plaisanta Isdra, on peut dire que tu ne fais pas les choses à moitié !

Epor fit mine de s'offusquer, déplorant le fait que l'on se préoccupe davantage du bien-être d'un fou furieux que du sien. Ils se taquinaient encore gaiement à ce sujet en portant à l'extérieur le corps de l'archer.

Tout en auscultant l'homme que Rahel avait appelé Kred, j'envisageai la possibilité de faire une entorse à mes principes en droguant un malade pour le rendre docile. En le maintenant artificiellement endormi grâce à une bonne dose de lotus, j'espérais le réhydrater pour compenser les litres de sueur qu'il avait versés. Mais ce faisant, je pouvais tout aussi bien précipiter la phase de léthargie qui précédait l'issue fatale.

Plongée dans ces doutes et ces pensées, je me rendis au chevet de Rahel. Bien qu'elle fût toujours inconsciente, je parvins à lui faire avaler quelques gorgées de bouillon. Me raccrochant à ce faible espoir, je me retournai vers mon nouveau patient, décidée à essayer le lotus à faible dose.

Epor et Isdra me rejoignirent. Manifestement, après leur macabre corvée, ils avaient pris le temps de se laver.

— Toujours inconscient ? demanda Isdra.

— Oui.

Les voyant s'installer près du feu, je m'étonnai :

— Vous n'allez pas poursuivre les recherches ?

— Non, décréta Epor. Pas question de vous laisser seule avec lui.

— Il serait capable de briser ses liens, renchérit Isdra. Mieux vaut que nous restions ici.

— Non ! protestai-je en me mettant en quête de mon flacon de lotus. S'il devient menaçant, je vous appellerai.

Epor haussa les épaules.

— Captive, je suis trop fatigué pour me disputer avec vous. Et trop affamé.

Isdra se releva et lui tendit la main pour l'aider à faire de même.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle avec un clin d'œil. Nous chercherons en route de quoi briser ton jeûne.

Soudain consciente que je l'avais réquisitionné au réveil sans lui permettre d'avaler quoi que ce soit, je lui adressai un regard navré.

— C'est bien ce que je disais ! s'exclama Epor. Lara se soucie bien plus de ses malades que de moi !

Me voyant rougir de honte, Isdra vint à mon secours.

— Ne le laissez pas vous taquiner, Lara. Comme s'il n'avait pas une bourse de *gurt* bien garnie à la ceinture...

— N'empêche que s'il n'en tenait qu'à la Captive, s'entêta Epor en se dirigeant vers la sortie, je n'aurais plus que la peau sur les os...

Isdra lui lança une réponse que je ne pus entendre, mais leur rire joyeux me fit sourire.

Un sourire qui se figea sur mes lèvres dès que je revins à mes patients.

Le lotus produisit son effet, mais pas autant que je l'avais espéré. Quand Kred sortit de son évanouissement, il n'avait pas retrouvé ses esprits et se mit à hurler en luttant de toutes ses forces pour se libérer. Je ne pus rien lui faire avaler. Tout ce que je versais de force dans sa bouche se retrouvait aussitôt recraché. Et tout ce que j'obtins en tentant d'établir un dialogue avec lui, ce fut de me faire insulter.

Epor et Isdra revinrent au plus fort de sa crise. Ils étaient seuls et l'expression hantée de leurs visages suffit à me faire saisir l'horrible réalité. Rahel, le bébé et cet homme constituaient tout ce qui restait

d'un village prospère. Les yeux embués, je me réfugiai dans le travail pour ne pas fondre en larmes.

Pendant des heures, nous œuvrâmes tous les trois, faisant de notre mieux pour tirer Rahel de sa léthargie et Kred de sa bouffée délirante. Mais en dépit de nos efforts, ils me filaient comme du sable entre les doigts, s'affaiblissant de minute en minute. Finalement, Kred glissa dans l'inconscience à l'instant même où Rahel expirait son dernier souffle.

Je tirai le drap sur son visage et m'accroupis sur mes talons, abattue. Il ne restait rien du savoir de la guérisseuse, rien de tous ces gens à qui elle avait voué sa vie. Quant à moi, j'étais douloureusement consciente d'avoir mis inutilement en péril ma vie et celle de mes compagnons.

Le bébé choisit cet instant pour se réveiller, en pleurs. Isdra fut aussitôt à son chevet, mais pas assez rapidement pour empêcher Epor de s'exclamer :

— Tu ne peux donc pas la faire taire !

La colère perceptible dans sa voix nous fit lever les yeux sur lui. Epor, confus, s'excusait déjà avec un haussement d'épaules.

— Désolé. Je crois que je suis fatigué.

Isdra s'en tint là et reporta son attention sur le bébé, mais quelque chose dans l'attitude d'Epor attira mon attention. Les yeux plissés, je le dévisageai comme je ne l'avais plus fait depuis des heures.

Je vis alors sa nuque raide, la fossette qui s'était creusée entre ses sourcils, ses yeux vitreux et son front couvert de sueur. Et je sentis le sol se dérober sous mes pieds.

6

— Ainsi, je serai le premier homme de la Grande Prairie à affronter cet ennemi invisible...

Avec des gestes lents, Epor se défit de toutes ses armes. Puis il tenta d'ouvrir les boucles de sa cuirasse. Voyant que ses doigts tremblaient, Isdra se porta à son secours. Déjà, il transpirait en abondance. Ses yeux étincelaient de la douleur infligée par la migraine.

Aussi rapidement que je le pus, je lui préparai une dose de lotus. Isdra, en aidant Epor à se glisser hors de sa lourde carapace de cuir, avait le visage sombre. D'un doigt, il lui releva le menton pour l'obliger à le regarder dans les yeux.

— Tu as peur, constata-t-il tranquillement.

Isdra se raidit. Jetant la tête sur le côté, elle se libéra.

— Je n'ai peur de rien ! protesta-t-elle.

Sans lui laisser le loisir de répliquer, elle tira sur le bord de sa tunique pour la faire passer par-dessus ses épaules. Mais dès que sa tête reparut, Epor insista doucement :

— Tu as peur de ce qui m'arrive, Isdra.

Piquée au vif, elle rétorqua vertement :

— Je suis Isdra du Renard, guerrière de la Grande Prairie, et je n'ai peur de rien ni de personne !

Epor la saisit par les hanches et l'attira contre lui.

— N'empêche, s'entêta-t-il, que tu as peur de ceci.

Isdra soupira. Ses épaules s'affaissèrent. Elle ne put soutenir plus longtemps son regard.

— C'est vrai, admit-elle tout bas. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

J'aurais dû détourner les yeux pour préserver leur intimité, mais je ne m'en sentais pas capable. Avec un sourire triste, sans la quitter des yeux, Epor leva une main tremblante et lui caressa la joue. Puis il s'assit lourdement sur le lit qui se trouvait derrière lui et ceintura

de ses bras le corps de sa promise. La joue posée entre ses seins, il murmura tout bas :

— Tu vois ? Ce n'était pas si dur à dire. Un vrai guerrier sait reconnaître ses peurs. Cela le rend plus fort. Je combattrai cet ennemi, et je le vaincrai. Ainsi, Joden pourra louer ma gloire éternelle par ses chants.

— Tu as intérêt ! répliqua-t-elle d'un ton rageur. Sinon, c'est notre mort qu'il chantera. Ce qui plongerait les Tribus dans l'affliction et le Seigneur de Guerre dans la honte.

Je ne pus m'empêcher d'intervenir.

— Isdra... que veux-tu dire par là ?

Elle chercha un instant ses mots avant d'expliquer :

— En tant que porteurs de la Promesse, nous sommes honorés par les Tribus. Si nous mourons autrement qu'au combat, c'est Keir que l'on tiendra responsable de notre mort inutile.

— Bien parlé ! approuva Epor d'une voix pâteuse.

Il parut rassembler ses forces pour simplement lever la tête vers elle et ajouta :

— Mais tout ira bien. Je te le promets, flamme de mon cœur !

— Tais-toi donc et allonge-toi.

En s'exécutant, Epor eut un petit rire.

— Eh, Lara ! Ça vous dirait d'entendre une histoire qui prouve combien ma promise est une femme courageuse ?

Isdra s'assit au pied du lit pour lui ôter ses bottes. Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, je la vis rougir jusqu'aux oreilles. Tout en préparant la dose de lotus que je lui destinais, je répondis à Epor :

— Je l'entendrai avec plaisir.

— Eh bien... commença-t-il, quand la femme que vous voyez là est venue me demander de me lier à elle par la Promesse, en homme avisé je lui ai dit oui, pour ne pas avoir à subir sa colère. Ainsi, le jour venu, Isdra fut la première à se faire poser à l'oreille le fil d'alliance. Tout le monde s'était rassemblé pour voir mon Isdra, belle comme le jour, subir l'intervention du prêtre guerrier.

— Cela fait mal ? questionnai-je en diluant le lotus dans un peu d'eau.

— Le percement de l'oreille n'est pas indolore, mais la cicatrisation est plus difficile à supporter encore. En fière et courageuse guerrière de la Grande Prairie, mon Isdra n'a pas proféré une plainte.

— Idiot ! maugréa l'intéressée en reposant les bottes sur le sol. C'était pour te faire honneur...

— Et je me suis senti honoré.

Epor gémit et reprit difficilement son souffle. Je lui jetai un regard inquiet. Il souffrait, c'était évident. Il était plus que temps de le soulager. J'approchai la timbale de ses lèvres et lui soulevai la tête. Il but sans se faire prier, même si le goût de la potion lui arracha une grimace.

— Lorsque ce fut mon tour, reprit-il d'une voix altérée, dès que le prêtre guerrier approcha son aiguille de mon oreille...

Il marqua une pause dramatique et conclut :

— Je me mis à brailler comme un bébé !

En dépit des circonstances, je ne pus m'empêcher de rire.

— Pas possible !

Isdra, elle aussi amusée malgré elle à ce souvenir, approuva d'un hochement de tête.

— Et encore, il ne vous dit pas tout ! Il n'a cessé de pleurer, de gémir, de se tordre de douleur tout le temps de l'opération, jurant ses grands dieux que se lier à une femme comme moi méritait tous les sacrifices. Tant et si bien que tout le monde autour de nous était plié de rire – prêtre compris !

Ses yeux fiévreux posés sur elle, Epor lui adressa un sourire.

— De qui puis-je me moquer, sinon de moi-même ?

— Je ne laisserai personne se moquer de toi, mon brave guerrier ! lança Isdra d'un ton farouche. Même pas toi !

Sa voix s'était brisée sur ce mot. Sans doute pour ne pas craquer, elle se leva et acheva de le déshabiller. Quant à moi, j'étais épouvantée de le voir décliner si vite. J'avais déjà perdu les autres. Comment allais-je faire pour ne pas perdre Epor ?

Isdra plia soigneusement ses vêtements et les disposa sur une chaise pendant que je le recouvais d'une couverture. Quand elle fit mine de disposer ses armes autour de lui, Epor l'arrêta d'un geste.

— Non ! Il ne vaut mieux pas...

Effarée, Isdra le dévisagea longuement, avant de dévier son regard sur moi.

— Il a raison, dis-je à regret. S'il se met à délirer...

Hochant sèchement la tête, Isdra alla disposer les armes d'Epor dans le coin le plus éloigné de la pièce.

Elle le rejoignit et il ajouta d'une voix quasiment inaudible :

— Tu dois aussi m'attacher.

— Pas question ! s'insurgea-t-elle. Je peux...

— Tu ne dois prendre aucun risque, la coupa-t-il. Et tu dois également te débarrasser de tes armes, Isdra. Je peux être un adversaire redoutable et vicieux.

Incapable de lui répondre de vive voix, Isdra hocha la tête. Je sentis moi aussi ma gorge se nouer lorsque, chacune d'un côté, nous lui liâmes les poignets avec des bandages au cadre du lit. Il insista pour que nous fassions de même avec ses chevilles.

En silence, la tête basse, Isdra alla se débarrasser de ses armes comme il le lui avait ordonné. Pendant ce temps, j'approchai du lit deux baquets d'eau fraîche et des compresses propres. Humidifiant l'une d'elle, j'entrepris de rafraîchir le visage et le torse d'Epor noyés de sueur. Isdra fit de même avec ses jambes.

Quand nous eûmes terminé, nous le veillâmes un long moment en silence. Soudain, les paupières d'Epor battirent follement et s'ouvrirent. Ses yeux vagues et brumeux m'indiquaient que le lotus était en train d'agir. Ils se focalisèrent sur Isdra, et un lent sourire étira ses lèvres.

— Tu es ma promise, flamme de mon cœur... dit-il avec émotion. Et quoi qu'il arrive je serai ton promis, jusqu'aux prochaines neiges et au-delà.

— Ne dis pas ça ! protesta-t-elle en lui essuyant le front.

— Tu dois me promettre une chose...

Epor s'éclaircit difficilement la voix :

— Tu dois me promettre de demeurer aux côtés de la Captive aussi longtemps qu'elle aura besoin de toi.

Isdra détourna précipitamment le regard, croisa le mien, et baissa les yeux vers le sol.

— Promets-le-moi ! insista-t-il.

Penchée sur lui, elle lui murmura au creux de l'oreille :

— Tu dois combattre, Epor ! Et vaincre ! Pour moi, pour nous !

— C'est bien ce que je compte faire.

Un sourire, pâle esquisse de ce qu'il était d'ordinaire, s'attarda sur ses lèvres :

— Mais tu dois promettre ce que je t'ai demandé.

Isdra ferma les yeux. Pendant quelques secondes, il n'y eut que la respiration sifflante d'Epor pour troubler le silence. Enfin, elle ouvrit les paupières et dit dans un souffle :

— Je te le promets.

Pourquoi n'avais-je pas écouté les avertissements de la

guérisseuse ? Elle avait raison. La maladie évoluait trop vite. Si vite que les remèdes n'avaient pas le temps d'agir. Si vite qu'il était impossible de contrecarrer ses effets.

Au début, pourtant, j'avais pu espérer obtenir quelque succès. Le lotus avait calmé les souffrances d'Epor, mais la suante était un ennemi sournois. Et dès que nous pensions avoir enrayé la fièvre, celle-ci repartait de plus belle. Isdra et moi n'arrêtions pas une minute, changeant les draps, nous efforçant de faire boire notre malade et de lui faire avaler un peu de bouillon pour qu'il ne s'affaiblisse pas trop, rafraîchissant son corps sans relâche à l'aide de compresses humides parfumées à l'eau de rose.

Pendant longtemps, il répondit à l'appel de nos deux voix, avalant docilement ce que nous portions à ses lèvres. Mais quand la fièvre triompha de lui, il ne réagit plus qu'à celle d'Isdra, ouvrant des yeux vitreux qui ne gardaient rien de sa vivacité habituelle.

Mais le pire était à venir.

— Où est Isdra ? lança Epor en s'éveillant en sursaut.

D'un coup sec, il éprouva la solidité de ses entraves. Penchée sur lui, Isdra lui dit :

— Je suis là, Epor.

Il semblait ne pas la voir. Son regard paraissait passer à travers elle et se poser directement sur moi, accusateur.

— Où est ma promise ? s'inquiéta-t-il de plus belle. Que lui avez-vous fait ? Pourquoi n'est-elle pas là ?

Figée sur place, le souffle coupé, Isdra ne savait que répondre. Je vins à son secours.

— Elle est là, Epor. Près de toi.

— Non ! Non ! s'écria-t-il. Pourquoi vous moquer de moi ? Je vois bien qu'elle n'y est pas... Ma promise m'a abandonné !

Avec une force surhumaine, il tenta de se libérer, faisant trembler le cadre du lit.

— Où est-elle partie ? criait-il en remuant la tête en tout sens. Pourquoi m'a-t-elle abandonné ?

Livide, Isdra le contemplait. Je lui posai la main sur l'avant-bras et la rassurai de mon mieux.

— Ne t'inquiète pas. C'est la fièvre.

— Pourtant, objecta-t-elle d'un air indécis, il a les yeux ouverts.

— Dans son délire, il ne te voit pas.

Je me penchai pour essorer une compresse et conclus :

— Continue de lui parler.

Elle fit ce que je lui demandais, mais une souffrance poignante ne quittait plus son regard. À tour de rôle, nous fîmes en sorte de convaincre Epor qu'Isdra était près de lui, qu'elle ne l'avait pas quitté et ne le quitterait jamais. Mais rien n'était en mesure de le convaincre et de le rassurer. Son agitation ne connut plus de bornes. Il me suppliait, il me menaçait pour que je le libère, afin de partir à la recherche de sa promise. Le voir souffrir ainsi nous brisait le cœur.

Mais le plus douloureux, ce fut de le voir sombrer dans la léthargie sans s'être rendu compte de la présence d'Isdra à son côté. Celle-ci ne laissa couler ses larmes que lorsqu'il fut inconscient. En dépit de la vanité de mes efforts, je me forçai à poursuivre mes soins. Mais bientôt, il ne nous resta plus qu'à attendre en silence, chacune d'un côté du lit, en lui tenant la main.

Il lui devint de plus en plus difficile de respirer. Chaque expiration nous emplissait de la crainte qu'elle ne fût la dernière. Chaque inspiration était une lutte pénible. Ce fut au terme de l'une d'elles, particulièrement laborieuse, qu'il finit par ouvrir les yeux. Le regard d'Epor se focalisa un instant sur le visage d'Isdra penché sur lui. Il lui adressa un faible sourire, ferma les paupières, et laissa retomber sa tête en lâchant son dernier souffle. Sous mes doigts, je sentis son cœur cesser de battre.

Isdra se redressa et me fixa longuement. Je me forçai à soutenir son regard sans ciller. Quand elle eut réalisé qu'il n'y avait plus d'espoir, son visage parut se flétrir et elle ferma douloureusement les yeux.

Je me laissai tomber à genoux sur le sol, le front baigné de sueur, malade de chagrin et de fatigue. Une migraine atroce puisait entre mes tempes. Comment un homme en pleine santé pouvait-il mourir ainsi en quelques heures ? En quoi m'étais-je trompée ?

— Epor !

La voix d'Isdra me tira de mon affliction. Redressant la tête, je la vis serrer la main gauche du mort entre les siennes. N'obtenant pas de réponse, elle contourna le lit et répéta son appel en faisant de même avec la main droite.

— Isdra ! dis-je d'une voix brisée. Il est...

La voyant hocher la tête, je me tus et la regardai refaire le même geste, lancer la même interpellation, serrant l'un après l'autre entre ses mains les deux pieds de son promis. Les larmes creusaient des sillons de souffrance le long de ses joues. Dans le silence qui une fois

encore répondit à son dernier appel, elle émit un long soupir qui s'acheva en sanglot.

— Epor... gémit-elle. Délice de mon âme. Aie pitié, ne m'abandonne pas.

Elle se laissa glisser à genoux sur le sol, où elle demeura un moment tête basse, le menton posé sur la poitrine. Quand elle redressa finalement la tête, son visage était ravagé par les larmes. Au prix d'un gros effort, elle se leva et marcha jusqu'au tas d'armes abandonnées contre le mur. Puis, après avoir récupéré son poignard, elle alla trancher les entraves qui emprisonnaient les membres d'Epor. Cette tâche accomplie, elle se pencha pour lui caresser les cheveux et murmura à son oreille :

— Nous nous reverrons au-delà des neiges, flamme de mon cœur.

Elle me rejoignit près de l'âtre et s'assit sur une chaise. Je lui tendis un mouchoir, qu'elle refusa.

— Le vent séchera mes larmes, Captive.

Je m'en servis pour essuyer les miennes et m'efforçai de reprendre mes esprits. Nous aurions pu rester ainsi des heures, côte à côte, immergées dans notre chagrin, mais le bébé se mit à pleurer en s'agitant dans ses couvertures.

Lentement, Isdra tourna la tête vers moi. Les pleurs de l'enfant ramenèrent un peu de vie et de couleur sur son visage ravagé. Elle se leva pour aller prendre soin de lui, et je l'imitai en me rappelant que j'avais un autre patient.

Quand je découvris qu'il était mort lui aussi sans même que je l'aie remarqué, une vague de honte et de culpabilité me submergea. Je pris conscience qu'à partir du moment où Epor était tombé malade, pas une seule fois je ne m'étais souciée de son sort. Quelle guérisseuse je faisais ! Tous mes patients me filaient entre les doigts. Un village entier rayé de la carte. Je m'effondrai à terre et, la tête dans les mains, pleurai sans fin sur mon incomptance.

J'entendais malgré mes sanglots Isdra chantonner pour calmer le bébé. Sa berceuse m'apaisa progressivement moi aussi. Je parvins à reprendre un minimum mes esprits, même s'il m'était difficile de penser à autre chose qu'à l'horreur des dernières heures, et même si un mal de tête épouvantable m'accablait.

Puis la voix d'Isdra se tut. Sans doute le bébé s'était-il rendormi. Un instant plus tard, je tressaillis en sentant les doigts frais de ma compagne se poser sur ma nuque. Doucement, elle me prit par les

bras pour me relever. Je me laissai faire docilement et elle me conduisit jusqu'à une chaise, où elle m'essuya le visage avec un linge humide. Une fois qu'elle m'eut donné à boire, elle s'accroupit devant moi.

— Le bébé ? demandai-je d'une voix rauque.

— Il va bien.

L'intensité de son regard me mit mal à l'aise. Lorsque je fis mine de baisser les yeux, elle me releva le menton du bout de son index.

— Captive... dit-elle en me fixant gravement, je pense que l'ennemi est en vous.

Il me fallut un long moment pour assimiler ce qu'elle venait de dire, et plus longtemps encore pour regarder la vérité en face. Mon visage ruisselait de sueur. Rinçant la compresse dont elle s'était servie, Isdra dut l'essuyer de nouveau. À grand-peine, je portai une main tremblante à mon front.

— Tu... tu crois que... balbutiai-je, tu crois que je suis malade ?

Elle eut un hochement de tête résigné. Je pris une ample inspiration et me redressai sur ma chaise.

— Et toi ? m'inquiétai-je. Tu n'as rien ? Le bébé...

— Nous n'avons rien, m'assura-t-elle.

Ma décision fut vite prise.

— Tu dois quitter au plus vite cet endroit maudit avec le bébé. Une fois dehors, tu le laveras entièrement avec du vinaigre, et tu feras de même pour toi. Ensuite, il vous faudra rester tous les deux à l'écart durant quarante jours. Après ce laps de temps, si vous n'avez toujours rien, vous pourrez rejoindre les autres. Tu m'as bien comprise ?

Isdra ne répondit pas.

— Et vous ? demanda-t-elle.

J'essuyai mes yeux d'un revers de manche. Ma vision se troublait. Mon mal de crâne empirait de minute en minute.

— Je ne pourrai pas supporter ça, dis-je en me forçant à soutenir son regard. Tu dois m'aider. Je... je te demande le coup de grâce.

Isdra se renfrogna.

— Cela ne vous ressemble pas, Lara.

— Il y a eu assez de victimes comme cela ! protestai-je. Personne ne peut plus rien pour moi, et je n'accepterai pas de vous entraîner dans la mort, toi et le bébé. Tu vas partir et mettre le feu au village. Cela devrait suffire à enrayer tout risque d'épidémie.

Comprenant à son air buté que je n'aurais pas gain de cause, je

rassemblai toute l'autorité dont j'étais capable.

— En tant que Captive, je te l'ordonne ! lançai-je avec fermeté.
J'ordonne que tu...

Isdra se redressa en lâchant sèchement :

— Je ferai ce qui doit être fait. Captive !

Elle dut m'aider à me lever de ma chaise. J'avais du mal à garder l'équilibre, et j'avais l'impression que ma tête battait comme un tambour. Je m'appuyai sur elle avec reconnaissance et elle me conduisit jusqu'au puits. Elle m'y attacha les poignets avec une corde en expliquant :

— Je dois m'assurer que vous resterez là. Au cas où la fièvre vous ferait perdre l'esprit.

Je hochai la tête et m'assis sur le sol. Dans mon dos, la pierre de la margelle me semblait délicieusement fraîche.

— À présent, conclut Isdra, je vais aller faire quelques préparatifs dans le village. Vous comprenez ?

Je me mordis la lèvre.

— Tu me promets de faire ce que je t'ai demandé ?

— Soyez sans crainte. J'honoreraï ma promesse.

Soulagée, je fermai les paupières et laissai reposer ma tête contre la pierre. J'entendis les pas d'Isdra décroître peu à peu, puis je n'entendis plus rien que mon propre souffle. Les hirondelles elles-mêmes avaient déserté le village. Mais au fond de mon crâne s'élevait comme un écho de la prière des défunt. Celle que j'avais récitée au pied du lit de mort de mon père.

Déesse de la Grâce et de la Guérison, Dame de la Lune et des Étoiles, puisses-Tu m'honorer de Ta présence à l'heure où je rendrai mon âme...

J'allais mourir sans avoir revu Keir, sans avoir pu lui demander pardon, sans avoir senti une dernière fois son corps contre le mien. Cette perspective déclencha en moi une nouvelle crise de larmes. Je pleurai sans retenue, encore et encore, sur la perte de mon amour, la perte de ce qui aurait pu exister entre nous. Je l'avais tellement déçu... Pourquoi avait-il fallu que nous nous quittions fâchés ? Qu'il ait été à ce point en colère contre moi ?

Gracieuse Déesse, Dame de la Lune et des Étoiles, Toi qui es l'incarnation de la bonté et de la bienveillance, pardonne mes offenses et lave-moi de mes fautes...

J'avais commis tant d'erreurs. Mais la pire d'entre elles avait été d'imaginer que je serais capable de soigner les victimes de cette

peste, que j'étais de taille à me dresser contre elle. Désormais, ils étaient tous morts et tout était de ma faute. Moi et ma stupide arrogance, moi et...

Un bruit me fit ouvrir les yeux. Isdra venait de déposer un panier d'osier près de moi. Le bébé était endormi à l'intérieur, soigneusement enveloppé dans une couverture. Quelques couches propres et son gobelet à bec étaient rangés à ses pieds. Quelle misère qu'un si joli bébé n'eût à présent plus de mère, plus de nom. Comment avais-je pu m'aveugler au point d'imaginer que je ne pourrais faillir ? Rageusement, j'essuyai mes larmes d'un revers de manche. Laissant mes paupières retomber, je m'abîmai de nouveau dans les remords.

Gracieuse Dame de la Lune et des Étoiles, Toi qui es l'incarnation de la sagesse et de la clairvoyance, vois mon remords sincère et accorde-moi Ton pardon...

C'était peu de dire que je regrettais mes erreurs. Tout ce que je pouvais à présent espérer, c'était qu'elles ne fassent pas davantage de victimes. J'implorai la Déesse pour que soient épargnés tous ceux que je portais dans mon cœur, à commencer par Keir. Je la suppliai pour que le fléau de la peste ne soit pas infligé à son peuple et au mien.

Le martèlement qui me pilonnait le crâne s'aggravait jusqu'à devenir intolérable. Mes vêtements étaient trempés mais je me sentais transie jusqu'à l'os. Dans l'espoir d'un répit, je gardai les yeux clos pendant ce qui me parut durer des heures. Quand je les rouvris, Isdra passait de maison en maison, ouvrant les portes et répandant le contenu d'un tonneau de combustible.

Gracieuse Dame de la Lune et des Étoiles, incarnation de la miséricorde et de la compassion, incline Ton oreille vers moi et entends mon sincère repentir...

La Déesse parut m'entendre, car je vis alors dans le ciel gagné par le crépuscule, au-dessus des montagnes, cligner la première étoile. Mais, aveuglée par la sueur qui inondait mes yeux, je ne pus l'observer suffisamment longtemps pour recueillir Sa bénédiction. Je tentai de les essuyer une fois encore avec ma manche, mais je ne pus y parvenir tant elle était trempée. Ma prière se fit supplique.

Gracieuse Dame de la Lune et des Étoiles, pleine de gloire et de munificence, guide mes pas jusqu'au havre de paix de Ton jardin et laisse-moi y reposer en paix...

Ma mort, je le savais, ne serait pas sans poser quelques graves

problèmes au royaume de Xy. Les seuls héritiers légitimes du trône, mes lointains cousins, ne manqueraient pas de réclamer leur dû. Mais j'avais beau y réfléchir, je ne parvenais pas à m'en inquiéter. Seul comptait à mes yeux ce merveilleux jardin de la Déesse dans lequel, bientôt, j'allais pouvoir connaître Son ineffable paix, aux côtés de mes parents. Je goûtais la consolation de savoir que Keir continuerait quant à lui de galoper tout son soûl dans les vastes espaces de la Grande Prairie, libre et vivant.

À un moment je dus m'évanouir, car je me réveillai en entendant Isdra traîner sur un petit chariot le corps d'Epor jusqu'au centre de la place. Elle l'y installa sur un bûcher qu'elle avait constitué en empilant des meubles tirés des maisons environnantes. Avec tendresse, elle le coiffa du bout des doigts et arrangea soigneusement chacun de ses membres. Il me semblait qu'elle lui parlait, mais je ne pouvais en être sûre. Elle avait récupéré sa masse d'armes pour la glisser dans son dos.

Enfin, elle me rejoignit et mit un genou à terre pour me donner à boire et m'essuyer le visage. À son tour, elle but longuement avant d'embrasser du regard la place du village.

— J'ai presque terminé ! m'expliqua-t-elle fièrement. Ce sera un splendide incendie, en mémoire de mon Epor !

Plissant les yeux, je la dévisageai.

— Isdra... dis-je, glacée par un mauvais pressentiment, tu... tu transpires.

— La saine sueur due à l'ouvrage, Captive... m'assura-t-elle avec un clin d'œil. Rien d'autre.

Gracieuse Dame de la Lune et des Étoiles, embrasse mon âme !

Rassurée, je fermai les yeux un instant. Isdra allait vivre. Le bébé allait vivre. Keir et tous ceux qui m'étaient chers – Marcus, Gils, Othur, Anna allaient vivre.

Quand je les rouvris, Isdra se tenait devant moi, frêle silhouette argentée sous la lumière de la lune. Il faisait tout à fait noir à présent et je ne pouvais distinguer son visage. J'étais aveuglée par le bouquet de torches enflammées qu'elle tenait à bout de bras. Elle se mit à courir vers les maisons, laissant dans son sillage des gerbes d'étincelles. Tout alla ensuite très vite. Je la vis jeter, l'une après l'autre, chacune de ses torches, de seuil en seuil. Le village s'embrasa, comme s'il ne demandait qu'à disparaître de la surface de la Terre.

Les flammes dévoraient tout. La sueur et la fumée me brûlaient

les yeux, mais je luttai pour admirer jusqu'au bout ce spectacle hallucinant. La dernière torche d'Isdra fut pour le bûcher d'Epor. Elle l'y jeta en poussant un cri poignant, à glacer le sang, qui était peut-être le cri d'un aigle, ou tout simplement l'expression la plus crue de sa souffrance.

Le bûcher s'enflamma instantanément. La colonne de fumée qui s'en éleva charriaît des senteurs aromatiques. Sans doute Isdra avait-elle vidé sur le bois le stock d'herbes séchées de Rahel. Lorsqu'une saute de vent rabattit sur moi la fumée, je me mis à tousser et fermai les paupières. Galvanisée par la perspective de ma fin prochaine, je me replongeai dans ma prière muette.

Gracieuse Dame de la Lune et des Étoiles, embrase mon âme !

— Captive...

Je trouvai sans savoir comment la force d'ouvrir les yeux. Agenouillée à côté de moi, Isdra brandissait la dague d'Epor. Mon regard se focalisa sur les reflets de l'incendie qui dansaient sur la lame.

— Je suis prête, Isdra.

Avec un sourire triste, elle acquiesça. Je refermai les yeux quand je sentis sa main sur mon bras et penchai la tête afin de lui présenter mon cou.

Gracieuse Dame de la Lune et des Étoiles, je suis...

7

Isdra avait d'autres plans pour moi. Il n'avait jamais été dans ses intentions de me tuer.

D'un coup sec, la dague trancha la corde qui m'attachait au puits. Elle me fit passer sur son épaule et s'empara du panier du bébé avant que j'aie pu réaliser ce qui m'arrivait.

Les flammes s'élevaient autour de nous, faisant craquer le bois sec, soulevant des gerbes d'étincelles qui allaient se perdre dans le ciel nocturne. L'atmosphère était saturée de fumée. Je suffoquai autant par manque d'air que sous le coup de l'indignation. Isdra gagnait en courant la sortie du village. Comment pouvait-elle faire une chose pareille ?

— Isdra, non !

Elle n'avait pas idée du risque qu'elle prenait. Je devais à tout prix la convaincre de renoncer à son projet... Mais j'eus beau protester, crier, marteler son dos de mes poings, rien n'y fit et pas un instant elle ne ralentit.

Elle avait dû prendre soin d'aller ouvrir les portes, car elle les franchit sans s'arrêter. À l'illumination brûlante du brasier succéda la brusque et rafraîchissante présence de la nuit. J'en restai éblouie un instant, mais je n'avais pas besoin de mes yeux pour deviner une autre présence qui me fit battre le cœur. Keir était là.

Je ne voyais rien d'autre que le sol et les jambes d'Isdra, mais je percevais très nettement qu'il m'attendait, au pied des murailles. Aveuglée par la sueur, je le sentis plus que je ne le vis me prendre dans ses bras. L'espace d'un instant, je fus envahie par un soulagement et une joie intenses. Puis, brouillé par la fièvre, son visage penché sur le mien m'apparut. L'émotion qui me submergea fit vite place à l'horreur.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que tu fais là ? balbutiai-je.

Keir ne répondit pas. Il se contenta de me dévisager en souriant, les yeux remplis d'une étrange lueur.

— Oh, non ! protestai-je faiblement. Je t'en supplie, il ne faut pas...

La nausée que je ressentais ne devait plus rien au mal qui assiégeait mon corps. Une angoisse autrement plus sinistre s'était emparée de mon cœur.

La lumière qui nous éclairait provenait des deux torches que Marcus tenait à bout de bras. Isdra avait posé le panier sur le sol. Elle avait refermé les vantaux de la porte et s'activait à tirer contre eux de lourds fagots de bois. Keir recula d'un pas lorsque Marcus vint y mettre le feu.

Incommode par la fumée, le bébé commença à s'agiter. Isdra prit soin de placer le panier à l'écart avant d'utiliser la torche que Marcus lui tendait pour enflammer d'autres fagots disposés le long des remparts.

Puisant dans mes dernières forces, je luttai pour me libérer, sans parvenir à desserrer l'étau des bras de Keir.

— Non, il ne faut pas ! m'écriai-je en le repoussant de mes mains toujours entravées. Je veux que tu vives ! Par pitié, écoute-moi...

— Calme-toi ! m'intima-t-il fermement.

Pour m'empêcher de m'agiter, il coinça ma tête sous son menton. Vaincue, je me laissai aller contre sa poitrine, puisant quelque réconfort dans ce contact. Mais ma peur et ma culpabilité ne me laisserent qu'un court répit. Bien vite, je recommençai à protester.

Keir me serra plus fort contre lui et se pencha pour me murmurer à l'oreille :

— Cesse de t'agiter, Lara. Ce n'est pas moi qu'il faut combattre. C'est l'ennemi qui est en toi.

Excédée, je me mis à l'insulter, utilisant le vocabulaire le plus ordurier dont je disposais.

— Que dit-elle ? s'enquit Marcus.

Je réalisai alors que je m'étais exprimée dans ma langue natale, mais je me sentais trop épaisse pour recommencer dans celle de Keir. Luttant pour retrouver mon souffle, je me laissai aller mollement entre ses bras. Une chaleur intense me consumait. Je crus d'abord que c'était celle des flammes qui consument le village, avant de réaliser que nous étions en train de nous en éloigner. Je pensai ensuite que c'était celle dégagée par le corps de Keir, mais je compris finalement que le brasier faisait rage en moi.

— La Captive n'est pas contente, répondit Keir avec un temps de retard. Quel est ton rapport, Isdra ?

Les voix, autour de moi, se mêlèrent en un brouhaha indistinct. Je n'eus pas la force de les écouter. Qu'auraient-elles pu m'apprendre ? Je n'avais rien pu faire pour sauver les rescapés du village, Epor était mort, et à présent Keir s'exposait avec Marcus à subir le même sort.

La voix d'Isdra s'élevait comme une musique triste et monotone. Elle était moins présente pour moi que les muscles de Keir qui se bandaient souplement tandis qu'il avançait à grands pas. L'odeur de sa peau suffisait à atténuer ma migraine. De temps à autre, il interrompait Isdra pour lui poser une question, mais j'étais incapable de me concentrer suffisamment pour comprendre ce qui se disait. Sans doute en valait-il mieux ainsi. Je ne tenais pas spécialement à revivre toute l'histoire par le menu. De même, je me gardai bien d'ouvrir les yeux. Je n'avais pas envie d'enregistrer les réactions de Keir sur son visage alors qu'il apprenait l'étendue de mon fiasco.

Je repris conscience de ce qui se passait autour de moi quand je fus allongée sur une couche, à l'intérieur d'une tente. Des mains chaudes me palpaient. J'ouvris les yeux et découvris Keir à côté de moi. Isdra parlait toujours, détaillant mes tentatives infructueuses pour enrayer la maladie.

— Du lotus ? demanda quelqu'un. Tu en es certaine ?

Je tressaillis en reconnaissant la voix de Gils. C'était impossible et pourtant, en tournant la tête, je le vis à mon chevet, grand échalas aux cheveux roux. Sur une table à côté de lui, il avait disposé tout un assortiment de flacons parmi lesquels il fouillait avec détermination.

— Non ! protestai-je en me tournant vers Keir, qui était en train d'ôter mes bottes. Pourquoi as-tu fait ça ?

Son regard fier soutint le mien sans ciller.

— Je n'accepterai pas de te perdre ! décréta-t-il. Tu dois combattre, Lara. Et vaincre. Pour moi, pour nous !

Isdra poussa un gémissement étouffé. Je compatis à sa douleur en reconnaissant l'exhortation qu'elle avait elle-même lancée à Epor. Les yeux remplis de larmes, je me tournai vers elle.

— Pourquoi ? gémis-je. Pourquoi m'avoir fait ça ?

— Le Seigneur de Guerre ordonne, répondit-elle sans se troubler. Et j'obéis.

Je retournai ma colère contre Keir, qui tranchait mes liens pour libérer mes poignets.

— Homme stupide et orgueilleux ! m'emportai-je. Tu aurais dû m'écouter !

Sans s'émouvoir, il commença à ôter mes vêtements.

— Je t'ai écoutée, assura-t-il tranquillement. J'ai laissé à Iften le commandement de l'armée, qui campe à plus d'une lieue d'ici. Nous resterons isolés tant que tu ne seras pas rétablie et que nous ne pourrons pas repartir. Tout ira bien, flamme de mon cœur. Je te le promets.

— Buvez ceci ! m'ordonna Gils. C'est du lotus.

Je le regardai porter une tasse à mes lèvres. Il arborait cet air de compétence et d'autorité feintes que j'avais dû arborer moi-même lorsque j'avais, terrifiée de commettre une erreur, soigné mon premier patient. Je me laissai faire sans résister. Autant pour lui faire plaisir que parce que j'aspirais au soulagement que la potion allait m'apporter.

Keir, qui avait fini de me déshabiller, me recouvrit d'une couverture.

— Elle est en nage... dit-il à Gils, sourcils froncés.

— Je vais m'en occuper, répondit mon apprenti d'une voix légèrement tremblante. Mais j'ai besoin d'eau.

— Je m'en charge, intervint Marcus en saisissant deux seaux vides. Le ruisseau est à deux pas.

Sur le seuil de la tente, il marqua une pause et m'étudia d'un air songeur avant d'ajouter :

— Si la suante est aussi terrible que la Captive le dit, il vaudrait peut-être mieux lui couper les cheveux. Cela serait plus facile pour nous, et sans doute plus agréable pour elle.

— Pas question ! s'insurgea Keir. Je me charge de les lui natter. Je ne veux pas qu'on touche à ses cheveux.

Marcus sortit sans faire de commentaire. Rapidement, Isdra lui emboîta le pas, mais j'eus le temps de lire sur son visage le chagrin qui l'anéantissait. Gils était affairé à préparer des compresses propres. Je levai les yeux sur Keir, qui écartait de mon visage mes cheveux trempés de sueur.

Du bout des doigts, il me massa le cuir chevelu, ce qui me fit émerger de l'océan de douleur dans lequel me plongeait la migraine. Peut-être, également, le lotus commençait-il à faire effet. Je me sentais dériver, mais je résistai à l'engourdissement qui me gagnait. Je ne voulais pas sombrer dans l'inconscience avant d'avoir pu lui dire à quel point je regrettai mon inconséquence.

Au prix d'un effort surhumain, je parvins à soulever mon bras vers lui. Sa main se referma sur la mienne et son visage se pencha vers moi.

— Lara ? s'inquiéta-t-il.

— Tout est de ma faute, murmurai-je avec difficulté. Je suis désolée. Tellement... désolée.

— Lara...

La voix de Keir était douce et consolante, mais le lotus fut le plus fort.

— *Papa ? Papa !*

Il faisait si chaud, si noir... Où était mon père ?

Le jardin était noyé de lumière et le soleil brûlait ma peau. Je courais le long du chemin, aspirant ardemment au refuge de ses bras. Xymund me poursuivait, fou de rage et de jalousie. Cette fois, j'en étais sûre, il allait me tuer... Pourquoi papa se cachait-il ? Qu'avais-je fait pour qu'il soit en colère contre moi ?

— « Papa » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est ainsi qu'ils nomment leur père. Leur *thea*, si tu préfères.

— Leur *thea* ?

— Parle-lui. Il faut la faire boire coûte que coûte.

— Du calme, Lara...

— *Papa !*

Était-ce bien lui ? Je ne reconnaissais pas sa voix, mais elle me semblait aussi réconfortante que le contact de ses doigts sur mon visage.

— Voilà... Je suis là, petite. Bois ça.

Je sentis une tasse cogner contre mes dents. Une eau fraîche dévala mon gosier aussi sec qu'un lit de rivière en été. Je me laissai bercer et réconforter dans les bras de mon père. J'y étais bien, à l'abri. Jamais Xymund ne m'attraperait. Les flammes avaient beau me dévorer vive, je ne craignais rien dans les bras de papa.

Mais d'où lui venaient ces terribles brûlures qui le défiguraient ?

J'étais debout près du puits, au centre de la place du village sombre et silencieux. Soudain, je vis à mes pieds des carcasses d'hirondelles aux pattes raidies par la mort, qui jamais plus ne chanteraient. Alors que je portai ma main à ma bouche pour réprimer un cri d'horreur, les portes de toutes les maisons vinrent battre contre les murs, et tous les morts du village commencèrent à en sortir. Ils se mouvaient lentement, les yeux luisants de rage,

titubant vers moi dans un grondement menaçant.

La porte du temple s'ouvrit à son tour, et Epor en sortit. Son sourire rayonnant de bonté suffit à effacer mes peurs. Je l'appelai et il vint vers moi, mais plus il se rapprochait, plus son visage se faisait grimaçant. Et quand il fut suffisamment près, je l'entendis chanteronner, en chœur avec les autres :

- Qu'as-tu fait ? C'est toi qui nous as tués !
- Non ! Non ! Epor, par pitié, pardonne-moi !

Les pierres m'écorchaient le dos, tant je me pressais contre la margelle du puits. Les morts me cernaient. Ils me fixaient de leurs yeux éteints, m'accablaient de leurs chants accusateurs. Rahel était parmi eux, psalmodiant ses malédictions d'une voix hystérique qui montait jusqu'au ciel.

Acculée, je me penchai au-dessus de la margelle. Je découvris alors avec épouvante que les morts étaient aussi dans le puits, les bras levés vers moi pour m'attirer vers les profondeurs. Avec un cri de détresse, je me redressai pour me retrouver nez à nez avec Epor, qui brandissait sa masse d'armes au-dessus de moi.

- Epor ! suppliai-je. Je t'en prie, épargne-moi !
- Epor ne vous aurait jamais fait de mal, Lara.
- C'est inutile, Isdra. Elle ne t'entend pas.

Je ne sais comment, je parvins à lui échapper et me mis à courir vers les portes. Mais les morts s'étaient couchés à mes pieds. Leurs carcasses desséchées s'enroulaient autour de mes jambes comme des cordes, m'empêchant d'avancer. Xymund se tenait devant moi. La folie dansait dans ses yeux, comme dansaient les flammes au bout de la torche qu'il brandissait.

— À mort, la traîtresse ! hurla-t-il. À mort la catin !

Il jeta la torche à mes pieds. Je criai de douleur.

Le feu m'embrasa corps et âme.

Le château silencieux était plongé dans les ténèbres. Le sol glacé sous mes pieds nus constituait pour moi un véritable refuge. Mais plus j'arpentais les corridors, plus les dalles de pierre s'échauffaient. Peu à peu, ces lieux si familiers et rassurants se transformaient en four brûlant où j'étoffais...

— Elle ne veut plus rien avaler.

Je déboulai dans la cuisine. Anna s'y trouvait, allongée par terre, gémissante et en sueur. Othur était assis à une table, une chope de bière à la main. Quand je lui posai la main sur l'épaule, il tomba de son banc comme un pantin désarticulé.

— Ses yeux semblent si lointains... Exactement comme ceux d'Epor.

Je m'enfuis en courant, implorant l'aide de la Déesse. Je me précipitai dans la chapelle. Tous les bancs étaient occupés par les victimes de la peste, mortes ou agonisantes. L'archevêque Drizen et le diacre Browdus officiaient devant l'effigie de la Déesse. Lueurs robes sacerdotales dégoulinaien de sueur. Deux auxiliaires, en qui je reconnus les cadavres de l'infirmerie de Rahel, assistaient les officiants dans leur tâche.

— Tu n'as donc plus aucune ressource, Gils ? Plus rien à tirer de ce qu'elle t'a appris ?

Tous m'ignoraient. Je pus me glisser sans être arrêtée jusqu'à la grande statue de marbre. La quiétude de la chapelle déposait comme un baume sur mon cœur meurtri. Je me laissai glisser à genoux. La Déesse s'inclina vers moi et je tendis avec allégresse les bras vers Elle. Je ne désirais rien d'autre à présent que la paix de Son jardin, dans lequel je pourrais reposer à jamais.

Ma déception n'en fut que plus grande lorsqu'elle retira sa main avant que j'aie pu la toucher. Levant les yeux sur Elle, je réalisai alors qu'Elle aussi avait le visage baigné de sueur, et qu'Elle souffrait tout comme souffraient Ses enfants. Le marbre s'anima soudain et la Déesse leva les bras pour appeler à la rescoufle Son divin époux le Soleil. Les flammes, de nouveau, noyèrent mon corps.

— Je crois que j'ai une idée.

Je brûlais vive.

— Mort de la Terre, naissance de l'Eau...

Une chaleur insupportable consumait tout mon être, et je ne pouvais lui échapper. Elle se déversait dans mon sang, nichait au creux de mes poumons, investissait le moindre recoin de mon corps. La bouche en feu, j'humectai mes lèvres sans le moindre résultat. Ma langue était une chose morte et desséchée. La sueur qui noyait ma peau s'évaporait aussitôt versée. Le monde était une fournaise dans laquelle j'allais me racornir peu à peu, jusqu'à disparaître tout à fait.

— Mort de l'Eau, naissance de l'Air...

Je flottais sur le dos, sous un ciel noir piqueté d'étoiles floues. Mes paupières, sèches et rugueuses, m'écorchaient les yeux, mais je luttais pour les garder ouvertes sur ces bouquets de lumières étranges au-dessus de moi. Des visages connus m'entouraient. Ils

bougeaient en rythme avec l'étrange mélodie qu'ils chantonnaient. Il me semblait flotter au-dessus du sol. Mes cheveux humides caressaient au passage l'herbe haute. Le foyer de la chaleur qui me consumait était localisé dans ma poitrine. Un poids énorme oppressait mes poumons, m'empêchant presque de respirer.

— Mort de l'Air, naissance du Feu...

La mélodie était aussi assourdie à mes oreilles que les lumières étaient floues devant mes yeux. Elle produisait sur mon esprit enfiévré un effet hypnotique.

Soudain, je me sentis tomber. Aussitôt après, quelque chose de froid me mordit la peau, me submergeant, me coupant le souffle et drainant la chaleur de mon corps. L'incendie reflua en moi. J'ouvris la bouche pour inspirer à grands traits. De nouveau, je fus élevée vers le ciel.

— Mort du Feu, naissance de la Terre...

Keir... C'était Keir qui chantonnait à côté de moi, et Marcus lui faisait face. Je battis des paupières quand un peu d'eau fut versée sur mon visage. Ils me soutenaient de leurs bras, et ne tardèrent pas à m'immerger une nouvelle fois dans une eau glaciale comme la mort. Levant la main, Keir versa encore un peu d'eau sur ma tête. J'aurais crié de bonheur tant je me sentais propre.

Propre, fraîche, et vivante.

— Mort de la Terre, naissance de l'Eau...

Ma fièvre semblait se dissoudre dans l'eau du ruisseau. Une couverture détrempée drapait mon corps nu. Isdra et quelqu'un d'autre – Gils, sans doute – me tenaient les jambes et joignaient leurs voix à celles de Keir et Marcus.

— Mort de l'Eau, naissance de l'Air...

L'eau reflua sur mon corps, emportant avec elle toute ma souffrance, toute ma tristesse. Mes cheveux flottaient dans le courant. Je passai la langue sur mes lèvres humides, dans l'espoir d'y puiser de quoi apaiser ma gorge en feu. Keir dut s'en apercevoir, car de sa main en coupe il versa un peu d'eau entre mes lèvres. Je frissonnai de soulagement et de bonheur alors que cette fraîcheur s'insinuait jusqu'au fond de mon âme.

— Assez !

Gils ? Était-ce Gils qui venait de lancer cet ordre bref ?

Je n'eus pas le temps de m'en étonner davantage. Tirée hors de l'onde, je fus rapidement ramenée à la tente, séchée et réchauffée sous une fourrure.

Une main se posa sur mon cœur. Je n'eus pas le courage d'ouvrir les yeux pour voir à qui elle appartenait. Je ne tentai pas non plus de résister lorsque la même main porta une tasse à mes lèvres. Quelques gorgées, et les ténèbres m'engloutirent de nouveau.

J'ouvris les yeux dans une douce pénombre. Il y avait à présent quelque chose de familier et de rassurant pour moi à m'éveiller sous une tente éclairée seulement par l'éclat des braseros. Je me sentais trop faible pour esquisser un geste. Le simple fait de respirer me demandait un effort. J'avais beau être dépourvue de toute énergie, je n'avais plus de fièvre et je n'étais plus en sueur. Mon souffle s'échappait de mes lèvres doucement, régulièrement. Dans la quiétude confortable de la tente, je goûtais intensément la sensation d'être en vie.

Soudain, un curieux bruit attira mon attention. Il me fallut un moment pour en déterminer l'origine. Assis à même le sol et appuyé sur le lit, Keir dormait, une main sous sa joue, l'autre posée près de la mienne. Le bruit rauque et régulier provenait de sa bouche entrouverte. Je ne l'avais jamais entendu ronfler auparavant, et en le voyant si épuisé, si défait, j'eus un pincement au cœur. Il avait les cheveux emmêlés, une barbe de plusieurs jours. S'il restait endormi dans cette position, il allait finir par attraper un torticolis.

Au prix d'un gros effort, je parvins à effleurer ses doigts du bout des miens. Il redressa aussitôt la tête, les yeux écarquillés. Dès qu'il me vit éveillée dans la pénombre, une joie intense bouleversa son visage et il me prit la main.

— Lara ?

J'essayai de lui sourire, mais ce fut un bâillement qui m'échappa.

— Flamme de mon cœur... reprit-il d'une voix douce comme le velours, comment te sens-tu ?

La curiosité m'obligea à trouver la force de demander :

— Combien... de temps ?

Il caressa ma main entre les siennes.

— Trois jours.

Abasourdie, je tentai de mettre en ordre le flot d'images disparates qui surnageaient sous mon crâne.

Un bruit se fit entendre au seuil de la tente, mais je n'eus pas le courage de tourner la tête. L'instant d'après, Marcus entrait dans mon champ de vision, Gils juste derrière lui. Quand il eut compris que j'étais consciente, le visage de mon apprenti s'illumina d'un sourire éclatant.

— Qu'avez-vous... fait ? m'enquis-je dans un murmure.

Keir consulta les autres du regard avant de répondre.

— Nous étions en train de te perdre. Gils a eu l'idée de te plonger dans le ruisseau pour drainer ta fièvre.

— Vous... chantiez.

L'air grave, Keir acquiesça.

— Un rituel, expliqua-t-il. Nous voulions te préparer, au cas où...

La gorge nouée, il ne put en dire plus. Marcus s'éclaircit la voix :

— Au cas où nous aurions dû vous donner le coup de grâce, Lara.

Si vous ne nous aviez pas été rendue par la faveur de l'Eau, nous étions prêts à vous épargner une fin pénible.

Le visage ravagé par la fatigue, Keir se glissa sur ma couche et me prit dans ses bras tremblants. Des voix s'élevaient autour de nous, mais j'étais trop épuisée pour chercher à comprendre ce qui se disait. Je fermai les yeux, laissai ma tête reposer mollement sur la poitrine de Keir et me concentrai sur ma respiration. C'était si réconfortant d'être ainsi, avec au creux de l'oreille le battement rapide de son cœur.

Je ne pus réprimer un soupir de déception quand Keir se redressa et me souleva la nuque pour placer un bol contre mes lèvres. Pourtant, je bus avidement et reconnus tout de suite le goût unique du bouillon de Marcus. Je l'entendis, en me voyant vider le bol, grogner de satisfaction.

Puis quelqu'un me vida une dose de tue-la-fièvre dans le gosier, et le goût âcre du remède me fit grimacer. Cette fois-ci, j'entendis Marcus ricaner.

— Votre cuisine n'est pas aussi bonne que la mienne, pas vrai ?

Keir pouffa de rire. Je rouvris les yeux et le dévisageai un long moment. Il avait toujours l'air fatigué, mais les petites rides d'expression au coin de ses yeux étaient réapparues. J'inspirai profondément et forçai sur mon visage une grimace de dégoût.

— Lara ? s'inquiéta-t-il en se penchant vers moi. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu empestes !

Un grand rire sonore le secoua. Il m'attira à lui et me serra fort entre ses bras.

— Je te retrouve enfin, ma belle Lara !

En douceur, il me laissa retomber contre mes oreillers.

— Elle va dormir, intervint Marcus. Gils et moi pouvons veiller sur elle. La Captive n'a pas tort, vous avez besoin de vous laver.

Ensuite, je vous donnerai quelque chose à manger.

Keir s'apprêtait à protester, mais je le fis taire en fronçant les sourcils. Il capitula d'un soupir résigné et tendit la main pour me caresser la joue. Je fermai les yeux et, dans l'instant qui suivit, me rendormis.

J'étais débarrassée de la fièvre, mais une grande fatigue s'appesantissait sur moi. Je restai allongée dans la tente le jour suivant, avec à peine la force de respirer.

Gils ne cessait de m'abreuver, apparaissant de manière régulière sur le seuil de la tente avec un bol d'eau ou de bouillon. Tout d'abord, je me laissai faire sans rechigner, tant la fièvre m'avait déshydratée. Mais au bout d'un moment, gagnée par l'épuisement, il me fut de plus en plus difficile de faire l'effort d'avaler.

Keir ne quittait pas mon chevet. Il me soulevait la nuque et m'encourageait à boire. Et comme je passais le plus clair de mon temps à dormir, il devait parfois me réveiller pour ce faire. En l'absence de progrès notables, je vis les visages s'assombrir autour de moi. Ils étaient inquiets, et si j'en avais eu la force, je l'aurais été moi aussi.

D'heure en heure, la vie semblait quitter mon corps. Il était parvenu à vaincre la fièvre, mais on aurait dit que celle-ci, en capitulant, lui avait ôté tout élan vital.

— Dehors !

L'ordre bref lancé par Marcus me fit ouvrir les yeux. Il fixait Keir et Isdra sans aménité en leur montrant la sortie de la tente d'un index pointé.

— Elle se sentira mieux quand nous lui aurons fait sa toilette, reprit-il. Gils et moi pouvons y suffire. Pas besoin d'yeux fureteurs et de mains baladeuses.

— Mes mains peuvent se rendre utiles ! protesta Keir, offusqué. Et mes yeux n'ont pas pour habitude de fureter.

— Nous n'avons pas besoin d'aide. Sortez et rendez-vous utiles.

— Comment ?

Marcus leva les bras au ciel.

— Allez chercher de l'eau, coupez du bois, affûtez vos épées ! Qu'est-ce que j'en sais ?

Keir laissa fuser un grondement menaçant, mais sortit néanmoins sur les talons d'Isdra. Marcus et Gils se livrèrent fébrilement à leurs préparatifs. J'appréciais les efforts de Marcus pour ménager ma pudeur, mais je n'en voyais pas l'utilité. Tous

avaient eu l'occasion, au plus fort de la maladie, de me voir nue. Pour ma part, j'étais trop faible pour me sentir embarrassée.

Marcus posa un baquet d'eau fumante à la tête du lit et tira mes couvertures.

— Nous allons commencer par vous laver les cheveux, annonça-t-il. N'est-ce pas une bonne idée ?

C'en était une, incontestablement, mais je ne voyais pas comment j'allais pouvoir lui faciliter la tâche. Je soupirai de lassitude lorsqu'il m'aida à rouler sur le côté de manière que ma tête dépasse du bord de la couche. Sans doute pour m'encourager, il émit le même claquement de langue qu'Isdra avait produit pour calmer le bébé. Je souris en sentant ses doigts tambouriner en rythme contre mon dos.

Aussitôt, je me mis à tousser à en perdre haleine. Une douleur fulgurante me poignarda la poitrine. Un spasme atroce me secoua jusqu'au tréfonds. Dans un raclement de gorge affreux, je vomis sur le sol une giclée de liquide indéterminé.

Marcus me soutenait, tout en appelant Keir et Gils à la rescousse. Je m'efforçai de reprendre mon souffle et fis de mon mieux pour trouver un sens à ce qui venait de se passer.

Keir et Gils arrivèrent au pas de course, demandant dans un concert de cris confus ce qui m'arrivait. Marcus se répandait en excuses et tentait de me remettre sur le dos.

Je résistai à ses efforts, certaine à présent d'avoir compris. Au lieu de s'évacuer pour me purger de mon mal, les fluides viciés s'accumulaient dans mes poumons, me noyant peu à peu. Marcus, en cherchant à me procurer du réconfort, m'avait sans le vouloir permis de les expulser.

— Encore ! lançai-je dans un murmure. Fais-le encore !

Ma voix était à peine audible, mais elle suffit à imposer le silence. Marcus était pâle comme un linge. Keir, qui m'avait prise dans ses bras, semblait sur le point d'exploser.

— Que lui as-tu fait ? s'enquit-il d'un air menaçant.

— Je voulais la réconforter, se justifia Marcus. Comme nous le faisons pour les enfants, je lui ai tapoté le dos.

Luttant entre les bras de Keir, je répétais :

— Encore ! Fais-le encore !

— Mais... cela vous fait mal ! objecta Marcus.

Prise d'une nouvelle quinte de toux, je dus attendre d'avoir récupéré mon souffle avant de répondre :

— Il le faut.

Gils s'accroupit près de moi.

— Elle se purge des fluides viciés qui lui encombrent le corps en toussant. C'est bien ça, Captive ?

J'acquiesçai et suppliai :

— Encore...

Marcus secoua la tête, incapable de s'y résoudre.

— Je vais le faire, intervint Keir.

Avec une ferme douceur, il m'aida à me placer sur le flanc. Du bout des doigts, il commença à pianoter un rythme salvateur contre mon dos.

Le remède fut efficace, mais j'aurais presque préféré qu'il ne le soit pas. La toux rauque et laborieuse qui me libérait les bronches me laissait également pantelante de douleur.

Nous nous installâmes dans une routine bien établie. Toutes les heures, je devais subir une nouvelle séance, ce qui me laissait le temps nécessaire pour récupérer de façon à pouvoir affronter la suivante.

Après chaque crise de toux, je ressentais une nette amélioration de mon état général. Mais devoir me prêter à cet exercice devint un tel supplice que Keir dut trouver quelques gratifications pour m'inciter à coopérer.

J'avais grand plaisir, par exemple, à le regarder jouer avec le bébé. Voir le puissant Seigneur de Guerre grimacer et se ridiculiser de toutes les manières possibles pour faire rire un enfant valait le coup d'œil !

Lorsque ce spectacle lui-même eut fini par me lasser, il m'annonça :

— Des lettres sont arrivées de Fort-Cascade.

Debout sur le seuil de la tente, Marcus dans son dos, il paraissait content de lui, pour une raison qui m'échappait.

— Rassure-toi, ajouta-t-il en gagnant ma couche, elles nous ont été lancées, comme tu l'as recommandé. Gils tente de déchiffrer celle de Simus pour nous la lire.

D'un grand geste, il ouvrit ma literie et conclut :

— Mais d'abord, tu vas bien gentiment te prêter à une nouvelle séance de toux.

Je grimaçai de lassitude.

— Je me sens tellement fatiguée, Keir...

— Je sais. Mais as-tu remarqué que tes expectorations se font

peu à peu moins abondantes et moins douloureuses ? À ce rythme-là, ce sera bientôt terminé.

Assis près de moi, Keir m'ouvrit les bras. Je me réfugiai contre lui. Il m'aida à me mettre en position, et je restai un moment la tête blottie sur sa poitrine.

— Tu te sens bien ? demandai-je. Aucun symptôme ?

— Nous allons tous bien... assura-t-il en me massant doucement le dos. Marcus, Isdra, le bébé, Gils, tous sont en pleine santé. Cesse de t'inquiéter.

Sur ce, il commença à tambouriner entre mes épaules et je me mis à tousser.

Peut-être à cause des encouragements qu'il venait de me prodiguer, cette séance me parut moins pénible que les autres. Quand ce fut terminé, Marcus vint aider son maître à me réinstaller sur ma couche. Keir se plaça derrière moi, de manière à pouvoir me soulever en douceur pendant que Marcus refaisait mon lit. Après en avoir terminé, il nous apporta du *kavage* bien chaud.

Isdra fit son apparition, le bébé dans les bras. L'enfant souriait et gigotait gaiement, manifestement heureuse de son sort. Cela suffit à ramener un sourire sur mes lèvres, qui s'estompa bientôt sous l'effet de la perplexité.

Comment se faisait-il que l'unique rescapée du village fût toujours en bonne santé ? Par quel miracle le restait-elle, après avoir passé des heures au contact de sa mère décédée, dans l'infirmerie où Epor était mort, puis sous cette tente où je luttais moi-même contre la maladie ?

Et pourtant elle était indemne, fraîche et rose, exempte de toute fièvre. Alors que les plus faibles – et notamment les enfants – étaient censés être les premières victimes de la peste. Fallait-il y voir une autre spécificité de cette variante de la suante ?

— Est-il prêt ? s'enquit Keir, me tirant de mes pensées.

Avec un pâle sourire, Isdra hocha la tête et alla s'asseoir sur un billot de bois à côté de Marcus. À mon regard interrogateur, Keir se contenta de répondre en désignant l'entrée de la tente d'un coup de menton.

J'eus à peine porté les yeux sur la portière de toile que celle-ci fut repoussée violemment, livrant le passage à Gils. Les poings sur les hanches, bombant le torse, les jambes écartées, le visage fier, il prit une pose dans laquelle je reconnus l'une de celles que Simus affichait souvent. Mais si un géant comme Simus pouvait se

permettre ce genre de fantaisie sans prêter à sourire, il n'en allait pas de même pour un petit gabarit comme Gils. Sous ma main, j'étouffai un rire.

— Holà, petite guérisseuse ! s'écria-t-il en forçant la voix. Voici les paroles de Simus de l'Aigle, qu'un de vos bardes est en train de noter dans votre langue devant moi.

Cette fois, je ne cherchai pas à dissimuler ma joie. Je levai la tête vers Keir, qui s'était installé dans mon dos pour me maintenir assise. Dans son regard, je lus une lueur de contentement. Bien calée entre ses bras, je me blottis contre sa poitrine et me retournai vers Gils.

— Tout va pour le mieux sous la grande tente de pierre de Fort-Cascade, poursuivit-il en adoptant une nouvelle pose avantageuse. Lara, vous ne devez avoir aucune inquiétude pour votre peuple. Bien que votre Conseil passe trop de temps à parler pour ne rien dire, comme vous en apercevrez dans les missives qu'il vous envoie. Inutile de les lire. Je leur ai dit que leurs *senels* gaspillaient de la salive en pure perte. Othur est devenu rouge brique. Warren en rit encore.

Gils se mit à aller et venir devant moi. Comprenant à ses regards en biais qu'il ne cherchait qu'à me faire rire, je ne me privai pas de lui donner satisfaction.

— Je dois dire, poursuivit-il, qu'une femme membre de ce Conseil rachète tous les autres. C'est dame Mens, en tout aimable et digne de confiance. Elle est folle de moi.

Cette fois, ce fut au tour de Keir d'explorer de rire.

— Nos troupes ont pris leurs quartiers ici sans susciter de troubles, même si les murs de pierre continuent de nous rendre mal à l'aise. Il y a bien eu quelques rixes qui n'ont – que je sache – pas fait de morts. Cela n'empêche pas Eln le guérisseur de me faire la tête et de pester contre moi.

» Othur gouverne avec sagesse et autorité. Anna fait de la bonne cuisine. Elle aussi est folle de moi. Warren est un habile guerrier, avec qui j'ai eu l'honneur de croiser le fer. Eln me demande de vous dire qu'Atira va bien. J'ai été obligé de partager mon *kavage* avec elle, tant ses jérémiades me cassaient les oreilles. Ma jambe aussi va beaucoup mieux.

» J'ai participé à un bal de la cour, et je ne suis en rien impressionné. Nous autres, dans la Grande Prairie, pouvons vous en remontrer pour organiser des fêtes et des *semis* dignes de ce nom.

Vos femmes s'habillent de couleurs hideuses et se conduisent bizarrement. Elles prétendent être effrayées par un grand guerrier tel que moi, et pourtant en secret elles admirent ma force et mes prouesses. Elles sont toutes folles de moi.

Cette précision suscita en moi une telle hilarité que je fus prise d'une nouvelle quinte de toux. Quand j'eus repris mon souffle, Gils vint se placer au pied de mon lit.

— Petite guérisseuse, conclut-il d'un ton affectueux, voilà ce que j'avais à vous dire. N'oubliez pas de me faire savoir comment vous allez, et surtout de m'envoyer une nouvelle provision de *kavage*. Sinon, je vais devenir mauvais. J'envoie aussi quelques mots pour le chant à ma gloire que Joden doit composer. Vous n'aurez qu'à les lui lire. Dites à votre Seigneur de Guerre que tout va bien, et qu'il n'aurait pu choisir meilleur représentant que moi à la cour de Xy. Portez-vous bien, petite guérisseuse, Xylara, fille de Xy, Captive, et amie.

Gils s'inclina cérémonieusement. Je le remerciai en riant et en battant des mains, puis je me tournai vers Keir pour savourer avec lui ce moment de détente. Ses yeux s'adoucirent et il me sourit.

Les joues roses de plaisir, Gils vint me tendre un paquet de lettres :

— Captive, voici le reste des missives. Je n'ai lu que celle de Simus, car les autres sont trop compliquées.

— Tu t'es très bien débrouillé, Gils.

Je le remerciai d'un sourire et mon apprenti rougit de plus belle.

— À présent, intervint Marcus en se dressant sur ses jambes, tout le monde dehors ! Nous allons devoir laver les affaires du bébé, Isdra et moi.

Son œil unique se fixa sur Keir :

— Quant à vous, vous vous encroûtez. Allez donc vous entraîner un peu avec Gils et laissez la Captive à ses lettres.

Je vis Gils écarquiller les yeux et blêmir. Keir arqua un sourcil hautain et se leva. Sans répondre à son aide de camp, il me demanda :

— Tu n'as besoin de rien ?

— Elle se débrouillera très bien sans vous, insista Marcus en le poussant vers la sortie. Allez donc vous défouler un peu.

Tandis que tous quittaient la tente, j'entendis Gils gémir :

— Pourquoi moi ?

Simus disait vrai. Les rapports de mon Conseil étaient pleins de

phrases creuses, à la rhétorique alambiquée. Elles dataient de plusieurs jours déjà, aussi n'y était-il pas fait mention de la peste et de ses effets.

La lettre destinée à Joden annoncée par Simus relatait sa version des événements qui m'avaient conduite à suivre à pied l'armée du Tigre. Je la mis de côté pour la remettre à son destinataire plus tard.

Othur avait joint un petit mot plus personnel pour me dire que lui et Anna allaient bien. Lord Durst, m'écrivait-il, se remettait peu à peu du coup d'épée que Keir lui avait assené.

En laissant les parchemins retomber dans mon giron, je me dis que les prochaines lettres m'apprendraient si la peste avait atteint la capitale, ou si Eln avait pu tenir compte de nos avertissements à temps.

J'aspirais à recevoir des nouvelles fraîches, mais je les redoutais également. Eln voudrait sans doute apprendre dans le détail ce qui s'était passé. Il chercherait à comprendre comment la peste avait pu anéantir un village entier et un guerrier dans la force de l'âge, alors qu'Isdra et le bébé n'avaient pas été contaminés. À ses questions, je n'aurais aucune réponse à offrir.

De nouveau, je me sentais assaillie par la culpabilité. Je retrouvais des forces, mais il y avait déjà tant de victimes... Tout un village, la mère du bébé, Epor – d'eux et de la bourgade elle-même, il ne restait que des cendres. Nous ne connaîtrions jamais le nom de la petite fille. Les notes, les remèdes, les secrets de Rahel étaient perdus à jamais. Tout cela, effacé par la peste.

Quel était ce mal auquel certains ne pouvaient survivre que quelques heures, et auquel d'autres échappaient pendant des jours ?

Et moi-même, à quoi devais-je ma survie ?

Pour une bonne part, à Gils sans doute. Ce constat m'inspira un sourire tremblant. D'un revers de main, j'essuyai les larmes qui coulaient sur mes joues. Je n'aurais pu rêver meilleur apprenti. Avec une bonne dose d'inspiration et un solide bon sens, il était parvenu à trouver un moyen de juguler ma fièvre.

Mais mon sourire se figea quand je réalisai que mon vieux maître ne se contenterait pas d'aussi piètres remèdes qu'une immersion et quelques tapes dans le dos. Seule une cure médicamenteuse efficace saurait le satisfaire.

Une main repoussa la portière et Keir pénétra dans la tente, ruisselant de sueur dans son armure. Sous son regard insistant, je me sentis rougir, consciente que nous ne nous étions pas retrouvés

seuls tous les deux depuis que ma fièvre avait cessé.

Venant se camper au pied de mon lit, il désigna le paquet de missives.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Tout allait bien, rectifiai-je en rassemblant les lettres. Ces nouvelles ne datent pas d'hier. Je vais devoir envoyer un message à Eln pour lui expliquer ce qui est arrivé.

— Entendu. Nous nous en occuperons avant le départ.

Surprise, je redressai la tête.

— Bien avant, j'espère ! Nous ne pouvons attendre quarante jours pour donner des nouvelles.

Une fois encore, je pus constater à quel point Keir était capable de changer d'humeur en l'espace de quelques secondes. Ses yeux bleus posés sur moi, tendres un instant auparavant, se firent durs et étincelèrent de fureur.

— Encore un jour et tu seras suffisamment remise pour chevaucher, dit-il avec détermination. Nous nous mettrons en route vers la Grande Prairie après-demain.

— Tu ne peux pas être sérieux ! m'écriai-je en le considérant avec consternation. Keir... tu oublies que nous devons rester à l'écart des autres pendant quarante jours – je te l'avais expliqué. Tu ne peux...

Il dut éléver la voix pour me couper.

— Avec l'aide des Éléments, nous rattraperons notre retard avant la fin du voyage.

Les lettres s'éparpillèrent au sol lorsque je me débattis pour écarter la literie.

— Cette maladie a déjà tué tout un village ! Sans parler d'Epor. Pour l'amour de la Déesse, Keir, tu dois m'écouter !

Nos éclats de voix avaient attiré l'attention. Marcus nous rejoignit. Gils resta craintivement sur le seuil, Isdra derrière lui. Tous trois nous observaient gravement.

— Tu as survécu ! lança Keir, les narines palpitanles. Le bébé et Isdra ont survécu ! Je ne changerai pas d'avis !

Je tentai de m'extirper de ma couche sans parvenir à sortir des couvertures. Marcus se porta à mon secours, mais j'étais si indignée que je le repoussai séchement.

Pour la première fois depuis des jours, je me laissai aller à la colère et me dressai d'un bond.

— Homme stupide et borné ! Qu'est-ce que je fais là, si tu ne veux pas m'écouter ?

Je compris mon erreur en voyant le visage de Keir se fermer.

— Repose-toi, dit-il avec un calme inquiétant. Reprends des forces. Demain soir, je donnerai l'ordre de préparer notre départ pour le lendemain matin.

Il sortit en arrachant pratiquement la portière de la tente.

Avec ma colère, je sentis instantanément toute force me quitter. Pour ne pas tomber, j'agrippai le bras de Marcus.

— Rassure-moi... murmurai-je, accablée. Il ne peut pas faire ça, n'est-ce pas ?

Marcus haussa les épaules et m'aida à me recoucher.

— Le maître semble très déterminé, Captive.

Gils entra à son tour et prit soin d'éviter mon regard. Isdra le suivit, l'enfant endormie dans ses bras. S'asseyant au bord de ma couche, elle me la donna.

— Elle se porte parfaitement bien, Lara.

Je hochai la tête d'un air préoccupé en observant le visage poupin de la petite fille.

— Il est trop tôt pour avoir des certitudes. La maladie peut mettre du temps à se déclarer. Mais il est vrai qu'elle profite bien grâce à tes bons soins... et qu'elle a développé un goût immoderé pour le *gurt* !

Isdra sourit de ma boutade.

— Il faudra la marquer bientôt.

— La tatouer ? m'écriai-je avec horreur.

Gils se mit à rire et expliqua :

— On ne tatoue pas un enfant si jeune. Captive ! Nous nous servons de teinture pour marquer les enfants selon le totem de leur tribu.

Isdra prit le relais en étudiant le tapis d'un air songeur.

— Il va falloir choisir une marque et un totem pour la tribu de Xy, Lara. Les Anciens l'exigeront avant que nos races puissent se mélanger.

Puis, se levant brusquement, elle conclut :

— J'ai des choses à faire. Puis-je vous confier le bébé ?

— Naturellement, Isdra... répondis-je en lui souriant. Depuis le temps que vous êtes aux petits soins avec moi, je peux bien lui rendre la pareille.

Isdra me lança un regard étrange.

— Tant mieux, Lara. Je suis heureuse de l'entendre.

Naturellement, l'atmosphère sous la tente devint lourde après la

dispute entre Keir et moi.

Gils mit un point d'honneur à nous éviter tous les deux, comme il le faisait chaque fois qu'il y avait de l'orage dans l'air. Le repas du soir fut vite expédié, et Marcus ne fit rien pour jouer les médiateurs.

Isdra tint ses distances elle aussi. Mais je n'étais pas suffisamment occupée à me disputer avec Keir pour ne pas remarquer son expression lointaine. Je mis cette attitude sur le compte du chagrin, mais je n'aurais pu me tromper davantage.

Plus tard, Isdra nous rejoignit tous les quatre sous la tente, le visage tellement bouleversé par le chagrin qu'elle me fit peur. La réaction des trois autres en la découvrant ne fit qu'augmenter mon inquiétude.

Keir se figea sur son siège, Marcus interrompit ce qu'il était en train de faire. Gils, quant à lui, leva le nez de l'herbier de plantes médicinales dans lequel il était resté plongé toute la soirée.

En l'étudiant plus attentivement, je vis qu'Isdra ne portait plus ni armes ni cuirasse – juste une longue tunique sur un pantalon. Bien qu'elle eût la masse d'armes d'Epor à la main, elle me parut nue ainsi, comme si le masque de la guerrière était tombé pour laisser paraître la femme vulnérable qui se cachait dessous.

L'un après l'autre, elle nous dévisagea avant de fixer son regard sur Keir.

— Seigneur de Guerre ? dit-elle.

— Oui, guerrière ?

— Il est temps pour moi, Seigneur. Et même plus que temps. La tâche que vous nous aviez confiée, à Epor et à moi, est à présent achevée.

Lentement, Keir se leva.

— Une tâche brillamment accomplie, Isdra du Renard. Je te remercie des services rendus, et je te souhaite bon voyage.

Sans comprendre, je laissai mon regard dériver de l'un à l'autre.

— Que se passe-t-il ? m'inquiétai-je. Tu t'en vas, Isdra ?

Elle me lança un bref regard, puis reporta son attention sur Keir :

— Puis-je vous demander de remettre ceci à Prest ? Il la portera avec honneur.

Elle lui tendait l'arme fétiche d'Epor. Keir s'avança et l'accepta avec un hochement de tête. Mon cœur se mit à battre à coups redoublés dans ma poitrine.

— Isdra ? fis-je.

— Bon voyage jusqu'aux prochaines neiges, Isdra... déclara doucement Marcus en se levant à son tour. Et au-delà.

Gils l'imita, le visage empreint d'une souffrance stoïque.

— Non ! m'écriai-je, certaine à présent des intentions d'Isdra. Tu ne peux pas faire ça...

Je repoussai mes couvertures et tentai de me lever. Vacillante sur mes jambes, je tendis les mains vers elle. Isdra s'avança pour les prendre entre les siennes.

— Captive... dit-elle en me fixant avec intensité, j'ai rempli mon devoir en veillant à votre survie. Epor m'attend et je suis pressée de le rejoindre.

Me serrant entre ses bras, elle ajouta à mon oreille :

— C'est notre coutume, Lara. Essayez de la comprendre et de l'accepter.

Je la repoussai, sans cesser de m'agripper à elle pour ne pas tomber.

— Non ! protestai-je en me tournant vers Keir. Je ne pourrai jamais l'accepter. Keir ! Dis-lui de ne pas faire ça. Ordonne-lui...

— Lara... me coupa-t-il en secouant la tête, quand il y va des liens de la Promesse, je n'ai pas d'ordre à donner.

Son regard dériva brièvement vers Marcus, avant d'en revenir à moi pour conclure :

— Le choix appartient à elle seule.

Je me retournai vers Isdra pour la supplier.

— Alors choisis de rester ! J'ai encore besoin de toi !

Un petit cri venu de la couverture dans laquelle dormait l'enfant attira mon attention et la sienne.

— Le bébé ! m'exclamai-je victorieusement. Le bébé a besoin de toi !

Calmement, Isdra me saisit les avant-bras et me ramena jusqu'au lit, sur lequel elle m'obligea à m'asseoir.

— Lara... on s'occupera très bien de vous sans moi, et il en sera de même pour elle.

— Je suis la Captive ! Je peux...

— Vous ne pouvez pas, m'interrompit-elle fermement. Nul n'a le droit de se dresser entre deux promis.

Reculant d'un pas, elle s'inclina devant Keir.

— Seigneur de Guerre...

— Guerrière.

Isdra tourna les talons vers la sortie. Je m'apprêtai à tenter une

nouvelle fois de la retenir, mais avant que j'aie pu le faire, la portière s'écarta et une bouffée d'air frais envahit la tente.

Joden apparut, le visage sombre.

— Joden ? fit Keir. Quelque chose ne va pas ?

— La peste, répondit-il. L'armée est touchée.

8

Mon père adorait danser. Sur un coup de tête, il pouvait ordonner aux musiciens de jouer et se joindre aux beaux messieurs et aux gentes dames de sa cour pour une gigue ou un quadrille impromptus. L'une de ses danses favorites était celle où chacun devait se figer sur place quand la musique s'arrêtait inopinément.

Voilà ce qui me vint à l'esprit lorsque nous restâmes tous pétrifiés de stupéfaction après que Joden eut parlé.

Keir fut le premier à reprendre ses esprits.

— Tu es venu avec des chevaux ? demanda-t-il en se harnachant rapidement de ses armes.

Joden pénétra sous la tente.

— Oui. Il y en a assez pour tout le monde.

— Alors allons-y !

Arrachant une couverture sur sa propre couche, Keir me rejoignit près de la mienne et me la passa autour des épaules. Étourdie à l'idée que la peste frappait dorénavant l'armée firelandaise, je me laissai faire sans réagir.

Heureusement, mon apprenti semblait plus vif.

— Je m'occupe de rassembler ce qu'il faut, dit-il en fourrant un maximum de flacons dans une sacoche.

Marcus, lui, s'occupait du bébé.

Keir me souleva dans ses bras. Je nouai les miens autour de son cou et jetai un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Isdra ? fis-je en l'apercevant derrière nous.

Tous se figèrent de nouveau, comme si ma voix venait d'arrêter la musique.

Isdra se tenait au centre de la tente, désemparée. Sur son visage transparaissait une souffrance indicible. Manifestement, l'indécision l'habitait. Elle se sentait tiraillée entre deux directions opposées.

Joden, qui venait d'enregistrer sa présence, parut étonné jusqu'à

ce qu'un coup d'œil panoramique l'informe de la situation. Son visage se crispa et sa peine lui fit fermer les yeux. Une nouvelle fois, l'énorme poids de la perte d'Epor me retomba sur le cœur.

Keir mit fin à cette parenthèse silencieuse en murmurant contre mon oreille :

— Je ne peux lui demander ça, mais toi tu le peux.

Il pivota afin que je sois face à Isdra et je lui dis, d'une voix aussi ferme que possible :

— Isdra... j'ai besoin de toi. Tu as l'expérience de cette maladie, et tu pourras tout autant que moi en parler. J'ai besoin de ton aide. S'il te plaît...

La souffrance n'avait pas quitté son regard, mais son indécision semblait avoir disparu.

— C'est d'accord, Captive... répliqua-t-elle en hochant la tête. Pour le moment.

Comme si la musique avait repris, tous se remirent en mouvement. J'assurai ma prise plus fermement autour du cou de Keir, qui me fit franchir le seuil de la tente, Joden dans notre sillage. Avant que la portière ne retombe, j'eus le temps de voir Isdra qui récupérait la masse d'armes d'Epor pour la passer dans son dos.

Sept chevaux nous attendaient dehors. Le grand étalon noir de Keir vint à notre rencontre aussitôt qu'il nous vit. Mon cheval bai trottina derrière lui. Keir me fit passer dans les bras de Joden avant de monter en selle. Puisque ma monture était là, je m'apprêtai à protester que je pouvais chevaucher seule, mais un regard au visage de Keir suffit à me convaincre que le moment était mal choisi pour de nouvelles controverses.

— Combien y a-t-il de malades ? demandai-je à Joden.

— Dix, Captive. Le premier cas s'est déclaré ce midi.

— Ce midi ! répéta Keir d'une voix grondante de colère. Pourquoi n'ai-je pas été averti plus tôt ?

Joden me transféra dans les bras de Keir et attendit que je sois bien installée sur sa selle pour répondre :

— Ordre d'Iften.

Sans doute en réaction à la soudaine tension de son maître, l'étalon noir piétina nerveusement. Le visage dépourvu de toute expression, Joden ajouta :

— Personne n'aurait pris le risque de lui désobéir.

— Personne sauf toi, intervins-je.

Joden m'adressa un sourire qui fit ressortir un instant dans la

pénombre la blancheur de ses dents.

— Être un barde en devenir procure quelques avantages, expliqua-t-il. Presque autant que d'être la Captive.

— Où se trouve Iften ?

La voix de Keir était si tranchante et animée d'une telle animosité que je m'étonnai de le sentir me serrer avec douceur contre lui.

— Dans votre tente de commandement, Seigneur.

Le visage de Joden était un masque, mais je savais qu'il avait pesé chaque mot de sa réponse. Craignant une explosion de violence, je me crispai entre les bras de Keir. Il me surprit pourtant en lâchant un grognement amusé. Tournant la tête, je vis son regard pétiller sous l'effet de cet humour grinçant que j'aimais tant chez lui.

— Marcus ! lança-t-il.

Celui-ci jaillit en trombe de la tente et répliqua, excédé :

— Nous faisons aussi vite que possible. Inutile de...

— Laisse tout en plan... l'interrompit Keir d'une voix égale. J'enverrai de l'aide à Gils et Isdra quand nous serons au camp. J'ai besoin de toi là-bas.

— Ah bon ? fit-il d'un air étonné. Pourquoi ?

— Iften s'est installé dans la tente de commandement.

Le visage ravagé de Marcus se tordit sous l'effet d'une rage noire. Il tourna les talons et s'engouffra sous la tente pour réapparaître un instant plus tard, vêtu de son manteau et muni de ses armes. En bougonnant tout bas, il marcha au pas de charge jusqu'à son cheval.

Alors que Joden et Marcus se mettaient en selle à leur tour, Isdra apparut sur le seuil de la tente.

— Je t'envoie de l'aide ! lui promit Keir en faisant faire demi-tour à sa monture. Dès que Gils et toi serez prêts, rejoignez-nous avec le bébé à la tente de commandement.

S'il y eut une réponse, elle se perdit dans le bruit des sabots de l'étalon qui bondit en avant.

Le vent nous fouettait le visage tandis que le cheval nous emportait au galop. Au loin apparut bientôt le camp établi par l'armée firelandaise au bord d'un lac. Au chaud sous ma couverture, bien serrée entre les bras de Keir, je n'avais pas froid mais frissonnai pourtant à l'idée de ce qui nous y attendait. Marcus et Joden nous suivaient. À ma grande surprise, ma propre monture, sans la moindre sollicitation, s'était jointe au convoi.

Dès que nous eûmes franchi les limites du camp, les hommes

réagirent en poussant des cris de guerre et en ovationnant leur chef de retour. Keir leur fit écho. Sans ralentir l'allure, il lança au passage quelques ordres, convoquant les chefs de guerre à un sommet de crise.

Soudain, une voix familière attira mon attention. Tournant la tête, je vis Rafe, tout sourire, galoper en souplesse à côté de nous.

- Holà, Seigneur de Guerre !
- Tu reprends immédiatement du service, Rafe !
- À vos ordres !

Jetant un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, il ajouta :

— Epor et Isdra apprécieront sans doute de nous voir prendre la relève, Prest et moi...

- Epor est mort.

Rafe accusa le choc. Keir ne le laissa pas s'appesantir sur cette nouvelle.

- Trouve-moi Yers. Et amène-le à la tente de commandement.
- Entendu, répliqua Rafe en tirant sur ses rênes. Avec votre permission, je demanderai à Prest de venir aussi.

Les toiles de tente s'étendaient à perte de vue. Il nous fallut si longtemps pour rejoindre le centre du camp que je pris peur en songeant à la multitude d'hommes et de femmes qui s'y abritaient. Si la peste frappait avec autant de virulence l'armée firelandaise que le village, c'était une hécatombe qui nous menaçait.

Quand nous fûmes arrivés à la tente de commandement, Keir ne voulut pas me laisser descendre seule de cheval et me prit dans ses bras. J'ouvris la bouche pour protester, mais il me devança :

- Garde tes forces pour ce qui nous attend.

Les gardes de faction écartèrent les portières.

Keir se rendit, sans faire halte dans la salle du conseil, jusqu'aux chambres à coucher. Tandis qu'il se glissait sous la tenture qui ferma la nôtre, j'entendis un curieux grognement. Aussitôt après, j'ouvris des yeux ronds en découvrant Iften dans notre lit, nu comme un ver et besognant une femme tout aussi nue, allongée sous lui.

Je n'eus pas le temps de m'en offusquer. Pivotant sur ses talons, Keir me ramena dans la salle du conseil et céda le passage à Marcus. Celui-ci fondit tête baissée sur sa proie, à l'image d'un taureau furieux. De la pièce voisine, des éclats de voix ne tardèrent pas à s'élever. Ses effets à la main, la conquête d'Iften s'éclipsa le plus discrètement possible, pendant que Keir me déposait sur la

plateforme en bois servant aux réunions de l'état-major.

Il m'incita à me taire en posant malicieusement l'index sur ses lèvres. Même à distance, il n'était pas difficile de constater à quel point Marcus se déchaînait. Les chefs de guerre qui nous rejoignirent progressivement sourirent de l'entendre hurler, hors de lui. Keir, pour sa part, paraissait s'amuser.

— C'est du grand art, me confia-t-il avec un clin d'œil complice. Marcus se sert du langage comme je me sers de mon épée...

Sous les coups portés par la langue acérée de Marcus, Iften semblait en effet sur la défensive. Il en était réduit, d'une voix hésitante, à tenter de justifier maladroitement sa conduite. Je pus m'en divertir un instant, mais bientôt, le tragique de la situation me rattrapa et je me rembrunis.

Keir dut s'en apercevoir, car il serra mes mains glacées entre les siennes et me fixa au fond des yeux :

— Ce qui s'est passé au village n'arrivera pas ici.

Incapable de lui répondre, je déglutis péniblement.

— Tu es vivante, Lara ! insista-t-il à mi-voix. Isdra et le bébé ne sont pas tombés malades. C'est ce qui doit te faire garder espoir.

Puis, constatant que l'assemblée était au complet, il mit sa main en porte-voix :

— Marcus, assez !

Mais celui-ci était décidé à avoir le dernier mot.

— Et n'oublie pas de te cacher les fesses, si tu ne veux pas te couvrir de ridicule devant la Captive !

Ifthen jaillit dans la salle du conseil rouge de honte, une épée sous le bras, se débattant pour enfiler son pantalon. Nul ne lui prêta attention, car tous les regards se tournaient vers Keir, debout à côté de moi, la main sur mon épaule.

— L'ennemi s'est infiltré dans le camp, commença-t-il d'un ton grave. Nous devons réagir avant qu'il ne fasse des victimes. Toute la population du village a été anéantie par la maladie. Il n'y a qu'une survivante. Epor est mort aussi.

Les visages se figèrent. Keir fit taire les murmures qui s'élevaient en enchaînant aussitôt :

— Joden ? A-t-on regroupé les malades ?

— Non, Seigneur de Guerre. Ils sont répartis à travers tout le camp.

— Nous allons les rassembler. Que l'on dresse à côté de celle-ci la tente qui sert d'infirmerie à la Captive et que...

— Pour quoi faire ? le coupa Iften, qui avait repris de son aplomb. Laissons-les aux prises avec ce mal et que la volonté des Éléments soit faite ! Mieux encore : abandonnons-les dans cet endroit maudit et partons au plus vite.

Wesren, debout à côté de lui, acquiesça en hochant la tête longuement.

— Si on ne les soigne pas, intervins-je, ils vont mourir.

— Et alors ? rétorqua Iften, sincèrement surpris. C'est ainsi que nous procédons, dans la Grande Prairie.

Une voix forte, s'élevant depuis le sas d'entrée, vint lui répondre à ma place.

— Si nous suivons la tradition, les morts s'écouleront du flanc de notre armée comme le sang de celui d'un homme blessé.

Tous les regards se braquèrent sur la nouvelle venue. Portant à bout de bras le panier dans lequel gigotait le bébé, Isdra précéda Gils sous la tente. Celui-ci, qui ne s'attendait manifestement pas à tomber en pleine réunion d'état-major, réussit à se ressaisir. Prenant le couffin des mains d'Isdra, il me rejoignit et le posa devant moi.

Ce qui me surprit le plus, ce fut la réaction attendrie de tous les chefs de guerre lorsqu'ils découvrirent le bébé. Même le visage d'Iften parut s'adoucir.

— Est-ce l'unique survivante du village ? s'enquit Tsor en se tordant le cou pour mieux voir.

— Oui, répliqua Keir. Seuls ce bébé et Isdra n'ont rien eu. La Captive est tombée malade mais a survécu.

Isdra, qui avait suivi Gils, vint se placer derrière moi. Avec surprise, je remarquai les regards désapprobateurs que lui lancèrent au passage certains chefs de guerre. Lui reprochaient-ils d'être toujours en vie ?

Ifen, les yeux plissés, vint confirmer mes doutes d'une voix méprisante.

— Pour quelle raison n'as-tu pas suivi ton promis, Isdra du Renard ?

Je levai les yeux vers elle et sentis mon cœur se serrer. Vivante image de la souffrance, elle soutint sans faiblir le regard d'Ifen :

— Prends garde, chef de guerre... Tu ne m'as pas demandé mon emblème et je pourrais me sentir insultée.

Marcus choisit cet instant pour émerger de la chambre, les bras chargés d'armes et de vêtements. Venant se camper devant Ifen, il

les laissa tomber à grand fracas à ses pieds. Le visage tordu par un rictus de haine, Iften ouvrit la bouche pour laisser éclater sa colère, mais Keir le réduisit au silence.

— Assez ! Nous n'avons pas de temps à perdre. Ceci n'est pas un *senel* et il n'y aura pas de vérités énoncées. La coutume doit être adaptée si elle s'avère néfaste au plus grand nombre. Or, nous devons faire face à une situation inédite. Nous avons tous été exposés à l'ennemi. Seuls, nous serons vaincus et nous mourrons. Ensemble, nous vaincrons l'ennemi. Nous sommes en guerre et j'entends être obéi sans états d'âme !

Ces fortes paroles suffirent à emporter l'adhésion de la plupart des chefs de guerre, même si Iften ne cachait pas sa réprobation et si quelques-uns semblaient indécis. Tous paraissaient néanmoins prêts à se plier à la discipline réclamée par Keir. Celui-ci, déjà, lançait ses ordres à la cantonade.

— Wesren ! Que les malades soient regroupés sur la berge. Les eaux du lac permettront de lutter contre leur fièvre. Ortis, rassemble tes éclaireurs. Organise un tour de garde autour du camp, par équipes de deux. Que tous les autres viennent trouver la Captive, qui leur enseignera ce qu'il faut savoir sur la maladie. Ils se chargeront de répandre ses informations dans le camp, afin que nul n'ignore à quel ennemi il a affaire.

Sal se leva pour intervenir.

— Il y a le problème du ravitaillement. Les ressources en gibier ne sont pas extensibles, et nous les avons déjà bien exploitées.

— Il y avait des animaux d'élevage au village, intervint Isdra. Je leur ai rendu la liberté avant d'y mettre le feu. J'ai également repéré la présence de troupeaux vers le sud – des vaches, des moutons et des chèvres.

Manifestement soulagée, Sal approuva d'un hochement de tête.

— Cela devrait aller.

Avec un sourire attendri, elle ajouta en admirant le bébé :

— Et je sauvegarderai une chèvre pour cette mignonne.

Il y eut quelques sourires parmi l'assemblée, qui se figèrent quand Isdra reprit la parole.

— Il faut rassembler rapidement le plus de bois sec possible. Les morts devront être incinérés sur des bûchers pour ne pas nuire aux vivants. Le village, déjà réduit en cendres, est sans doute l'endroit idéal pour cela.

— Qu'il en soit fait ainsi ! conclut Keir. Que chacun apprenne,

pour commencer, ce que la Captive et Gils savent de cette maladie. Que l'on monte dès que possible la tente qui doit servir d'infirmerie. Tant que ce n'est pas fait, la tente de commandement servira de quartier général.

Keir continua ainsi un long moment à donner à chacun ses instructions. Moi-même occupée à dresser mentalement une liste de priorités, je cessai de l'écouter.

Je ne pris conscience que la tente s'était vidée qu'en sentant ses mains chaudes se refermer autour des miennes. Le fidèle Marcus se tenait derrière lui, et Gils derrière moi.

— Je dois te laisser, Lara... me dit-il à regret. Il faut que je me montre à mes hommes et que je galvanise leur moral pour faire taire les rumeurs qui vont se répandre.

— Occuez-vous de l'armée, maître... intervint Marcus en lui posant la main sur l'épaule. Je prendrai soin d'elle.

Keir cueillit mon visage en coupe entre ses paumes. Du bout du pouce, il déposa une caresse sur ma joue. L'instant d'après, dans un tournoiement de cape, il était parti.

Aussitôt que Keir eut quitté la tente, celle-ci se remplit de guerriers venus écouter ce que Gils et moi avions à leur apprendre de la maladie. Ensuite, ils se répandirent dans tout le camp pour diffuser l'information. La Déesse en soit louée, leur excellente mémoire allait leur faciliter la tâche. Cela, et la stricte discipline qui régnait dans l'armée firelandaise sous la férule de Keir.

Ce premier contingent à peine parti, d'autres guerriers emplirent la tente. À ceux-ci, j'ordonnai de me ramener le maximum d'écorce de saule possible. Par chance, l'armée avait coupé récemment nombre de ces arbres pour réaliser le rudimentaire mobilier du camp. En faisant bouillir leur écorce, il serait possible de disposer d'un grand nombre de marmites de tue-la-fièvre.

De nouveau, la salle du conseil se vida et se remplit. Après m'être forcée à avaler quelques gorgées du *kavage* de Marcus, je me lançai avec Gils dans une leçon sur les herbes médicinales. Je savais déjà que mes provisions de lotus ne pourraient suffire aux besoins de toute une armée. Il me fallait trouver des alternatives telles que le madhuca – ou arbre à beurre – et la consoude. Je formai donc cette escouade de guerriers, herbiers à l'appui, pour en faire mes pourvoyeurs. Je leur recommandai également de garder l'œil ouvert. Rahel avait peut-être entretenu hors les murs du village un jardin d'herbes médicinales qui représenterait pour nous, s'il était

découvert, un don du Ciel.

L'effervescence des mesures d'urgence passée, il fallut établir un premier bilan. En quelques heures, il y eut une centaine de malades. À la fin de la journée, ce nombre avait triplé. Hommes et femmes s'abattaient, fauchés comme le blé dans les champs en été. Comme cela s'était passé dans le village, la maladie se déclarait par de fortes suées accompagnées de terribles migraines. Ensuite arrivaient le délire, l'étouffement et la mort.

Le pire était la fièvre. Utiliser les eaux du lac pour en venir à bout n'était efficace que si la manœuvre était effectuée à l'acmé de l'accès de température. Trop tôt, et la fièvre revenait, prolongeant l'agonie inutilement. Gils était devenu expert pour déterminer si un malade devait ou non être immergé. De ce fait, il n'arrêtait pas une minute et je le voyais s'épuiser peu à peu sous mes yeux. Il était étonnant de constater à quel point il avait gagné en maturité en si peu de temps. C'était à la dure et sur le terrain qu'il effectuait son apprentissage, dans les pires conditions possibles.

Les berges du lac étaient noires de monde. Tous ne se résolvaient pas à attendre l'avis de mon apprenti pour tenter d'éteindre dans l'eau le feu qui leur rongeait le corps. Il arrivait toujours plus de malades à l'infirmérie, et il en ressortait toujours plus de cadavres. Il était impossible de déterminer une règle générale en ce qui concernait la durée de l'affection. Certains mouraient plus rapidement que d'autres. Gils et moi avions pu conclure cependant que le malade qui parvenait à surmonter l'accès de fièvre initial augmentait ses chances de survie. Après être passé par les quintes de toux qui le purgeaient, l'individu retrouvait rapidement la santé.

Pour ma part, j'avais retrouvé suffisamment de forces pour superviser l'organisation des secours et la formation d'équipes d'infirmiers. Depuis l'infirmérie, je donnai des ordres, vérifiant la qualité du tue-la-fièvre produit en quantités énormes et élaborant par tâtonnements un ersatz de lotus. Je me concentrerai sur cette tâche. Durant ces heures sombres, les odeurs familières qui s'élevaient autour de moi sous la tente étaient d'un puissant réconfort.

Mais c'était sur les frêles épaules de Gils que reposait la plus lourde charge. Il se dépensait sans compter au chevet de ses patients, vérifiant que des doses correctes de tue-la-fièvre leur étaient administrées, qu'ils étaient plongés dans le lac à temps, et qu'on leur désencombrait les bronches à intervalles réguliers. Il

devait être partout à la fois. C'était vers lui que chacun se tournait quand un nouveau cas se présentait, ou lorsqu'un patient entrait en agonie. Il faisait de fréquents allers et retours à la tente d'infirmérie pour solliciter mon avis ou reconstituer ses stocks, avant de repartir sur le terrain.

La crise de délire consécutive aux fièvres nous posait moins de problèmes qu'au village. Soit parce que nous utilisions le lac pour rafraîchir les malades, soit à cause des calmants que nous administriions. Mais la présence de nombreux guerriers autour de leurs camarades touchés par la peste n'y était sans doute pas pour rien non plus. J'avais recommandé que l'on retire ses armes à chaque nouveau cas déclaré, mais je m'étais heurtée à une certaine résistance. Priver ces soldats de leur armement revenait à les priver de leur fierté. Il fallut deux incidents sérieux pour que ma consigne soit suivie d'effet.

Je me sentis désorientée de bien des manières au cours de ces premières heures de l'épidémie. Le plus étrange était de n'avoir aucun contact direct avec les patients. Gils et Joden constituaient mes principales sources d'information sur ce qui se passait sur le terrain, en plus des guerriers qui venaient occasionnellement me questionner ou chercher des fournitures médicales.

C'était une sensation étrange d'avoir tant de pouvoir, de voir mes ordres obéis à la lettre. Je n'y étais pas habituée. Je n'avais jamais commandé à un grand nombre d'hommes et je n'avais été véritablement reine que quelques heures, avant de quitter Fort-Cascade à pied pour rejoindre l'armée firelandaise et son chef.

Keir demeura absent pendant ces heures interminables, arpantant le camp de long en large, expliquant sans cesse les mêmes choses, donnant des instructions pour faire remonter l'information jusqu'à moi. Sa présence sur le terrain garantissait que les malades seraient pris en charge et que les remèdes seraient distribués à qui de droit et en temps utile. Il était l'œil du cyclone, le calme au cœur de la tempête. Et si les soldats ne sautaient pas en selle pour se lancer à bride abattue vers la Grande Prairie, c'était uniquement à lui qu'on le devait.

J'avais peur pour lui, qui ne ménageait pas sa peine au contact du plus grand nombre. J'avais bien essayé de le convaincre de porter un masque imprégné de gingembre, mais il m'avait fait remarquer que cela n'avait été une garantie ni pour Epor ni pour moi. Il avait obtenu gain de cause en faisant valoir que je ne

disposais pas d'assez de gingembre pour toute l'armée, et qu'il se refusait à porter une protection dont ses guerriers ne pourraient disposer.

Puisqu'il n'était pas là, je dormais à l'infirmerie sur un lit de camp, pour être disponible à tout moment. Marcus était partout lui aussi, aidant ceux qui avaient besoin de lui et veillant à ce que nous continuions les uns et les autres à nous nourrir. Il partageait avec Isdra la garde du bébé en se faisant relayer en cas de nécessité. Ils n'avaient jamais à chercher bien loin des volontaires. La tendresse spontanée que ressentaient ces rudes guerriers pour la petite fille était une chose étonnante à observer. Et ce fut autour de son couffin improvisé, où elle gigotait et gazouillait avec bonheur, que fleurirent les rares sourires dans un camp livré à la mort et au désespoir.

Car c'était peu de dire que nous avions le cœur lourd. En dépit de tous les soins, de tous les remèdes, les morts se comptaient par centaines. Le pire arriva lorsque le nombre des malades dépassa celui des valides. À ce stade, nous avions tous depuis longtemps atteint les limites de l'épuisement. Quand il m'arrivait de sortir de la tente, j'évitais de regarder l'horizon sali par la fumée des bûchers. Je préférais me concentrer sur les vivants.

Marcus veillait à me faire avaler régulièrement quelque chose. Un matin, alors qu'il montait la garde près de moi pour s'assurer que je faisais honneur à son petit déjeuner, Prest nous surprit en jaillissant en trombe sous la tente, le visage sombre.

— Prest ? dis-je en repoussant mon bol. Qui est atteint ?

— C'est Rafe. Venez, Captive.

Prest me montra le chemin. Marcus, qui refusait de me laisser porter quoi que ce soit, courait derrière moi avec ma sacoche. Je m'en étais d'abord indignée, mais en me retrouvant rapidement à bout de souffle, il me fallut bien reconnaître que je n'avais pas recouvré toutes mes forces.

Quelques petites tentes avaient été habilement groupées pour en former une plus grande. Prest souleva la portière de toile pour m'aider à entrer. Il y avait beaucoup de monde à l'intérieur, mais ce fut sur Rafe que mes yeux se posèrent immédiatement.

Il reposait sur une couche, trempé de sueur, des mèches de ses cheveux noirs plaquées sur son front, le visage d'une pâleur inhabituelle. Ses yeux écarquillés luisaient d'un éclat fiévreux. Ses lèvres remuèrent à peine quand il murmura :

— Captive...

Cela suffit à capter l'attention des femmes qui se trouvaient à son chevet et qui me dévisagèrent avec surprise. Quatre guerrières magnifiques, sans doute à peine plus âgées que Gils. Bien vite, elles retrouvèrent leur aplomb. Celle qui se trouvait accroupie près de la tête de Rafe essora dans un seau une compresse et la posa sur son front. Ce faisant, elle me lança à la dérobée un regard méfiant, de ses yeux verts dissimulés sous l'écran de ses longs cheveux noirs.

Celle qui se trouvait le plus près de moi, vêtue d'une cuirasse de cuir fauve, avait des cheveux bruns et bouclés coupés court.

— Captive, dit-elle en inclinant la tête, je suis Lasa du Cheval. Nous avons décidé de nous occuper de lui.

Ses yeux noisette brillaient de fierté et de confiance lorsqu'elle ajouta :

- Nous avons parlé à Gils. Il nous a dit ce que nous devons faire.
- Et nous le ferons bien !

La blonde qui venait de renchérir, de l'autre côté du lit, planta fièrement son épée dans le sol. Mais je lus la peur dans son regard. Avec un sourire rassurant, je lui répondis :

— Je n'en doute pas. Mais Rafe est un de mes gardes personnels, et j'aimerais m'assurer moi-même de son état. Cela vous semble possible ?

Les yeux noisette se fixèrent sur ceux de Lasa. Celle-ci dut acquiescer, car leur propriétaire se redressa et dit :

- Bien entendu, Captive. Je suis Soar, du Cerf.

Marcus me tendit ma sacoche mais resta à l'extérieur avec Prest. Les guerrières se poussèrent pour me laisser accéder au chevet de Rafe. Je m'accroupis et posai la main sur son front. Il me sourit faiblement.

- Je suis désolé, Captive...

Il était brûlant. La fièvre empourprait ses joues.

- Tu n'as pas à être désole. Depuis quand es-tu malade ?

Comme s'il ne comprenait pas ma question, il me fixa d'un air désemparé, clignant des paupières. C'était ainsi qu'il m'était apparu, la première fois, dans la tente qui servait d'infirmerie aux prisonniers firelandais, près du château royal de Fort-Cascade. Blessé à la tête, il avait été le premier à me laisser le soigner. Nous étions parvenus à communiquer grâce à un langage rudimentaire d'échange entre marchands que nos deux peuples avaient en commun. Il m'avait fallu du temps pour gagner sa confiance, mais grâce à lui j'avais pu soigner Simus et rassurer Joden sur mes

capacités à le faire.

— Aucune importance, lui assurai-je. Dors.

Soulagé, Rafe ferma les paupières et se détendit.

La cicatrice qu'il avait gardée de sa blessure, fine et livide, brillait sur sa tempe. La fille aux yeux verts retira la compresse de son front et la rinça soigneusement.

— Cela fait quelques heures qu'il est allongé, maugréa-t-elle en me défiant de nouveau du regard. Mais Gils nous a expliqué tout ce que nous devons savoir.

— Fylin ! s'insurgea Lasa. Par tous les Éléments, qu'as-tu fait de tes manières ?

Fylin inclina la tête d'un air penaude.

— Je vous demande pardon, Captive. Je suis Fylin, du Serpent.

— Et je suis Ksand, du Chat.

La dernière des infirmières de Rafe à se présenter mit un genou en terre pour soumettre à mon appréciation une jatte de tue-la-fièvre encore tiède.

— Gils a donné à Rafe une dose de calmant, reprit-elle. Et il nous a laissé cette potion pour faire baisser la fièvre.

— Selon ses instructions, ajouta Soar, nous lui avons enlevé ses armes et nous avons mis les nôtres hors de portée. Nous l'attacherons au lit si le délire le prend.

Une telle perspective n'avait pas l'air de lui déplaire... À l'extérieur de la tente s'éleva un grognement narquois, et je compris que Prest ne ratait rien de notre échange. Je me gardai bien, quant à moi, de sourire.

— Vous êtes donc prêtes à livrer cette bataille, dis-je avec assurance. Mais laissez-moi vous donner un autre flacon de tue-la-fièvre, au cas où...

En ouvrant ma sacoche pour y chercher le remède, je me dis que Rafe ne pouvait se trouver en meilleures mains qu'entre celles de ses charmantes amies. Même si j'avais voulu rester à son chevet, mes forces déclinantes ne me l'auraient pas permis. Sans compter que j'allais blesser l'orgueil de ces femmes en m'imposant. Je remis le flacon à Soar et conclus :

— Je suis rassurée de voir que Rafe est bien entouré et que vous vous occuperez au mieux de lui.

À l'extérieur s'éleva un autre grognement. Cette fois, c'était Marcus qui manifestait son approbation.

Les quatre femmes accueillirent ma déclaration avec un sourire

de soulagement. Fylin elle-même s'empressa de préciser :

— Nous irons chercher Gils si besoin est.

J'acquiesçai d'un hochement de tête et tendis la main pour caresser les cheveux du malade.

— Puissent les Cieux te porter chance, Rafe !

Ses paupières s'ouvrirent et ses yeux, soudain plus clairs, parurent me voir enfin.

— Vous devez choisir un autre garde, Lara.

Les quatre guerrières, impressionnées, étouffèrent sous leur main une exclamation de surprise.

— Inutile, répliquai-je en lui souriant. Prest et Isdra sont de taille à assurer ma sécurité jusqu'à ton retour.

— Je reviendrai dès que...

Il ne put finir sa phrase. Fermant les yeux, il sombra de nouveau dans l'inconscience.

— Ne t'inquiète pas, murmurai-je en espérant qu'il pouvait m'entendre. L'essentiel est que tu gagnes cette bataille.

Précipitamment, je me levai et quittai la tente en luttant pour ne pas laisser couler mes larmes.

— Avec ses quatre infirmières, dis-je à Prest et Marcus qui m'attendaient, Rafe n'a pas besoin de moi.

Les deux hommes échangèrent un regard de connivence.

— Rafe a toujours été très populaire, expliqua Prest. Un vrai charmeur. Il n'y a que Simus pour lui faire de l'ombre.

La comparaison me fit sourire, mais je me rembrunis bien vite en posant les yeux sur l'épaisse colonne de fumée qui s'élevait sans discontinuer de l'endroit où un village paisible s'était élevé autrefois.

Le lendemain, des éclats de voix à l'extérieur de ma tente m'incitèrent à jeter un coup d'œil pour découvrir Marcus dans ses œuvres. Il avait jeté son dévolu sur Joden, lui ordonnant en termes crus de s'asseoir un instant pour se reposer et se restaurer.

Finalement, ce fut en lui fourrant le bébé dans les bras qu'il vint à bout de sa résistance.

— Rends-toi utile et amuse-la un peu !

Pour calmer l'enfant qui s'agitait, Joden se mit à lui sourire et à lui parler en faisant de drôles de mimiques. Constatant son insuccès, et bien qu'au bord de l'épuisement, cet homme avisé tira alors de sa sacoche une grappe de grelots d'intimité.

Dès que leur tintement se fit entendre, les pleurs du bébé

cessèrent et ses petites mains potelées se tendirent pour les saisir. La joie du nourrisson trouvait un écho sur le visage de l'adulte. Une joie dont j'avais pu observer les effets chez tous ceux que Marcus avait déjà piégés ainsi, utilisant leur amour des enfants pour leur rendre courage en leur offrant un instant de répit.

Je retournai à ma tâche le cœur plus léger.

Quand je rejoignis Joden à l'extérieur quelques minutes plus tard, il était déjà beaucoup plus détendu et fredonnait en sourdine une chanson à l'enfant. Après l'avoir recouchée dans son couffin, il tenta de lui reprendre les grelots, mais elle s'y agrippa fermement et mordit avec entrain la lanière de cuir. Lui abandonnant le jouet improvisé, Joden revint s'asseoir sur un billot de saule et accepta le *kavage* et la soupe que Marcus lui tendait.

— Une véritable poigne de guerrière ! commenta-t-il en souriant. Quel nom les Éléments lui ont-ils donné ?

Repoussant derrière mon oreille une mèche de cheveux que le vent malmenait, je répondis :

— Son nom s'est hélas perdu. Nous l'avons trouvée dans le lit de sa mère – sa *thea* – morte à côté d'elle.

Tout en contemplant l'enfant d'un air pensif, Joden but sa soupe à petites gorgées.

— Ce n'est pas une mince affaire que de perdre un nom, déclara-t-il enfin.

Isdra nous rejoignit pour déposer une brassée de bois sur le feu de camp.

— Nous allons nous mettre à l'écoute des Éléments pour lui trouver un nouveau nom, poursuivit Joden. Puisqu'elle est encore très jeune, elle ne devrait pas en souffrir. Nous organiserons une cérémonie de baptême pour elle.

— C'est une Xyiane, commenta Isdra en s'époussetant. Nous devrions respecter la coutume de son peuple.

Joden reporta son attention sur moi.

— Nous donnons à nos enfants le nom d'un de leurs ancêtres, dit-il. Ou un nom qui plaît aux Éléments.

Isdra alla s'accroupir près du panier d'osier qui servait de couffin à l'enfant et suggéra :

— Nous pourrions lui donner le nom de sa *thea*. Rahel nous a dit qu'elle s'appelait Meara.

— Alors va pour Meara ! conclut Joden, satisfait. Il ne reste plus qu'à la tatouer.

Même si je savais à présent que la marque ne serait que temporaire, je frémis en imaginant comment Anna réagirait en découvrant que l'on avait traité ainsi une enfant de Xy.

— Rien ne presse, répliquai-je le plus fermement possible. Nous pourrons nous en occuper plus tard.

Joden signa sa capitulation d'un soupir et but une gorgée de *kavage*.

— C'est déjà bien de lui avoir trouvé un nom, admit-il.

Comme pour saluer son baptême, Meara agita les bras, faisant tinter les grelots. Son rire joyeux me rappela quelque chose.

— Au fait, Joden ! J'ai oublié de te dire que Simus m'a fait parvenir une lettre à ton intention. Je dois te la lire, pour nourrir le chant que tu dois composer sur lui.

Je m'attendais à une réponse enthousiaste, mais Joden ne me répondit pas. Le visage fermé, il se contentait de fixer le bébé.

— Joden ? m'étonnai-je.

— Je ne pense pas que je composerai ce chant, Captive.

Abasourdie, je le dévisageai sans comprendre.

— Naturellement... marmonnai-je enfin. Tu es fatigué et ce n'est pas le moment de songer à un chant. Je garde la lettre de Simus en réserve. Pour plus tard.

Joden, s'obstinant à m'ignorer, s'adressa à Marcus.

— Tous mes remerciements. Grâce à toi, je vais pouvoir poursuivre ma tâche.

— Inutile de me remercier... rétorqua Marcus sans s'étonner de son étrange comportement.

— Joden ? demandai-je. Quelle est cette tâche ?

Cette fois, il tourna les yeux vers moi :

— Je m'occupe des morts, Lara. Quelqu'un doit bien chanter pour eux, même si ce n'est qu'un instant.

Joden redressa le dos et se leva lentement.

— Captive... ajouta-t-il, donnez-moi une parole que je puisse emporter dans mon cœur, pour m'encourager.

— La maladie recule, dis-je sans hésiter. Le nombre de nouveaux cas s'est stabilisé.

Hochant la tête, il inspira profondément.

— Merci. C'est effectivement une parole d'espoir.

Un instant, ses yeux s'attardèrent sur le bébé, qui jouait toujours avec les grelots.

— Le Seigneur de Guerre a bien fait de retenir l'armée ici,

déclara-t-il. Je frémis à l'idée que cette horreur ait pu déferler sur la Grande Prairie.

— Les enfants et leurs *theas*... murmura sourdement Marcus. Ils auraient été les premiers touchés.

— L'avenir même des Tribus aurait été anéanti, renchérit Joden d'une voix glaciale. À cause d'un fléau de citadins.

Il n'était pas habituel de l'entendre parler ainsi.

— Joden ? m'étonnai-je.

Mais sans me répondre, il me salua d'un bref hochement de tête et tourna les talons.

Les heures s'ajoutaient aux heures, les nuits aux jours, pourtant le temps semblait suspendu. On ne comptait plus les morts. Je travaillais autant que cela m'était possible, dormais quand je ne pouvais garder les yeux ouverts plus longtemps, et mangeais lorsque Marcus m'y obligeait.

Je ne saurais donc dire quand exactement celui-ci parut au seuil de ma tente, pâle et défait, le bébé dans les bras.

— Lara ? Elle ne veut plus rien avaler.

— Elle a peut-être fini par comprendre à quel point le *gurt* a mauvais goût !

Je plaisantais, mais gagnée par son anxiété, je n'en menais pas large en le rejoignant.

— Je pensais qu'elle dormait, expliqua-t-il. J'ai vérifié plusieurs fois qu'elle ne s'était pas réveillée, mais je n'ai pas pensé à vérifier sa température.

Sous mes doigts, je trouvai le front de Meara brûlant de fièvre. Elle n'ouvrit pas les yeux. Pour seule réaction, un léger râle s'échappa de ses lèvres pâles.

— Par la Déesse ! m'écriai-je. Au lac, Marcus ! Vite !

Réagissant au quart de tour, il tourna les talons et détala dans le soleil couchant. Je pris le temps de m'emparer d'un flacon de tue-la-fièvre avant de me lancer à sa poursuite. Mes jambes tremblaient, mais je me forçai à courir, sous les regards curieux que suscitait notre course effrénée.

Marcus ne ralentit pas l'allure avant d'être entré droit dans le lac jusqu'à la taille, submergeant le bébé posé sur son bras. D'une main, il entreprit de le débarrasser de sa couverture et de ses langes, les laissant couler au fond. Luttant pour fendre l'eau aussi vite que possible, je le rejoignis alors qu'il commençait à bercer Meara dans l'eau. Le choc thermique ne lui avait pas fait ouvrir les yeux, ce qui

n'était pas bon signe. D'un doigt tremblant, je prélevai une noix de pâte marron foncé dans le pot et forçai le passage de ses lèvres pour lui en enduire le palais.

Ses paupières s'ouvrirent après avoir papilloté un instant, révélant ses prunelles sombres. Je sentis l'espoir renaître dans mon cœur, même si la maladie hantait indiscutablement ses yeux vitreux. Je m'attendais à la voir protester contre le goût amer du tue-la-fièvre, mais elle n'émit qu'un petit gémissement avant de laisser ses paupières se refermer.

Au fur et à mesure que la nouvelle se répandait dans le camp, une foule de plus en plus dense encombrait le rivage. Marcus, sans se laisser décourager, continuait de la bercer sur son bras, utilisant sa main libre pour lui asperger le visage. Ce faisant, il prenait garde à ne submerger ni sa bouche ni son nez.

Un bruit d'eau violemment remuée se fit entendre dans notre dos. Isdra, après avoir fendu la foule, accourait vers nous.

— Meara ? appela-t-elle.

— Sa vie ne tient qu'à un fil.

Je ne pus en dire plus. Le bébé demeurait inerte sur le bras de Marcus. Son corps nu était rouge, comme brûlé par le soleil. Isdra, haletante, porta les mains à ses joues.

— Elle est brûlante ! s'affola-t-elle.

— Lotus ? suggéra Marcus.

Je secouai négativement la tête.

— Pas pour les bébés. Trop dangereux.

J'avais emporté la tasse à bec de Meara. Isdra la remplit d'eau et tenta de la faire boire, mais elle refusa d'avaler et le liquide reflua par les commissures des lèvres.

— Laisse-moi essayer... suggéra Marcus.

En hâte, il fit passer le bébé dans les bras d'Isdra. Sa natte mouillée, le jouet favori de Meara, lui effleura la joue. À ce contact, l'enfant ouvrit les yeux et fixa le visage de la guerrière penchée sur elle.

— Ça va aller, ma beauté... parvint-elle à articuler, émue aux larmes. Ça va aller, tu verras.

Meara ferma les paupières, hoqueta brièvement, et lâcha son dernier souffle.

Je sentis mes jambes se dérober sous moi. Je ne pouvais accepter une telle mort, mais comment aurais-je pu m'en étonner ? Comment un bébé si petit, si fragile, aurait-il pu résister à une

maladie qui fauchait en quelques heures les plus solides guerriers ?

D'une main tremblante, je retins Marcus qui s'apprêtait à tenter de la faire boire. Il sursauta, m'adressa un regard chargé d'incompréhension, puis la réalité s'imposa à lui et son visage se tordit sous l'effet de la douleur.

— Par tous les Éléments, non !

La tête levée vers le ciel, il poussa un cri de souffrance. Isdra, l'imitant, hurla elle aussi sa détresse.

Une lamentation, en écho, s'éleva sur le rivage et prit de l'ampleur. La foule, comme un seul homme, exprimait son angoisse en un hululement funèbre, tel que je n'en avais jamais entendu. Pour tous les hommes et les femmes morts depuis des jours, il n'y avait eu aucune manifestation de désespoir. Mais pour l'unique bébé rescapé d'un village xyian, ces guerriers laissaient spontanément libre cours à leur chagrin.

Ce fut sans doute la vue de Marcus, sanglotant à chaudes larmes, la tête baissée, qui m'emplit d'une rage noire. Sans réfléchir à ce que je faisais, je pris le corps sans vie de Meara des bras d'Isdra et le retournai. Sa poitrine étroite dans une de mes mains, je laissai retomber l'autre dans son dos, encore et encore, psalmodiant intérieurement une prière désespérée.

Je vous implore, par pitié, notre déesse de la Grâce et de la Guérison. Ne laissez pas faire ça !

Marcus tendait le bras pour me faire cesser quand je sentis Meara hoqueter faiblement.

Le cœur battant à se rompre, n'osant regarder Isdra pour ne pas éveiller de fausse joie, je retournai l'enfant et le pris aux aisselles. Entre mes mains, le petit corps se raidit. Je retins mon souffle tandis que Meara, le visage crispé, retrouvait le sien et emplissait ses poumons.

Aussitôt, un cri de protestation, un merveilleux, un délicieux vagissement de bébé furieux s'éleva.

L'émotion fut trop forte. Mes jambes faillirent me trahir. Marcus et Isdra m'encadrèrent fermement et m'aidèrent à placer Meara contre mon épaule. Blottie contre moi, elle put exprimer sa détresse en hurlant à pleins poumons, le corps tremblant, secouée par une toux rauque.

Une éruption de cris de joie souleva la foule. Nous soutenant l'un l'autre, nous pataugeâmes jusqu'à la berge. Des mains se tendirent pour nous aider à regagner la rive. Nous nous laissâmes tomber à

genoux, bientôt imités par ceux qui nous entouraient. En pleurs, je posai ma tête sur l'épaule d'Isdra.

Tandis que la foule des guerriers bouillonnait autour de nous, Meara continuait à se déchaîner. Les yeux pleins de larmes, elle hurlait sans discontinuer. Quelqu'un nous tendit un linge et Isdra l'en enveloppa pour l'essuyer. Je pris dans mes mains ses parfaits petits pieds qui dépassaient afin de les réchauffer. Jamais je n'avais été aussi heureuse d'entendre un bébé pleurer. Passant un bras autour des épaules d'Isdra, je fermai les paupières et nous la berçâmes doucement entre nous.

Elle n'était qu'un bébé sans nom, seule rescapée de son village. Alors que tant de femmes et d'hommes avaient perdu la vie, en quoi sa survie était-elle si importante à nos yeux ? Et pourtant, tout le monde s'émerveillait de ce miracle et y puisait une source d'espoir. Je laissai s'échapper de mes lèvres un long soupir, regrettant de ne pouvoir manifester ma joie autrement. J'étais épuisée. Tout ce que je pouvais faire, c'était prendre appui sur Isdra en essayant de contenir mes sanglots.

— Voilà ce qui arrive à ceux qui sont maudits !

La voix d'Iften tomba sur nous comme une lame, me tirant de ma torpeur. Les mains sur les hanches, il se tenait au premier rang de la foule rassemblée autour de nous, en une attitude de défi.

— Cette malédiction venue des villes ne respecte rien ni personne, reprit-il. Pas même les enfants.

Marcus le foudroya du regard.

— Ce n'est pas une malédiction !

— Couvre-toi, infirme ! lança Iften avec un rictus de mépris. Il ne te suffit pas d'avoir souillé les eaux de ce lac ? Tu veux en plus offenser les Cieux ?

Je retins mon souffle, certaine de voir Marcus exploser de rage. Mais tout au contraire, il se laissa glisser sur le sol. Un bras sur la tête, il s'aplatit face contre terre, comme s'il aurait voulu s'y engloutir.

À son tour, Isdra tint tête à Iften.

— Ce n'est pas une malédiction. C'est une maladie, comme la Captive nous l'a expliqué.

Il y eut un remous parmi la foule, et de nulle part une cape atterrit devant Marcus. Sans rien dire, il la drapa sur ses épaules, ajustant soigneusement la capuche.

D'un coup de menton dédaigneux, Iften désigna la colonne de

fumée qui montait à l'horizon.

— Quelle belle consolation, les explications de la Captive ! Et quel beau miracle, qui reprend à la mort une vie gâchée par la crasse et les turpitudes des siens !

Marcus lutta pour se mettre debout et se ruer sur le chef de guerre, mais je l'en empêchai en le retenant par le bras. Isdra soutenait son regard sans faiblir, tout en berçant l'enfant contre son épaule.

— En ce qui me concerne, conclut Iften sèchement, je me tiens en réserve pour sauver ce qui pourra l'être de cette armée le moment venu. Je vous laisse à vos petites affaires.

Il tourna les talons et fendit les rangs de la foule.

Marcus se laissa retomber sur le sol. Je m'affaissai contre lui et il me fit partager sa cape. Nous restâmes ainsi un long moment, en état de choc, cernés par la foule silencieuse.

Soudain, des mains chaudes se refermèrent autour des miennes. Je relevai la tête et vis Ortis, cet homme imposant à la voix de stentor, accroupi devant moi.

— Joden n'est pas ici, me dit-il gentiment. Puis-je avoir l'honneur ?

Ne sachant de quoi il retournait, j'adressai un coup d'œil à Isdra et Marcus, qui hochèrent la tête. Je fis donc de même, et Ortis entonna de sa voix profonde :

— Le Feu te réchauffe.

La foule lui répondit à l'unisson, avec tant de ferveur que je sentis les cheveux se dresser sur ma nuque.

— Rendons grâce aux Éléments !

— La Terre te porte ! enchaîna Ortis d'une voix plus forte.

— Rendons grâce aux Éléments !

— Les Eaux te soutiennent.

— Rendons grâce aux Éléments !

— L'air emplit tes poumons.

— Rendons grâce aux Éléments !

Ortis s'exclama, les bras levés au ciel :

— Rendons grâce aux Éléments pour la vie de cet enfant, et pour le pouvoir de la Captive !

Un cri de triomphe retentit. Autour d'Isdra, hommes et femmes se bousculaient pour caresser un pied, une joue du bébé. Aucun sourire sur les visages, mais une joie sereine et des larmes. Beaucoup s'inclinaient également devant moi.

Lorsque la foule commença à se disperser, Ortis reprit la parole.

— Vous avez besoin de vous reposer, Captive. Laissez-nous prendre soin d'elle.

Les joues baignées de larmes, je levai les yeux vers lui.

— Il faut la tenir droite, Ortis. Et veiller régulièrement à lui désencombrer les bronches.

Les cris de Meara s'étaient un peu calmés, de même que sa toux. Isdra, qui la tenait sur son épaule, lui caressait doucement le dos. Quelqu'un avait récupéré une couverture chaude. Marcus l'en enveloppa. En les voyant déployer des trésors d'habileté et de tendresse pour s'assurer que ses minuscules pieds seraient protégés du froid, mes larmes coulèrent de plus belle.

Enfin, nous parvîmes à nous mettre debout. Me voyant tendre les bras vers Meara, Marcus posa la main sur mon avant-bras.

— Non, Captive.

— Vous avez été malade, ajouta Ortis en utilisant le mot *xyian*. Il ne manque pas de bras, ici, pour s'occuper d'elle. Cela nous remontera le moral.

Je lançai un regard incertain à Isdra.

— N'ayez crainte, Lara... me dit-elle. Je veillerai personnellement à ce qu'on s'occupe bien d'elle. Ne vous ai-je pas donné ma parole ?

Je hochai la tête à contrecœur. Marcus m'aida à me mettre en marche tandis qu'Isdra emportait Meara.

— Déshabillez-vous ! m'ordonna Marcus dès que nous eûmes rejoint l'infirmerie. Il faut vite vous débarrasser de ces vêtements mouillés.

J'étais si abattue que je restai inerte.

— Tu es aussi mouillé que moi, protestai-je.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais envoyer chercher des vêtements pour nous deux.

Il sortit un instant et je l'entendis héler quelqu'un. Je parvins à éléver mes mains au niveau de mon col mais ne pus aller plus loin. Marcus revint. En me découvrant statufiée sur place, il fondit sur moi et m'ôta ma tunique d'un seul mouvement souple.

— Les vivants ont besoin de vous, Captive ! maugréa-t-il. Plus que les morts. Vous devriez retourner à la tente de commandement. J'ai fait place nette, là-bas. Il n'y a plus trace de ce goret qui se prend pour un chef.

Un sourire triste passa sur mes lèvres.

— J'ai besoin de rester ici, Marcus. Je m'y sens mieux.

Me voyant frissonner de la tête aux pieds, il alla chercher une couverture sur ma couche et m'en entoura les épaules. La laine rugueuse me réchauffa rapidement.

Sans autre forme de procès, Marcus tendit les mains sous la couverture et baissa mon pantalon. Puis, m'ayant fait asseoir sur un billot, il entreprit doter mes bottes.

— *Kavage*, soupe et sommeil ! s'exclama-t-il. Voilà ce qu'il vous faut.

Sachant que son agitation lui permettait de tenir le coup, je serrai la couverture contre moi et dit :

— C'est ce qu'il te faudrait aussi.

— Moi, je n'ai pas été malade ! s'exclama-t-il en venant à bout de ma première botte. Et je n'ai pas l'intention de le devenir. Que penserait le Maître, s'il vous voyait ainsi ?

De nouvelles larmes m'emplirent les yeux. Sans doute Keir me blâmerait-il, et à juste titre, à cause de la maladie du bébé et de tout ce qui avait résulté de mon imprudence.

— Nous devrions lui envoyer un message pour lui expliquer ce qui s'est passé. Avant que quelqu'un d'autre ne le lui apprenne.

— Je m'en suis occupé, Captive. À l'heure qu'il est, il est déjà au courant.

Un bruit se fit entendre à l'entrée de la tente. Marcus se précipita pour intercepter le malheureux qui s'y présentait.

— Un peu de respect, c'est trop demander ? l'entendis-je aboyer. La Captive a bien mérité un peu d'intimité. N'entre jamais ici sans t'être annoncé, ou tu auras affaire à moi !

Il revint porteur d'un paquet de vêtements et d'un pot de *kavage* brûlant. Après avoir placé un bol de soupe à portée de ma main, il me regarda avaler la première gorgée du *kavage* qu'il venait de me servir. Tout en buvant, je le fixai d'un œil critique. Trempé jusqu'à l'os, il était transi.

— À ton tour, dis-je fermement. Change-toi, Marcus.

Il hésita.

— Ici ?

— Pourquoi pas ? J'ai déjà vu un homme nu, tu sais...

Haussant les épaules, il se débarrassa de sa tunique, dénudant un torse d'une extrême pâleur. Cela ne manqua pas de m'étonner puisque tous les autres guerriers – Keir y compris – devaient à leur vie au grand air d'être tannés par le soleil. La peau de Marcus, elle, était d'une blancheur laiteuse, à l'exception des marques

boursouflées laissées par ses brûlures. Il était tout en muscles et couturé des cicatrices laissées par de nombreux combats.

Lorsqu'il glissa les doigts dans sa ceinture pour baisser son pantalon, je détournai pudiquement les yeux. Et sans rien sur quoi se fixer, ceux-ci ne tardèrent pas à se fermer. Je me sentis bâiller à m'en décrocher la mâchoire. Marcus vint me débarrasser de ma tasse de *kavage* juste avant qu'elle ne tombe au sol.

— La soupe devra attendre, dit-il.

Me soutenant par les épaules, il me guida en douceur jusqu'à ma couche, sur laquelle il m'aida à m'allonger. Il me recouvrit soigneusement de mes couvertures et je me blottis dans ma literie avec un soupir. Un grand lit du palais royal de Fort-Cascade ne m'aurait pas paru plus confortable.

— Il faudrait que je surveille la cuisson du tue-la-fièvre, protestai-je pour la forme. Et je voudrais prendre des nouvelles de Rafe...

— Dormez ! m'ordonna Marcus. Il ne doit pas y avoir grande différence entre votre cuisine et la mienne. Je surveillerai le tue-la-fièvre. Et j'enverrai quelqu'un prendre des nouvelles de Rafe.

Un ultime scrupule me fit battre des paupières.

— Mais... et toi ? Tu es fatigué aussi.

— Je me reposerai dès qu'Isdra sera revenue.

Je ne pus réprimer un nouveau bâillement. Ce fut d'une voix ensommeillée que je lui demandai ensuite :

— Marcus ? Qu'est-ce que ça signifie, « au-delà des neiges » ?

Il garda le silence si longtemps que je crus qu'il n'allait pas me répondre.

— Dans la Grande Prairie, expliqua-t-il enfin, nous croyons que l'âme de nos morts voyage à nos côtés jusqu'à la plus longue nuit d'hiver.

— Le solstice, précisai-je en me blottissant frileusement sous mes couvertures. Le jour le plus court, la nuit la plus longue.

— Exactement. Cette nuit-là, donc, qui coïncide souvent chez nous avec les premières neiges, nous pleurons une dernière fois nos morts, pour que leur âme libérée puisse voyager jusqu'aux étoiles.

Une fois de plus, je pus constater à quel point nos peuples et nos cultures différaient. Au royaume de Xy, la nuit du solstice d'hiver symbolisait le mariage mystique entre la Dame de la Lune et des Étoiles et le dieu Soleil. Pour nous, il s'agissait d'une nuit de fête.

Je bâillai de nouveau, si fort que j'entendis craquer mes

mâchoires. Puis j'entrouvris les paupières et découvris Marcus assis à côté de moi. Afin de veiller à la fois sur mon sommeil et sur la cuisson du tue-la-fievre qui bouillonnait dehors sur un feu de camp, il avait relevé la portière de la tente. Dans cette position, les flammes illuminaien le côté gauche de son visage, ravagé par les brûlures.

— Marcus ?

— Pas encore endormie ? maugréa-t-il.

— Ta vue n'est pas offensante, tu sais.

L'espace d'un instant, il parut infiniment triste.

Puis un pâle sourire glissa sur ses lèvres.

— Dans vos yeux, Lara... murmura-t-il. Uniquement dans vos yeux. Dormez, à présent !

Pour lui faire plaisir, je baissai mes paupières et repris :

— S'il te plaît, Marcus... dis-moi que demain tout sera terminé et que tout ira mieux.

Il y eut une longue pause, puis sa voix s'éleva, basse et tranquille.

— Tout ce dont je peux être sûr, Captive, c'est que demain le soleil se lèvera comme chaque jour. Je ne peux rien vous offrir de plus. Mais rien de moins non plus.

Et curieusement, cela me réconforta. Laissant échapper un soupir de bien-être, je trouvai refuge dans le sommeil.

Je m'éveillai à l'aube, lorsque Gils pénétra sous ma tente, reclus de fatigue, en quête d'une nouvelle provision de tue-la-fievre. Réprimant un bâillement sous ma main, je pris le temps de me lever et de remonter mes cheveux, avant d'aller demander à Prest d'aller chercher du *kavage* et de la nourriture pour tout le monde.

Puis, me tournant vers mon apprenti, je l'examinai d'un œil soupçonneux :

— Depuis combien de temps n'as-tu pas dormi ?

Gils me fixa d'un œil hagard, laissant tomber sa sacoche à ses pieds.

— Je... je ne sais pas, Captive. Je ne me rappelle plus.

D'autorité, je le poussai vers ma couche, sur laquelle il s'assit pesamment.

— Pour commencer, dis-je en me campant devant lui, tu vas avaler un peu de nourriture et me raconter ce qui se passe dans le camp. Comment se porte Rafe ?

Gils prit une profonde inspiration et commença par les bonnes nouvelles. Rafe allait de mieux en mieux et avait toutes les chances

de s'en sortir. Puis il me fit un décompte des nouveaux cas, des morts et des convalescents. Pour m'occuper en l'écoutant, je mis un peu d'ordre sur ma table de travail. Au fur et à mesure de ses explications, j'entendis sa voix devenir pâteuse. Son débit ralentit. Ses explications se firent confuses. Et quand Prest apparut, mon apprenti s'était endormi comme une masse sur ma couche.

Marcus, chargé d'un grand plateau de ravitaillement, emboîta le pas à Prest. En découvrant Gils endormi, il eut un grognement de satisfaction.

— Ça ne peut que lui faire du bien, marmonna-t-il en déposant le plateau.

Prest préféra aller se restaurer dehors. Marcus, la mine sévère, me désigna un siège et vint me servir une tasse de *kavage* et un bol de bouillie. Docilement, je me laissai faire et mangeai.

Dans son sommeil, avec ses yeux cernés et ses boucles rousses qui lui mangeaient le visage, Gils paraissait plus jeune encore. Le voir si épuisé me fendit le cœur.

Je laissai mon regard dériver à travers la tente et aperçus, dans un coin, le panier d'osier qui était devenu le couffin de Meara. Un panier vide et abandonné.

Je me figeai instantanément. Sur ma langue, la bouillie prit un goût de cendre tandis que les souvenirs de la veille affluaient en masse. Comment avais-je pu oublier ?

Marcus, qui n'avait rien raté de ma réaction, s'empressa de préciser :

— J'aurais dû vous le dire tout de suite, Captive. Elle se remet très bien. Pardonnez-moi de vous avoir laissée dans le doute.

Envahie par le soulagement, je laissai fuser un petit rire.

— Tu es tout pardonné, Marcus. Vu notre état de fatigue, difficile de penser à tout.

Marcus alla ramasser le couffin de Meara et plia avec soin sa literie.

— Finissez de manger. Ensuite, nous irons prendre de ses nouvelles.

Il avait parlé d'un ton bourru, mais le sourire attendri qui s'attardait sur ses lèvres alors qu'il pliait les affaires de Meara démentait cette rudesse.

Quelques brins de lavande avaient glissé du panier sur le sol. Je me levai pour les ramasser et les portai à mes narines. L'odeur en était toujours vivace et fraîche.

Afin de pouvoir les réutiliser pour parfumer les couches propres du bébé, je les fourrai dans ma poche.

Un bruit ayant attiré notre attention, nous tournâmes la tête, Marcus et moi, vers l'entrée de la tente. Prest venait d'y apparaître. En découvrant sa mine sombre, je tressaillis.

- Prest ? demandai-je d'une voix sourde.
- Il faut venir, Captive.
- Qui est... ?
- C'est le Seigneur de Guerre.

9

Le cœur au bord des lèvres, je repoussai la portière de toile de notre chambre, clignant des paupières pour ajuster mon regard à la douce pénombre qui régnait à l'intérieur. Marcus, qui me suivait, fit halte derrière moi, luttant pour retrouver son souffle.

Keir était assis sur notre lit, la tête basse et le menton reposant sur la poitrine, les mains crispées enserrant ses genoux. En m'entendant pénétrer dans la pièce, il releva les yeux et me sourit. En dépit du manque de lumière, je vis tout de suite le voile de sueur qui faisait luire son front et ses joues.

Avant de le rejoindre, je pris le temps nécessaire pour calmer ma respiration et ralentir les battements de mon cœur. Quand je m'assis enfin sur le lit près de lui, l'odeur désagréable et caractéristique de la maladie m'assaillit.

— Depuis combien de temps ? m'enquis-je en posant la main sur son front.

— Pas très longtemps, répondit-il.

Marcus, qui s'était agenouillé devant lui pour lui ôter ses bottes, haussa les épaules.

— Comme cela fait des jours que vous vous surmenez sans vous en rendre compte, maugréa-t-il, vous pouvez être malade depuis longtemps sans l'avoir remarqué.

— Dois-je aller réveiller Gils ? demanda Prest.

— Il faut aussi prévenir Iften, déclara Keir d'une voix altérée par la douleur. Puisque Simus n'est pas là, c'est lui le second. Je dois lui confier le commandement de l'armée.

Prest acquiesça et s'éclipsa.

Marcus, après avoir mis de côté la première botte, s'escrimait sur la seconde.

— J'aurais dû le tuer quand il a défié votre autorité lors de ce *senel* à Fort-Cascade...

Keir soupira et ferma les yeux.

— Qui sait ? conclut-il avec lassitude. Qui peut dire ce qui aurait été le mieux ?

Me rapprochant de lui, je posai mes mains sur ses épaules et les massai doucement.

— Lara... reprit-il à mi-voix, on m'a chanté tes exploits sur tous les tons. Tu ressuscites les morts, à présent ?

Je luttai pour retenir mes larmes. Où trouvait-il la force de plaisanter alors que la maladie assiégeait son corps ?

— Nous devons discuter, reprit-il d'une voix de plus en plus faible. Nous devons nous mettre d'accord sur ce qui se passera si quelque chose devait...

— Rien ne t'arrivera ! protestai-je avec véhémence. Si Meara peut survivre à cette maladie, tu le peux aussi.

Cela le fit rire, mais j'étais loin de partager son hilarité. En luttant pour le défaire de sa cuirasse, mes doigts tremblaient.

— Un bon seigneur de guerre se doit d'envisager toutes les éventualités, s'entêta-t-il. Si je me prépare au pire, c'est en espérant l'éviter.

Pour le faire taire, je lui ôtai sa tunique. Lorsque sa tête réapparut, je passai les doigts dans ses mèches brunes emmêlées et trempées de sueur. Levant les yeux vers moi, il attrapa ma main et la porta à sa joue :

— Si le pire devait advenir, je veux que tu quittes ce camp sans attendre mon dernier souffle.

— Jamais ! lançai-je spontanément. Je ne te quitterai pas.

— Ma petite Xyiane entêtée...

Le front plissé par la douleur, il ferma les yeux et frotta ma main contre sa joue.

— Tu as mal... constatai-je. Il faut te mettre au lit. Je vais te donner une potion qui atténuerà la migraine.

— Je dois d'abord parler à Iften et Isdra.

Afin d'aider Marcus à le débarrasser de son pantalon, Keir essaya de se soulever en prenant appui sur ses bras. Voyant qu'il n'y parvenait pas, Marcus fit en sorte de parvenir à ses fins sans que cela se remarque.

Quand Keir se fut enfin alité, je rabattis soigneusement la literie sur lui. D'un geste machinal, je le vis tendre le bras pour disposer ses armes à portée de main. Marcus retint son poignet. Une douleur poignante se peignit sur les traits de Keir lorsqu'il comprit à quel sacrifice il devait consentir. Marcus se pencha pour lui murmurer

quelque chose à l'oreille que je ne compris pas. Cela parut le rassurer, et ce fut sans protester que Keir regarda son aide de camp emporter ses armes hors de la chambre.

Dès que nous fûmes seuls, il tourna la tête vers moi.

— À présent, tu vas devoir m'attacher.

Je m'assis sur le lit et posai la main sur son front. Déjà, sa température avait fortement augmenté.

— Pas tout de suite, assurai-je néanmoins. Ce n'est pas encore nécessaire.

Keir sortit un bras de sous les couvertures et le passa autour de mon cou pour m'attirer à lui. Je me laissai glisser contre sa poitrine, puisant force et réconfort à son contact.

— Ainsi, lança une voix dans notre dos, te voilà maudit à ton tour !

Je me redressai pour découvrir Iften sur le seuil. Isdra et Gils, derrière lui, le regardaient sans aménité. Lentement, je me mis debout. J'aurais préféré tourner le dos à un serpent qu'au second de l'armée firelandaise... Iften irradiait d'une joie mauvaise. Il ne prenait même pas la peine de masquer le plaisir que lui procurait la nouvelle de la maladie du Seigneur de Guerre.

Peut-être parce qu'il n'avait plus la force de les ouvrir, Keir garda les yeux clos pour lui annoncer :

— Iften... je te confie le commandement de l'armée jusqu'à ce que je sois guéri.

Marcus nous rejoignit, chargé d'un baquet d'eau froide et de compresses.

— Le commandement, lança-t-il en fixant Iften avec hargne, mais pas la tente !

Iften lui adressa un regard méprisant.

— Comme si j'avais besoin de ça, inf...

Il fit un effort manifeste pour se ressaisir, affichant avec ostentation un sourire satisfait.

— N'ayez aucune crainte, Seigneur de Guerre. Je me charge de réunir les chefs de guerre pour les informer de ce changement à la tête de l'armée.

Sur ce, il tourna les talons et s'apprêta à sortir.

Je bouillais intérieurement de le voir traiter Keir avec tant de désinvolture. En un instant, ma décision fut prise.

— Pas si vite, Iften !

Il se figea et lentement se retourna.

— Oui ?

— Tu peux les réunir, mais c'est *moi* qui leur parlerai au nom de Keir.

Ses yeux bruns scintillèrent de colère.

— Je ne vois pas en quoi c'est nécessaire, lâcha-t-il sèchement. Je suis le second, Captive.

Je soutins son regard sans ciller :

— Certes. Mais je suis la Captive, Iften.

Il me dévisagea avec une haine non dissimulée. Puis il inclina le buste et sortit en trombe, bousculant ceux qui se trouvaient sur son passage.

— Puissent les Éléments lui infliger la peste ! fulmina Marcus.

En pénétrant dans la chambre, Isdra et Gils opinèrent du chef. Déjà, mon apprenti fouillait sa sacoche à la recherche des remèdes nécessaires.

— Une maladie n'a rien à voir avec la volonté divine, rappelai-je doucement. Elle ne peut être une malédiction.

Munie d'une compresse humide, je me penchai pour éponger le front de Keir. À ce contact, il ouvrit les yeux et me prit la main.

— Les bardes chanteront les louanges de ma Captive pour le millénaire à venir ! s'exclama-t-il.

Sa voix était pâteuse, ses yeux brillaient de fièvre. La culpabilité qui me rongeait depuis des jours se cristallisa dans mon cœur. Ce que les bardes chanteraient, ce serait la femme dont la stupidité et l'arrogance n'avaient pu empêcher la destruction de tout un village et avaient mis en péril l'armée firelandaise !

Gils me tendit la tasse de calmant qu'il avait préparée, mais Keir la repoussa fermement quand je l'approchai de ses lèvres.

— Je n'ai aucun droit de te demander cela, dit-il en se tournant vers Isdra. Je le fais non pas en tant que Seigneur de Guerre, mais en tant qu'ami. Veux-tu...

Posant la main sur la poignée de son épée, elle le coupa :

— Vous n'avez rien à demander. Je veillerai à mettre la Captive en sécurité avant de partir pour les neiges.

— Moi de même, ajouta Marcus.

— Et moi aussi, renchérit Gils d'une voix tremblante.

Surpris, Keir dévisagea le jeune homme, qui précisa :

— J'ai beau être inexpérimenté, j'ai très bien compris ce que je faisais, Seigneur de Guerre.

Manifestement ému, Keir hocha la tête.

— Je vous en remercie tous.

Sans protester autrement qu'en grimaçant, il accepta ensuite de boire la potion que je lui présentais. Puis il ferma les yeux et commença à se relaxer. Je le pensais totalement endormi lorsque je l'entendis murmurer :

— Captive ?

— Je suis là, répliquai-je en me penchant sur lui.

— En tant que Seigneur de Guerre et suzerain du royaume de Xy, je t'ordonne de te conformer à ma volonté. Retourne à Fort-Cascade !

J'approchai mes lèvres de son oreille et murmurai :

— Flamme de mon cœur... il n'y a qu'un moyen pour toi de me faire obéir à ta volonté.

Ses paupières battirent un instant. Ses yeux étaient flous quand ils se fixèrent sur moi, mais j'y lus la question muette qu'ils contenaient et à laquelle je répondis :

— Guéris !

La griserie du pouvoir ressentie quelques jours plus tôt avait fait place en moi à une peur panique. Les chefs de guerre – ou leurs représentants – attendaient que je prenne des décisions affectant une armée entière. Je sentais le poids de ces responsabilités peser lourdement sur mes épaules, et je mesurais mieux ainsi la pression que subissait Keir jour après jour.

J'avais demandé à Joden d'assister à la réunion, espérant trouver un allié en lui et puiser du réconfort dans sa présence. Mais depuis qu'il s'était installé comme à contrecœur non loin de moi, il gardait la tête basse et les yeux fixés sur le sol.

Le vent jouait avec les mèches de mes cheveux, que je devais sans cesse repousser de mon visage. Iften se tenait un peu en retrait. Isdra et Prest montaient la garde dans mon dos. À ma demande, nous avions formé un grand cercle à l'extérieur de la tente de commandement. Marcus était resté au chevet de Keir. Ce dont ce dernier avait besoin, c'était de concentrer ses forces sur la guerre qui l'attendait, pas sur celle qu'il ne pouvait plus mener.

J'étais morte de peur, mais ne devais surtout pas le montrer. Il me fallait afficher une confiance en moi que j'étais loin de ressentir devant ces chefs de guerre que pour la plupart je ne connaissais pas. Je me maudissais de ne pas avoir, lors des *senels* auxquels j'avais assisté, prêté davantage attention aux rapports de force. Sur qui pouvais-je compter, et de qui devais-je me méfier ?

— Le Seigneur de Guerre est tombé malade, commençai-je.

N'ayant suscité aucune réaction de surprise, je pris une ample inspiration et poursuivis :

— En son absence, examinons d'abord où en est l'armée afin de prendre les décisions qui s'imposent. Où est Sal ?

Une femme, s'avançant d'un pas, inclina la tête :

— Captive, Sal est tombée malade elle aussi. Elle en est au stade de la toux et m'a chargée de la représenter devant vous. Je m'appelle Telsi. En résumé, je peux vous dire que l'approvisionnement en nourriture est satisfaisant, même si au train où vont les choses les ressources du pays seront bientôt épuisées.

Telsi se mit à décrire en détail l'état de ses stocks, ce qui me fit gagner quelques précieux moments de réflexion.

Je n'étais peut-être pas une meneuse d'hommes, mais j'étais une bonne guérisseuse. Je décidai donc, en fonction des symptômes repérables dans cette assemblée, d'établir un diagnostic et si possible un traitement.

Mon regard se posa sur Iften, qui faisait mine d'écouter Telsi, le visage fermé. De tous les chefs de guerre, il était sans aucun doute le plus « malade ». La haine que Keir lui inspirait était une plaie infectée qui l'élançait sans relâche, lui ôtant toute objectivité.

Wesren se tenait à côté de lui, épaule contre épaule. Lui aussi était atteint, mais moins gravement. Son opposition à Keir ressemblait davantage à une adhésion à Iften.

Telsi achevait son rapport.

— Nous pouvons tenir encore quelques jours. Ensuite, les équipes de ravitaillement devront ratisser plus large.

— Sois remerciée pour ce très clair exposé, Telsi.

Elle me sourit en inclinant le buste, ce que je choisis d'interpréter comme un signe de soutien de sa part.

Aret s'avança d'un pas et prit le relais.

— Les chevaux se portent parfaitement bien, Captive. Ils ne manquent ni d'eau ni de nourriture. Nous les avons examinés attentivement. Rien ne laisse penser qu'ils aient pu attraper cette... maladie.

Je la remerciai d'un sourire, elle aussi, mais elle ne me le rendit pas. Regagnant sa place, elle se contenta d'incliner la tête, ce que je choisis d'interpréter comme un signe de neutralité.

Wesren fit à son tour son rapport, d'un ton haché et sans me regarder.

— L'organisation du camp a été maintenue aussi bien que possible... étant donné la situation. Mais je crains de gros problèmes si celle-ci devait perdurer.

En se reculant d'un pas, il chercha du regard l'approbation d'Iften, ce qui ne me surprit en rien. Il était clair à présent que je ne devais pas compter sur lui.

Ortis prit ensuite la parole, après s'être incliné avec respect devant moi.

— Mes éclaireurs participent à la lutte contre le mal qui nous frappe. Nous montons aussi bonne garde en périphérie du camp, mais il n'y a eu jusqu'à présent de ce côté aucun problème, ni aucun signe d'un ennemi potentiel.

Étant donné ce qui s'était passé au bord du lac après le sauvetage de Meara, je pensais ne pas me tromper en considérant comme acquis le soutien de ce chef de guerre.

Uzaina et Tsor lui succédèrent, et je compris que de leur côté les choses étaient moins claires. Tous deux lancèrent un regard en biais à Iften, avant que Tsor ne se décide à se présenter devant moi.

— Nous n'avons pas grand-chose à signaler, Captive, étant donné que nos responsabilités sont liées à la marche de l'armée.

Tsor consulta Uzaina du regard. Celle-ci haussa les épaules et Tsor conclut abruptement :

— Nous aidons aux secours sur la berge.

Je les remerciai d'un hochement de tête. Je n'étais pas tout à fait sûre de moi, mais il me semblait que tous deux réservaient leur décision. Cette réserve s'expliquait aisément. Pourquoi montrer un soutien trop appuyé à Keir alors qu'il pouvait disparaître ?

À cette idée, je déglutis péniblement en reportant mon attention sur Yers, qui à son tour s'inclinait devant moi.

— Je n'ai moi non plus pas grand-chose à signaler, commença-t-il. Les guerriers restent disciplinés...

— Pour l'instant ! le coupa rageusement Iften.

Yers le foudroya du regard, mais je le pris de vitesse pour répliquer :

— Il n'y a aucune raison pour que la discipline ne soit pas maintenue. Keir sera sur pied dans quelques jours.

— Et si ce n'est pas le cas ? insinua froidement Iften.

Je décidai de l'ignorer.

— Pour ma part, je vais me consacrer au rétablissement du Seigneur de Guerre, avec l'aide de Marcus. Gils sera en charge du

reste des malades.

— Quelle surprise ! s'exclama Iften d'un ton railleur. La Captive ne serait donc capable de soigner son seigneur et maître qu'en négligeant tous les autres ?

Avant de lui répondre, je passai en revue la réaction des autres. Telsi, Yers et Ortis réprouvaient manifestement l'attitude d'Iften, mais Wesren, Uzaina et Tsor ne lui témoignaient aucune hostilité. Quant à Aret, elle paraissait indécise.

Réprimant la colère noire que m'inspiraient les paroles fieilleuses du second, je m'efforçai au calme. Je ne pris le risque de lui répondre que lorsque je fus certaine de le faire posément.

— Je n'ignore personne. Il est le Seigneur de Guerre, et je suis sa Captive. Ma place est à son chevet.

— Sa Captive, uniquement tant qu'il est vivant, Xyiane.

Ces paroles ouvertement insultantes provoquèrent un frémissement d'indignation, mais je n'étais pas prête à céder à la provocation.

— Chacun à sa place, Iften. Tu es le second, mais je suis la Captive.

Un sourire dédaigneux sur le visage, Iften fit mine de s'incliner.

— Je le répète : pour l'instant, Xyiane... En tant que second, mon devoir consiste à me retirer sous ma tente pour me préserver de cette infection que tu as amenée parmi nous. Ainsi, lorsque cette armée aura besoin d'un nouveau chef, je serai prêt.

Sans rien ajouter, Iften tourna les talons et s'éloigna.

Un long silence s'ensuivit. Ne sachant quelle attitude adopter, les chefs de guerre échangeaient des regards gênés. Mais s'il y avait une chose que j'avais apprise au contact de Keir, c'était de savoir couper court.

— Merci à tous de votre participation ! lançai-je avec aplomb. Je vous ferai prévenir lorsque Keir sera guéri.

Je retins mon souffle en constatant que ma déclaration ne suscitait aucune réaction. Puis Aret salua d'un coup de menton et s'en alla. Les autres l'imitèrent progressivement, me laissant seule avec Joden et Yers.

Gils jaillit de la tente, si vite que je le soupçonnai d'avoir épié le déroulement de la réunion.

Isdra n'avait pas quitté Iften des yeux. En le voyant au loin disparaître sous sa tente, elle maugréa :

— En voilà un qui en prend à son aise, à présent que Keir n'est

plus en mesure de le réduire au silence.

— Il dénigre la Captive, renchérit Gils, mais cela ne l'empêche pas d'utiliser secrètement ses potions pour se maintenir en bonne santé.

— Et alors ? intervint Joden d'une voix égale. N'est-il pas nécessaire que nous ayons en réserve un chef en bonne santé ? Si Keir meurt, quelqu'un devra prendre la tête de cette armée pour la ramener chez elle.

Yers le dévisageait avec incrédulité.

— Tu prends le parti d'Iften ? s'étonna-t-il.

Joden soupira longuement.

— Je n'ai aucun amour particulier pour Iften. Mais je te conseille de ne pas laisser l'inimitié que tu lui portes altérer ton jugement. En se mettant à l'abri, peut-être agit-il avec sagesse, étant donné les circonstances.

Et les circonstances, je devais le reconnaître, étaient plus que préoccupantes. De là où nous nous trouvions, nous avions une vue dégagée sur le lac, où l'on continuait d'immerger à la chaîne les malades, en une ultime tentative pour les sauver. J'observai ce spectacle tragique un instant, avant de poser une question dont je n'avais pas vraiment envie d'entendre la réponse.

— Où en est-on ? demandai-je en m'adressant à Gils.

Je le vis s'agiter nerveusement d'une jambe sur l'autre et lutter avec la courroie de sa sacoche, évitant mon regard.

— La vérité, Gils... insistai-je doucement.

— Dis-lui, intervint Yers.

Gils soupira.

— La mort continue de frapper lourdement. Environ une victime pour dix malades.

La gorge serrée, je tournai mon regard en direction du village signalé par l'épaisse colonne de fumée noire. Le décompte macabre était vite établi. Dix pour cent de victimes, pour une armée qui comptait des dizaines de milliers d'individus...

Sans doute sensible à ma détresse, mon apprenti précisa en hâte :

— Mais je dois aussi vous dire qu'il s'est déclaré moins de nouveaux cas ces dernières heures.

Yers approuva.

— Je confirme. Et la bonne volonté de tous pour se porter au secours des malades reste entière. Nous allons vaincre, Captive.

Le visage sombre, Joden nous écoutait attentivement.

— Joden... dis-je en me tournant vers lui, accepterais-tu de prendre le relais de Keir pour maintenir le moral des troupes et assurer la cohésion de l'armée ?

Les yeux rivés sur le lac, il ne me répondit pas tout de suite. Et lorsqu'il le fit, ce fut en fuyant mon regard.

— Je dois décliner votre offre, Captive. Ma place est auprès des morts.

Yers brisa le silence gêné qui suivit en décrétant :

— Je m'en chargerai.

J'acquiesçai et les regardai s'éloigner avec tristesse. Au cours de cette réunion, pas une fois le regard de Joden n'avait croisé le mien.

Nous ne fûmes pas de trop, Marcus et moi, pour veiller sur Keir. Sa fièvre ne cessait de s'élever puis de retomber, chaque poussée plus forte que la précédente. Nous savions que tôt ou tard nous aurions à l'entraver, autant pour son bien-être que pour le nôtre, mais nous repoussions cette échéance. Isdra nous laissait faire, mais je l'avais vue dissimuler des liens de cuir dans la pièce, à portée de main.

La peau de Keir déversait des litres de sueur sans discontinuer. J'avais renoncé à changer la literie, préférant éponger son corps au fur et à mesure, espérant ainsi le rafraîchir autant que possible. Pour lui, j'avais remplacé l'eau de rose par mon précieux extrait de vanille. J'espérais ainsi échapper aux souvenirs du lit de mort de mon père, que l'eau de rose ramenait inévitablement à ma mémoire. L'extrait de vanille était beaucoup plus rare, mais aurais-je pu lui trouver un meilleur usage que celui-là ?

Keir n'avait pas repris conscience depuis bien longtemps quand je l'entendis murmurer :

— C'est dans le parc que je t'ai vue la première fois.

Mon cœur bondit dans ma poitrine lorsque je découvris ses yeux bleus fixés sur moi, lucides comme je ne les avais pas vus depuis des jours. Quelques instants plus tard, ses paupières battirent et se refermèrent.

Sa main décolla difficilement du matelas, en une tentative pour se tendre vers moi. Je la pris entre les miennes et l'entendis poursuivre faiblement :

— La nuit... où tu as soigné Simus.

Il ouvrit les yeux. Je m'accroupis à son chevet et portai sa main glacée à ma joue.

— J'étais... dans le parc, reprit-il tout bas.

— C'est vrai ? m'étonnai-je en m'asseyant au bord de son lit. J'étais persuadée que nous nous étions rencontrés sur la place du marché...

Ses lèvres sèches se retroussèrent en un sourire. Même malade, il ne pouvait s'empêcher d'être fier de son petit effet.

— Je savais... que Simus avait été blessé, expliqua-t-il. J'essayais de le retrouver.

Libérant sa main de la mienne, il me caressa la joue.

— Tu as pris tous les risques ! m'exclamai-je.

— Les Cieux sourient aux audacieux.

Dans ses yeux brillait la joie d'un gamin farceur ayant réussi un bon tour. Souriant de le voir si satisfait, je ne pus m'empêcher de passer les doigts dans ses cheveux. Son épaisse chevelure était trempée de sueur. Du bout des doigts, je repoussai les mèches humides collées à son front.

— Je t'ai vue descendre ce chemin... poursuivit Keir. Avec ce panier sur ta hanche, je t'ai d'abord prise pour une servante. J'ai compris mon erreur quand je t'ai entendue mener tous ces hommes à la baguette !

Il eut un petit rire, qui le laissa essoufflé. Je tentai de le faire taire en posant l'index sur ses lèvres, mais il détourna la tête et continua son récit.

— Heureusement que tu as prévenu les gardes de ce que tu allais faire. Autrement, en entendant Simus crier ainsi, je me serais précipité à son secours.

Je souris à l'évocation de ce souvenir et expliquai :

— Il a fallu au moins dix hommes pour le tenir pendant que je le soignais.

— Quand tu as découvert sa broche, j'ai décidé de te tuer. À ton départ, je t'ai suivie dans le parc, à ton insu.

Sa main caressa mes cheveux.

— Tu t'es engagée dans la roseraie, légère comme un esprit de la nuit. Et c'est lorsque tu as remonté tes cheveux pour en faire un chignon que j'ai renoncé à te tuer...

Son doigt s'enroula autour d'une de mes boucles. D'une voix à peine audible, il conclut :

— Et c'est aussi à ce moment-là... que tu es devenue ma Captive.

Les yeux pleins de larmes, je me penchai pour l'embrasser. Quand nos lèvres se séparèrent, il me sourit faiblement et ferma les

yeux.

- Fatigué... murmura-t-il.
- Dors, flamme de mon cœur.

Je rinçai ma compresse. En me redressant pour lui éponger le front, je constatai qu'il s'était déjà assoupi.

- Isdra ?

Marcus nous avait laissées seules, marmonnant quelque chose à propos d'un bouillon à mettre sur le feu. Roulé en boule au centre du lit, Keir dormait. Dans un coin de la chambre, Isdra et moi nous occupions à remplir des flacons de tue-la-fièvre. Dans l'attente de ma question, Isdra me dévisagea, un sourcil arqué.

— Tout à l'heure... repris-je d'une voix hésitante, que voulait dire Gils, en affirmant qu'il avait très bien compris ce qu'il faisait ?

Le visage d'Isdra se rembrunit et elle détourna le regard. Je crus qu'elle n'allait pas me répondre, mais elle le fit au terme d'un interminable silence, après un soupir.

— Gils s'est placé dans la même situation que Marcus. Si Keir devait mourir, Marcus ne tarderait pas à le suivre.

- À cause de ce qui lui est arrivé ?

— Dans la Grande Prairie, toute infirmité est considérée comme offensante envers les Éléments, et tout infirme est un poids inutile pour les Tribus. Les individus frappés de telles disgrâces doivent normalement se supprimer.

Isdra mit de côté le flacon qu'elle venait de remplir pour en saisir un autre. Nous ne prenions même plus le temps de les sceller.

— C'est révoltant ! m'emportai-je. Marcus n'est pas un monstre et il n'est un poids pour personne.

— Avant cette campagne, je n'aurais pas été d'accord avec vous. Mais, connaissant mieux Marcus et sachant de quoi il est capable...

Elle haussa les épaules sans conclure.

- Mais Gils n'est pas infirme, enchaînai-je. Pourquoi...

— Gils a proclamé publiquement son désir de consacrer sa vie aux arts guérisseurs. Devant tous les chefs de guerre, il s'est placé ce faisant hors de nos coutumes. À l'époque, je n'étais pas sûre qu'il en avait mesuré les conséquences. Mais apparemment je l'avais sous-estimé.

- Tu veux dire que si Keir...

Je ne parvins pas à terminer ma phrase. Marcus, Gils, Isdra, moi-même : nos vies étaient suspendues à celle de Keir, elle-même tellement menacée...

Respectant le silence pesant qui s'était établi et qui semblait convenir à ma compagne, je me remis au travail.

En approchant le bol de bouillon des lèvres de Keir, Marcus expliqua :

— J'y ai mis mon dernier morceau *d'ehat* séché. Alors ne gaspillez pas...

Le ton était sévère, mais sa prévenance à l'égard de Keir pour l'aider à manger valait celle de toutes les mères. Patiemment, il lui soutint la tête jusqu'à ce qu'il ait réussi, à petites gorgées, à venir à bout du bol.

Ensuite, Keir ferma les yeux et murmura :

— Tu te souviens de cette chasse ?

Marcus acquiesça en souriant.

— C'était une de nos meilleures. Encore ?

Keir secoua négativement la tête et fut pris d'un frisson. Marcus arrangea soigneusement les couvertures, puis se retourna pour me demander :

— Un bol de mon bouillon *d'ehat* vous tenterait-il ?

Je n'avais pas faim, mais il avait réussi à éveiller ma curiosité. En goûtant au bouillon, j'en reconnus la saveur. C'était le même qu'il m'avait servi la nuit où j'étais arrivée dans le camp des Firelandais, après que le Seigneur de Guerre m'eut revendiquée comme sa Captive.

— Marcus ? demandai-je, espérant une réponse à une question que je me posais depuis longtemps. Qu'est-ce qu'un *ehat*, exactement ?

Sur le lit, j'entendis Keir rire en sourdine.

— Un bel animal de la Grande Prairie, répliqua Marcus. Un fier et bel animal de chez nous, dont les cornes sont aussi larges que la viande est douce. Un *ehat* est plus grand au garrot qu'un homme à cheval. Il est très dangereux de le chasser. Le Maître est réputé pour sa science et son habileté à cette chasse.

Depuis son lit de souffrance, Keir afficha de nouveau cet air de garnement fier de ses prouesses. Mais son visage se rembrunit bien vite.

— Cela empire, dit-il en tournant son regard vers moi. Il est temps de m'attacher.

J'allai m'asseoir près de lui et tamponnai son front avec une compresse.

— Tu es resté éveillé trop longtemps. Tu vas te reposer et...

— Non ! s'écria-t-il en s'accrochant à mon bras. Je sais que je ne tiendrai pas une heure de plus. J'en mourrais, si je devais te faire mal dans une crise de délire...

Indécise, je ne sus que répondre. Me voyant hésiter, Marcus prit la décision pour moi.

— Je vais chercher Isdra, annonça-t-il.

En le voyant quitter la pièce, Keir déglutit péniblement. À présent, c'était à un enfant perdu et désemparé qu'il me faisait penser. Le cœur serré, je me rapprochai pour qu'il puisse poser sa tête dans mon giron.

— Je suis là, mon aimé... dis-je en passant mes doigts dans ses cheveux. Tu n'es pas seul, Keir.

Hochant la tête, il soupira et baissa les paupières. Marcus et Isdra arrivèrent peu après. Isdra sortit ses lanières de cuir de leur cachette. Sans un mot, ils s'acquittèrent tous deux de leur tâche, les larmes aux yeux et le visage fermé.

Keir avait vu juste. La crise de délire se déclencha peu après, avec une violence proportionnelle à sa stature et à sa nature passionnée.

Alors qu'il avait sombré dans l'inconscience et que nous connaissions quelques instants de répit, je me retrouvai à court de compresses propres. Marcus, qui était soumis à rude épreuve depuis le début de la crise, était allé se reposer un peu. Isdra, quant à elle, avait profité de ce répit pour aller prendre des nouvelles de Meara.

J'hésitais à m'absenter et à le laisser seul, mais Keir s'était remis à transpirer abondamment et l'odeur se faisait insoutenable. Estimant qu'il ne me faudrait que quelques instants pour foncer jusqu'à l'infirmerie et en revenir, je me décidai.

Je fis au plus vite et ne dus m'absenter qu'une minute ou deux. Mais lorsque je revins dans notre chambre, je trouvai Iften penché sur Keir, une dague à la main.

10

Je laissai tomber ma pile de compresses sur le sol, trop stupéfaite pour me mettre à crier.

Toujours inconscient, entravé sur son lit, Keir était sans défense. Alerté par ma présence, Iften pivota vers moi. Avec un rictus ironique, il rencontra son arme.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? railla-t-il. Que j'avais décidé de le supprimer ?

Incapable d'articuler la moindre parole, j'acquiesçai.

Ifthen se mit à rire, d'un rire grinçant et cruel.

— Pourquoi me donner cette peine ? Alors que les Éléments vont s'en charger pour moi ?

Ma colère chassant la peur, je réussis à faire un pas dans la pièce.

— Keir ne va pas mourir !

— Tu l'espères, mais tu n'en es pas sûre, petite guérisseuse. Toi qui te vantais de pouvoir tout guérir !

— Je n'ai jamais prétendu une chose pareille, Ifthen.

Prudemment, je m'approchai du lit. D'un coup d'œil, je vérifiai que Keir n'était pas blessé. Mon regard revint se poser sur Ifthen, qui avait croisé les bras et me toisait avec un mépris évident.

— Quand il aura poussé son dernier souffle, poursuivit-il d'un ton menaçant, ton statut changera, *Xyiane* ! Tu ne seras plus rien pour nous. Ce sera à moi de ramener cette armée dans la Grande Prairie pour y rendre compte de l'échec de Keir. Et au printemps, lorsque j'aurai remporté tous les tournois, je reviendrai dans cette vallée en tant que Seigneur de Guerre. Et alors...

— Keir ne mourra pas ! le coupai-je sèchement. Va-t'en et ne t'avise pas de revenir !

Ifthen ouvrit grand les bras, en un geste de paix.

— C'est toi qui devrais t'enfuir, rectifia-t-il d'une voix douce et persuasive, comme s'il délivrait un conseil d'ami. Quitter ce camp tant qu'il en est encore temps. Tout redeviendrait comme avant.

Plus la peine de te mettre en danger. Plus aucun risque de succomber dans un attentat, comme celui qui a failli t'être fatal à Fort-Cascade. Plus aucune nécessité d'affronter le verdict des Anciens et des prêtres guerriers...

Son visage se fit menaçant. Je dus me retenir de reculer d'un pas.

— Sauve-toi, Xyiane ! Va préparer ton peuple à se battre contre notre armée qui au printemps ravagera vos terres.

Quelque chose se brisa en moi. Soudain, toute peur me quitta. En quelques pas rapides, j'allai me camper devant lui et brandis sous son nez un poing menaçant. Je m'entendis hurler :

— Que ma malédiction te poursuive, *bragnet* ! Puissent les Cieux te priver de souffle !

Iften écarquilla les yeux de surprise. Il porta la main à la poignée de son épée, et j'eus la satisfaction de le voir amorcer un prudent mouvement de repli. J'en profitai pour avancer d'un nouveau pas :

— Puisse la Terre se dérober sous tes pieds !

Il y eut une exclamation de surprise à l'extérieur de la tente, mais j'étais trop furieuse pour me demander qui l'avait poussée.

— Puisse le Feu te refuser sa chaleur, et les Eaux elles-mêmes s'assécher dans ta main !

Iften renonça à dégainer son épée. Blanc comme un linge, il fit rapidement demi-tour et se précipita vers la sortie. Lui emboîtant le pas, je le suivis dans la salle du conseil.

— Puissent les Éléments te rejeter, toi et tout ce qui te compose !

À l'extérieur de la tente, je tombai sur Marcus et Joden, les yeux agrandis par la stupeur. D'autres, aux alentours, braquaient sur nous des regards craintifs ou horrifiés. Cela ne m'empêcha en rien de conclure, sans cesser de fixer Iften d'un œil mauvais :

— Puissent tes testicules sécher comme fruits au soleil, et ton sexe pourrir à la racine !

Pour faire bonne mesure, je crachai aux pieds d'Iften.

Puis, sans rien ajouter, je tournai les talons.

Quand Marcus et Joden me rejoignirent, j'étais assise bien sageusement sur le lit et rinçais le torse de Keir avec une eau fraîche enrichie d'huiles essentielles.

Marcus, le premier, se risqua à demander :

— Captive ? Où avez-vous appris cette imprécation ?

— Peut-être l'a-t-elle entendue ? suggéra Joden.

— Où ça ? Quand ça ? s'étonna Marcus. Personne n'aurait pu l'utiliser en sa présence sans que je l'apprenne.

— Je ne l'ai pas entendue, expliquai-je. Je l'ai inventée. Je l'ai surpris ici même, dans notre chambre. Il n'arrêtait pas de se vanter de ce qu'il allait faire quand il serait Seigneur de Guerre à la place de Keir... Cela m'a mise très en colère, alors j'ai improvisé. Il fallait le remettre à sa place.

— Vous n'y êtes pas allée de main morte, commenta Marcus avec une nuance de fierté dans la voix. C'est chez nous une imprécation puissante et redoutée.

— Je m'en fiche ! maugréai-je en haussant les épaules. Tout ce que je veux, c'est qu'il nous fiche la paix, à moi et à Keir.

— À votre place, conclut Joden d'un ton léger, je ne me tracasserais plus pour ça...

— *Marcus !*

Ce cri angoissé me tira d'un profond sommeil. D'un coup d'œil, je compris de quoi il retournait. Keir avait rompu une de ses entraves et se débattait pour résister à celui-là même dont il criait le nom.

En hâte, je me levai de ma couche et allai poser la main sur le front de Keir. Marcus faisait de son mieux pour ne pas lâcher son bras libéré, grognant sous l'effort. Forçant la voix, je lançai :

— À l'aide ! Nous avons besoin d'aide !

Keir me fit écho.

— Aidez-le, bande d'incapables ! Il brûle... Par tous les Cieux, il brûle !

Keir hurlait, les muscles de son cou bandés.

— À mon avis, ils l'ont entendu... marmonna Marcus en rabattant à deux mains son bras sur le lit.

— Keir... tentai-je de le rassurer, c'est Lara. Je suis là, tout va bien.

Sourd à mes appels, Keir tentait de toutes ses forces de briser sa deuxième entrave. Les yeux dans le vague, il réclamait une aide qui ne viendrait pas :

— De l'eau ! Arrosez-le d'eau ! Apportez des baquets !

Le visage crispé par la souffrance, il se laissa retomber et gémit :

— Son oreille... Par tous les Éléments, son oreille !

À la dérobée, je contemplai Marcus. Il n'y avait pas à se demander quelle période de sa vie Keir revivait.

Sans transition, sa voix se fit imprécatoire.

— Je vous maudis jusqu'au-delà des neiges, prêtres guerriers ! Il vivra, et jusqu'à mon dernier souffle je lutterai contre vous et je vous

brisera ! Vous m'entendez ?

— C'est ce qui s'est passé ? m'enquis-je tout bas.

— Je n'en sais rien, répondit Marcus sur le même ton. J'étais inconscient.

D'un air agacé, il se tourna vers l'entrée de la chambre et s'emporta :

— Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

Puis, à mon intention, il ajouta d'un air maussade :

— Inutile de vous attarder là-dessus, Captive. Il m'a fait revenir d'au-delà des neiges. Je lui ai obéi. Il n'y a rien de plus à en dire.

— Tremblez ! hurla Keir. Craignez le jour où Keir du Tigre sera couronné Roi guerrier !

Prest, Isdra et à ma grande surprise Rafe, qui venaient de débouler dans la chambre, se figèrent en entendant ces mots.

Posant la main sur la bouche de son maître pour le faire taire, Marcus chuchota :

— Soyez prudent, Seigneur de Guerre ! L'ennemi n'est pas loin.

Les autres échangeaient des regards inquiets. J'ouvris la bouche pour les interroger, mais Marcus me fit taire d'un coup d'œil.

— Rafe ? m'étonnai-je. Tu es sûr d'être suffisamment remis pour être ici ?

— Sûr, Captive.

Avec un sourire, il précisa :

— Il semble que mon cas était moins grave. Je n'ai même pas eu besoin de plonger dans le lac !

Je le dévisageai un instant d'un œil perplexe. Rafe avait perdu beaucoup de poids. De larges cernes soulignaient ses yeux. J'étais certaine qu'il ne se ménageait pas assez, mais pour l'instant j'avais autre chose en tête.

Saisi d'un nouvel accès de fièvre, Keir était retombé dans une torpeur de mauvais augure. D'un geste, j'arrêtai Marcus qui s'apprêtait à l'entraver.

— Prest, va chercher Gils ! ordonnai-je. Il est temps.

Je les suivis jusqu'au lac. La lumière de la lune était juste suffisante pour y voir clair. Gils, Prest, Marcus et Isdra portaient Keir, qui luttait entre leurs bras. Marcus avait insisté pour qu'il reste attaché, et il avait eu raison.

En douceur, ils le déposèrent sur le sol, le temps de se déshabiller. Quand ils le soulevèrent de nouveau pour s'avancer dans le lac, je les suivis sans hésiter, le souffle coupé par la morsure

glaciale de l'eau.

D'une main, je soutins la tête de Keir, utilisant l'autre pour arroser son front. Sa peau, habituellement si bronzée, paraissait livide au clair de lune. Ses cheveux noirs formaient avec elle un contraste saisissant.

Il n'ouvrit pas les yeux, mais par ses lèvres entrouvertes, je fis couler un filet d'eau dans sa bouche, me rappelant combien cela m'avait fait du bien. Les autres entonnaient le même rituel de purification que j'avais entendu dans les brumes de la fièvre.

Penchée sur lui, je murmurai son nom. Le voyant tourner la tête, je compris que j'avais capté son attention.

— Bats-toi, mon aimé ! lui murmurai-je au creux de l'oreille. Rappelle-toi que tu es mon Seigneur de Guerre, Keir du Tigre. Nous sommes l'un à l'autre. Bats-toi pour moi, pour nous, flamme de mon cœur !

Pour toute réponse, il cligna faiblement des paupières. Ce que je choisis de prendre pour un assentiment.

Keir fut immergé et sorti de l'eau à plusieurs reprises, jusqu'à ce que sa peau soit hérissée de chair de poule et son corps secoué de frissons. Alors seulement, il fut ramené en hâte à la tente de commandement. Rafe y était resté pour chauffer la literie avec des pierres brûlantes. Pendant que les autres s'activaient à sécher Keir, il coupa ses liens avec sa dague.

Et une fois qu'il fut chaudement installé dans notre lit, Marcus parvint à lui faire avaler un bol de bouillon. Keir paraissait si pâle, si affaibli, que je me rassurais à tout instant en cherchant son pouls fort et régulier sous mes doigts. J'étais à ce point concentrée sur lui que je ne vis pas la chambre se vider autour de moi, et je sursautai en sentant la main de Marcus se poser sur mon épaule.

— Vous avez besoin de passer des vêtements secs et de prendre un peu de repos, dit-il. J'ai envoyé les autres faire de même.

D'une voix absente, je lui répondis sans le regarder :

— Tu as davantage besoin de sommeil que moi, Marcus. Je vais me changer et prendre le premier tour de garde.

Marcus soupira mais, sans protester, il me laissa seule au chevet de Keir.

Combien de malades avais-je veillés ainsi ? Bien plus que je n'étais capable de me le rappeler. Pourtant, cette fois, tout était différent.

Eln m'avait enseigné qu'un bon guérisseur devait rester objectif

et se méfier de ses émotions. Je m'étais efforcée de suivre ses enseignements, et avec la plupart de mes patients j'y étais parvenue.

Mais pas avec mon père.

Ni avec Keir.

L'agonie du roi Xyron avait été longue et pénible, et sa mort était survenue comme une délivrance. Mais l'homme que j'aimais et qui risquait à présent de mourir sous mes yeux était un guerrier dans la force de l'âge. Rien n'aurait pu me faire accepter de le voir partir. Aussi mes émotions se donnaient-elles libre cours en moi, passant de l'espoir le plus insensé au désespoir le plus noir.

J'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour sauver Keir. Son sort reposait entre les mains de la Déesse.

Les heures s'écoulèrent, sans qu'il reprenne conscience, mais sans que sa fièvre revienne. La seule lumière disponible émanait des braseros qui chauffaient la tente.

Marcus s'était écroulé de fatigue, sur une paillasse qu'il avait installée au pied du lit. Toutes les heures, j'allais vérifier son sommeil pour m'assurer qu'un voile de sueur n'apparaissait pas sur son front. Grâce à lui, j'avais à portée de main tout ce dont j'avais besoin, y compris un pichet de *kavage* épais comme de la boue. Tout ce qui me restait à faire, c'était attendre et surveiller.

Attendre et m'inquiéter.

Que se passerait-il si Keir venait à mourir ? Mes gardes du corps respecteraient leur serment de me mettre à l'abri chez moi, à Fort-Cascade. Et comme Iften s'était fait un plaisir de me l'apprendre, le rêve de Keir d'unir nos deux peuples disparaîtrait avec lui.

Mais à cet instant – la Déesse me pardonne –, je n'avais rien à faire de ces considérations politiques. Ce que la mort de Keir signifierait avant tout pour moi, c'était la fin de toute raison de vivre. Avec le sien, mon cœur s'arrêterait de battre – du moins en grande partie. Cette prise de conscience en amena une autre. Je compris ce que ressentait Isdra, et à quel apaisement elle aspirait en rejoignant son promis dans la mort.

Soudain honteuse du sacrifice que j'avais exigé d'elle, je me sentis rougir. Les prêtres du dieu Soleil condamnaient le suicide. Mais, sachant ce que représenterait pour moi la mort de l'homme que j'aimais plus que tout au monde, je devinai que cette pensée ne pourrait m'être étrangère si le pire devait advenir.

Pourtant, au fur et à mesure que s'engloutissaient les heures dans le sablier du temps, je constatai une amélioration progressive

de l'état de Keir. Et pour chaque nouveau souffle qui passait le seuil de ses lèvres, je remerciais la Déesse.

Je fouillais ma mémoire, à la recherche de ce que Keir m'avait expliqué à propos de la restauration de l'équilibre des Éléments dans le corps par le toucher. Je souris à l'évocation de ce souvenir. Quand j'avais découvert avec désespoir que Xymund avait brûlé tous mes livres, c'était le moyen qu'il avait trouvé pour me consoler.

La peau de Keir parut fraîche sous mes doigts – mais sans doute était-ce parce que je voulais qu'il en soit ainsi. Entre les miennes, je serrai sa main droite, massant chacun de ses doigts et le creux de sa paume. Ce faisant, je m'efforçai de répéter la formule que Keir avait prononcée.

— Le souffle, qui est fils de l'Air, siège dans la main droite.

Je poursuivis mon massage, jusqu'à sentir de nouveau sa chaleur sous mes doigts. Puis, faisant de même avec l'autre main, je récitai :

— L'âme est fille du Feu et siège dans la main gauche.

Tout en replaçant ses bras sous les couvertures, j'épiai son visage. Était-ce une impression, ou respirait-il plus librement ? Me rendant au pied du lit, je continuai avec le pied gauche.

— La chair est fille de la Terre, et siège dans le pied...

— Non. Tu t'es trompée.

Le filet de voix était à peine audible, mais je n'avais pas rêvé. Redressant la tête, je vis deux yeux couleur de ciel qui me regardaient.

— Keir ?

En hâte, j'allai m'asseoir à la tête du lit et pris son visage en coupe entre mes mains. Comme pour nous isoler du reste du monde, mes cheveux retombèrent autour de nous. Ses joues hérisées d'un chaume de barbe me piquaient les doigts, mais je les découvris miraculeusement fraîches.

Avec un grand sourire, je répétai :

— Keir...

Mon cœur débordait de joie. Le pire était derrière nous. Le Seigneur de Guerre allait vivre.

Keir parvint à me rendre mon sourire. Puis, lentement, il tourna la tête et embrassa la paume de ma main. Un petit soupir passa le seuil de ses lèvres, et il sombra de nouveau dans le sommeil.

S'il existait une vérité commune à nos deux peuples, c'était que les guerriers ne faisaient preuve d'aucune patience face à la maladie. Dès qu'il leur fallait entrer en convalescence, ils s'attendaient à

pouvoir reprendre sans délai leurs activités. Mais le corps a ses propres lois, dont le soldat le plus endurci ne peut faire fi.

Keir étant large d'épaules et d'une capacité pulmonaire supérieure à la moyenne, il fallut insister plus longuement et plus fort pour purger ses poumons du liquide qui les encombrait. Heure après heure, les guerriers se succédèrent à son chevet afin de l'y aider. Je n'avais quant à moi pas la force nécessaire pour lui tapoter efficacement le dos, mais j'étais la seule capable de lui faire entendre raison lorsqu'il se rebellait.

Quand le tour de Gils fut arrivé, Keir fit volte-face au bout de cinq minutes et le foudroya du regard.

— Il me semble que tu y prends bien du plaisir ! lança-t-il d'une voix grondante de colère.

— Keir !

Après m'avoir souri d'un air penaude, il se retourna pour reprendre la séance.

— Moi ? répliqua mon apprenti en lui tapant de plus belle le dos. Prendre du plaisir à battre mon Seigneur de Guerre ? Vous me connaissez mal...

Une quinte de toux empêcha Keir de lui répondre tout de suite.

— Tu le jurerais à la face des Cieux ?

La main de Gils s'immobilisa. Se redressant, il se dirigea vers la sortie en souriant.

— Je crois que ça ira comme ça pour l'instant. C'est que j'ai d'autres malades qui m'attendent...

En somme, Keir était un patient exécrable. Geignard comme un bébé, grincheux comme un grand-père... À tout instant, il voulait ceci, exigeait cela, se lamentait qu'on ne le laisse pas sortir de ce lit où il s'étiolait.

Marcus faisait ce qu'il pouvait pour le maintenir occupé. Il le laissait prendre soin de Meara ou affûter des lames, mais Keir n'avait pas la force de s'y tenir longtemps. Son esprit, déjà, battait la campagne, mais son corps ne pouvait suivre.

Quand il eut réussi à mettre Marcus à bout, je compris que je ne pourrais faire l'économie de mesures extrêmes et commençai à lui lire de longs passages de *L'Épopée de Xyson*. Cette saga relatait par le menu l'histoire du deuxième roi de Xy. C'était l'un des textes les plus ennuyeux jamais écrits. Pourtant, blotti sous ses couvertures, Keir m'écoutait énumérer les faits d'armes de mon ancêtre avec une attention soutenue et une passion qui ne se démentait pas.

— « L'aube venue, le roi Xyson enfourcha Grand-cœur, son destrier de combat... »

Me souvenant que j'avais cherché à me rappeler le nom du cheval de mon ancêtre pour baptiser le mien, je marquai une pause.

— Vous donnez des noms à vos chevaux ! s'exclama Keir, ébahi.

Je préférai reprendre ma lecture plutôt que de lui répondre. Avant de périr d'ennui, conclus-je pour moi-même, il me faudrait trouver un moyen moins ennuyeux pour occuper le Seigneur de Guerre désœuvré.

— Ceci est un jeu, expliquai-je. Un jeu de société.

— Ces carrés noirs et blancs ? demanda Keir en fixant l'échiquier d'un œil rond.

Je posai le plateau au bord du lit et entrepris de sortir les figurines d'une poche de velours.

— Voici le roi. C'est la pièce la plus importante. Il ne se déplace que d'une case dans toutes les directions.

Le front plissé sous la concentration, Keir me regarda lui en faire la démonstration avant de remarquer :

— Il y a deux rois.

— Oui. Le tien, et le mien.

Je mis en place les deux pièces et ajoutai :

— On les pose ici.

— Toujours ?

— Oui.

Keir émit un grognement de satisfaction.

— Si je comprends bien, dit-il en observant le roi noir de plus près, ces deux-là se font la guerre.

J'acquiesçai et sortis les pions.

— Et maintenant, je te présente les soldats. On les place en ligne, en protection devant les rois. Comme ceci.

Keir tendit le bras pour m'aider à placer les autres pièces. Au fur et à mesure, je lui expliquai la fonction de chacune d'elles et les règles du jeu.

Un seul détail le chagrina.

— Si ce sont des tours comme celles de vos forteresses, dit-il en fronçant les sourcils, je ne vois pas comment elles pourraient bouger.

Préférant éviter un long débat, je répondis, laconique :

— Parce que c'est ainsi.

— N'empêche... bougonna-t-il. Si elles se déplacent, on devrait

les appeler autrement.

— L'essentiel est d'avoir compris le principe. Revoyons le déplacement de chaque pièce une nouvelle fois.

Grâce à sa mémoire infaillible, ce fut un jeu d'enfant.

— Le meilleur moyen d'apprendre, c'est de jouer, décrétai-je.

Choisisant une ouverture classique, j'avançai un pion. Keir observa intensément l'échiquier, puis me jeta par en dessous un regard de défi. Ses yeux brillaient.

C'était mon père qui m'avait appris à jouer aux échecs, il y avait très longtemps de cela. Sur la fin de sa vie, lorsqu'il avait dû garder le lit, nous avions joué ensemble d'innombrables parties. J'estimais être une bonne joueuse, même si mon père gagnait invariablement. Sa prodigieuse mémoire lui permettait d'avoir en tête une infinité de combinaisons possibles et d'anticiper plusieurs tours à l'avance. Sachant qu'il en irait de même avec Keir dès qu'il aurait assimilé les bases du jeu, je m'empressai de profiter de mon avantage provisoire.

Bien que jouant prudemment, il commit une erreur de débutant. Deux tours plus tard, l'affaire était dans le sac.

— Échec et mat !

— Quoi ?

Mécontent, Keir fixa l'échiquier et maugréa :

— Je ne comprends pas quelle erreur j'ai commise.

— Quand tu l'auras comprise, conclus-je en me levant, appelle-moi. Nous referons une partie.

Il fallut le reste de la journée à Keir pour maîtriser les bases du jeu. J'avais regagné l'infirmerie, où je vaquais à mes occupations. Je revenais à la tente de commandement lorsqu'il me faisait appeler, jouais mon coup, lui souriais, et repartais en le laissant envisager toutes les possibilités.

Ses erreurs le mettaient dans une rage folle, mais une fois qu'il eut commis les principales d'entre elles, il éprouva une joie enfantine à me dépouiller de mes pièces.

Je passai la matinée du lendemain à éviter tant bien que mal la prise de mon roi. Je ne lui avais pas encore concédé une partie, mais ce n'était plus qu'une question de temps.

Progressivement, Keir reprenait des forces, mais il était encore faible. Au retour d'un passage par le cabinet de toilette, il insista pour regagner seul son lit et ne dut qu'à l'intervention du vigilant Marcus de ne pas tomber.

Pourtant, il se sentit assez fort pour entendre les rapports de ses chefs de guerre et je l'y autorisai. Il y eut donc beaucoup d'agitation autour de son lit tandis que les uns et les autres arrivaient pour ce *senel* improvisé.

Au centre de ces allées et venues, Keir revivait. Je compris qu'il avait autant besoin d'écouter et de voir ses principaux lieutenants que de se montrer à eux et de leur parler. Sur leurs visages, un certain soulagement se lisait. Eux aussi avaient besoin de constater que le Seigneur de Guerre était guéri.

Soulagée, je l'étais moi aussi. En les voyant se presser dans notre chambre, je compris que le fardeau de cette armée ne reposait plus sur mes épaules.

Sal, guérie, avait perdu beaucoup de poids mais pas une once de sa détermination.

Debout à la droite du lit, Iften coulait de temps à autre des regards nerveux dans ma direction.

Les rapports allèrent à l'essentiel. Keir écouta attentivement, posa quelques questions, manifestant parfois d'un grognement son approbation.

L'intervention de Yers fut la plus longue. Keir lui avait demandé un rapport circonstancié sur le moral des troupes. Tout en écoutant, je vis les yeux de celui-ci passer l'assemblée au crible. En le voyant se rembrunir, je sus qu'il avait comme moi noté l'absence de Joden.

Mon cœur bondit de fierté lorsque Gils se leva. Sous le regard de ses supérieurs, il fit avec assurance un compte rendu d'où il ressortait que le nombre de nouveaux cas avait considérablement baissé. La joie que je ressentis en apprenant cette nouvelle se teinta d'une certaine forme de culpabilité. L'épidémie touchait à sa fin, et c'était un soulagement, mais tant d'hommes et de femmes avaient péri alors que Keir et moi avions survécu...

Le rapport de Gils redonna à chacun un peu d'espoir et d'énergie. Keir chargea Sal d'élargir le champ d'action de ses équipes de ravitaillement. Il réussit également à résoudre quelques menus problèmes avant que ses forces l'abandonnent. Il n'était pas le seul dans ce cas, et les chefs de guerre prirent congé sans tarder – à commencer par Iften, qui montra l'exemple.

Quand ils furent tous partis, Keir tendit le bras vers l'échiquier, mais je parvins à le lui soustraire à temps.

— Certainement pas ! décrétai-je. Tu dors, maintenant.

Pour bien marquer à quel point il souffrait entre mes mains, il

poussa un soupir dramatique, qui s'acheva en bâillement. Ce qui en atténuait grandement la crédibilité...

Marcus nous avait concocté un repas à base de pain frit, de *gurt* et de *kavage*. Autant je m'étais lassée de ces aliments à l'époque où nous levions le camp tous les matins, autant ils nous changeaient à présent des soupes et ragoûts qui faisaient notre ordinaire depuis que l'armée était immobilisée. Isdra et Gils se joignirent à nous sous la tente de l'infirmérie. Nous mangeâmes dans un morne silence, que Gils se décida à briser.

— Captive... je pense qu'Iften répand le bruit que la maladie a été propagée volontairement par les Xyians.

Isdra marmonna quelque chose entre ses dents. Marcus la fusilla du regard.

— Prends garde, guerrière ! lui lança-t-il. Iften est le second de cette armée, rang qu'il a conquis de haute lutte à l'issue de tournois en bonne et due forme. Il a deux fois ta taille et plus d'habileté que toi au combat.

Je me figeai, surprise d'entendre Marcus tenir de tels propos sans avoir en main un emblème, mais Isdra haussa à peine les épaules. Elle prit prétexte d'un bruit qui venait de se faire entendre à l'extérieur pour couper court.

— Ce doit être Pisila qui rapporte Meara, expliqua-t-elle en quittant la tente.

Marcus secoua la tête d'un air désolé.

— J'espère au moins que toi, tu suis mes conseils... dit-il à Gils.

Celui-ci acquiesça.

— Je me tiens autant que possible à l'écart d'Iften.

Il se leva, ajoutant à mon intention :

— Il va nous rester de grosses quantités de tue-la-fièvre. Sal aurait peut-être de la cire pour boucher les jarres.

Je hochai distraitemment la tête.

— N'abandonne pas le décompte des nouveaux cas, Gils. Nous devrons rester quarante jours à l'isolement après le dernier.

Un concert de voix s'éleva à l'extérieur, parmi lequel dominait celle d'Isdra, qui paraissait très en colère. Nous sortîmes tous pour la trouver aux prises avec Pisila, une jeune femme à la peau laiteuse et au visage sérieux.

— Isdra... protestait-elle, je n'ai rien fait de mal ! Elle devait être marquée.

Hors d'elle, les mains sur les hanches, Isdra rétorqua vertement :

— Tu n'avais aucun droit de prendre cette décision sans en référer à la Captive !

Entre elles gazouillait Meara, dans son panier posé sur le sol. Elle agitait à bout de bras une grappe de grelots d'intimité qui la faisaient rire aux éclats. Je me penchai sur le couffin et faillis m'étrangler d'indignation.

— Une teinture, précisa Marcus qui s'était accroupi à côté de moi. Pas un tatouage.

Il tendit un doigt, que Meara s'empressa de serrer dans sa main. Il en profita pour lui étendre doucement le bras afin que je puisse mieux voir les deux fines lignes parallèles qui lui ornaient le biceps. En y regardant de plus près, je constatai que le motif représentait deux fines feuilles de saule.

— Joli travail... commenta Marcus, impressionné.

Pisila rosit de plaisir.

— Merci !

Cela ne suffit pas à apaiser la fureur d'Isdra.

— Tu n'avais pas le droit de faire ça, guerrière ! La Captive n'a pas encore choisi d'emblème.

La jeune femme se troubla.

— Mais je... je pensais...

Du regard, elle désignait les fines cicatrices que je portais sur le bras.

— Je pensais que c'était la marque de Xy, conclut-elle.

Isdra ne mâcha pas ses mots pour lui dire à quel point elle était stupide d'avoir imaginé une chose pareille. Pour ma part, je restai confondue par l'ironie de la situation. Ces cicatrices témoignaient d'une attaque perpétrée contre moi par des Xyians.

Que Pisila ait pu les prendre pour l'emblème de la tribu de Xy, selon leur tradition, ne manquait pas de piquant !

Meara agita ses grelots en riant de plus belle. Isdra et Pisila n'en finissaient plus de se disputer. Je posai ma main sur ma bouche, mais ne pus m'empêcher de hoqueter.

Tous pivotèrent vers moi, inquiets.

— Captive, pardonnez-moi ! s'écria Pisila d'une voix pleine d'anxiété. La teinture finira par partir, vous savez.

— Un jour ou l'autre... ajouta Gils, pince-sans-rire.

C'en fut trop. Je me mis à rire de manière incontrôlable.

Quand je me retrouvai seule sous la tente avec Marcus, je me sentis soudain très faible.

— Au lit ! ordonna-t-il après m'avoir considérée d'un œil critique. Le maître dort, vous dormez. Et si vous vous décidiez à rejoindre la tente de commandement ?

— Je ne veux pas le déranger dans son sommeil, dis-je en fixant d'un œil morne mon *kavage*. Je dormirai ici.

Je l'entendis soupirer et commencer à rassembler la vaisselle de notre repas. Haussant les épaules, je me mis à jouer avec l'ourlet de ma tunique.

— Vous n'êtes pas dans votre état habituel, maugréa-t-il soudain. Qu'est-ce qui ne va pas, Captive ?

Ce fut à mon tour de soupirer bruyamment.

— Je me sens coupable, Marcus. Pourquoi n'ai-je pas compris tout de suite que les malades s'étouffaient parce que leurs poumons étaient noyés ? Si j'avais réalisé cela à notre arrivée au village, beaucoup seraient encore en vie.

— Ne pensez-vous pas qu'Isdra peut se sentir coupable, elle aussi ? S'il lui était venu l'idée de taper dans le dos d'Epor, peut-être serait-il vivant. Mais nul ne peut prédire dans quelle direction soufflera le vent. Vous n'allez réussir, avec vos « et si... », qu'à vous rendre malade.

Je ne pus retenir un sourire.

— En t'écoutant, dis-je avec affection, j'ai l'impression d'entendre Eln.

Marcus eut un petit rire et ramassa sur la table la pile de vaisselle sale.

— Un vrai sage... Vous me flattez.

Il s'apprêtait à sortir de la tente quand je lui demandai :

— Marcus ? Penses-tu qu'Isdra...

Il me dévisagea longuement avant de répondre.

— Isdra vous a fait le serment d'attendre, Lara. Et elle n'est pas femme à donner sa parole à la légère. Mais la rupture de la Promesse est une chose difficile à supporter.

— Tu en parles d'expérience ?

Marcus sursauta. Son visage se convulsa de rage et la pile de vaisselle chancela dangereusement entre ses mains.

— Comment savez-vous ça ? s'enquit-il rudement.

Surprise par sa réaction, j'écarquillai les yeux.

— Quelqu'un m'a dit que...

— Cela ne vous regarde pas ! me coupa-t-il sèchement. Ni vous ni personne !

Sans me laisser le temps de réagir, il tourna les talons et disparut. Je restai un moment figée sur place, anéantie par ce qui venait de se passer. Soudain, c'en fut trop et je me laissai glisser sur mon lit, épuisée nerveusement aussi bien que physiquement.

Je n'avais pas eu le temps de m'assoupir que la voix de Keir, hurlant mon nom, me fit sursauter et bondir en hâte de ma couche.

Devant la tente de commandement, je trouvai Rafe et Prest qui montaient la garde. En entendant Keir beugler de nouveau pour m'inviter à une partie d'échecs, je les étudiai tous deux d'un œil intéressé :

— Vous n'aimeriez pas apprendre un nouveau jeu ?

Je m'étais doutée que leur mémoire exceptionnelle ferait merveille aux échecs, mais j'étais loin d'imaginer qu'ils seraient capables de garder constamment en tête une image mentale de l'échiquier. Ainsi n'avaient-ils pas besoin de l'avoir devant eux pour jouer et discuter sans fin de stratégie.

Rafe et Prest se mirent au jeu comme deux canards se mettent à l'eau. En un rien de temps, Keir leur eut enseigné les règles de base.

Marcus, lui non plus, ne resta pas insensible au charme des échecs. Rapidement, il prit l'habitude de crier de loin à Keir les coups qu'il désirait jouer, sans s'arrêter pour autant de vaquer à ses occupations.

La journée s'écoula ainsi sans que s'épuise pour eux l'attrait de la nouveauté. Régulièrement, j'allai m'assurer que tout allait bien pour Keir. Mis à part la curieuse sensation que quelque chose le tracassait dont il n'osait pas me parler, il se remettait parfaitement.

Il n'était pas le seul à se conduire bizarrement. Rafe me jetait des coups d'œil à la dérobée. À la fin, n'y tenant plus, je lançai :

— Rafe ? Y a-t-il quelque chose que tu voudrais me demander ?

Rafe se raidit, adressant à Prest un regard désespéré qui était un appel au secours. Celui-ci haussa les épaules et se leva pour nous laisser seuls.

— Captive... commença Rafe d'un air ennuyé, certains guerriers... s'inquiètent un peu.

C'était lui qui m'inquiétait. La maladie laissait-elle des séquelles qui m'avaient échappé ?

— En fait, précisa-t-il, ce sont les hommes qui s'inquiètent.

Les hommes ? Je n'eus pas à y réfléchir longtemps pour que la vérité m'apparaisse. Les hommes de cette armée n'étaient pas habitués à la maladie et à ses effets. Je me retins à grand-peine de

sourire en songeant à Rafe et à ses quatre « infirmières ». J'attendis d'être sûre de pouvoir garder mon sérieux pour lui répondre.

— Rafe...

— Oui, Captive ?

Il buvait littéralement mes paroles.

— Parfois, après avoir été gravement malades, les hommes... rencontrent quelques problèmes, qui ne doivent pas les inquiéter.

Rafe déglutit. Son regard dériva légèrement avant de revenir se fixer au mien.

— Des... problèmes, répéta-t-il.

— Des problèmes, oui. Leur corps, par exemple, peut ne plus... fonctionner comme avant. Mais ce n'est que passager. Tout redevient normal quand ils ont recouvré leurs forces.

— D'accord...

Il resta songeur un instant, puis :

— Je peux faire passer le mot parmi les hommes ?

— S'il te plaît, oui.

Il se leva, prêt à aller remplir sa mission, mais je le retins d'un geste.

— Tu peux aussi faire passer le mot que quiconque rencontre des... problèmes de cet ordre peut venir me voir.

Cette précision parut le surprendre.

— Vous êtes sûre ? Il est parfois difficile de savoir ce qui peut vous choquer ou pas... Vos coutumes sont tellement différentes ! Personne ne veut vous embarrasser ou provoquer la colère du Seigneur de Guerre.

— Rafe... je suis sans doute un peu plus pudique que vous, mais quand il s'agit de mes clients je n'ai aucun tabou. J'ai un emblème. Je sais à quoi il sert. Dis-leur de s'en servir.

Un soulagement évident transparaissait dans son sourire.

— Ce sera fait ! Merci, Captive...

Je l'accompagnai au seuil de ma tente et laissai mon regard se porter sur la tente de commandement. Au plus vite, songeai-je avec amusement, une petite discussion avec un seigneur de guerre très frustré et sans doute angoissé allait s'imposer...

Après avoir examiné l'échiquier, je livrai mon verdict.

— Elle est nulle.

Keir et Prest me lancèrent un regard d'incompréhension. Calmement, je repris :

— Lorsque aucun des deux joueurs ne peut plus mettre l'autre

échec et mat, on appelle cela une partie nulle. Le jeu est terminé et il n'y a ni vaincu ni vainqueur.

— Il y a toujours un vainqueur ! objecta Keir, sourcils froncés.

— Et un perdant, renchérit Prest.

— Non, pas toujours... insistai-je. Tout Seigneur de Guerre que tu es, tu n'as pas été le vainqueur incontestable de cette guerre contre Xy.

— Peut-être, répliqua-t-il avec son sourire de gamin facétieux. Mais ma victoire a été totale sur ma Captive...

Je me sentis rougir. Fort heureusement, Prest observait l'échiquier avec une grande perplexité.

— Comment allons-nous faire ? murmura-t-il. Je n'ai aucune pièce que je pourrais offrir en tant que Captive.

Au fil des parties, ils en étaient arrivés à changer le sexe assigné à plusieurs des figurines. Ils n'aimaient pas le fait que la reine soit la seule représentante de la gent féminine sur l'échiquier. J'ignorais comment ils s'y étaient pris, mais au terme de longues discussions ils avaient abouti à une distribution des rôles qui leur convenait.

Après avoir étudié la situation et envisagé différentes solutions avec Prest, Keir se redressa et suggéra :

— Puisqu'il n'est pas possible de revendiquer une Captive, je propose que nous regroupons nos troupes et que nous livrions de nouveau bataille.

Prest donna son accord et ils commencèrent à remettre en place les pièces restantes. J'ouvris la bouche pour les rappeler aux règles, avant de me ravisser. À quoi bon ? Quand le jeu d'échecs finirait par arriver dans la Grande Prairie, il n'aurait sans doute plus grand-chose à voir avec celui que l'on pratiquait au royaume de Xy.

Ortis nous rejoignit quelques instants plus tard.

— Lettres de Fort-Cascade, Seigneur de Guerre.

Il vint les étaler sur le lit, au pied de Keir, et précisa :

— Réceptionnées sans contact direct, comme prévu.

Puis, à la question muette qu'il lut dans mes yeux, il répondit en souriant :

— J'ai fait suivre les vôtres de la même manière.

— Merci, Ortis.

À l'arrivée d'Ortis, Prest s'était éclipsé, emportant l'échiquier. En hâte, je parcourus les lettres des yeux, à la recherche d'écritures familières. La plupart n'étaient que des rapports officiels du Conseil, mais je mis de côté celles qui émanaient de Simus, Eln et Othur.

Ensuite, je restai un moment à examiner les sceaux, faisant craquer le parchemin entre mes mains. Je n'étais pas certaine d'avoir envie d'apprendre ce qu'elles contenaient, mais avais-je le choix ? Le moment de vérité était arrivé. Nous allions savoir si la peste avait poursuivi sa course meurtrière jusqu'à la capitale.

Brièvement, je relevai les yeux et croisai le regard de Keir. Redressé contre ses oreillers, les bras croisés, il attendait que je me décide.

D'un geste sec, je brisai le sceau d'Othur.

Lara, chère petite fille,

Tout va bien ici. La lettre de ton maître Eln et celles du Conseil te donneront les détails, mais pour faire court, nous avons échappé à la suante. Grâce à tes avertissements, nous avons pu fermer à temps les portes de la cité et mettre les rares malades à l'isolement. Eln s'est montré surpris de l'évolution de la maladie, mais sa lettre te le dira mieux que moi. Je ne sais pas quels ravages elle a causés dans les manoirs et la campagne environnante, mais en ce qui nous concerne, il n'y a pas eu de victimes à déplorer.

Tout irait donc pour le mieux au château sans ce Simus de l'Aigle dont tu nous as infligé la présence.

Peu m'importe qu'il se rende de ses appartements aux bains du château nu comme un poulet déplumé, saluant sur son passage tout ce que la cour compte de dames.

Je ne lui fais pas grief non plus de ses combats à l'épée avec Warren, qui dévastent régulièrement la grande salle du château et provoquent l'évanouissement de nombre de leurs spectatrices.

Je passe aussi sur le fait que la moitié des lords veuillent le tuer, l'autre se lier d'amitié avec lui, et que toutes les dames rêvent de lui en secret – à commencer par la mienne, merci bien !

Tout cela n'est rien à côté de ce que je dois à présent te rapporter, et qui met toute la cour en émoi. Simus de l'Aigle entretient sans se cacher une relation intime avec dame Meris, maîtresse de la guilde des teinturiers et tisserands. Ce ne sont pas que des bruits de couloir, les échos de leurs ébats résonnent dans les couloirs du château aux heures les plus indues...

Selon la coutume en vigueur chez lui, Simus ne ferait rien de mal. C'est du moins ce que nous a expliqué dame Meris quand nous sommes allés la chapitrer et l'inciter à plus de retenue, l'archevêque, Warren et moi. Mieux encore, c'est elle qui nous a vertement remis en place, arguant du fait qu'elle est adulte,

maîtresse de sa guilde, maîtresse de son corps, et que sa conduite ne nous concerne en rien. Elle a ajouté qu'il n'y avait pas de raison que tu sois la seule à faire le sacrifice de ta personne pour le royaume. L'archevêque Drizen a failli en avoir une attaque...

Je pense que Meris convoite le secret de ces tissus de couleurs vives que Simus arbore comme un paon faisant la roue. J'ai essayé de le lui expliquer en termes choisis, mais il s'est contenté de sourire en me répondant qu'il n'avait rien contre le fait d'être « utilisé ».

Toute la cour et tous les membres du Conseil sont scandalisés au plus haut point par cette situation. Ils ne cessent de venir s'en plaindre à moi, prenant un malin plaisir à m'entretenir des détails les plus croustillants.

Durst recouvre peu à peu la santé. Eln n'est pas certain qu'il pourra retrouver toute sa vigueur. Pour ma part, je pense que la santé de lord Durst pâtit davantage des poisons qui fermentent dans son âme que du coup d'épée qu'il a reçu. Il tient tous les Firelandais pour responsables de son état et de la mort de son fils. Ce qui le place résolument dans le camp de ceux qui veulent voir périr Simus. Du fond de son lit, il trouve le moyen de comploter avec les autres lords acquis à sa cause. Nous l'avons mis en garde, mais il n'est plus accessible à la raison et s'emporte dès qu'il est question des Firelandais et de Simus. Je pourrais le renvoyer dans ses domaines, mais je préfère le garder à l'œil à la cour.

Les lettres officielles te donneront tous les détails, Lara. Dis-nous comment tu te portes dès que tu le pourras. Nous sommes terriblement inquiets pour ta santé.

Fidèlement tien,

Othur

P.-S. : Ma femme me supplie d'ajouter cette note pour t'envoyer tout son amour et ses meilleurs souhaits. Elle brûle de savoir si tu es enceinte. Elle demande que tu le lui fasses savoir dès que ce sera le cas. O.

Je retournai à ma tente pour y lire le reste des lettres dès que j'eus fait la lecture à Keir de celle de Simus.

Eln me faisait part de son désarroi quant à la sévérité de la maladie et à ses évolutions. Il n'avait aucun traitement ni aucun remède alternatif à me proposer, et j'étais soulagée de lui avoir fait parvenir tous les détails de la cure que nous avions mise au point. J'étais surtout heureuse d'apprendre que la suante avait épargné

Fort-Cascade, même s'il nous faudrait encore des mois pour avoir une idée précise des dégâts qu'elle avait occasionnés dans le royaume.

Les rapports du Conseil étaient sans grand intérêt, et je me félicitai de les avoir épargnés à Keir qui aurait pourtant souhaité les entendre. Je l'avais quitté en lui soutirant d'un baiser la promesse qu'il dormirait, décidée à remettre en ordre la tente qui me servait d'infirmerie. Il y avait bien longtemps que Gils n'avait pas signalé de nouveau cas, et je priai pour que nous soyons sortis du cauchemar.

Lorsque j'eus terminé mon rangement, j'avais un plein baquet de récipients à nettoyer. Je les sortis à l'extérieur et m'assis sur un billot de saule, contente de me changer les idées en effectuant cette menue corvée. Il y avait encore une bonne heure de jour, et je ne voulais pas la gâcher.

J'étais tout à la joie tranquille de ma petite vaisselle, reposant les ustensiles sur un linge propre pour les faire sécher, quand Gils apparut de nulle part et s'écroula sur le billot voisin du mien, sa sacoche sur les genoux. Lentement, la lanière glissa de son épaule. Je souris de le voir surgir, mais me rembrunis bien vite en constatant à quel point il semblait fatigué.

— Gils... dis-je avec sollicitude, tu as l'air épuisé. Laisse-moi t'apporter un peu de *kavage*.

Un soupir ténu s'échappa de ses lèvres.

— Inutile, Captive... souffla-t-il, les yeux fixés sur le soleil couchant. C'est juste... un peu de fatigue.

— Gils ?

Sa sacoche tomba lourdement sur le sol. Sans rien ajouter, il s'affaissa contre moi. Sa tête reposait contre mon épaule. Je posai la main sur son front et le trouvai chaud.

Le cœur battant, je le soutins de mon mieux et appelai à l'aide.

11

En réponse à mes cris, des guerriers sortirent en trombe de toutes les tentes. Je m'accrochai de mon mieux à Gils pour l'empêcher de glisser sur le sol. Renversés par les à-coups désordonnés de mes jambes, des flacons et des bouteilles vides se répandirent à grand bruit autour de nous.

Yers fut le premier à nous rejoindre, Isdra sur ses talons. Ils me soulagèrent du poids de Gils en le prenant dans leurs bras. Tandis que je me remettais péniblement sur pied, je sentis mon cœur se serrer de le voir si pâle et inerte, tout comme le bébé l'avait été avant de...

D'autres arrivèrent et se pressèrent autour de nous. Rafe et Prest tentèrent de les contenir. Je vis Keir, soutenu par Marcus, émerger de la tente de commandement et s'approcher aussi vite que ses maigres forces l'y autorisaient.

D'une main tremblante, je vérifiai la température de Gils. Jour après jour, sans s'économiser, il s'était épuisé à venir en aide aux autres. Lui resterait-il suffisamment de forces pour survivre à la suante ?

Soudain, Gils fut pris de convulsions. Jambes et bras battirent en tout sens. La tête rejetée brutalement en arrière, la bouche grande ouverte, il haletait désespérément.

Yers tituba, les yeux écarquillés d'horreur. Il faillit lâcher Gils, mais Isdra compensa en prenant sur elle tout le poids du corps. Ils avaient repris le contrôle de la situation lorsque cessèrent les convulsions, aussi brutalement qu'elles avaient débuté.

Un long frisson me secoua. Que lui arrivait-il ? Des convulsions ? Personne à ce jour n'avait développé de tels symptômes... Devais-je en déduire que ce n'était pas la suante ?

La voix d'Isdra vint me tirer de mes affres.

— Captive ? Le lac ?

De nouveau, je posai ma main sur le front de Gils. Il était chaud,

certes, mais pas de manière extraordinaire. Son travail l'avait-il affaibli à ce point ?

— Gils ? appelaï-je en me penchant à son oreille.

Je renouvelai plusieurs fois mon appel, mais il n'y eut aucune réaction, aucun signe qu'il fût conscient. Mes doigts, en se posant à la base de son cou, ne trouvèrent qu'un pouls faible et erratique.

Rapidement, je recherchai des indices d'un traumatisme crânien. Peut-être était-il en train de suffoquer ? Mais j'eus beau le palper sous toutes les coutures, je ne remarquai aucune trace de blessure. Ce devait donc être la suante.

Un autre frisson me remonta l'échine. Se pouvait-il qu'elle ait encore évolué ? Ou avait-elle fondu sur lui de manière tellement foudroyante, alors que son organisme était au plus bas, qu'elle provoquait des convulsions ?

Je perdis de précieux moments à répertorier toutes les possibilités auxquelles je pouvais penser, mais aucune n'était satisfaisante. Gils avait une respiration sifflante et hachée. Peut-être qu'en...

Avec l'aide de Yers, Isdra le plaça de manière que je puisse tambouriner sur son dos. Si je parvenais à purger ses poumons de leur excès de fluide, sans doute que...

De nouvelles convulsions m'empêchèrent de mettre mon projet à exécution. Ceux qui nous entouraient reculèrent en désordre, épouvantés devant ce spectacle.

Je commençai de mon côté à paniquer. Je n'avais aucun réconfort à offrir à Gils et son état empirait. Sa respiration se faisait plus faible, plus irrégulière, de même que son pouls.

En désespoir de cause, je cherchai le regard de Keir et lut une question au fond de ses yeux. Je ne pus que secouer tristement la tête et laisser couler mes larmes.

— Tu ne peux rien faire ? demanda-t-il calmement.

Il me fallait avouer ma défaite.

— Non. Il est entre les mains de la Déesse, à présent.

Tendrement, je passai les doigts dans les boucles rousses de Gils et ordonnai à Yers :

— Amenez-le à l'intérieur.

— Non ! intervint sèchement Keir. Donnez-lui le coup de grâce.

— Quoi ?

Tétanisée, je vis Yers et Isdra emmener le corps inanimé de Gils sur un carré d'herbes hautes à l'écart du chemin. Yers entreprit de

délacer le pourpoint de mon apprenti. Isdra revint se poster à côté de moi. Rafe et Prest prirent position au bas des jambes de Gils et lui ôtèrent ses bottes. Joden lui saisit le bras gauche et le ramena au-dessus de la tête. Marcus laissa Keir derrière lui en dégainant sa dague.

— Non ! m'écriai-je, bondissant pour m'interposer.

Mais Isdra me rattrapa et me ceintura par-derrière.

— Soyez raisonnable, Lara... me murmura-t-elle à l'oreille. Nous ne le laisserons pas souffrir.

— Le Feu te réchauffe... entonna Joden d'une voix tremblante.

L'assemblée répondit à l'unisson :

— Rendons grâce aux Éléments !

D'autres convulsions secouèrent le corps de Gils. Rafe, Prest, Yers et Joden, chacun agrippé à l'un de ses membres, le plaquèrent fermement au sol. Même s'il était inconscient, Gils donnait l'impression de lutter pour se libérer, tout comme je le faisais pour échapper à l'emprise d'Isdra.

— La Terre te porte ! reprit Joden d'une voix plus ferme.

— Rendons grâce aux Éléments !

Marcus les avait rejoints. Alors qu'il s'accroupissait à la gauche de Gils, Yers lui dit quelque chose, que je ne pus entendre. Marcus lui tendit sa dague, et ils échangèrent leurs positions.

— Les Eaux te soutiennent.

— Rendons grâce aux Éléments !

Mes suppliques ne servaient à rien. Mes cris de protestation non plus. Isdra me tenait fermement contre elle.

— Que voulez-vous ? me demanda-t-elle. Le laisser partir dans d'atroces souffrances ?

Un flot de bile inonda ma gorge. Je continuai à crier pour oublier que j'étais impuissante à sauver Gils, de la peste qui assiégeait son corps comme de la dague qui allait lui perforer le cœur.

— L'Air emplit tes poumons.

— Rendons grâce aux Éléments !

Yers s'inclina respectueusement au-dessus de Gils.

— Libère-toi, guerrier ! clama-t-il. Puisse ton âme voyager au-delà des neiges, et jusqu'aux étoiles !

D'un geste sûr, il plongea la dague entre les côtes de Gils.

Je m'effondrai en pleurs entre les bras d'Isdra. Me tournant pour lui faire face, j'enfouis mon visage contre son épaule. Ses yeux ruissaient de larmes, qui me mouillaient les cheveux tandis qu'elle

s'efforçait de me consoler. Je n'arrivais pas à accepter, et encore moins à comprendre, ce qui venait de se passer. Comment avais-je pu négliger de surveiller la santé de mon apprenti ? Comment avait-il pu s'affaiblir à ce point sans que je m'en aperçoive ?

Derrière nous, Joden lança d'une voix lasse :

— Est-ce mon triste sort ? Suis-je condamné à chanter pour les morts et à me lamenter des jours durant ?

Il eut le silence pour seule réponse. Alors, en soupirant, il leva les yeux au ciel et commença à chanter pour Gils.

Je me cachai de nouveau le visage pour ne pas voir les soins apportés au mort. Je ne relevai la tête que lorsque Marcus vint placer la sacoche de mon apprenti à mes pieds. D'une main tremblante, je saisis cet objet en lequel Gils avait investi toute sa foi dans les arts guérisseurs. Lui avais-je jamais dit à quel point j'étais fière de lui ?

— Je n'ai pas pu le sauver... chuchotai-je en fixant Marcus à travers un brouillard de larmes.

Il se laissa tomber à genoux et nous serra dans ses bras, Isdra et moi, sans rien dire.

Le chant de Joden prit fin.

Quand je relevai les yeux, Keir était là, près de nous. Un muscle jouant sur sa mâchoire crispée, il porta le regard à l'endroit où reposait la dépouille de Gils. Puis il chercha le mien et parut sur le point de parler, mais une autre voix s'éleva, furieuse et amère.

— Voilà comment nous remerciant les Xyians !

Tous se retournèrent vers Iften, entouré de Wesren et Uzaina. Sur le même ton plein de morgue, il enchaîna :

— Par la mort des plus jeunes et des plus brillants d'entre nous, cause de leur pourriture !

Keir émit un grondement menaçant.

— Iften, ce n'est...

— Non ! le coupa Iften en dressant une main devant lui. Une fois déjà, j'ai défié ton autorité et j'ai dû reculer. Cette fois, je ne reculerais pas ! J'en appelle à un *senel*, qui sera témoin de mon défi et qui te verra y répondre avec l'épée. Convoque les chefs de guerre. Que tous ceux qui en sont encore capables viennent entendre mes vérités !

Après avoir conclu sa diatribe en crachant sur le sol, Iften se retourna brusquement et se dirigea vers la tente de commandement.

Isdra m'aida à me remettre debout. Marcus, se portant à la hauteur de Keir, s'inquiéta :

— S'il te lance un défi, il gagnera.

Keir acquiesça d'un hochement de tête, une expression de résignation sur le visage.

— C'est vrai, admit-il avec fatalisme. Il gagnera.

— Tu ne dois pas te battre ! protestai-je en essuyant mes larmes. Tu peux à peine marcher... De toute façon, Iften n'a pas le droit. Simus disait que la tradition l'interdit.

Keir se rapprocha de moi et me prit dans ses bras. D'un doigt, il fit passer une mèche rebelle derrière mon oreille.

— En temps normal, oui. Mais la situation n'a rien d'ordinaire, ce qui autorise toutes les entorses à la tradition. J'ai pu utiliser cette règle à mon avantage. C'est à présent au tour d'Iften de le faire.

Keir s'éloigna pour ajuster le baudrier de son épée.

— Votre serment tient toujours ? questionna-t-il.

— Et comment ! répondit fermement Marcus.

— Je ferai ce qui doit être fait, affirma Isdra sans quitter des yeux Iften qui s'éloignait.

Keir la dévisagea d'un air pensif mais n'insista pas sur le sujet.

— Nous veillerons à la sécurité de la Captive, assura Rafe tranquillement.

Prest, d'un hochement de tête, s'associa à lui.

— Ce n'est pas juste ! protestai-je de plus belle.

Je me tournai vers Joden pour le prendre à témoin, mais il détourna le regard et se cantonna dans un silence prudent.

Keir tendit les bras et m'attira tendrement contre lui. Mes yeux, brûlants d'avoir trop pleuré, s'emplirent de nouvelles larmes. J'enfouis mon visage contre son cou, m'efforçant désespérément de ne pas les laisser couler. La caresse de ses lèvres contre mon oreille fut loin de me suffire. Prenant son visage en coupe entre mes mains, j'écrasai violemment mes lèvres contre les siennes, pour un baiser sauvage et désespéré.

Keir fut le premier à s'y soustraire.

— Il faut que j'aille affronter les vérités d'Iften... dit-il à regret, reculant d'un pas.

— Gils...

Je pivotai pour découvrir une phalange de jeunes guerriers occupés à soulever son corps.

— Ne vous inquiétez pas. Captive... dit Yers. Ses camarades vont

prendre soin de lui.

Je marchai jusqu'à eux et contemplai une dernière fois ce visage aimé. Gils paraissait dormir. On aurait cru pouvoir l'éveiller en prononçant simplement son nom. Du bout des doigts, j'arrangeai ses boucles rousses, murmurant une prière à la Déesse.

— Suis-les, Lara... m'enjoignit Keir. Tu n'as pas besoin d'assister à ce *senel*.

— Ma place est au côté de mon Seigneur de Guerre, dis-je en le rejoignant pour lui saisir la main. Ils prendront soin de son corps. Quant à son âme, elle est entre les mains de la Déesse.

Un sourire rempli de fierté s'attardait sur les lèvres de Keir quand nous fendîmes la foule côte à côte.

Les chefs de guerre s'étaient rassemblés, formant un cercle à l'extérieur de la tente de commandement. Iften les haranguait. Il hurlait presque, le bouclier brandi et l'épée au clair.

— Nous sommes maudits par les Éléments, et c'est cette scélérate de Xyiane qui en est responsable !

Quelques hochements de tête saluèrent cette affirmation, ce qui me fit froid dans le dos.

Keir vint se placer au premier rang, les bras croisés. Je le suivis et me campai à sa droite, un peu en retrait, encadrée par Isdra et Prest. Rafe nous tournait le dos, un pas derrière nous, et couvrait nos arrières. Marcus se tenait derrière Keir. Je découvris avec surprise et soulagement que Yers l'accompagnait.

— La pourriture qu'elle a apportée parmi nous frappe fort et laisse des traces ! poursuivit Iften. Même une enfant issue de son peuple n'a pu y échapper, et en portera les stigmates à jamais !

Cette remarque suscita de nombreuses grimaces dans l'assemblée, réaction négative qui me surprit. Voyant qu'il s'était fourvoyé, Iften s'empressa d'enchaîner :

— Keir du Tigre est responsable de ce fléau qui s'est abattu sur nous, puisque c'est lui qui a amené cette Xyiane au sein de notre armée. Il porte la responsabilité de ce qui est arrivé, et il doit en répondre maintenant !

Ifthen hurlait à présent, postillonnant d'abondance et soulignant son discours d'attitudes martiales.

Keir n'avait pas encore dégainé son épée, mais semblait prêt à le faire à tout instant. Ifthen pointa la sienne dans ma direction et lança avec mépris :

— Gils a voulu suivre l'enseignement de cette sorcière, et les

Éléments l'en ont puni. Epor était maudit et...

Un cri effrayant s'éleva derrière moi, me glaçant jusqu'au sang. Isdra surgit au centre du cercle, le visage tordu par la rage, brandissant la masse d'armes d'Epor.

Iften réagit vite. Il éleva son bouclier pour bloquer le coup terrible qu'elle lui assenait, mais le temps qu'il avait perdu pour lui faire face lui fut fatal. La masse s'abattit sur son avant-bras, et il me sembla entendre un bruit d'os qui se brise.

Les assistants élargirent prudemment leur cercle. Isdra ne relâchait pas la pression, assenant sans relâche de nouveaux coups sur le bouclier d'Iften. Vive et concentrée, elle n'avait d'yeux que pour son adversaire.

Immobile, Keir observait le combat. Yers s'était avancé à côté de lui, la main sur la poignée de son épée. Marcus, un pas derrière eux, passait la foule au crible de son œil unique pour prévenir toute menace de ce côté.

Prest s'était positionné dos à moi. Rafe était venu se placer devant. Ils paraissaient tendus et sur le qui-vive, mais comme Yers, ils s'étaient contentés de poser la main sur la poignée de leur épée pour attendre la suite des événements.

Iften, plus grand et plus fort, commençait à reprendre l'avantage. Son épée s'abattait avec une violence et une précision qui me surprisent. Isdra paraît ses attaques avec vaillance, attaquant dès qu'il lui laissait une ouverture. Elle était agile, mais elle semblait à bout de souffle. Iften, par contraste, était parfaitement maître de lui, solidement campé sur ses jambes et maniant son épée de main de maître. La certitude d'une victoire facile se lisait sur son visage arrogant. Manifestement, il s'attendait à ne faire qu'une bouchée de son adversaire.

La masse d'armes heurta le centre exact du bouclier d'Iften. Sous la violence de l'impact, celui-ci grogna de douleur. Mais si elles entamaient la résistance de son ennemi, aucune des attaques d'Isdra ne suffisait à faire la différence. Elle paraissait quant à elle faible et vulnérable, à la merci du premier coup d'épée qui réussirait à passer sa garde. Pourtant, une volonté et une puissance surnaturelles semblaient l'habiter.

Comme pour la narguer, dans l'un des rares moments de répit, Iften baissa son bouclier.

— Tu n'as rien d'Epor, femme... dit-il avec un sourire narquois. À part son arme.

Le visage d'Isdra resta de marbre. Bondissant en avant, elle visa les genoux. Iften parvint à bloquer le coup, mais elle avait accompagné le mouvement de la masse d'armes pour se rapprocher, et c'est la poignée de celle-ci qui vint percuter la mâchoire d'Iften.

Sa tête partit violemment en arrière. Il tituba, relâchant sa garde. Avec un cri de triomphe, Isdra en profita pour lui assener un nouveau coup, en pleine tête cette fois.

D'un bloc, Iften s'écroula inanimé sur le sol. Isdra fondit sur lui, la masse brandie, prête à l'achever.

— Pour Epor ! cria-t-elle en s'apprêtant à frapper.

Joden s'interposa en criant d'une voix forte :

— Non !

Isdra suspendit son geste. Haletante, elle ne quitta pas des yeux son adversaire inconscient et demanda :

— Qui ose ?

— Je t'implore de ne pas le tuer, Isdra du Renard... reprit plus calmement Joden.

— Il a insulté Epor, mon promis ! gronda-t-elle, tremblante de rage. Le premier à avoir rencontré l'ennemi et le plus brave de tous ceux qui sont morts dans cette bataille ! Il n'avait demandé ni mon emblème ni celui de personne d'autre. Je suis dans mon droit, barde !

La foule s'agita, mal à l'aise. Keir, lui, était tout entier concentré sur le drame qui se déroulait sous nos yeux.

Joden ne se départit pas de son calme pour argumenter.

— Les Cieux sont obscurcis, guerrière, et agités de turbulences. Je ne prétends pas détenir la vérité, mais je suis barde en devenir depuis suffisamment longtemps pour juger que la maladie de Keir peut être assimilée à une blessure de guerre. Même si c'est un ennemi que nous n'avons jamais affronté qui la lui a infligée.

Joden chercha les regards des chefs de guerre, prenant à témoin la foule qui suivait le déroulement de ce *senel* hors du commun.

— En conséquence, conclut-il, j'estime qu'il ne devrait pas être défié tant que cette campagne n'est pas terminée. Qu'il reste Seigneur de Guerre jusqu'à notre retour dans la Grande Prairie. Ensuite, ce sera aux Anciens de décider.

Un soulagement intense m'envahit. Keir était à l'abri de tous les défis, qu'ils soient lancés par Iften ou par un autre. Au moins, jusqu'à ce qu'il ait recouvré ses forces.

Furieuse, Isdra s'emporta :

— En quoi cela concerne-t-il l'insulte faite à Epor ?

— Si la vérité doit être établie, répondit Joden en levant la main, celle d'Iften doit être entendue aussi. Voilà pourquoi je demande que soit préservée sa vie, jusqu'à ce qu'il soit présenté aux Anciens.

— Tu n'es pas encore barde des Tribus, Joden ! répliqua Isdra d'une voix rauque. Et tu me prives de mon droit, en tant que promise d'Epor !

— Tu dis vrai, Isdra du Renard. Voilà pourquoi j'ai précisé que *j'implorais* ta clémence. Je ne peux pas t'ordonner quoi que ce soit. Et je ne le ferai pas.

Le temps parut suspendre son cours. Longuement, Isdra hésita, à bout de souffle, lançant par en dessous des regards venimeux à Joden. Tassé à ses pieds, Iften avait l'air d'un pantin désarticulé. Finalement, elle se redressa et baissa son arme.

— Epor respectait ta sagesse, Joden. Je ne peux faire moins. Mais ce lâche répondra de ses insultes aussitôt que les Anciens auront recueilli sa parole venimeuse !

— Ce n'est que justice, approuva Joden.

Isdra prit le temps de ranger la masse d'armes d'Epor dans son baudrier, puis elle tourna les talons et quitta les lieux. À peine avait-elle disparu que Keir s'avança d'un pas pour prendre la parole.

— Qu'il en soit fait comme le barde l'a réclamé, dans sa grande sagesse. Ce *senel* est clos.

Profitant de la confusion qui s'ensuivit, je semai mes gardes pour me précipiter au secours d'Iften. Avec un luxe de précautions, je l'allongeai sur le dos pour l'ausculter.

— Êtes-vous certaine de vouloir le soigner ? s'étonna Joden en ramassant les armes d'Iften. Vous savez, il ne vous en remerciera pas.

— Je n'ai pas fait moins pour Simus, rétorquai-je sans lever les yeux. Je ne ferai pas moins pour lui.

Je palpai doucement la mâchoire d'Iften. Un gros hématome était en train de se former, mais elle n'était pas brisée. Tout en passant à son bras, dont j'ôtai rapidement la protection, je demandai :

— Marcus ? Voudrais-tu m'apporter ma sacoche ?

Il n'y eut pas de réponse. Surprise, je levai la tête pour me trouver confrontée à une série de regards réprobateurs.

— Comme vous le savez tous, dis-je, j'ai prononcé certains vœux en devenant maîtresse guérisseuse. Cet homme a besoin de mon

assistance, et je vais la lui apporter.

Le visage de Keir s'était assombri, mais il acquiesça.

— Nous ne l'oubliions pas, Captive. Et nous respectons ces vœux.

En voyant tous ces regards braqués sur moi, je me mordis la lèvre, consciente que le moindre de mes gestes serait épié. Mais bien vite, j'en revins à mon patient. L'avant-bras qui avait reçu le coup de masse était déjà enflé. D'une pression des doigts, j'en palpai la longueur. Je ne fus pas surprise de découvrir le radius profondément enfoncé en son centre, où le coup avait porté. L'os avait bien craqué, mais le protège-bras avait sans doute évité à Iften une fracture plus sérieuse.

Quelqu'un déposa à mes pieds la sacoche de Gils. Tout à mon diagnostic, je lançai sans réfléchir :

— Il lui faut une attelle, Gils. J'ai besoin...

Ma voix se brisa dans un sanglot. Je fermai les yeux en réalisant ce que je venais de dire. Un silence de mort s'était fait autour de moi.

Mais le moment était mal choisi pour me laisser aller au chagrin. D'un geste rageur, j'essuyai mes larmes avec ma manche et lançai à la cantonade :

— J'ai besoin de deux morceaux de bois, aussi longs que son avant-bras, et aussi plats et droits que possible. Il me faut aussi des bandages et une large bande de cuir.

À côté de moi, j'entendis Marcus maugréer :

— Je m'occupe des bouts de bois. File à la tente, Rafe, et occupe-toi du reste.

Ifthen grogna et remua faiblement la tête. Le coup qu'il avait reçu sur le crâne allait sans doute lui valoir de violentes migraines. Je fus tentée de lui administrer le peu de lotus qui me restait, afin de pouvoir remettre son os en place sans le faire souffrir, mais j'y renonçai, songeant que le lotus n'y suffirait pas.

— Le bras est cassé ? s'enquit Joden.

— Oui. Aide-moi à le tenir.

Joden s'accroupit à côté de moi, immobilisant le bras tandis que je remettais l'os en place. Pendant ce temps, Marcus et Rafe étaient revenus, munis de ce que je leur avais demandé. Rapidement, je bandai le bras, mis en place les attelles et protégeai le tout avec la bande de cuir ficelée par des lanières.

J'avais à peine terminé quand Ifthen commença à revenir à lui. Ce qui me donna juste le temps nécessaire pour le placer sur le flanc en

prévision de ce qui allait suivre. Comme c'était prévisible après un choc pareil, il se mit à vomir avec force dans la poussière.

— Doucement, lui conseillai-je. Pas de précipitation.

Il m'ignora complètement. Luttant pour se redresser, il tenta de se mettre à quatre pattes. Je parvins à lui éviter de patauger dans son vomi, mais pas à l'empêcher de poser son bras sur le sol. Un hurlement s'ensuivit. Iften se mit à genoux précipitamment. Tout en se massant le crâne en grimaçant de douleur, il éleva devant ses yeux son bras blessé et le contempla avec stupéfaction.

— Que... que s'est-il passé ? bredouilla-t-il.

Joden lui posa la main sur l'épaule :

— Je te l'expliquerai sous ta tente.

Une grande confusion se lisait dans les yeux d'Iften, mais il parvint à reprendre suffisamment ses esprits pour questionner :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une attelle, répondis-je en me redressant. Tu as le bras cassé.

Clignant des paupières, Iften découvrit alors la foule qui nous entourait, tous les regards braqués sur lui. Keir, notamment, guettait la moindre de ses réactions, tel un fauve prêt à bondir.

La mémoire dut lui revenir d'un coup. Il écarquilla les yeux et se remit sur pied comme il put. Joden et Wesren se précipitèrent pour l'aider, mais il les écartera de son bras valide.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, Xyiane ! lança-t-il en me fusillant du regard.

D'un geste rageur, il défit les lanières et arracha la bande de cuir. Puis, sans ménagement, il se débarrassa du reste de l'attelle, qu'il jeta à terre.

— Les Éléments veilleront à ma guérison, reprit-il. Ou je demanderai à un prêtre guerrier de m'aider quand nous regagnerons la Grande Prairie. Je préfère rejoindre les neiges avant l'heure que de me laisser corrompre par toi !

Sans me laisser le temps de tenter de le raisonner, il fit demi-tour et se dirigea vers sa tente en titubant de douleur, comme un homme pris de boisson.

Gils fut le dernier à tomber malade. Il me fallut presque deux jours pour en avoir la certitude, mais la peste ne réclama pas d'autre victime après lui.

Lorsque j'eus annoncé à Keir le début de la période de quarantaine, il convoqua un *senel* auquel Joden assista sans y avoir été invité. Refusant de s'asseoir, il domina la réunion de son

impressionnante présence, sentinelle attentive.

D'abord mal à l'aise, les chefs de guerre se détendirent progressivement en constatant que Keir leur faisait ses habituelles requêtes. Ayant obtenu les réponses qui le satisfaisaient, il prit solennellement la parole.

— Je sens la nécessité d'une purification générale après cette guerre que nous venons de remporter. Car ne vous y trompez pas : la terre de Xy a choisi de nous éprouver comme aucun guerrier de la Grande Prairie ne l'avait été à ce jour. Nous avons mené cette guerre, et nos morts sont tombés honorablement.

Voyant que Joden ouvrait la bouche pour protester, Keir s'empressa d'ajouter :

— Même si je comprends bien que les Anciens devront avoir le dernier mot en la matière.

Satisfait, Joden approuva d'un hochement de tête.

— Ainsi, poursuivit Keir, pendant une période de dix jours, nous allons nous purifier. Je ne suis pas de ceux qui pensent que ce fléau était une malédiction des Éléments pour nous punir. Si j'estime nécessaire de nous purifier, c'est pour alléger nos esprits et restaurer l'équilibre dans nos corps. Néanmoins, j'interdis à quiconque de jeûner, pour ne pas affaiblir davantage les organismes déjà éprouvés par la maladie.

C'était la seule condition que j'avais posée lorsque nous en avions discuté tous les deux.

— Après cette période de purification, reprit Keir d'un ton plus léger, nous serons de nouveau en possession de tous nos moyens. Je lancerai alors un concours, afin de choisir un nouveau garde du corps à la Captive. Epor a rejoint les neiges, et je tiens à célébrer sa mémoire en accordant au plus valeureux l'honneur de lui succéder. Je me réserve un droit de veto sur le résultat final. Tous les combats prendront fin au premier sang.

Il y eut dans l'assemblée des coups de menton et des grognements approbateurs. Je me mordis quant à moi l'intérieur de la joue pour ne pas protester. Je n'aimais pas l'idée qu'Epor puisse être remplacé, et je l'avais combattue bec et ongles. Keir n'avait rien voulu entendre, et Isdra avait pris son parti. Le consensus était général. Trois gardes ne suffisaient pas, et quelqu'un devait être choisi pour seconder Isdra.

Keir avait promis de la consulter pour s'assurer que le gagnant ou la gagnante serait quelqu'un avec qui elle pourrait s'entendre. Il

avait fait valoir que les éliminatoires dureraient une vingtaine de jours, ce qui aurait l'avantage de maintenir les guerriers occupés. De plus, Isdra aimait l'idée de cet hommage rendu à son promis. De sorte que je n'avais pu que m'incliner.

— D'autre part, ajouta Keir avec un sourire réjoui, nous allons organiser ce que la Captive appelle un tournoi d'échecs, pour faire émerger un champion de nos rangs. Tout comme le concours, ce tournoi sera ouvert à tous.

Le jeu faisait fureur dans tout le camp. Chaque guerrier semblait avoir en permanence au moins une partie en tête. Si Keir était persuadé que le concours pour me trouver un garde du corps serait bon pour le moral des troupes, je ne doutais pas que le tournoi le serait davantage encore. Sans provoquer la moindre blessure à soigner...

Iften semblait le seul à ne pas goûter ces annonces. Pour ce que j'en savais, il devait être également le seul homme de l'armée firelandaise à ne pas avoir appris les échecs. Je n'étais pas surprise de le voir porter son bras blessé en écharpe, replié contre sa poitrine. Pour tenter de déterminer à quel point il était enflé, je plissai les paupières. Iften intercepta mon regard et y répondit de manière tellement menaçante que j'en aurais tremblé des pieds à la tête, si j'avais eu peur de lui.

Keir clôtura le *senel*. Tous se levèrent et commencèrent à se disperser. Wesren et Uzaina s'attardèrent pour discuter avec Iften. D'autres voulurent parler à Keir en privé. J'en profitai pour lier conversation avec Joden. En me voyant approcher, il devint grave et ses yeux se troublèrent.

— Joden... dis-je en le fixant au fond des yeux, je Voulais te remercier pour...

Il m'interrompit d'un geste de la main :

— Je crois ne vous avoir fait aucune faveur, Captive.

— Mais, je...

De nouveau, il me coupa.

— Si Iften avait lancé un défi à Keir, je ne serais pas intervenu. Je ne suis d'ailleurs pas sûr d'avoir eu raison d'empêcher Isdra de le tuer.

Son regard se porta sur l'horizon lorsqu'il conclut :

— Je n'ai fait que différer l'issue de cette controverse, pour que les Anciens puissent l'arbitrer.

— Au moins, objectai-je, Keir pourra prendre la Parole lui-même

devant eux pour plaider sa cause. Tu l'y aideras.

Joden parut se troubler davantage.

— Joden ? insistai-je, soudain consciente de l'abîme qui me séparait de lui. Il peut compter sur toi, n'est-ce pas ?

Enfin, il accepta de croiser mon regard. Il ne restait rien de sa sérénité coutumière sur son visage.

— Je ne prendrai pas le parti de Keir devant les Anciens, Captive. Je parlerai même contre lui.

— Contre lui ? répétais-je, abasourdie. Et donc, contre... moi ?

Son regard s'adoucit.

— Non, Lara... Pas contre vous. Mais...

Il laissa son regard courir sur le paysage environnant, comme s'il rassemblait ses idées, avant de poursuivre :

— J'ai l'impression qu'une éternité s'est écoulée depuis que Simus s'est écroulé sur le champ de bataille et que je me suis accroupi pour constater ses blessures. La tradition aurait voulu que je l'achève, pour lui épargner la souffrance et empêcher une capture infamante.

— Mais tu ne l'as pas fait.

Quand son regard soutint de nouveau le mien, ses yeux étaient empreints d'une grande souffrance.

— Non. Je ne l'ai pas fait. J'ai pansé de mon mieux sa blessure, et nous avons été capturés.

— Ce qui nous a permis de nous rencontrer, Keir et moi.

Je souris à l'évocation de ce souvenir et précisai :

— Nous ne t'en remercierons jamais assez, Joden.

Son visage se durcit.

— Et les morts ? Me remercieriez-vous aussi pour les morts ?

J'en restai le souffle coupé.

— Joden...

— Vous avez sauvé la vie de mon ami. Keir vous a revendiquée comme sa Captive, apportant à notre peuple votre connaissance des arts guérisseurs. Mais tout ce qui en a résulté, tout ce que je constate autour de moi depuis des jours, c'est toujours plus de cadavres. Fauchés par une mort affreuse et déshonorante.

Ses paroles me glaçaient jusqu'à la moelle.

— Tu me blâmes pour cela... murmurai-je.

— Xylara... protesta-t-il d'une voix radoucie, vous êtes une femme aimante et honorable. Comment pourrais-je vous blâmer ?

Ses traits se durcirent et ses poings se serrèrent.

— C'est Keir que je blâme ! ajouta-t-il sèchement. C'est lui qui a voulu marier nos deux peuples et combiner leurs modes de vie. Ce qui s'est passé ici augure mal de ce que pourrait devenir la Grande Prairie sous son autorité.

Incapable de soutenir plus longtemps son regard, je baissai les yeux, retenant mes larmes à grand-peine.

— Que puis-je vous dire d'autre, Lara ? s'impatienta-t-il. Vous m'avez donné de l'espoir quand vous avez sauvé la vie de Simus, et davantage encore quand j'ai constaté que vous étiez prête à vous sacrifier pour le bien de votre peuple. Mais aujourd'hui, ce sont les miens qui partent en fumée vers le ciel. Combien de vies ont été sacrifiées en vain ? Je ne peux m'empêcher de penser que c'est à cause de Keir, dont les innovations contrecarrent la volonté des Éléments.

Joden secoua la tête et soupira longuement.

— Keir veut faire de vous une Firelandaise. Il veut faire de nous des Xyians. Rien de bon ne peut sortir d'une telle confusion. Ma décision est prise, Capt...

Il se reprit et conclut :

— Ma décision est prise, Xylara. Je suis décidé à dire au Seigneur de Guerre les vérités dont il doit tenir compte.

Accablée par ce que je venais d'entendre, je regagnai l'infirmérie, où je trouvai Isdra occupée à regarnir de cuir la poignée de la masse d'armes d'Epor. Tout à son travail, elle parut ne pas remarquer ma présence, caressant le cuir souple comme s'il était la plus noble des matières.

Respectant son silence, j'allai ranimer un brasero et m'absorbai dans la préparation d'un pot de *kavage*. Pendant qu'il passait, je me laissai glisser sur un siège, épuisée. Je ne voulais plus penser à rien. Ni à Joden, ni au fantôme aux cheveux d'or qui se dressait entre Isdra et moi, encore moins à la maladie et à la mort.

Isdra acheva sa tâche en fixant avec soin les extrémités des lanières de cuir. Elle demeura un long moment les yeux dans le vague, les mains délicatement posées sur la masse en travers de ses genoux. Puis elle se mit à pleurer.

J'allai m'asseoir à côté d'elle, plaçant ma tête contre la sienne, pour lui offrir tout le réconfort dont j'étais capable.

Ce fut le bruit du pot de *kavage* bouillonnant sur le brasero qui me tira de la tristesse dans laquelle nous nous étions enfermées toutes deux. J'allai nous en servir une tasse, laissant Isdra essuyer

ses larmes. Nous le bûmes en silence, perdues l'une et l'autre dans nos pensées.

— L'autre jour, déclarai-je enfin, quand j'ai demandé à Marcus une parole de consolation, il m'a dit que le soleil se lèverait le lendemain.

— Il ferait mieux de rester couché ! maugréa Isdra, les yeux fixés sur son *kavage*. Il se cacherait par respect pour nos morts et notre chagrin, s'il avait plus de compassion...

Avec un sourire d'excuse, elle redressa la tête pour me regarder dans les yeux et poursuivit :

— Ma vie est en morceaux, mais le monde continue de tourner comme si de rien n'était. Comme s'il ne s'était rien passé. Comme si Epor n'avait jamais existé.

Songeuse, elle secoua longuement la tête et conclut :

— Je ne peux accepter l'idée de ne plus l'entendre, de ne plus sentir ses caresses, tant que je ne l'aurai pas...

Elle se tut sans finir sa phrase. Soudain honteuse de ce que j'avais exigé d'elle, je baissai le regard sur mes mains.

— Isdra... murmurai-je, je ne sais que te dire. Tu es mon amie. Je ne... je ne veux pas te perdre.

Isdra demeura inerte et silencieuse.

— Qui plus est, ajoutai-je en me forçant à sourire, qui s'occuperait de Meara ? Ou des enfants que j'espère avoir un jour ? Qui leur apprendra la vie selon la tradition de la Grande Prairie, sinon toi, Isdra ? Mon enfant sera tirailé entre nos deux mondes, nos deux cultures. Il devra être attentivement guidé pour ne pas se perdre.

Je plaçai ma main sur la sienne. Je n'y avais jamais songé auparavant, mais cela m'apparaissait comme une évidence. Je n'avais aucun mal à imaginer Isdra et Anna se disputant autour d'un berceau, dans la nursery du château, et cette image était réconfortante.

Cette perspective parut en tout cas convenir à Isdra, qui serra ma main dans la mienne.

— Marché conclu, Captive. Je tiendrai le coup pour vos enfants. Et pour attendre le jour où je pourrai venger l'honneur bafoué de mon Epor.

Bien vite, pourtant, une détresse poignante vint de nouveau bouleverser son visage.

— Mais le soleil devra se coucher tant de fois avant que ce jour

n'arrive... se plaignit-elle tout bas. Et il y aura tant de moments de...

Sans achever sa phrase, elle se leva d'un bond pour me dissimuler ses larmes qui recommençaient à couler.

— Je vais prendre mon tour de garde ! lança-t-elle par-dessus son épaule. Soyez sans crainte pour moi, Captive.

Me levant à mon tour, je la regardai se poster à l'extérieur, près du feu. Puis je m'assis à ma table de travail, contemplant d'un œil morne le bric-à-brac qui y régnait.

Le *kavage* avait un goût amer dans ma bouche. Il ne fit qu'accentuer la nausée que je sentais monter en moi, lame de fond d'un noir chagrin qui me submergea. Sans que je puisse rien faire pour les contenir, les larmes jaillirent de mes paupières.

En hâte, j'allai rabattre la portière de toile. J'eus la présence d'esprit d'y accrocher une grappe de grelots d'intimité. Je ne voulais voir personne, malade ou non.

Titubant sous le poids du chagrin, j'allai m'asseoir sur le billot le plus éloigné de la porte. Puis, saisissant une serviette, j'enfouis mon visage dedans. Je voulais que personne ne m'entende, que personne ne sache. Le tissu étouffait mes pleurs, aussi me laissai-je aller sans retenue. Les épaules secouées de sanglots, je pleurai à chaudes larmes, encore et encore.

J'aurais souhaité retrouver les bras d'Anna, mon foyer, mon père disparu. Le mal du pays revenait en force me tourmenter. Comment avais-je pu prendre la décision d'abandonner derrière moi les murailles de Fort-Cascade, de me lancer sur les routes à la poursuite de Keir ? Tout était de ma faute. Tout ! Cette évidence me poignardait le cœur et me bloquait la gorge, m'empêchant presque de respirer.

Pour reprendre mon souffle, j'écartai un instant mon visage de la serviette et commençai à me balancer d'avant en arrière sur mon siège. Rien n'y fit. L'horreur de l'agonie d'Epor continuait de me hanter. En hâte, je dus étouffer une nouvelle crise de larmes dans le linge déjà humide de mes pleurs.

Le remords, acide corrosif, me rongeait. Qu'est-ce qui m'avait pris d'insister pour pénétrer dans ce village ? Comment avais-je pu laisser Isdra et Epor m'y suivre ? C'était mon arrogance qui était responsable de sa mort. De la sienne et de toutes les autres...

Plus aucun de mes actes n'avait à mes yeux de sens ni de justification. Il n'y avait plus autour de moi qu'un désespoir sans fond, et je ne pouvais rien faire pour y remédier. Bien au contraire,

mes initiatives ne faisaient qu'empirer la situation.

Meara, ce bébé miraculé, que nous avions failli perdre. Gils – oh, Gils... – que je n'avais pas vu se tuer à la tâche, et à qui je n'avais jamais dit ma fierté de l'avoir pour apprenti. Il s'était écroulé à mes pieds, pris de convulsions, et je n'avais rien pu faire pour le sauver. Keir avait eu raison d'ordonner qu'on lui donne le coup de grâce... Et peut-être était-ce ce qui me restait à réclamer à présent, car je ne voyais pas d'autre moyen de mettre un terme à l'angoisse qui m'ôtait l'envie de vivre.

Même diminué par sa blessure, Iften triomphait. Jamais il n'avait été aussi influent, surtout à présent qu'il avait reçu des soutiens de poids, à commencer par celui de Joden. Joden qui avait perdu la foi en moi, la foi en Keir et, semblait-il, la foi en les Éléments eux-mêmes. Joden qui refusait à présent de m'appeler « Captive »...

Mais Keir était celui à qui j'avais le plus nui. Une armée décimée, ses chefs de guerre ébranlés dans leur confiance ou dressés contre lui, tous ses rêves et ses projets d'avenir fortement compromis... Comment avais-je pu lui mentir ? Il ne pourrait jamais me le pardonner. Jamais...

Inconsolable, je m'enfonçai toujours plus profondément dans le désespoir. Rien ne pourrait me ramener mes amis, ou réparer les dégâts que j'avais causés. Il ne me restait qu'à pleurer. J'avais menti à Keir, et ensuite tout était allé de travers...

Je sanglotais ainsi depuis des heures sans doute, quand le contact d'une main calleuse contre la mienne me tira de ma détresse. Quelqu'un s'accroupit devant moi, et je sus à son contact, à l'odeur épicee de sa peau, qu'il ne pouvait s'agir que de Keir.

Doucement, il écarta la serviette humide de mon visage, mais je ne pus me résoudre à lever les yeux vers lui. Car dans les siens, je savais ce que j'allais découvrir. De la colère. Des reproches. Une ferme condamnation.

Tremblant des pieds à la tête, je tentai tant bien que mal de reprendre le contrôle de moi-même. Progressivement, je parvins à m'arrêter de sangloter, mais je ne pus me décider à redresser la tête. Les yeux fixés sur nos mains unies dans mon giron, je gardai un silence honteux. Je ne pouvais me résoudre à affronter le jugement de Keir. Avec un peu de chance, il se contenterait de me tourner le dos et me laisserait me noyer dans mon désespoir...

Mais je vis sa main s'envoler jusqu'à mon menton, qu'il releva en

douceur pour que je le regarde.

12

Les yeux bleus de Keir, qui scrutaient les miens avec anxiété, n'étaient emplis que de compréhension et d'amour.

Avec soulagement, je fondis en larmes et me jetai à son cou. Sans rien dire, il m'attira à lui, et je me blottis entre ses bras comme une enfant. Il me berça, tambourinant du bout des doigts contre mon dos, ce qui me donna davantage encore envie de pleurer.

— Je... je suis... tellement désolée ! parvins-je enfin à balbutier entre deux sanglots. C'est... de ma faute. Tout est... de ma faute.

Keir me caressa les cheveux et m'entoura de sa cape. La chaleur de son corps m'enveloppa d'un manteau de tendresse et de force. Nous restâmes longuement ainsi, serrés l'un contre l'autre, sans que mes pleurs diminuent d'intensité. Puis il me quitta un instant pour aller fermer hermétiquement la portière de toile et y ajouter une grappe supplémentaire de grelots d'intimité.

Je me laissai faire docilement quand il m'aida à m'allonger sur ma couche. Après avoir rabattu sur moi mes couvertures et sa cape, il grimpa dans le lit et s'installa de manière à me faire un cocon de son corps. Rapidement, une réconfortante chaleur m'entoura. Je sentis le chagrin refluer et je parvins peu à peu à retrouver mon souffle. Keir essuya mes dernières larmes avec les paumes de ses mains. Envahie par un sentiment de bien-être et de sécurité, je demeurai silencieuse contre lui.

Je l'entendis murmurer quelque chose à propos des Éléments, mais peu m'importait le sens de ses paroles. La force de son amour, qu'il me communiquait par ses caresses, me paraissait plus éloquente. Entendre son cœur battre contre mon oreille valait tous les mots doux, sentir son souffle effleurer ma peau, toutes les consolations.

Ses doigts remontèrent jusqu'à mes cheveux, dans la profondeur desquels ils plongèrent pour me masser délicieusement le cuir chevelu.

- Tu as passé outre aux grelots d'intimité, murmurai-je.
- C'est vrai.
- N'est-ce pas formellement interdit par la tradition ?
- Si. Mais je ne laisserai rien ni personne se dresser entre moi et ma Captive.

Un nouveau sanglot s'échappa de mes lèvres. Ses mains descendirent le long de mon dos et reprisent leur patient travail de consolation. Je sentais Keir à l'écoute, mais je me cantonnai dans le silence, recouvrant peu à peu mes esprits. J'entendais à travers la toile les bruits familiers du camp.

— Parle-moi, Lara.

La voix de Keir, douce et persuasive, amena des larmes fraîches à mes yeux.

— Tout est tellement terrible, si affreux... L'épidémie, tous ces morts... et Epor. Oh, Keir !

Luttant pour reprendre mon souffle, je redressai la tête et le fixai au fond des yeux avant de poursuivre :

— Isdra est inconsolable. Sa douleur est si profonde... Et Gils – c'était presque un enfant ! Il était plein de bonne volonté, et il...

Je ne pus finir ma phrase et dus prendre sur moi pour ajouter :

— Il me suffit de fermer les yeux pour le voir pris de convulsions. Et cette dague...

Enfouissant mon visage dans sa tunique, j'en vins à ce qui me faisait le plus honte.

— Mais le pire, c'est que je t'ai menti. Keir, je ne t'ai pas dit que...

Son index se posa sur mes lèvres pour me faire taire.

— Ainsi, dit-il d'une voix douce comme une caresse, tout est de ta faute. L'épidémie, les morts...

Les yeux clos, je hochai la tête contre sa poitrine.

— Je ne comprends pas, reprit-il. Comment est-ce possible ?

Surprise, j'ouvris les paupières et cherchai son regard clair et bleu.

— Je n'aurais pas dû pénétrer dans ce village, répondis-je. Et je n'aurais pas dû te mentir sur la période de quarantaine.

Je déglutis péniblement :

— Mais, plus grave encore, je n'aurais pas dû imaginer que j'étais de taille à lutter contre la peste.

Changeant de position, Keir s'allongea sur le dos, un bras passé autour de mes épaules. Je me blottis contre son flanc et posai la tête sur sa poitrine. Lorsque nous fûmes confortablement installés, il

déclara en soupirant :

— Tu n'es pas la seule à prendre des paris risqués...

Il parut hésiter un instant avant d'admettre :

— On peut voir les choses telles que tu viens de les présenter. Mais d'un autre côté, il est possible que l'ennemi ait été déjà dans nos rangs, attendant son heure, quand nous avons décidé d'entrer dans ce village. Le vent souffle, et nul ne peut prédire par où il passera. Si je ne t'avais pas écoutée, si je n'en avais fait qu'à ma tête en envoyant des messagers à Fort-Cascade pour poursuivre notre chemin... peut-être l'ennemi déferlerait-il sur la Grande Prairie, à l'heure qu'il est. Qui peut le dire ?

— Tu es gentil, soufflai-je. Mais je me sens tellement coupable !

— De si frêles épaules, pour de telles responsabilités et un si grand chagrin...

Keir marqua une pause.

— Imagine ce qui se serait passé si tu n'avais pas été là. Imagine à quel point nous aurions été démunis contre ce fléau sans ton expérience, tes avertissements et tes conseils – et sans Gils, qui a appris tant de choses auprès de toi.

Je tentai d'y réfléchir un instant.

— Je n'y arrive pas, reconnus-je honnêtement.

— C'est la vérité la plus dure à accepter de toutes, Lara. Nous ne pouvons savoir ce qui aurait pu être. Nous ne savons que ce qui a été.

Il me serra plus fort entre ses bras et conclut :

— Nous ne pouvons savoir qu'une chose : toutes nos actions, toutes nos pensées, toutes nos décisions nous ont conduits collectivement où nous en sommes aujourd'hui, sans que personne soit à blâmer en particulier.

— Joden et Iften ne se privent pas de blâmer.

Contre moi, je sentis Keir hausser les épaules.

— Iften décréterait que l'herbe est rouge si je décidais qu'elle est verte. Quant à Joden, il est venu en tout honneur me dire ses vérités. C'est un homme que je respecte. Je dois l'écouter et tenir compte de ses avis. De son côté, il est libre d'aboutir à ses propres conclusions et de prendre les décisions qui lui conviennent.

— Je ne comprends pas... Comment Joden peut-il soutenir Iften ?

— Joden ne soutient pas Iften ! rectifia-t-il en riant. Il ne cherche qu'à s'opposer à moi. Il y a une différence.

— Vraiment ?

Longuement, la main de Keir caressa mes cheveux.

— Iften essaie de saper mon autorité, expliqua-t-il. Il travaille dans l'ombre pour monter mes chefs de guerre et mon armée contre moi. L'opposition de Joden, elle, est franche et sans artifices trompeurs.

— N'empêche, objectai-je. À ta place, Xymund l'aurait tué...

Cela fit rire mon Seigneur de Guerre.

— La folie de ton demi-frère, dit-il, consistait à ne pas prêter l'oreille aux conseils des hommes sages. Il n'écoutait que ceux qui le courtisaient. Une faiblesse qui ne pardonne pas. Chez nous, un chef sait ne pas étouffer son opposition mais l'écouter et prendre ses avis en considération. J'ai donc écouté les vérités que Joden avait à m'énoncer. Et je vais y réfléchir pour que nous puissions aboutir à un accord devant les Anciens, le moment venu. L'essentiel est de ne pas mentir.

— Keir...

— Je suis déçu que tu aies cherché à me cacher la vérité à propos de cette quarantaine.

Il n'en fallut pas plus pour que de nouveaux sanglots gonflent ma poitrine. Le cœur battant, je redressai la tête pour lui répondre, mais Keir ne m'en laissa pas le temps.

— C'est aussi par moi que je suis déçu, affirma-t-il en soutenant mon regard. Déçu de t'avoir poussée à ne pas me révéler tout de suite la vérité. Tu vois, je porte également ma part de responsabilité.

Posant la main sur mon crâne, il attira ma tête contre son épaule.

— Les mensonges de ton demi-frère ont failli nous détruire, dit-il d'une voix amère. Mais nous avons réussi à déjouer ses pièges ensemble. Nous finirons par surmonter cette situation – même si je dois avouer que je te pensais incapable de telles manipulations.

La gorge nouée, je parvins à murmurer :

— Je croyais agir au mieux.

— Pour nos peuples, peut-être. Mais pas pour nous.

Keir émit un soupir, me serrant plus fort contre lui.

— Marcus m'avait prévenu, reprit-il. Il m'avait dit qu'unir deux destinées était plus difficile que je ne l'imaginais, et qu'il ne suffit pas, selon ses mots, de « jeter une femme sur son épaule pour la faire sienne ».

— Epor m'avait prévenue également, admis-je en hochant tristement la tête. « C'est au promis ou à la promise qu'est due la

plus grande loyauté. »

Avec toute la conviction dont j'étais capable, je lançai ensuite :

— Je te promets de ne plus jam...

— Non ! me coupa-t-il fermement. La confiance ne peut se rétablir sur des serments. Chacun de nous devra y consacrer du temps et de l'énergie. D'accord ?

J'acquiesçai en le serrant fort contre moi. Mon chagrin n'avait pas disparu, mais tout ne me semblait pas perdu.

— Promettons-nous simplement d'avoir foi l'un en l'autre, conclut-il. Ce n'est déjà pas si mal.

— Je n'ai jamais perdu foi en toi !

— Et moi, j'ai plus que jamais foi en ma Captive.

Notre pacte fut scellé d'un baiser, puis nous laissâmes le silence retomber. Tout habillés, enveloppés comme nous l'étions de ces couvertures, j'avais l'impression d'être plus intimement liée à lui que si nous avions été nus.

— Je pourrais rester comme ça une éternité... confessai-je à voix basse.

— Et moi, donc ! renchérit Keir. Parfois, je rêve que nous enfourchons chacun un cheval pour nous enfuir tous les deux, aussi vite et aussi loin que possible. Nous n'aurions plus aucun problème, plus d'autre souci que de satisfaire à nos besoins, plus de...

— Plus d'Iften.

— Plus d'Iften ! approuva-t-il d'une voix grondante. Ce serait parfait.

— C'est vrai.

Nous demeurâmes silencieux un moment, à contempler l'un et l'autre cet horizon inaccessible.

— Mais tu n'es pas fait de ce bois-là, lui murmurai-je à l'oreille. Tu es d'une autre trempe, Keir du Tigre, Seigneur de Guerre de la Grande Prairie !

— Et toi, tu ne manges pas de ce pain-là non plus, Xylara, fille de la Maison de Xy, maîtresse guérisseuse...

De nouveau, nous nous délectâmes en silence du confort douillet de notre refuge.

Keir, le premier, brisa l' enchantement.

— Marcus va finir par s'inquiéter. Si je le pouvais, je bondirais de cette couche, te prendrais dans mes bras et t'emmènerais sans délai à la tente de commandement. Mais nous aurions toutes les chances de nous retrouver tous les deux par terre...

Un rire joyeux m'échappa, aussi rassurant qu'incongru après la crise de désespoir que je venais de connaître.

— Dans ce cas, suggérai-je, allons-y en nous appuyant l'un sur l'autre...

Comme j'aurais dû m'en douter avec les Firelandais, par « purification » il fallait entendre « grand nettoyage de printemps ». Tout dans le camp fut astiqué, récuré, rénové, tant et si bien que même Anna n'y aurait rien trouvé à redire. Les tentes furent démontées et remontées sur de nouveaux emplacements. Les chevaux furent bouchonnés. Tout ce qui ne pouvait se laver fut frotté ou poli, jusqu'à ce que le camp entier resplendisse au soleil. Pour parachever l'opération, on fit brûler sur de grands brasiers disposés aux endroits stratégiques une certaine « herbe étoilée » pour assainir l'atmosphère et les esprits – ce qui me fit quant à moi éternuer.

Cela nécessita beaucoup de temps et d'efforts. Au début les guerriers, encore convalescents, bougeaient lentement. Mais au fur et à mesure que les jours passèrent, force et entrain leur revinrent. Keir en fut bientôt au stade où il put reprendre ses tournées d'inspection, et il ne lui fallut pas longtemps pour retrouver son panache coutumier.

Meara, elle aussi, contribua à ramener la bonne humeur dans le camp. Avec ses beaux yeux bruns et ses longs cils recourbés, elle fit des ravages et n'eut qu'à lever le petit doigt pour que ses innombrables admirateurs lui passent ses quatre volontés. Je ne la vis pas beaucoup, étant donné que les guerriers et les guerrières inscrits pour lui servir de *theas* se relayaient près de son couffin. D'abord, je craignis les effets de ce mouvement perpétuel autour d'elle. Mais chaque fois que je venais m'inquiéter de sa santé et prendre de ses nouvelles, je la trouvais plus épanouie et radieuse, distribuant les sourires et agitant les membres pour exprimer sa joie.

Après la purification, la plupart eurent recouvré leurs forces, ce qui permit à ceux qui souhaitaient participer au concours de se lancer à corps perdu dans l'entraînement. Le camp résonna du choc des armes d'exercice et des grognements d'hommes et de femmes repoussant leurs limites.

Même s'il était d'office hors concours, Keir voulut participer aux entraînements. J'aimais le regarder se dépenser sur le terrain, agile et souple comme ce tigre dont il portait l'emblème. Il semblait

apprécier lui aussi que je ne rate pas une occasion de l'admirer. Pourtant, tout n'était pas redevenu comme avant entre nous. Keir n'avait encore fait aucune tentative pour reprendre nos... relations physiques. Cela ne devait pas m'inquiéter outre mesure, étant donné qu'il sortait de convalescence, et pourtant...

L'autre bruit qui résonnait à travers le camp, c'était celui des guerriers s'interpellant pour annoncer à distance leurs manœuvres sur l'échiquier. Tout le monde paraissait décidé à participer au tournoi et à remporter le titre de champion. Quelques-uns virent me consulter à l'infirmerie pour de vagues maux d'estomac, mais avec des questions beaucoup plus précises de stratégie. Je leur répondis de mon mieux.

Des missives arrivèrent de Fort-Cascade. Othur s'y plaignait toujours des frasques de Simus, mais il avait d'autres sujets d'inquiétude. Les lords du royaume avaient décidé de faire parler d'eux, provoquant quelques incidents de frontière qui ne pourraient apparemment se résoudre sans effusion de sang. En somme, tout allait comme de coutume au royaume de Xy...

Simus réclamait à cor et à cri des provisions de *kavage* et des détails sur l'épidémie qui avait frappé l'armée firelandaise. Il ne se privait pas non plus de me donner quelques croustillantes précisions sur sa vie intime. Je faillis m'étrangler de rire en découvrant que ces passages explicites avaient été rédigés par le scribe d'une écriture presque illisible. Le pauvre homme avait dû passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel en prenant note de la prose scandaleuse du Firelandais.

Je fus heureuse d'apprendre dans la lettre d'Eln que la jambe d'Atira était pratiquement guérie, et qu'elle avait pu lui enseigner la technique du « tambourinement dorsal ». Mon maître l'avait expérimentée avec succès sur ses rares patients atteints de la peste et s'en trouvait fort satisfait. Ce qui ne l'empêchait nullement de continuer à chercher une cure pour ce qu'il avait baptisé la « suante sauvage ». Il en venait presque à regretter de n'avoir plus de patients sur lesquels expérimenter ses médecines...

En conclusion, Othur et Eln assuraient que mon retour à Fort-Cascade n'était aucunement nécessaire, et que le Conseil royal préférerait me voir conforter ma position dans la Grande Prairie.

Keir convoqua un *senel* pour discuter des détails du concours militaire et du tournoi d'échecs. Celui-ci se déroula de manière plus agréable que le précédent, avec des chefs de guerre plus détendus.

Même ces guerriers expérimentés avaient succombé au démon des échecs, et tandis que Keir et moi pénétrions dans la salle du conseil, je les entendis en discuter à mots couverts. Ortis, notamment, avait la mine triomphante de l'homme qui vient d'infliger un mat à son adversaire.

Marcus faisait le service et avait apparemment décidé de se surpasser. Outre le traditionnel *kavage*, il y avait au menu du pain frit et un succulent ragoût de mouton saupoudré de *gurt*. Discrètement, je repoussai quant à moi le fromage séché dans un coin du bol.

Lorsque chacun fut rassasié et qu'un autre *kavage* eut été servi, Keir ouvrit la réunion en sollicitant les avis des uns et des autres sur l'organisation du concours. Des épreuves éliminatoires furent rapidement décidées, et un calendrier fut mis au point pour que tous puissent assister au moins à une partie de la compétition.

Sal avait meilleure allure. Tsor, lui, avait perdu beaucoup de poids. On aurait dit que la fièvre avait eu pour effet de le consumer de l'intérieur. Marcus le resservit deux fois, et il ne se fit pas prier pour manger jusqu'à la dernière miette de *gurt*.

Sa présence étant requise, Iften n'avait pu se désister. Je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter de ce qui risquait de lui arriver si son bras ne guérissait pas convenablement. Les blessures de Marcus n'étaient pas invalidantes, du moins de mon point de vue. Même si son œil unique devait le gêner au combat, il avait prouvé son efficacité en me sauvant de l'attaque surprise de mon demi-frère. Il ne devait cependant sa place dans l'armée qu'au soutien inconditionnel de Keir. Si le bras d'Iften ne lui obéissait plus, si ses doigts se recourbaient en une serre malhabile et inutile, déciderait-il d'en finir ?

Songeuse, je m'absorbai dans la dégustation de mon *kavage*, écoutant d'une oreille distraite Aret qui venait de se lever.

— Seigneur de Guerre, j'ai une suggestion à faire.

— Nous t'écoutons, répondit Keir.

— Ces parties ne seront pas faciles à suivre par un grand nombre de spectateurs. Je propose de mettre en place un échiquier géant, avec des guerriers costumés en guise de pièces vivantes... Ainsi, tous pourront suivre et apprécier le spectacle à distance.

Ce plan suscita immédiatement l'enthousiasme dans la salle. Keir approuva.

— Excellente idée, Aret ! Mais qui ne pourra se mettre en place

que pour la phase finale du tournoi – disons lorsqu'il ne restera plus que huit candidats en lice. Et comme c'est toi qui as eu l'idée, je te charge de la mettre en œuvre.

Aret manifesta d'un large sourire son contentement.

Le visage de Keir se rembrunit. Après avoir pris une longue inspiration, il reprit :

— Nos morts voyageront à nos côtés jusqu'aux neiges de l'hiver, mais leur absence continue de faire peser sur nos âmes son poids de souffrance et de tristesse. Étant donné que le jour de notre départ approche, je voudrais que soit organisée une cérémonie de deuil, au cours de laquelle un chant sera dédié aux victimes de cette guerre. Joden, je souhaiterais que tu te charges de cette cérémonie, et que tu acceptes de chanter pour nos morts.

Joden, qui était resté debout, s'assit lourdement, les coudes sur les genoux, la tête basse. Craignant qu'il ne refuse l'offre de Keir, je sentis mon cœur se serrer.

Penché en avant, Keir insista :

— Cela n'a rien à voir avec ce qui nous sépare, Joden. Il s'agit d'accompagner nos morts sur leur route, et d'alléger le cœur des vivants.

Un silence tendu s'appesantit sur l'assemblée pendant ce qui me parut durer une éternité avant que Joden ne se décide à parler, sans relever la tête.

— C'est une lourde tâche, déclara-t-il. Il y a beaucoup de morts pour lesquels chanter...

— C'est vrai, reconnut Keir.

Finalement, au terme d'un nouveau silence, Joden soupira en acquiesçant d'un hochement de tête.

— Je chanterai donc pour les morts... Il semble que les Éléments ne m'aient donné ma voix que pour chanter des lamentations.

— Je te remercie, barde... conclut Keir. Et je t'exprime, au nom de tous, notre profonde reconnaissance.

Keir leva la séance peu après. La tente se vida autour de nous. Joden s'était éclipsé sans nous adresser un regard. Je songeai que je pourrais peut-être l'aider en lui parlant en privé.

Yers s'attarda dans la salle du conseil, et une fois que les autres chefs de guerre furent partis, il s'approcha de nous.

— Captive, dit-il en me fixant gravement, je dois vous demander votre emblème.

Un peu inquiète, je dus fouiller un moment dans ma sacoche

avant d'y trouver un flacon à lui tendre.

— Voici mon emblème, Yers. Quelle vérité veux-tu énoncer ?

Yers serra le flacon entre ses deux mains, caressant sa surface lisse avec le pouce. Il détourna le regard.

— Je voulais m'assurer que vous ne me gardiez pas rancune d'avoir donné le coup de grâce à Gils.

Ma gorge se noua et mes yeux s'embuèrent. Marcus vint me rejoindre :

— Il n'a pas voulu me laisser faire, Lara. Il avait peur que vous ne me haïssiez pour cela.

Keir me prit la main. J'y puisai suffisamment de courage pour prononcer les paroles rituelles.

— J'ai entendu ta vérité, Yers. Et je vais y répondre.

Yers me rendit mon emblème, ce qui constituait un geste de grande confiance. Je pris prétexte de le remettre dans ma sacoche pour m'éclaircir la voix et rassembler mes idées. Une fois certaine de pouvoir parler, je le fixai au fond des yeux.

— Yers, tu as fait ce qu'il fallait faire. Quand Gils a été pris de convulsions, je...

Il me fallut marquer une pause. Je me mordillai la lèvre inférieure avant de poursuivre :

— Je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre la fin.

Avec un petit sourire triste, je conclus :

— Sur le moment, je dois l'avouer, j'étais en colère. Je ne baisse pas facilement les bras. Mais tu as eu raison d'agir. Il n'y avait rien d'autre à faire.

Yers s'inclina devant moi.

— Je suis heureux de l'apprendre, Captive. Je n'aurais pas aimé qu'il y ait une ombre entre nous.

Après avoir salué Keir, il tourna les talons et sortit.

— Bien parlé, Captive ! approuva Marcus.

Puis il se mit à rassembler la vaisselle sale tout en enchaînant :

— Il me reste un peu de ce ragoût. Je vais aller le porter à la tente de Tsor. Il a l'air d'avoir besoin de se remplumer. Tant que j'y serai, j'irai voir Meara.

— Je crois que je vais y aller aussi, intervint Keir en soupirant. Il faut que je voie où en sont les préparatifs.

Me tournant légèrement vers lui, je secouai la tête avec un sourire entendu.

— Je ne le pense pas, Seigneur de Guerre. J'ai une tâche

différente pour vous ce soir.

Marcus émit un grognement sarcastique et s'éclipsa.

— Ah oui ? fit Keir en arquant un sourcil. Et quelle est cette tâche, Captive ?

— Une tâche qui requiert votre totale attention, Seigneur de Guerre.

Je me rapprochai de lui, assez pour percevoir à travers nos vêtements la chaleur de son corps. Et suffisamment pour qu'il puisse sentir la touche d'essence de vanille que j'avais déposée avant le *senel* dans mes cheveux.

Ravie, je vis ses narines palpiter et ses yeux s'agrandir. Ils brillèrent de malice.

— Suis-je indispensable ? s'enquit-il. Je pourrais peut-être demander à un de mes guerriers de s'en charger ?

— Absolument impossible !

Lui prenant la main, j'entremêlai nos doigts et lui souris avant de l'entraîner en direction de notre chambre.

— En es-tu certaine ? insista-t-il.

Keir m'attira à lui de manière que mon dos et sa poitrine entrent en contact. Un bras passé autour de ma taille, il me serra fort contre lui. Ses lèvres se posèrent dans mon cou, et je penchai la tête afin qu'il puisse embrasser le point le plus sensible, juste sous l'oreille.

— Je suis un homme très pris, susurra-t-il. Je pourrais ordonner à Prest de...

Avec un soupir exaspéré, je pivotai entre ses bras et nouai les mains derrière sa nuque, attirant sa tête à moi pour l'embrasser. Puis je m'écartai un peu pour juger de l'effet produit. Il y avait toujours de l'humour au fond de ses prunelles, mais il y avait aussi autre chose, que je reconnus tout de suite.

Sans effort, il me souleva dans ses bras. En quelques enjambées, il m'eut conduite à notre chambre, où il me reposa au pied de notre lit.

Je le sentis frémir de contentement quand je commençai à le déshabiller. Je pris tout mon temps, laissant mes lèvres courir sur son visage et son cou pendant que mes mains s'activaient. Soudain, n'y tenant plus, il me fit cesser. En quelques gestes fébriles, alors que je n'avais pas terminé de le dévêter, il me dénuda et me reprit dans ses bras pour me déposer sur le lit.

— Keir ! protestai-je. Je...

Il me fit taire en écrasant ses lèvres sur les miennes, puis se lança

dans une exploration de mon corps, avec ses mains, ses lèvres. Je percevais en lui une urgence à laquelle je répondis en me prêtant avec enthousiasme à ses caresses, pressée d'aller plus loin.

Lorsqu'il s'écarta, j'émis un petit cri de protestation. Mais il ne resta hors de mes bras que le temps d'achever de se mettre nu. Depuis des jours, j'imaginais que nos retrouvailles au lit seraient longues et sensuelles. La flamme qui nous consumait de l'intérieur nous en empêcha. Ces retrouvailles furent torrides et passionnées. Elles nous laissèrent tous deux pantelants, après que nos êtres eurent explosé en un feu d'artifice de plaisir.

Keir roula sur le côté, sans me lâcher, gardant nos corps intimement mêlés. Nous restâmes ainsi dans les bras l'un de l'autre, à reprendre nos esprits et notre souffle. Tout mon corps revivait. Je le sentais brûler là où nos peaux étaient en contact, et geler partout ailleurs au contact de l'air frais.

Keir me mordit délicatement le lobe de l'oreille.

— Tu as perdu du poids, dit-il tout bas.

— Toi aussi, murmurai-je en caressant ses côtes. Nous allons vite nous remplumer, grâce au régime que Marcus semble décidé à nous imposer.

Puis, avec un regard entendu entre mes cils mi-clos, j'ajoutai :

— Mais pour certaines choses, tu restes en forme !

Un sourire suffisant joua sur les lèvres de Keir.

— Je sais garder des forces pour ce qui compte vraiment !

Je me mis à rire, ravie de cet instant de complicité amoureuse.

Keir me contempla d'un air rêveur :

— Tu t'illumines de l'intérieur quand tu ris, Lara. Cela m'a manqué...

Je rougis et protestai en baissant les yeux :

— Nous n'avons pas eu l'occasion de rire, ces temps-ci.

Keir acquiesça.

— Tout à fait vrai.

— Nous avons subi tant de pertes...

Ma voix se brisa lorsque me revint en bloc l'énormité de la catastrophe qui s'était abattue sur nous.

— Mais nous avons triomphé ! se félicita-t-il d'une voix vibrante de fierté. Nous avons appris l'un de l'autre, et il en ira de même de nos peuples. Ce qui semble nous affaiblir dans un premier temps nous renforcera à plus long terme.

— À quel prix...

En douceur, Keir me fit rouler sur le dos, de manière à me couvrir de son corps.

— C'est ainsi, commenta-t-il avec fatalisme. Il y a toujours un prix à payer.

— C'est juste que...

Je me mordis la lèvre pour me contenir, mais les larmes roulèrent néanmoins sur mes joues.

— Tant de vies ont été perdues, repris-je dans un souffle. Et nous...

Je ne pus achever ma phrase. Keir le fit pour moi.

— Nous sommes vivants.

Du bout des lèvres, il sécha mes larmes. Bientôt, nous repartîmes chacun à la conquête du corps de l'autre, tout en nous berçant de mots d'amour et de serments. Lentement, je sentis la peur et la culpabilité déserter mon cœur.

Hors des parois de notre tente se trouvaient toujours les mêmes périls, les mêmes incertitudes, les mêmes problèmes. Mais dans les bras de Keir, au creux de notre lit, il n'y avait qu'amour, compréhension et partage.

Il faisait noir autour de nous quand je sortis du sommeil. La lueur des braseros offrait juste assez de lumière pour que nous puissions nous voir. Entre les bras de Keir, j'étais au paradis. Je me délectais de l'odeur de sa peau et de la joie tranquille que je lisais dans son regard.

Keir fut le premier à prendre le risque de bouger, levant le bras pour écarter de mon visage des mèches humides.

— Je ne savais pas ce que cela signifiait, dit-il.

Je clignai un instant des paupières, cherchant au fond de ses yeux bleus la réponse à cette énigme. Lentement, je laissai mes doigts dériver sur la peau satinée de son torse :

— Ce que signifiait quoi ?

— « Pour l'éternité... » Je ne savais pas véritablement ce que cela voulait dire.

Craignant de comprendre où il voulait en venir, je me raidis. Je me rappelais parfaitement cet instant où Keir était venu me reprendre et m'accepter de nouveau comme sa Captive, après que j'eus suivi son armée à pied. Le vent jouait avec mes cheveux. J'avais la plante des pieds écorchée. J'étais terrifiée qu'il ne veuille plus de moi, et mon cœur avait explosé de joie quand il m'avait dit que ce serait entre nous « pour l'éternité ».

Regrettait-il ses paroles ?

Keir dut percevoir mon trouble. Il se mit à rire et me caressa doucement le dos.

— Tu n'y es pas du tout, flamme de mon cœur ! Je ne regrette rien, mais je constate que je n'avais pas saisi toute la portée de ce terme. Cela ne veut pas dire simplement « pour toute la vie », ou comme on le dit chez nous « jusqu'aux prochaines neiges et au-delà ».

— Ah oui ? fis-je, ne sachant toujours pas où il voulait en venir.

— « Pour l'éternité » signifie à chaque jour, à chaque heure, à chaque seconde de nos vies. À travers les erreurs que nous commettons, le plaisir que nos corps se donnent, l'amour que nos cœurs partagent, les maladies dont nous souffrons, la douleur, le chagrin, la joie que nous éprouvons. C'est de tout cela qu'est faite notre éternité.

M'émerveillant de ces paroles, je me blottis contre lui. Il continua :

— « Pour l'éternité » est la somme de tous nos moments partagés, de tous nos souvenirs communs, les bons comme les mauvais, les parfaits comme ceux qui le sont moins.

Je pris appui sur mon coude pour le regarder.

— Keir...

Il me fit taire en posant l'index sur mes lèvres et passa à ma langue natale pour ajouter :

— Ce que j'essaie de te dire, c'est qu'à présent que j'en apprécie toute la portée, « pour l'éternité » représente beaucoup plus à mes yeux.

Le cœur soudain léger, je levai la main pour la poser sur sa joue. Son soupir caressa mon poignet.

— Aux yeux des Xyians, reprit-il, nous ne sommes que des barbares. Notre langue ne possède sans doute pas toutes les subtilités de la vôtre. Et dans votre langage, mes paroles ne coulent pas aisément.

Il captura ma main dans la sienne pour conclure :

— Mais je te dis quand même cette vérité, Lara, Xylara, fille et reine de Xy, maîtresse guérisseuse, Captive et femme que j'aime. C'est à toi que mon cœur appartient. Pour l'éternité.

Je ne pus retenir mes larmes et l'embrassai.

— Lara ? fit-il en me dévisageant avec étonnement. Ce sont des larmes de joie ?

Je me mis à rire et hochai vigoureusement la tête.

— Naturellement !

— Alors ? enchaîna-t-il d'un air pincé. Tu... n'as rien à me dire en retour ?

Réprimant à grand-peine mon hilarité, je fis semblant de m'étonner :

— Moi ? Qu'aurais-je donc à te dire ?

Grondant comme un fauve, Keir bondit sur moi, clouant mon corps sous le sien.

Renonçant à le taquiner, j'éclatai de rire et enfouis mes doigts dans ses cheveux.

— Keir du Tigre... déclarai-je en le fixant au fond des yeux. Seigneur de Guerre de la Grande Prairie, suzerain de Xy, j'énonce cette vérité. C'est à toi que mon cœur appartient. Pour l'éternité. Quelle que puisse être l'existence que les Éléments ont en réserve pour nous.

Cette fois, ce fut à lui de m'embrasser, emmêlant ses doigts aux miens :

— Pour l'éternité, flamme de mon cœur...

De nouveau, il nous fit rouler sur la couche, de sorte que je me retrouvai à califourchon sur lui. Dans la pénombre, son sourire radieux éclatait de blancheur.

Je me redressai, laissant les couvertures glisser de mes épaules et dénuder mon torse. Ses yeux brillèrent de convoitise. Arquant un sourcil, je m'insurgeai :

— Qu'est-ce que tu...

Il cambra les reins.

— Une petite leçon d'équitation ? suggéra-t-il.

Fermant les paupières, je m'arc-boutai et gémis de plaisir. Ses mains impérieuses se posèrent sur mes hanches, pour les faire se mouvoir au rythme qu'il imprimait à notre union.

Quelques jours plus tard, un matin où Keir m'avait quittée tôt pour arbitrer une série de combats, je profitai de son absence pour me débarrasser d'une corvée. Lorsque j'eus expliqué à mes gardes du corps ce que j'avais en tête, Rafe pâlit et chercha du regard le soutien de Prest.

— Je ne suis pas sûr que ce soit avisé, protesta-t-il.

Sans un mot, Prest haussa les épaules.

Rafe fit la grimace et ajouta :

— Vous ne lui serez daucune aide.

Je tins bon.

— J'irai quoi qu'il arrive, avec ou sans vous.

Prest ne se fit pas prier plus longtemps et m'emboîta le pas quand je sortis de la tente. Avec un soupir dramatique, Rafe se fit une raison et nous suivit.

Une brume tenace avait noyé la vallée ces derniers jours, et ce matin une gelée blanche s'était déposée sur les arbres et sur l'herbe. Ainsi se tissaient les premières dentelles de la Déesse, comme disait mon peuple, annonçant l'hiver et les neiges à venir. Tandis que nous traversions le camp, je me demandai à quoi ressemblerait la saison froide dans la Grande Prairie.

Nous ne croisâmes pas grand monde, à l'exception des guerriers de garde et de corvée. Tous ceux qui le pouvaient assistaient aux éliminatoires du concours.

Rafe et Prest me suivirent jusqu'à la tente d'Iften. Je repoussai la portière de toile sans prendre la peine de m'annoncer. Je le trouvai assis sur un billot de saule, en train de manger du *gurt* en se servant de sa main gauche. La droite restait plaquée contre son torse.

— Iften... dis-je simplement pour le saluer.

— Xyiane ! répondit-il.

Le ton était aussi insultant que le terme choisi. Je me raidis et Prest, derrière moi, posa la main sur la poignée de son arme. Iften, qui l'avait vu faire, me défia un instant du regard. Puis, détournant les yeux, il marmonna :

— Captive...

Prest croisa de nouveau les mains derrière son dos. Je m'éclaircis la voix.

— Iften, je veux te parler de ton bras cassé pour que tu saches à quoi t'en tenir.

— Je n'accepte rien de vous, Captive. Ni vos soins ni vos explications.

— Tu peux rejeter mes soins, je ne peux te les imposer. Et tu es libre de faire tes choix, bons ou mauvais. Mais mon devoir m'impose de t'informer des conséquences que ces choix auront sur ta santé. Alors je parlerai, que tu m'écoutes ou non.

— Je ne... commença Iften.

Prest l'interrompit.

— Le vent nous enseigne, si nous savons l'écouter.

Surprise par ce ton solennel, je me tournai vers lui. Cela ne ressemblait pas à Prest de s'exprimer ainsi.

L'effet produit sur Iften par ces paroles fut immédiat. Le visage empourpré, comme si Prest venait de lui faire honte, il soutint un instant le regard de mon garde du corps, puis murmura en baissant les yeux :

— J'écouterai.

Je m'empressai d'enchaîner :

— Ton bras est extrêmement enflé. La chair commence à se décolorer. Ta main et tes doigts sont gourds, et cela te fait souffrir le martyre d'essayer de t'en servir. Tu n'as plus de force dans ce bras.

Ifthen releva le menton pour me toiser mais ne fit pas de commentaire.

— Si tu ne me laisses pas te soigner, repris-je, tu guériras peut-être mais pas correctement. À terme, tu pourrais perdre l'usage de ta main, et ne plus avoir aucune force dans le bras.

Je marquai une pause avant d'ajouter :

— Or, c'est ton bras qui manie l'épée...

À cela, il me répondit d'un regard noir mais parvint à ne pas répliquer.

— Si tu me laisses te soigner, tu mettras de ton côté toutes les chances pour que ton bras guérisse totalement. Mais si tu attends d'être de retour dans la Grande Prairie pour voir un prêtre guerrier, les dégâts seront trop importants pour être réparés.

Cette fois, il lâcha d'une voix pleine de mépris :

— Toujours à lancer des sorts, Captive...

— Je ne lance pas de sorts, rétorquai-je sans m'énerver. Je n'ai que des connaissances, pas de pouvoirs. Le reste est entre les mains de la Déesse. Ou des Éléments.

S'ensuivit un long silence et, l'espace d'un instant, je crus que j'aurais gain de cause. Mais bien vite, son visage s'assombrit, ses yeux lancèrent des éclairs.

— J'ai écouté et le vent ne m'a rien appris ! cria-t-il, hors de lui. Déguezissez !

— Imbécile, lâcha Prest d'une voix neutre.

Ifthen eut le réflexe de saisir son arme, mais son bras blessé se rappela aussitôt à lui. Avec un gémississement de douleur, il le ramena bien vite contre son corps.

Je sortis sans ajouter un mot. Quand nous fûmes sur le chemin de la tente de commandement, je demandai à Prest :

— Quelle était cette phrase ?

— Une maxime, répondit-il en souriant.

Rafe secouait la tête d'un air entendu.

— Pour les enfants, précisa-t-il.

Puis, à l'intention de son camarade :

— Toi qui ne t'énerves jamais, on peut dire que tu t'y entends pour faire enrager quelqu'un.

Le sourire de Prest se fit éclatant. Pivotant vers moi, Rafe récita :

— « Le vent nous enseignera — si nous savons l'écouter. Les étoiles nous guideront — si nous savons lever les yeux. Les eaux nous rafraîchiront — si nous savons les trouver. Le feu nous réchauffera — si nous sommes prudents. Enfants de la Grande Prairie, ne l'oubliez pas. » Tous les enfants chez nous apprennent cette comptine.

Comprenant mieux à présent la réaction d'Iften, je me tournai vers Prest et constatai :

— En somme, tu l'as insulté deux fois.

Prest haussa les épaules. Son visage s'était rembruni.

— Captive ? demanda-t-il. Combien de temps ?

— Avant qu'il ne perde l'usage de son bras ?

Le voyant acquiescer, je répondis :

— Cela dépend de la gravité de la blessure. Mais il est à craindre que les dommages seront permanents s'il ne fait rien pour se soigner d'ici une ou deux semaines. Et même s'il finit par se décider, je crains fort de devoir lui briser l'os à nouveau.

Prest esquissa une grimace douloureuse, mais ne put masquer un sourire de satisfaction.

Assister aux combats du concours fut pour moi aussi éprouvant qu'excitant.

Éprouvant parce que les combattants se jetaient dans la bataille sans se ménager. Assister aux sessions d'entraînement ne m'avait pas préparée à une telle violence. Bien sûr, tout s'arrêtait au premier sang, mais les coups portés avaient le temps de faire des dégâts.

Excitant, parce que chaque combat était suivi avec passion par une foule de guerriers qui hurlaient leurs encouragements. Difficile, dans ces conditions, de ne pas se laisser prendre au jeu.

Ma peur initiale de voir l'un des deux concurrents être trucidé par l'autre fut de courte durée. Isdra, en réponse à mes questions angoissées, me fit valoir à quel point les finalistes étaient techniquement doués. Quant à Yers, il m'expliqua qu'il était déshonorant pour un Firelandais de causer la mort de son adversaire dans ce type de combat.

Tant et si bien qu'au troisième combat, sans retenue, je hurlais

aussi fort que les autres. Keir, s'amusant de mon enthousiasme, me fit remarquer qu'il valait mieux dans ma position garder une certaine neutralité. Étant donné qu'il était difficile pour moi de demeurer une spectatrice impassible, je résolus de passer davantage de temps à l'infirmerie.

D'ailleurs, c'était de ma part autant un choix qu'une nécessité. Le concours m'apportait jour après jour son lot de blessés à soigner.

Le dernier en date se tenait devant moi, le bras droit ensanglanté.

— Ça a l'air profond, dis-je en y jetant un rapide coup d'œil.

Prudemment, je lui pris le bras pour l'examiner de plus près. Le sang coulait en abondance du protège-bras de cuir fendu en deux, mais la plaie avait l'air propre et nette.

Remerciant mentalement la Déesse, je redressai la tête pour rassurer le blessé. Dans les grands yeux bruns qui m'observaient à travers les mèches emmêlées de longs cheveux châtaignes, je lus plus de déception que de crainte.

— J'ai tenu pendant quatre reprises, Captive ! m'annonça-t-il fièrement. Mais le coup d'épée d'Ander a transpercé le cuir.

Ce guerrier devait avoir à peine vingt ans. Son profond désappointement avait quelque chose de juvénile qui me toucha.

— Assieds-toi là, lui dis-je en désignant un siège. Je vais te soigner.

Je le vis se dandiner d'une jambe sur l'autre avant de se décider à s'asseoir précautionneusement. J'appelai Rafe, qui montait la garde devant la tente, avant de me retourner vers mon patient.

— Quel est ton nom ?

— Cadr, Captive.

Avec l'aide de Rafe, je débarrassai le jeune homme de sa cuirasse. Rafe émit un sifflement admiratif quand la blessure apparut.

— Qui était ton adversaire ? s'enquit-il.

— Ander.

Rafe hocha respectueusement la tête.

— Ce n'est pas le premier venu... Combien de reprises ?

Cadr bomba le torse.

— Quatre, guerrier !

— Bien joué... Tu peux te vanter d'avoir fait mieux que participer.

Un sourire radieux illuminait le visage du garçon lorsque Rafe regagna son poste.

Même si la plaie n'était pas sale, j'entrepris de la laver soigneusement.

— Vous allez utiliser de la mousse de sang ? questionna Cadr.

— Eh bien, oui... répondis-je en lui décochant un regard étonné.

— Gils m'en a parlé. Il disait que la plaie devait être propre pour utiliser de la mousse de sang.

Après avoir étudié la sienne d'un œil critique, il ajouta :

— Elle m'a l'air propre, non ?

— Tu connaissais Gils ? demandai-je.

Acquiesçant, il porta sa main libre à une bourse en cuir qu'il portait à la ceinture. Il en tira quelques touffes de mousse de sang, méticuleusement conservées dans une gaze propre.

— Gils et moi étions amis, Captive.

Son visage resta impassible, mais le chagrin fit trembler sa voix.

— Si j'ai voulu concourir, précisa-t-il, c'est pour le remplacer en tant que garde auprès de vous.

— Gils n'était pas mon garde... rectifiai-je gentiment. Il était mon apprenti.

— Autrement dit, le gardien de vos connaissances.

Je pris la mousse de sang qu'il me tendait en ravalant mes larmes. Cadr me regarda en silence l'appliquer sur sa plaie. L'odeur familière de la plante monta jusqu'à mes narines tandis qu'elle faisait effet. Dès qu'elle eut changé de couleur, je retirai la compresse végétale.

— Et voilà... dis-je en observant le résultat de mes efforts. Mais tu ne dois pas solliciter ce bras avant au moins deux jours, Cadr.

— C'est d'accord, Captive.

Je l'aidai à renfiler sa tunique. Quand il fut rhabillé, il me dévisagea avec intérêt :

— Ce que Gils m'a appris était intéressant, Captive. J'aimerais en savoir davantage, mais je ne suis pas sûr d'avoir envie de laisser tomber le métier des armes...

— Tu n'y es pas obligé, assurai-je avec un sourire. Viens me voir si tu as un peu de temps libre, je serai heureuse de t'apprendre quelques petites choses utiles.

Cadr hocha la tête, ramassa sa cuirasse fendue et se redressa. Au moment où il s'apprétait à prendre congé, un souvenir me revint.

— Cadr ?

Surpris, il se retourna vers moi.

— Captive ?

— Il me semble me rappeler... Gils disait que tu étais venu le trouver pour un furoncle.

Il hésita un bref instant avant d'acquiescer.

— J'ai essayé de le soigner tout seul. Je n'étais pas sûr que vous... Mais il est de retour, plus douloureux encore.

— Baisse ton pantalon, guerrier ! Nous allons voir ça.

Sur ma table, je me mis à la recherche de mes lancettes. Un sentiment de paix baignait de nouveau mon cœur. Je retrouvais la joie de me rendre utile. Cela, au moins, je pouvais le soigner...

Avec un soupir résigné, Cadr déboutonna son pantalon.

Après avoir résolu le petit problème de Cadr, je revins à la tente de commandement. Keir n'était pas là, mais Marcus avait promis de préparer pour mon retour quatre baquets d'eau chaude, ainsi que mes savons parfumés et de grandes serviettes chauffées.

S'il m'était impossible de prendre un bain dans le campement d'une armée en campagne, je pouvais au moins profiter de la salle d'eau de notre tente pour m'asperger d'eau chaude.

Rafe et Prest se mirent en faction de part et d'autre de l'entrée. Marcus m'attendait sur le seuil.

— Tout est prêt à l'intérieur, me dit-il. Je serai dehors. Si vous avez besoin d'aide, appelez.

— Entendu.

Pivotant vers mes gardes, j'ajoutai :

— Que personne ne me dérange.

— Même si c'est le Seigneur de Guerre ? s'enquit Prest, pince-sans-rire.

— Le Seigneur de Guerre peut entrer.

En fait, j'espérais qu'il le ferait. Il s'était levé avant mon réveil, et je ne l'avais pas encore vu.

— Les désirs de la Captive sont des ordres ! susurra Prest en s'inclinant cérémonieusement.

Rafe et Marcus rirent sous cape. Je les laissai à leur hilarité et entrai en baissant la portière derrière moi.

Dans la salle d'eau, j'abandonnai ma sacoche dans un coin et commençai à me déshabiller. C'était peu de dire que les thermes du château royal de Fort-Cascade me manquaient. Me prélasser dans leurs eaux chaudes et parfumées était un luxe que j'avais longtemps tenu pour acquis. Mais, étant donné les conditions de vie qui étaient celles du plus grand nombre dans le camp, je pouvais m'estimer privilégiée.

J'ôtai ma tunique et brossai mes cheveux. Alors que je me penchais pour ôter mon pantalon, il m'apparut soudain que ma taille semblait avoir épaisse. La cuisine de Marcus n'y était sans doute pas pour rien, mais...

Je me figeai sur place, en proie au doute. À quand, au juste, remontaient mes dernières règles ?

Je me rappelais m'en être inquiétée le jour où Keir et moi nous étions arrêtés près d'un étang protégé par des aulnes pour nous y baigner et faire un pique-nique. Ce jour-là, elles devaient survenir incessamment. Or, des semaines s'étaient écoulées depuis.

Bien sûr, j'avais été gravement malade, ce qui pouvait expliquer un retard. Pourtant...

Pouvais-je, sans le savoir, être enceinte ?

Prise de vertige, je me laissai tomber sur un siège et fixai la toile de tente, essayant de déterminer ce que cette éventualité m'inspirait.

Je n'avais pas la sensation d'être enceinte. Même si je n'avais pas d'expérience en la matière, comme tous les guérisseurs je connaissais les symptômes. Or, je n'avais rien remarqué de tel – ni gonflement des membres inférieurs ni nausée.

J'avais vu Keir s'amuser sans retenue avec la petite Meara. J'avais pu constater que les Firelandais traitaient ce bébé avec autant d'égards et de tendresse que n'importe quel Xyian. La nouvelle de ma grossesse, si vraiment j'étais enceinte, serait source d'une grande joie pour tous... mais aussi d'embêtements. Le Conseil royal de Xy m'avait posé ses conditions pour me laisser reprendre mon rôle de Captive. Je n'en avais pas encore fait part à Keir, le sujet n'étant pas d'actualité. Mais s'il le devenait...

Une fois de plus, je me retrouvais en situation de mentir par omission. Perdue dans mes pensées, je mordillai ma lèvre inférieure. Comment allais-je annoncer à Keir ce que j'avais dû promettre ?

Avant de l'avoir vu avec un bébé dans les bras, je m'étais imaginé que ce peuple de conquérants n'accordait pas une importance excessive aux enfants.

Après tout, selon leur coutume, les parents ne confiaient-ils pas leur progéniture à des *theas* afin d'aller remplir leur devoir dans l'armée ? Mais en les voyant à l'œuvre avec Meara, il m'avait bien fallu rectifier cette impression. Les Firelandais adoraient les enfants, tout autant – sinon plus – que les Xyians.

Pleine d'appréhension, je pris une ample inspiration. J'aurais pu éventuellement demander conseil à Isdra, qui avait été mère cinq fois, mais je ne voulais pas rajouter à sa peine ou lui donner de faux espoirs. Ma décision était prise : je ferais part de la nouvelle, à Keir comme à Isdra, quand je serais certaine d'être enceinte, pas avant.

Il me fallait garder la tête froide. Le temps se chargerait de m'apporter une réponse. Néanmoins, en posant la main sur mon ventre, j'eus la vision d'un petit garçon aux cheveux noirs et aux yeux bleus, maniant avec ardeur un sabre en bois...

Avec un sourire rêveur, je me mis à ma toilette.

J'achevais de me rincer les cheveux lorsque j'entendis quelqu'un pénétrer dans la salle d'eau.

— Tu arrives trop tard, Seigneur de Guerre... dis-je en soupirant.

Un sourire taquin au bord des lèvres, je me retournai pour saisir le dernier baquet d'eau chaude.

Ce n'était pas Keir qui venait de me rejoindre.

Un homme effrayant se tenait devant moi, une masse emmêlée de cheveux hirsutes retombant de chaque côté de son crâne, le visage, les épaules et la poitrine couverts de tatouages vivement colorés. Tassé sur lui-même, tenant dans sa main une lance à l'extrémité ornée d'un crâne humain, il me considérait d'un air méchant.

N'écoutant que mon instinct de survie, je me mis à crier et lui lançai le baquet d'eau à la figure.

13

Le baquet heurta l'homme à la poitrine, répandant son contenu sur lui, mais cela ne le calma en rien. Agitant sa lance vers moi, il gronda et montra les dents comme un animal, remuant la masse compacte de sa chevelure.

Je n'en menais pas large, mais je n'étais pas décidée à me laisser faire. Je me penchai pour tirer de ma sacoche, à mes pieds, le premier objet qui me tomba sous la main. Le hasard fit bien les choses, et ce fut un gros pot de chou-putois qui alla s'écraser sur le crâne de l'intrus. Son contenu poisseux et puant coula sur le visage de l'homme et dans ses yeux, le faisant hurler de douleur.

Profitant de ce qu'il était aveuglé, je le contournai et me précipitai vers la chambre. J'avais déposé ma cape sur le lit. Je m'en saisis au passage et la glissai sur mes épaules. Puis je fonçai dans la salle du conseil en appelant au secours. L'homme me poursuivait, hurlant quelque chose que je ne pris pas le temps de chercher à comprendre.

Rafe, Prest et Marcus se trouvaient dehors, mais je ne vis que Keir, qui accourrait vers moi, l'épée à la main. Je courus le rejoindre alors que le dément émergeait de la tente, écumant de rage et se frottant les yeux.

Je me réfugiai dans le dos de Keir. Tout le monde criait en s'agitant autour de nous. Keir fit taire ce tumulte :

— Par tous les éléments, qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Cet homme... dis-je, hors d'haleine. Il a surgi dans la tente alors que je me lavais !

D'une main tremblante, je serrais les pans de la cape pour les empêcher de s'ouvrir sur ma nudité. Mes cheveux en désordre gouttaient dans mon dos, et mes pieds nus se gelaien sur le sol glacé.

— Nous avons tenté de le prévenir, Seigneur de Guerre ! expliqua Rafe en coiffant l'inconnu d'un regard noir. Il n'a pas voulu écouter.

Le visage tordu par une grimace de dégoût, Marcus cracha sur le sol.

Dans le silence tendu qui était retombé sur la scène, l'individu trempé de la tête aux pieds dégageait une odeur atroce de chou-putois.

— Parle ! lui intima Keir sèchement. Pourquoi as-tu violé l'intimité de la Captive, prêtre guerrier ?

Intriguée, je glissai un œil en direction de l'homme. C'était donc cela, un prêtre guerrier ?

Il ne m'apparaissait pas moins dément que sous la tente. Sa longue chevelure semblait encroûtée de crasse. Il s'y mêlait des lambeaux de fourrure. Mais ses tatouages, par-dessus tout, le rendaient effrayant. Leurs couleurs particulièrement vives — vert, rouge, bleu, noir — offraient un contraste saisissant sur sa peau sombre. Son manteau de fourrure ne paraissait pas très net, pas plus que son pantalon. Quant au crâne qu'il brandissait au bout de sa lance, il n'avait rien pour rassurer.

L'homme se redressa et bomba le torse, dans une vaine tentative pour paraître impressionnant. En temps ordinaire, cela ne devait pas lui être difficile. Mais, les cheveux empoissés d'une matière gluante à l'odeur répugnante, il aurait été impossible à quiconque de garder sa dignité.

— Il n'y avait pas de grelots d'intimité ! protesta-t-il. Il y en aurait d'ailleurs eu que cela n'aurait rien changé. Un prêtre guerrier de la Grande Prairie pénètre où il veut !

Je faillis m'étrangler d'indignation. Je m'apprêtais à lui rabattre son caquet lorsque Keir répliqua :

— La Captive est originaire de Xy, et les Xyians ne se dénudent pas en public comme nous pouvons le faire. Tu as pénétré dans ma tente de commandement sans y être invité, prêtre guerrier. C'est un lieu à part, qui ne nécessite pas de grelots d'intimité. Qui plus est, les gardes t'avaient prévenu mais tu les as ignorés.

Le prêtre guerrier ne cachait pas sa fureur, mais il ne tenta pas de se justifier.

— Nous avons été missionnés par les Anciens depuis le cœur de la Grande Prairie, dit-il. Tu n'as pas reparu devant eux, ainsi que tes messagers affirmaient que tu le ferais, avec une Captive à leur faire approuver.

Un frisson me remonta l'échine.

— Tu n'es pas seul ? s'enquit Keir. Où sont les autres ?

Le prêtre guerrier écarquilla les yeux, désarçonné par le changement abrupt de sujet.

— Ils vont arriver, maugréa-t-il. Je les ai précédés.

Keir scruta les environs :

— Les gardes ne t'ont pas arrêté en chemin ?

— Ils ont essayé ! railla l'autre avec un rire méprisant.

Keir fit comme s'il ne l'avait pas entendu.

— Rafe et Prest, je vous charge d'intercepter le reste de la mission au plus vite. Faites-leur comprendre de garder leurs distances, et veillez à ce que la consigne de ne laisser personne pénétrer dans le camp soit respectée à la lettre !

Le prêtre guerrier semblait avoir du mal à canaliser son indignation.

— Que... qu'est-ce que ça signifie ? parvint-il à balbutier.

— Nous devons demeurer isolés pendant quarante jours sur ordre de la Captive, répondit Keir. Quiconque pénètre dans ce camp risque la mort, comme tu en as été prévenu.

— Ah oui ? rétorqua-t-il avec une moue méprisante. Je ne vois aucun ennemi en vue.

— Espérons pour toi que c'est parce qu'il n'y est plus !

Keir se retourna vers moi et dit d'une voix radoucie :

— Laisse-moi te ramener à l'intérieur, Lara. Tu es en train de prendre froid.

Il m'entraîna vers la tente. Le prêtre guerrier ne se poussa qu'à regret pour nous laisser passer.

— Seigneur de Guerre ! reprit-il d'un ton vindicatif. J'attends de toi un rapport complet sur la situation !

Une voix, derrière nous, lui répondit.

— Je suis tout disposé à le faire.

Sur le seuil de la tente, Keir et moi nous étions figés. Iften venait d'apparaître à point nommé, accompagné du fidèle Wesren.

— C'est toi le second ? s'étonna le prêtre guerrier. Où est Simus de l'Aigle ?

— Simus de l'Aigle est à Fort-Cascade, expliqua Keir. Il y est resté sur mon ordre avec une partie de nos troupes. Je vais faire dresser une tente à ton intention et je t'y retrouverai pour en discuter.

— Ta tente me...

Keir ne le laissa pas achever.

— Tu n'y es pas le bienvenu, prêtre guerrier !

Les deux hommes s'affrontèrent du regard. Ni l'un ni l'autre ne semblait prêt à céder. Keir me souleva dans ses bras. Je sentis la tension extrême qui habitait son corps.

— Prêtre guerrier ? intervint Iften avec obséquiosité. Vous êtes le bienvenu sous ma tente. Et si vous le voulez bien, je vous demanderai d'exercer sur moi vos pouvoirs, car mon bras a été blessé.

— C'est ce que je vois, commenta le prêtre guerrier en observant le membre inerte d'Iften. Et c'est bien la seule blessure honorable qui puisse se voir ici !

Cette remarque fut assortie d'un regard méprisant pour tous ceux qui se trouvaient là, avant qu'il ne conclue :

— Viens, Iften du Cochon. J'écouterai tes vérités et je te soignerai.

Comprendant qu'il était question de guérison magique, je me redressai, très intéressée, et ouvrit la bouche pour demander des précisions. Mais Keir s'engouffra dans la tente et alla me déposer en douceur sur notre lit.

— Ainsi, dis-je avec un sourire réjoui, Iften est de la tribu du Cochon. Cela explique beaucoup de choses.

Rejetant la tête en arrière, Keir éclata de rire.

— Ne te méprends pas sur ce mot, prévint-il. Ce cochon n'a rien à voir avec celui de ton pays, Lara. Chez nous, les cochons sont sauvages, farouches, rapides et dangereux. Tu as intérêt à te méfier s'il s'en trouve un face à toi.

Isdra avait fait son entrée et se tenait discrètement dans un coin de la pièce, Marcus à côté d'elle.

— En ce qui me concerne, grogna-t-il, Iften n'est pas le seul cochon que je souhaiterais chasser.

Isdra manifesta son approbation d'un hochement de tête. Keir se pencha et déposa un baiser sur mes lèvres.

— Sèche-toi et réchaaffe-toi. Je vais régler ce problème.

— Keir... je suis désolée. Il m'a fait peur et je n'ai pas réfléchi. Je lui ai lancé...

Il me fit taire d'un nouveau baiser. Quand il se redressa, un sourire de gamin illuminait son visage.

— Il est laid, n'est-ce pas ? Ils le sont tous. Je parie qu'il ne s'est même pas présenté. Tu n'aurais pu l'accueillir plus dignement, flamme de mon cœur... Et j'adore le parfum que tu lui as offert !

Je me mis à rire :

— Il ne risque pas de s'en débarrasser de sitôt. Rien de pire qu'une odeur de chou-putoïs... Même en frottant avec du savon.

— De toute façon, renchérit Keir avec un clin d'œil, Sal vient de m'apprendre que nous sommes à cours de savon.

Il m'embrassa une dernière fois et me murmura à l'oreille, avant de se redresser :

— Désolé d'avoir été en retard pour ta toilette. La prochaine fois, fais-moi prévenir...

Bien que rouge jusqu'aux oreilles, j'eus la présence d'esprit de le retenir par le bras.

— Il a peut-être été exposé à la maladie. Il a besoin d'en connaître les symptômes et les moyens de...

Le visage soucieux, Keir s'assit au bord du lit.

— Lara, m'interrompit-il en me fixant au fond des yeux, tu dois comprendre une chose. Ce prêtre guerrier n'a pas la même règle de conduite que toi. Ce n'est pas un guérisseur. Ceux de sa caste utilisent leur magie non pour le bien commun mais uniquement à leur profit.

— S'il pratique la magie, m'obstinai-je, je veux qu'il m'apprenne ! Imagine ce que je pourrais faire de tels pouvoirs... J'aurais peut-être pu guérir la jambe d'Atira plus rapidement. Voire même sauver mon père !

Keir secouait négativement la tête, d'un air buté.

— Ils ne partagent pas leurs connaissances, Lara. Et j'ai des doutes sur leurs pouvoirs réels. Tu dois me promettre que tu ne tenteras pas de t'approcher de lui pour lui parler, même avec tous tes gardes autour de toi. Il n'a que mépris pour ceux qui ne sont pas de la Grande Prairie. Mais il te haïra davantage encore quand il saura ce que tu es et ce que tu nous as apporté. Comprends-tu ?

Marcus s'agitait dans la chambre, et mon regard glissa lentement jusqu'à lui. Le souvenir de la lame qu'il avait pressée contre ma gorge ne se laissait pas oublier.

— Je comprends, répondis-je en hochant la tête. La mort arrive en un instant.

Satisfait, Keir porta mes mains à ses lèvres.

— Nous allons le surveiller attentivement, promit-il en se redressant. Je vais m'assurer que ses compagnons de voyage retournent chez nous, porteurs de messages pour les Anciens.

Il parut hésiter un instant, puis se tourna vers Isdra.

— Veille à ce que ceux qui s'occupent de Meara soient de taille à

s'opposer à un prêtre guerrier.

Je frémis à l'idée que ce sauvage pourrait s'en prendre au bébé. Marcus émit un grognement menaçant. Isdra protesta, le visage figé :

— Mais... Seigneur de Guerre... même eux n'oseraient pas s'en prendre à...

— Je ne veux pas prendre ce risque, la coupa-t-il.

Puis il sortit, Isdra sur ses talons.

Marcus me rejoignit, porteur de serviettes sèches. Il en jeta une sur ma tête :

— Je vous laisse vous occuper des cheveux.

Puis, s'agenouillant à mes pieds qui dépassaient du lit, il se mit à les frotter énergiquement.

— J'ai du *kavage* au chaud, ajouta-t-il. Ça va vous faire du bien.

Songeant aux derniers événements, j'entrepris de sécher mes cheveux.

— Quel beau gâchis ! commentai-je avec un soupir. On peut dire que je suis douée pour créer des complications.

— Vous avez surtout remis ce fou arrogant à sa place !

Marcus s'interrompit un instant et me fixa de son œil unique, qui brillait de fierté :

— Vous avez réagi comme il fallait. Vous avez détourné son attention avec ce que vous aviez sous la main, avant d'en profiter pour déguerpir.

Réconfortée par ce compliment, je lui souris.

— Peut-être, mais j'ai aussi mis en fureur ce prêtre guerrier. Ce qui ne peut rendre service à Keir.

Marcus haussa les épaules.

— Ne vous en faites pas pour ça. Il y a longtemps que la guerre est déclarée entre eux.

— À cause de ce qui t'est arrivé ?

— Pas seulement. Il y a d'autres raisons.

Sans me laisser le temps de demander lesquelles, Marcus se redressa et se dirigea vers la sortie, lançant par-dessus son épaule :

— Je m'occupe du *kavage*. Je veux vous trouver au lit bien au chaud à mon retour.

Le lendemain matin, les finalistes du concours, radieux, vinrent se présenter devant Keir et moi. Je leur rendis leur sourire, heureuse de les voir si fiers de leur exploit.

L'homme, Ander, était plus âgé que la plupart des guerriers. Il

était chauve et doté de sourcils broussailleux et blancs au-dessus d'yeux noisette.

La femme, Yveni, était grande et d'une couleur de peau identique à celle de Simus. Je l'avais déjà vue auparavant. Ses cheveux noirs étaient coupés ras, et dans ses yeux fauves brillaient des paillettes d'or.

Keir les salua à la manière traditionnelle des Firelandais.

— *Heyla !*

La foule répercuta ce cri avec enthousiasme.

— Ces deux guerriers vont combattre pour la finale de notre concours, annonça-t-il. L'un et l'autre ont obtenu mon approbation, aussi le vainqueur deviendra-t-il sur-le-champ garde du corps de la Captive.

Un autre cri enthousiaste s'éleva. Keir avait rencontré les deux candidats la nuit précédente, pour leur expliquer quels seraient les devoirs et responsabilités du vainqueur. Il connaissait Ander pour avoir combattu à ses côtés au cours de plusieurs campagnes. Yveni était également expérimentée, mais c'était sa première expédition sous les ordres de Keir.

Yers avait lui aussi donné son aval, et Isdra avait indiqué qu'il lui serait possible de travailler avec l'une comme avec l'autre.

— Ce poste réclame autant de force et d'adresse que de vivacité d'esprit, poursuivit Keir. Aussi, j'ai décidé pour cette finale de changer les règles.

Un grand silence se fit dans l'assemblée. Tous retenaient leur souffle. Satisfait de son effet, Keir eut un sourire rusé :

— Marcus, Rafe... à vous de jouer.

Marcus et Rafe, portant chacun quelque chose sous le bras, allèrent se placer dos à dos au centre de l'aire de combat. Puis ils avancèrent chacun de cinq grands pas et s'accroupirent pour installer un dispositif au sol.

— Voici les règles de ce combat ! reprit Keir à voix haute et claire. Derrière chaque combattant se trouve une tresse de crin de cheval tendue entre deux piquets, à une main du sol. Le but est de surpasser son adversaire afin de trancher la tresse qu'il doit défendre.

Ander et Yveni allèrent étudier soigneusement le terrain. Sal, qui arbitrait le combat, rejoignit les combattants.

— Êtes-vous prêts, guerriers ? lança-t-elle.

Tous deux, tendus et concentrés, acquiescèrent d'un faible

hochement de tête.

— Que le meilleur gagne ! cria Sal, signalant ainsi le début du combat.

Les adversaires se jetèrent l'un sur l'autre et leurs épées se heurtèrent violemment. Immédiatement, la foule des spectateurs entra en irruption, chacun encourageant de la voix son champion.

Ander et Yveni maniaient l'épée et le bouclier avec une telle dextérité, ils bougeaient si rapidement qu'il était impossible de cligner des yeux sans rater quelque chose. L'emplacement des piquets qu'ils devaient défendre restreignait leur champ d'action, et le public avait formé un cercle autour d'eux.

Keir et moi étions assis sur une petite éminence. Rafe et Prest se tenaient derrière moi, vigilants, et Isdra à mon côté. Iften et le prêtre guerrier avaient eux aussi voulu bénéficier de cette hauteur pour avoir une meilleure vue, mais ils s'étaient installés le plus loin possible de nous.

Le prêtre guerrier faisait toujours autant grise mine, mais son protégé paraissait particulièrement satisfait, et même joyeux. Je plissai les yeux pour déterminer dans quel état se trouvait son bras droit, qui pendait à son côté. On m'avait raconté que la séance de guérison magique avait eu lieu dans la tente d'Iften, d'où on avait vu s'élever des volutes de fumée bleue accompagnées d'incantations. Mais à cette distance, je ne pus avoir aucune certitude.

On m'avait également rapporté que le prêtre guerrier ne décolérait pas. Keir avait fait rebrousser chemin à ceux qui l'accompagnaient, leur confiant un message expliquant les derniers événements. Apparemment, un prêtre guerrier ne se déplaçait pas sans une suite veillant sur son confort, et celui-ci devait se trouver bien démunie...

Dans la lumière vive du matin, l'individu, avec son pantalon de cuir graisseux et son grossier manteau de fourrure, ne me faisait pas meilleure impression que la veille. La couleur irréelle de ses tatouages ne manquait cependant pas de me fasciner. Comment obtenaient-ils de tels résultats ? Aucun des motifs reproduits ne m'était familier. Et ces cheveux ! Sa coiffure me faisait penser à un nid à rats. Quant au fumet de chou-putois qui s'élevait de sa personne, il ne devait pas avoir baissé d'intensité, à en juger par le vide qui se créait autour de lui.

Je me forçai à revenir au combat en cours. Ander et Yveni se faisaient face, se jaugeant l'un l'autre et guettant la faille. Soudain,

ils se lancèrent dans une joute à l'épée qui fit retentir la foule de clameurs. Dans le fracas des lames entrechoquées, l'assaut fut spectaculaire mais ne désigna ni vainqueur ni vaincu. À mes yeux, les finalistes étaient de force égale. Ander était sans doute plus puissant, mais Yveni le surpassait en vitesse.

Le combat se poursuivit, et mon regard se reporta de lui-même sur Iften. Était-il possible qu'il ait été guéri ? Je vis le prêtre guerrier lui tendre ce qui ressemblait à du *gurt* d'une couleur brun foncé. Iften l'envoya d'une chiquenaude dans sa bouche et se mit à le mâcher.

En constatant qu'il s'était servi de sa main droite, je me figeai. Il l'avait utilisée sans souffrance apparente, serrant entre ces doigts auparavant enflés et inertes ce que son voisin lui avait tendu, et relevant son bras cassé pour le porter à sa bouche. Comment une telle chose était-elle possible ?

Un bruit retentissant me fit tourner la tête. L'épée d'Ander venait de se Fischer profondément dans le bouclier d'Yveni. De toutes ses forces, il lutta pour se dégager, mais la lame resta prisonnière. Yveni tira sur son bouclier. Ander, pour ne pas lui abandonner son arme, fut bien obligé de suivre. Plusieurs fois, la jeune guerrière renouvela son manège. Il ne vint pas à l'idée de son adversaire, concentré sur son épée, de prendre garde à ce qui était en train de se passer.

Les rires dans le public lui firent finalement relever les yeux et prendre conscience du piège dans lequel il s'était lui-même fourré. Profitant de la situation, Yveni l'avait entraîné de manière à effectuer un tour complet sur eux-mêmes. Elle n'eut qu'à tendre le bras pour passer la lame de son épée sous la tresse qui lui donnerait la victoire.

Le sourire triomphant d'Yveni révéla une dentition d'une blancheur éclatante. Ander secoua la tête de dépit, puis lâcha son épée. Il reconnut sa défaite en levant les bras au ciel et en laissant fuser un rire tonitruant.

Un rugissement d'approbation monta de la foule quand Yveni, d'un coup d'épée, trancha la tresse.

Au royaume de Xy, le jeu d'échecs était une activité cérébrale des plus tranquilles : deux joueurs assis à une table, manœuvrant leurs pièces dans le silence et la concentration.

Pour les Firelandais, il en allait tout autrement.

J'avais trouvé le public du concours démonstratif, mais je n'étais pas préparée à l'enthousiasme manifesté par celui qui assistait au

tournoi.

L'échiquier géant installé par Aret et son équipe se révélait particulièrement attrayant. Les guerriers choisis pour incarner les pièces avaient peaufiné leur déguisement, veillant au moindre détail. Cette mise en scène avait dû leur prendre des jours, mais le résultat valait le coup d'œil et le succès était à la hauteur de l'effort consenti.

Mais, derrière les rires et les cris, je sentais une tension qui ne pouvait être ignorée. Les divisions perceptibles chez les chefs de guerre commençaient à se manifester également dans l'armée. Ce n'était pas encore une hostilité déclarée contre Keir ou moi-même. En surface, tout était normal. Cependant, l'introduction du jeu d'échecs avait contribué à creuser un fossé. Ceux qui le jugeaient trop xyian avaient décidé de ne pas participer au tournoi et de ne pas y assister non plus.

Pourtant, le jeu tel que les Firelandais le pratiquaient n'avait plus grand-chose de xyian. À ma grande stupeur, les vénérables pièces immuables depuis des temps immémoriaux avaient été « adaptées ». Ainsi les tours étaient-elles tout naturellement devenues des *ehats*. Quatre guerriers – deux dans chaque camp –, vêtus de costumes de fourrure, avaient coiffé des casques ornés de branches figurant des cornes. Les autres pièces vivantes devaient s'écarte à leur passage quand ils chargeaient, tête basse, sous les rires d'un public conquis.

Les joueurs se tenaient à chaque extrémité de l'échiquier géant qu'ils arpentaient, les bras dans le dos. Ils criaient les coordonnées de leurs coups, que le public reprenait en chœur jusqu'à ce que la pièce concernée ait rejoint sa case.

Certains chefs de guerre, les guerriers les plus doués, et Keir lui-même, s'étaient inscrits au tournoi. Les phases éliminatoires avaient duré des jours entiers, et monopolisé l'attention de tous.

Keir, qui s'était arrangé pour ne pas perdre une seule partie, faisait figure de favori pour la finale. Son adversaire était une femme du nom de Oone, que je ne connaissais pas. Robuste et réfléchie, elle avait des cheveux roux et des yeux bruns emplis de douceur. Physiquement, elle me parut presque aussi impressionnante que Simus.

J'assistais au combat depuis la même éminence que pour le concours, blottie sous une cape pour échapper à un vent glacial. Prest et Yveni, de garde, étaient postés derrière moi. Les cases de

l'échiquier géant avaient été délimitées à l'aide de pierres. Aret les avait prévues suffisamment grandes afin que les cavaliers puissent monter de vrais chevaux. En conséquence, les autres pièces devaient parfois contourner quelques « obstacles » habituellement absents d'un échiquier...

Iften et le prêtre guerrier avaient naturellement manifesté haut et fort leur refus catégorique d'assister au tournoi. Ce qui ne me facilitait pas la tâche... Je n'étais en effet toujours pas parvenue à avoir une certitude quant à la guérison du bras d'Iften.

Heureusement, j'avais de l'aide.

Marcus vint m'offrir un gobelet de *kavage*.

— Du nouveau ? lui demandai-je sans détourner les yeux de l'échiquier.

— Pas pour l'instant, répliqua-t-il à mi-voix. Isdra a déjà fait plusieurs tentatives pour l'approcher. Rafe aussi. Ils disent qu'il a l'air au courant de ce qu'ils cherchent à faire et qu'il se méfie.

Derrière moi, Prest grogna de déception. Yveni lui jeta un coup d'œil intrigué, puis se pencha sur mon épaule.

— Captive ? s'enquit-elle. Vous pouvez me rappeler pourquoi il est important de voir le bras du second ?

Prest m'évita de répondre :

— La Captive est curieuse de nature.

Je n'eus pas besoin de me retourner pour sentir qu'il échangeait avec Yveni un sourire entendu. Peu après la victoire de celle-ci, je l'avais surprise en grande conversation avec Keir, Marcus, Rafe, Prest et Isdra. Et lorsque je m'étais approchée, tous s'étaient subitement tus. Nul doute que les travers petits et grands de la Captive avaient dû être à l'ordre du jour...

— Je comprends, assura Yveni. Voulez-vous que j'aille tenter ma chance, Captive ?

— Pas encore.

Alors que Keir déplaçait son premier pion, je m'assis pour mieux profiter du spectacle. Oone était concentrée, mais rapide au point qu'il n'y avait aucune pause dans le jeu.

Bientôt, Rafe et Isdra nous rejoignirent. À leur mine sombre, je compris qu'ils avaient échoué dans leur mission. Je les remerciai d'un sourire. Iften sachant qui ils étaient, il était normal qu'il se soit méfié.

Alors que le cavalier de Oone venait de prendre l'un des fous de Keir, je vis Cadr s'approcher de moi, comme si de rien n'était, et

mettre un genou à terre, dans l'intention apparente de relacer sa chaussure.

— Captive... dit-il sans me regarder, j'ai pu voir Iften se servir de son bras.

— Et ? fis-je sans quitter des yeux la partie en cours.

— Je ne suis pas tout à fait sûr... Il garde un protège-bras serré sur sa manche en cuir. Il se sert de sa main et il arrive à plier les doigts. J'ai l'impression qu'ils restent un peu enflés, mais il ne paraît pas souffrir.

— Je te remercie, Cadr.

Pas un instant je n'avais tourné les yeux vers lui. Sans s'attarder davantage, il se redressa et disparut dans la foule.

Assise sur mon billot de bois, je m'agitai nerveusement. Fallait-il croire à cette guérison magique ? J'avais lu des livres qui rapportaient des cas de ce genre. Devais-je en conclure que les prêtres guerriers disposaient de véritables pouvoirs ?

Une vague de pure jalousie me submergea. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir guérir les blessures et soulager la souffrance ainsi.

Absorbée dans mes pensées, je ne vis pas la partie suivre son cours. Je ne m'y intéressai de nouveau que lorsque les vivats du public me tirèrent de ma songerie. Je compris que Keir et Oone étaient parvenus à une partie nulle.

— Je peux offrir une captive, suggéra Oone après avoir étudié attentivement le reste de ses pièces.

Keir tourna la tête vers moi. Le sourire fier et les yeux brillants, il me fixa en s'écriant :

— Certainement pas, Oone ! J'ai déjà revendiqué ma Captive, et je n'en veux aucune autre...

J'en frissonnai jusqu'à la pointe des pieds. Et j'en rougis jusqu'à la racine des cheveux.

Keir pivota vers son adversaire :

— Ta position n'est pas aussi sûre qu'il y paraît. Ne penses-tu pas que tes prêtres guerriers, dans une situation pareille, te laisseraient tomber ?

Un brouhaha monta des rangs du public. Désarçonnée, je parcourus des yeux l'échiquier. Oone avait toujours ses deux fous – les prêtres guerriers dont parlait Keir. Elle les considérait d'un œil méfiant. Et les guerriers chargés de les incarner se tenaient les bras croisés, lançant à la ronde des regards furieux sous leurs sourcils

froncés.

Keir s'était laissé prendre ses fous dès le début de la partie. Et dans la situation présente, il lui était impossible de conclure. C'était clairement une partie nulle. Je ne voyais donc pas pourquoi ils tergiversaient ainsi.

Avec un hochement de tête, Oone fit signe à ses deux fous de se coucher et lança d'un air résigné :

— J'abandonne. Mes prêtres guerriers ne sont pas fiables.

Surprise, je vis Keir lever les bras au ciel en signe de victoire tandis que la foule l'acclamait. Je ne comprenais pas exactement ce qui venait de se passer, mais je me doutais que c'était important. Le pouvoir des prêtres guerriers dans la société firelandaise était-il si grand qu'ils pouvaient causer la chute d'un seigneur de guerre ?

La folie qui s'était emparée du public m'empêcha d'y réfléchir davantage. Keir était porté en triomphe. Je me levai pour me joindre à l'allégresse générale, mais je n'étais pas certaine d'avoir à me réjouir. Après cette victoire, sa conviction d'être un maître des échecs n'allait plus connaître de limites...

La cérémonie de deuil souhaitée par Keir se déroula le soir qui précéda notre départ. Nous n'avions eu à déplorer aucun cas de suante depuis la mort de Gils. Quarante jours pleins s'étaient écoulés. Nous étions à présent libérés de la menace de notre invisible ennemi.

Mais nous avions beau être débarrassés de la maladie, nous ne l'étions pas de ses conséquences.

Tous avaient été profondément marqués par cette expérience. Confrontés à un ennemi inconnu, ils s'étaient adaptés, avaient acquis de nouveaux savoirs, de nouvelles compétences.

Moi-même, je ne sortais pas indemne de l'épreuve. Mon échec m'incitait à la modestie. Jamais plus je ne pourrais aborder une maladie en étant convaincu de pouvoir y trouver un remède. J'y perdais peut-être en assurance, mais j'y gagnais en reconnaissant mes limites, que j'avais voulu ignorer jusqu'alors.

Tandis que le soleil baissait à l'horizon, les uns et les autres commencèrent à converger vers le lac, où devait se dérouler la cérémonie. Pour que nul ne soit empêché d'y assister, les patrouilles de gardes autour du camp avaient été réduites au strict minimum. Debout devant la tente de commandement, vêtue de ma cape, je regardais les guerriers se rassembler. Beaucoup portaient une couverture sous le bras, qu'ils étendaient sur le sol avant de s'y

installer avec leurs camarades.

Porteur lui aussi d'une couverture, Keir me rejoignit. Pour qu'ils puissent participer à la cérémonie, il avait donné quartier libre à mes gardes du corps. Marcus, lui, avait décidé de rester avec Meara dans la tente de commandement. En silence, Keir me prit la main et m'entraîna vers le lieu du rassemblement.

Je remarquai au passage le prêtre guerrier et Iften qui sortaient de la tente de celui-ci. Sans doute n'était-ce qu'un effet de mon imagination, mais à les voir échanger des confidences en jetant autour d'eux des regards méfiants, ils me firent l'effet de conspirateurs préparant un mauvais coup. Au terme de leur conciliabule, Iften rentra dans sa tente et le prêtre guerrier s'éloigna en direction des corrals. J'étais surprise qu'ils n'assistent pas à la cérémonie, mais je n'allais sûrement pas le regretter...

Lorsque Keir s'arrêta et étendit sa couverture dans l'herbe, je constatai que nous ne nous étions guère éloignés de notre tente.

— Nous n'allons pas plus près ? m'étonnai-je.

Keir secoua négativement la tête.

— Nous serons mieux là. En cette occasion, nous ne devons pas nous mettre en avant. Ce sont les morts qui occuperont le devant de la scène.

Hochant la tête, je m'assis près de lui et Keir tira sur nous une autre couverture qu'il avait apportée. Puis, à mon oreille, il ajouta tout bas :

— Quand tu te sentiras mal à l'aise, nous partirons.

Cette précision me surprit. Je m'apprêtais à lui demander ce qu'il voulait dire lorsqu'un guerrier installé sur la berge frappa quatre coups secs sur un tambour. Toutes les conversations cessèrent.

Joden s'avança, suivi de quatre guerriers portant chacun un brasero allumé. Il fit face à la foule, et ses assistants allèrent déposer leur charge autour de lui, aux quatre points cardinaux.

Le barde éleva les mains, paumes ouvertes.

— Puissent les Cieux entendre ma voix ! entonna-t-il. Puisse le peuple des Tribus se souvenir.

Une réponse puissante et unanime monta de la foule.

— Nous nous souviendrons !

Joden baissa les bras.

— Naissance du Feu, mort de l'Air...

L'un de ses assistants s'agenouilla et souffla sur les braises, ravivant les flammes de son brasero.

— Naissance de l'Eau, mort de la Terre...

Un autre assistant vida le contenu d'un flacon dans son brasero, d'où s'éleva une colonne de vapeur.

— Naissance de la Terre, mort du Feu...

Le troisième assistant s'agenouilla à son tour, vidant dans le brasero une poignée de sable ramassée sur la plage.

— Naissance de l'Air, mort de l'Eau...

Le dernier des assistants souffla lui aussi sur les braises, les saupoudrant d'une fine poussière qui fit s'élever une fumée bleue.

Puis les quatre guerriers se redressèrent, inclinèrent le buste devant leurs braseros et allèrent se fondre dans la foule.

Joden parut se recueillir un instant. Quand il s'exprima à nouveau, ce fut d'une voix profonde et mélodieuse.

— Nous nous rassemblons ce soir en mémoire de nos morts.

Dans le silence religieux qui s'était fait, chacune de ses paroles claquait, claire et ferme.

— Toute vie doit périr. Cela, nous le savons. Nos corps, nés des Éléments, y retournent à notre mort.

Le joueur de tambour s'était remis à jouer en sourdine, sur un rythme lent et lugubre.

— Mais ce que nous savons également, c'est que nous sommes davantage que nos seuls corps. Ce qui est en nous et nous anime survivra. Nos morts sont près de nous. Ils cheminent à nos côtés et nous accompagnent jusqu'aux premières neiges de l'hiver. Nous nous joindrons à eux lorsque nos corps, à leur tour, tomberont en poussière. Alors, je vous le demande, pourquoi versons-nous des larmes sur eux ?

Les battements du tambour se firent plus rapides en contrepoint des paroles de Joden.

— Nous pleurons ce que nous avons perdu. C'est pour remplir le vide que nos morts laissent dans nos cœurs que nous les pleurons. Leur présence nous manque chaque fois que nous avons un secret à confier, une plaisanterie à partager, un contact familier à rechercher.

Mes yeux s'embuèrent. Je me rappelai Epor et son sourire lumineux, Gils et son visage sérieux. Je me souvins de la joie de mon père quand il gagnait aux échecs, son esprit affûté comme une lame malgré son corps usé.

— Telle est notre peine et tel est notre manque — le manque de ce que nous devons nous résoudre à laisser derrière nous. Puissions-

nous communier, dans notre manque et dans notre peine !

Joden se mit alors à chanter, le visage levé vers les cieux empourprés par le crépuscule. Je reconnus le chant qu'il avait déjà interprété dans la salle du trône de Fort-Cascade, lorsqu'il avait fallu honorer les victimes tombées sur le champ de bataille.

Je laissai couler mes larmes. Je n'étais pas la seule dans ce cas. D'autres, autour de moi, se laissaient aller à sangloter, cherchant auprès de leur voisin un peu de réconfort.

Je me blottis plus confortablement entre les bras de Keir. Dans la pénombre, ses yeux brillaient intensément et son souffle, qui me caressait la joue, s'était accéléré.

Ensuite, Joden entonna une mélodie semblable à celle que j'avais entendue dans le délire causé par la fièvre. Au rythme rapide du tambour, les paroles s'enchaînaient en une rengaine hypnotique.

— Mort de la Terre, naissance de l'Eau, mort de l'Eau, naissance de l'Air, mort de l'Air, naissance du Feu, mort du Feu, naissance de la Terre...

Un mouvement, en périphérie de mon champ de vision, attira mon attention. Je tournai la tête à temps pour voir Isdra se lever et s'éloigner précipitamment. Elle avait le visage impassible, mais son chagrin pesait comme une chape sur ses épaules.

J'eus le réflexe de me lever pour la suivre, mais Keir me retint.

— Laisse-la.

— Mais... protestai-je. Elle est si triste !

— Aucune parole ne pourra alléger sa souffrance, Lara.

Non sans une certaine culpabilité, je me laissai aller de nouveau entre ses bras. L'homme de ma vie était avec moi. Il me serrait contre lui. Isdra avait à tout jamais perdu cela. Keir avait raison. Je n'aurais pu, en m'efforçant de la consoler, que raviver sa souffrance.

Deux guerriers vêtus de longues capes se dirigeaient vers Joden. Quand ils l'eurent rejoint, il s'inclina devant eux. Les deux guerriers, un homme et une femme, laissèrent alors leurs capes glisser à terre. Ils ne portaient, en dessous, qu'une tunique et un pantalon, sans le moindre élément de cuirasse ou d'armement.

Joden alla se poster à côté du tambour. Lentement, il laissa mourir son chant. Lorsqu'il se tut tout à fait, les deux guerriers rejetèrent la tête en arrière, élevèrent les bras et lancèrent vers le ciel des lamentations stridentes. Ils commencèrent à danser, utilisant leur corps pour exprimer leur chagrin, allant jusqu'à arracher leurs vêtements.

Brusquement le tambour s'affola, comme un cœur pris de palpitations. Les deux sentinelles dressées face à face près du lac exprimaient toute la tristesse, toute la souffrance du monde. La foule se joignit à eux, criant, pleurant, maudissant à haute voix les Éléments et les Cieux. J'entendis Keir lâcher entre ses dents une bordée de jurons, et je me surpris moi-même à ressentir de la colère. Une colère noire contre le sort qui nous avait été contraire, et contre cette maladie inconnue que je n'avais pu soigner.

D'un coup de pied rageur, l'homme renversa le brasero qui symbolisait le feu. Sa compagne fit de même avec celui de l'eau et de la terre, répandant sur le sol leurs braises fumantes. Enfin, celui de l'air reçut le même traitement.

Ils agitèrent les mains pour dissiper la fumée qui s'élevait. Sur un dernier roulement de tambour, ils glissèrent à genoux et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Je sanglotais à présent sans retenue. Keir me tendit un mouchoir dont il avait pris soin de se munir. Je m'essuyais le visage quand un nouveau roulement de tambour retentit.

— Réjouissez-vous ! lança Joden en direction de la foule. La tristesse et la douleur sont deux composantes indispensables de l'existence, mais la joie en est une autre, qu'il faut partager aussi. Réjouissez-vous et célèbrez la vie, peuple de la Grande Prairie !

En relevant les yeux, je vis les deux danseurs toujours unis qui s'embrassaient, se caressaient, frottaient leurs...

Je clignai des paupières. Le tambour battait de plus en plus fort, de plus en plus vite. Le couple se mouvait en cadence. L'homme et la femme se débarrassèrent en hâte des lambeaux de vêtements qui les gênaient encore. L'homme embrassait le cou de la femme et... *par la Déesse !*

Je m'empressai de détourner le regard. Mais, à ma grande stupeur, je découvris que les danseurs n'étaient pas les seuls à chercher quelque « réconfort ».

Autour de nous, spectateurs et spectatrices s'enlaçaient, se caressaient. Les mains se glissaient sous les vêtements, qui volaient. Des soupirs fusaiient dans la semi-obscurité crépusculaire.

Nos voisins les plus proches étaient deux hommes. Je les vis, eux aussi, se pencher l'un vers l'autre, s'embrasser à pleine bouche, se caresser et...

Au comble de l'embarras, il me fallut cacher mon visage contre la poitrine de Keir.

Compatissant, il tira la couverture sur ma tête en murmurant tendrement :

— Ma pudique Captive...

— Keir... lui murmurai-je au creux de l'oreille, deux hommes... entre eux ?

Je le sentis hausser les épaules.

— Chacun ses préférences.

Il m'aida à me remettre sur pied, puis me souleva dans ses bras et se hâta en direction de notre tente.

Pour ne pas voir, je nichai le visage contre son cou. J'étais autant embarrassée par ce qui se passait autour de nous que par la fièvre sensuelle qui montait en moi. Une faim terrible me tenaillait. Un appétit subit et impérieux pour Keir, pour son corps, pour ses caresses, pour la vie qui bouillonnait en lui.

— Je suis désolée, m'excusai-je tout bas. Je sais que ce sont vos coutumes, mais...

— Ce ne sont pas les tiennes. Ils ne font que célébrer la vie, Lara.

Son souffle était court contre mon oreille.

Un peu pantelante, je répliquai :

— Je n'ai rien contre le fait de célébrer la vie, moi aussi. Dans l'intimité de notre tente.

Keir accéléra le pas et se mit presque à courir.

— Les souhaits de ma Captive sont des ordres.

Sa voix, basse et rauque, ne fit qu'exacerber mon désir.

Quand nous arrivâmes à la tente, j'étais tellement distraite que je ne vis pas Marcus, debout sur le seuil, avant qu'il ne s'adresse à Keir.

— Seigneur de Guerre...

Le visage de Keir se rembrunit. Je sentis mon estomac se nouer en découvrant la mine sombre de Marcus.

— Oh, non ! m'exclamai-je. Ne me dis pas que c'est la suante, Marcus ! Ne me dis pas qu'elle est de retour !

— Non, Lara... répondit-il avec une étrange nuance de regret dans la voix. Ce n'est pas la maladie.

Isdra avait été découverte effondrée sur le sol, une dague plantée jusqu'à la garde dans son ventre. Il y avait du sang partout autour d'elle. Et dans la mort, son visage gardait une expression de stupeur.

Je n'avais pas besoin de l'ausculter pour savoir qu'elle était morte, mais je le fis quand même, par acquit de conscience.

— Non ! Non ! m'écriai-je lorsque Keir me prit les bras pour me

relever. Elle m'avait promis ! Elle avait juré de rester près de moi !

Marcus s'était débrouillé pour que Rafe et Prest nous rejoignent. Les yeux pleins de larmes, je lui adressai un regard suppliant.

— Elle m'avait juré, Marcus...

— L'appel d'Epor était le plus fort, Captive.

— Et il y a longtemps qu'il aurait dû en être ainsi ! intervint le prêtre guerrier, qui s'était approché. Sa place était au côté de son promis.

— Cela devait finir ainsi, renchérit Keir comme s'il l'approuvait. Je n'aurais pas agi différemment.

Je relevai les yeux pour le dévisager avec horreur, mais il soutint mon regard calmement. Incapable d'accepter son point de vue, je me détournai de lui et essuyai mes larmes d'un geste rageur.

— Je ne peux pas croire qu'elle ait fait ça ! protestai-je d'une voix tremblante. Une fois, déjà, elle s'était préparée à ce geste. Elle avait même prévu d'offrir l'arme d'Epor à Prest.

Me tournant vers celui-ci, je demandai :

— Tu peux croire qu'elle ait fait ça, toi ?

Prest ne me répondit pas. Un instant, ses yeux coururent sur la foule qui s'était attroupée autour de nous. Puis, se penchant sur le corps d'Isdra, il prit la masse d'armes qu'elle gardait dans son dos et s'éloigna sans prononcer un mot.

Le lendemain, le soleil n'était pas encore levé que les uns et les autres s'activaient aux préparatifs du départ.

Comme elle en avait exprimé le souhait de son vivant, Isdra fut offerte aux Cieux. Durant la nuit, une plate-forme avait été érigée pour recevoir sa dépouille nue et livrée aux Éléments. Sur mon insistance, celle-ci avait été dressée au centre du village incendié, le plus près possible du puits. À l'endroit précis où elle-même avait incinéré le corps de son promis.

Je m'étais arrangée pour récupérer les brins de lavande trouvés dans les langes de Meara. Pendant que Joden entonnait un chant infiniment triste, je les glissai entre les doigts d'Isdra.

Les ruines du village me glaçaient davantage que l'air matinal. Je savais, bien entendu, que le site avait été utilisé comme crématorium pour toutes les victimes de l'épidémie. Mais cela ne m'avait pas préparée à la vision de ce lugubre champ de cendre, d'où pointaient quelques poutres noircies et où s'attardait une âcre odeur de fumée.

Chancelante, je pris appui contre Keir, à côté de moi. Enroulant

son bras autour de ma taille, il me tint fermement serrée contre lui.

Rafe et Prest étaient présents, de même que Marcus. Quelques autres avaient tenu également à dire à Isdra un dernier adieu. Yveni, derrière nous, s'occupait des chevaux. Ander était là aussi. Keir lui avait demandé de remplacer Isdra auprès de moi, ce qu'il avait accepté.

Comme des oiseaux prenant leur envol, les dernières notes du chant de Joden s'élevèrent. Un lourd silence retomba sur le village. Les cendres crissèrent sous nos pas quand nous fimes demi-tour pour rejoindre nos chevaux. Déjà, les corneilles se rassemblaient. Je ne me retourna pas une seule fois.

Isdra n'étant plus là, j'avais pris la décision d'envoyer la petite Meara à Fort-Cascade, aux bons soins d'Anna. Certes, il ne manquait pas de *theas* volontaires pour être aux petits soins avec elle. Mais, même si les Firelandais la considéraient comme une des leurs, c'était une Xyiane, et je ne pouvais être certaine de l'accueil qui lui serait réservé dans la Grande Prairie. Les commentaires d'Iften et l'attitude du prêtre guerrier me rendaient nerveuse.

Keir avait immédiatement abondé dans mon sens. Il avait rassemblé un groupe de cavaliers, et l'escorte était partie bien avant l'aube pour la capitale. Désormais, quoi qu'il puisse arriver, je n'aurais plus à craindre pour la sécurité de Meara.

La tente de commandement était en cours de démontage à notre retour. Marcus commença à se plaindre de la façon dont les chevaux de bât étaient chargés. Après quelques coups de gueule et pas mal d'efforts, il eut vite fait de rectifier le tir et tout rentra dans l'ordre.

Cette fois, j'étais apte à chevaucher et je ne dépendrais plus de personne. J'étais ravie de retrouver ma monture habituelle. Le cheval parut aussi heureux que moi de ces retrouvailles. Grandcœur me renifla un instant les cheveux, et s'endormit aussitôt. Il ne se réveilla pas lorsque j'attachai solidement à ma selle la sacoche de Gils.

Réprimant les larmes que cet objet chargé de souvenirs faisait monter en moi, je me retourna vers mes gardes du corps qui se préparaient. Keir avait ordonné que je voyage une fois de plus au cœur du convoi, aussi s'écoulerait-il un peu de temps avant que nous puissions nous mettre en route.

Iften avait pris la tête de l'armée et attendait que l'ordre de départ soit donné. Je n'avais jamais vu le second si confiant et si fier de lui. Le prêtre guerrier se tenait à son côté, le visage de marbre. Ni

l'un ni l'autre n'avait assisté aux funérailles d'Isdra. L'espace d'un instant, je fixai mon attention sur le bras droit d'Iften, sans rien remarquer de spécial. Il paraissait complètement guéri et s'en servait comme avant. Peut-être un effet de ce *gurt* à la couleur étrange que son mentor lui tendait de temps à autre, et qu'il mâchait consciencieusement.

Sans cérémonial particulier, Keir donna l'ordre du départ. L'escouade d'éclaireurs partit au galop. Une fois qu'ils furent hors de vue, Keir lança un autre signal. Uzaina prit la tête, et la longue colonne de guerriers s'ébranla derrière elle, lentement mais sûrement.

Je restai un moment au pied de mon cheval, pour les regarder défiler. La scène était impressionnante.

Rafe et Prest étaient déjà en selle. Yveni et Ander s'apprêtaient à les imiter.

Grandcœur, la tête basse, les oreilles relâchées, les yeux clos, semblait toujours profondément endormi. Il faisait reposer tout son poids sur la jambe gauche, et la droite, légèrement fléchie, reposait au sol sur l'avant du sabot.

Je levai le bras pour lui flatter doucement les oreilles, et il s'éveilla en sursaut. Des frissons parcoururent sa robe baie. Les yeux écarquillés, il renâcla et se tint sur la défensive.

Un bruit de galopade, dans mon dos, me fit faire volte-face. Je m'attendais à voir s'approcher des éclaireurs, venus rendre compte, et n'en fus que plus surprise par le spectacle qui s'offrit à mes yeux.

Ils étaient quatre, galopant à bride abattue, sans se soucier des hommes et des chevaux qu'ils trouvaient sur leur passage, et qui n'avaient qu'à s'écartier en hâte. Quatre prêtres guerriers – deux hommes et deux femmes –, brandissant de longues lances prêtes à servir, habillés en tout et pour tout de pantalons de cuir et d'une cape. Les femmes aussi portaient ces coiffures étranges auxquelles se mêlaient des lambeaux de fourrure. Et les tatouages qui leur couvraient le visage descendaient jusqu'aux seins. L'une d'elles y avait ajouté des tortillons de couleurs plus pâles sur sa peau sombre.

J'eus à peine le temps d'enregistrer ces détails avant de réaliser que Keir était leur cible. Je m'élançai vers lui, mais butai sur le cheval de Prest, qui avait manœuvré pour me bloquer. Yveni et Ander furent en selle en un rien de temps. Tous formèrent un cercle autour de moi, que nul ne pouvait franchir, mais duquel je ne pouvais m'échapper.

Marcus, à mon côté, me retenait fermement par le bras. Grandcœur ne s'était pas enfui mais il avait relevé la tête, les yeux vifs et les oreilles dressées, comme pour tenter de comprendre ce qui se passait.

Les prêtres guerriers fondaient sur Keir. Terrifiée, je vis les hommes qui l'entouraient s'écartier de lui, sans chercher à le protéger.

— Personne ne lui viendra donc en aide ? murmurai-je avec l'impression de vivre un cauchemar.

Marcus, le plus tranquillement du monde, me répondit :

— Attendez un peu.

Keir ne flancha pas. Les poings sur les hanches, il fit face aux cavaliers et attendit qu'ils le rejoignent. Je me trouvais trop loin de lui pour distinguer son visage, mais à son attitude, je devinai qu'il ne craignait pas ses attaquants. Je redoutais quant à moi de voir ceux-ci le transpercer de leurs lances, mais ils se contentèrent dès qu'ils l'eurent rejoint de l'encercler, se plaçant aux quatre points cardinaux, à égale distance de lui.

L'une des prêtresses guerrières ne s'arrêta qu'au dernier moment, juste en face de Keir. Il ne recula pas d'un pouce. L'animal dut se cabrer pour ne pas le percuter, tandis que la cavalière plantait sa lance dans le sol aux pieds de Keir.

— Keir du Tigre ! jeta-t-elle d'une voix perçante et haut perchée. Les Anciens de la Grande Prairie te somment de comparaître au plus tôt devant eux. Tu auras à répondre de la mort déshonorante de centaines de guerriers placés sous tes ordres.

Les épaules de Keir s'affaissèrent imperceptiblement. Le prêtre guerrier à sa droite planta sa lance à son tour et enchaîna :

— Keir du Tigre ! Les Anciens de la Grande Prairie te somment de comparaître au plus tôt devant eux pour répondre de la mort déshonorante d'un couple de promis placé sous tes ordres.

Puis la prêtresse guerrière qui se trouvait derrière lui prit le relais.

— Keir du Tigre ! Les Anciens de la Grande Prairie te somment de comparaître au plus tôt devant eux pour répondre de n'avoir pas su assurer la sécurité des enfants des Tribus placés sous tes ordres.

Enfin, le prêtre guerrier à sa gauche conclut, après avoir planté sa lance :

— Keir du Tigre ! Les Anciens de la Grande Prairie te somment de comparaître au plus tôt devant eux pour mettre à l'épreuve ta

revendication de la Captive.

Avec un ricanement à glacer le sang, celle qui avait commencé à parler ajouta :

— Et ce que les Anciens réclameront, c'est ta tête, Seigneur de Guerre !

Sur ce, elle tira brutalement sur sa bride pour faire demi-tour. Les quatre prêtres guerriers s'éloignèrent aussi vite qu'ils étaient venus, soulevant derrière eux un nuage de poussière.

Marcus me lâcha le bras. Un grand rire sarcastique s'éleva, que je reconnus comme le rire d'Iften. Furieuse, je tournai la tête vers lui, mais il s'était déjà mis en route. Je dus serrer les dents pour ne pas crier en découvrant sur son visage l'expression de triomphe que le prêtre guerrier arborait également. Tous deux chevauchèrent au petit trot pour se placer en tête du cortège. Je vis à leur passage des hochements de tête approbateurs, même si bien des visages manifestaient leur mécontentement.

Il fallut quelques minutes pour que chacun retourne à sa tâche. Mais tandis que la vie semblait reprendre son cours, je notai que certains guettaient les réactions de Keir à la dérobée, alors que d'autres l'ignoraient ostensiblement.

Mes gardes du corps relâchèrent leur cercle. Grandcœur, lui aussi, parut se détendre et baissa la tête, comme pour reprendre sa sieste interrompue.

Marcus cracha sur le sol avec mépris. Le visage un peu plus sombre que de coutume, il alla reprendre ses activités où il les avait laissées.

Keir saisit la lance la plus proche de lui et la brisa d'un coup sec sur son genou. Menant Grandcœur par la bride, j'allai le rejoindre. Les restes brisés de la lance en main, il gardait les yeux fixés sur les quatre prêtres guerriers qui s'éloignaient au galop. Quand il m'aperçut, il jeta à terre les débris et pivota pour me faire face.

Nous restâmes un long moment à nous dévisager en silence.

— Cela ne va pas être facile, Lara... dit-il enfin. Mes ennemis n'ont pas perdu de temps. Ils ont profité de notre retard pour intriguer contre moi.

Avec un sourire désabusé, il ajouta :

— Me voilà menacé d'échec et mat.

Il se rembrunit alors que son regard, de nouveau, se portait vers les prêtres guerriers.

— Il est encore temps pour toi de retourner à Fort-Cascade te

mettre à l'abri.

Sans répondre, j'avançai d'un pas et lui passai les bras autour du cou. Puis, dressée sur la pointe des pieds, je l'embrassai, puisant mon courage dans la force et la chaleur de son corps qui se communiquaient au mien. Je mis tout mon cœur, toute mon âme dans ce baiser. Bien mieux qu'à l'aide de mots, je voulus lui prouver que je resterais sa Captive, sa promise.

Il lui fallut un moment pour se détendre. Enfin, je devinai que j'avais obtenu gain de cause lorsqu'il glissa tendrement les bras autour de ma taille. Et quand il s'écarta, son regard avait retrouvé sa chaleur coutumière.

Je lui souris et me mis en selle. Keir s'approcha et posa la main sur mon genou.

— S'il y a une chose dont je suis sûr, dit-il en cherchant mon regard, c'est que je ne regrette pas d'avoir fait de toi ma Captive.

Il était si séduisant, mon Seigneur de Guerre, dans la lumière du matin qui faisait briller ses cheveux noirs et étinceler ses yeux couleur de ciel !

Arquant un sourcil, je fis mine de m'offusquer :

— Tu oublies de préciser que tu m'avais odieusement répudiée et que c'est *moi* qui t'ai forcé à me reprendre !

Keir rit à gorge déployée, rugissant comme ce tigre dont il portait l'emblème.

Le cœur battant, je me penchai et lui caressai la joue.

— Je n'ai aucun regret moi non plus, assurai-je. Quoi qu'il puisse arriver.

Manifestement rassuré, il acquiesça d'un hochement de tête. Mes gardes du corps nous rejoignirent, suivis de Marcus qui menait par la bride l'étalon noir de Keir.

Le Seigneur de Guerre enfourcha son cheval. Tournant le dos au royaume de Xy, il fit face au destin qui l'attendait et se mit en route vers la Grande Prairie.

Fin du tome 2